



14. 8. 28f



COLLECTION

UNIVERSELLE

DES

MÉMOIRES PARTICULIERS,

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE.

TOME LVII.



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

1789.



COLLECTION
UNIVERSSELLE
DES
MÉMOIRES PARTICULIERS,
RELATIFS
A L'HISTOIRE DE FRANCE.

TOME LVII.

*Contenant les Mémoires de PIERRE-VICTOR
PALMA CAYET.*

XVI^e SIÈCLE.

IL paroît chaque mois un Volume de cette Collection, aussi régulièrement que le travail peut le permettre.

Le prix de la Soufcription pour douze Volumes à Paris, est de 54 liv. pour les nouveaux Soufcripteurs, à dater du premier Décembre 1788, & de 48 liv. pour les anciens. Ceux qui voudront recevoir les Volumes en Province, par la pôte, payeront de plus 7 liv. 4 sols.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente, à Paris, & avoir soin d'affranchir le port de l'argent & des lettres.

S U I T E
D E S
M É M O I R E S
D E
V I C T O R P A L M A C A Y E T ,
O U
C H R O N O L O G I E N O V E N A I R E .
X V I ^e S I È C L E .

MÉMOIRES

M É M O I R E S
D E
VICTOR PALMA CAYET,
O U
CHRONOLOGIE NOVENAIRE,
CONTENANT
L'HISTOIRE DE LA GUERRE
SOUS LE REGNE DU TRÈS-CHRÉTIEN ROY
DE FRANCE ET DE NAVARRE HENRI IV;
LIVRE TROISIEME.

C'EST honneur que d'entreprendre, mais quand
il en succede quelque chose de sinistre, on en est
blasiné, ainsi qu'il advint de l'entreprise que ceux
de l'Union firent sur Saint-Denis : Le Sieur de
Belin, Gouverneur de Paris, voulant s'aider de la
commodité du temps, entreprint avec le Cheva-
lier d'Aumale de faire surprendre Saint-Denis du-
rant la grande froidure qu'il faisoit en ce temps là.
Il sembloit que tout rioit à leur dessein, car ils
avoient fait recognoistre que l'on pouvoit passer
les fossés par dessus la glace, & entrer aisément
dans Saint Denis : aussi que deux jours auparavant
Monsieur de Lavardin avoit quitté le gouverne-

1591.

Tom: LVII.

A

1591. ment de cette ville au sieur de Vic. Ils trouverent tant de facilité à leur entreprise, que le Chevalier voulut lui-mesme l'exécuter, avec la garnison qui estoit dans Paris : pour ce faire ils s'acheminèrent la nuit du troisieme Janvier, & arriverent près de Saint-Denis, sans que les Royaux en eussent esté advertis : tout d'un temps trois à quatre cents hommes descendirent dans le fossé, passerent par-dessus la glace, & entrerent aisément dans la ville, car les murailles en d'aucuns endroiçts n'y font pas de la hauteur d'une toise : en mesme temps ledit Chevalier avec plusieurs hommes garnis de pincés, tenailles, & autres ustencilles ouvrirent la porte de la ville du costé de Paris, & entrerent tous dedans, cheminans droiçt vers l'Abbaye. Au premier bruit la guette qui estoit au clocher sonna si fort l'alarme, que les Royaux furent incontinent sur pieds : le sieur de Vic estant à cheval devant l'Abbaye, & ayant sçeu que la porte de Paris estoit ouverte, & que ceux de l'Union la tenoient, commanda aux Lansquenets de se couler le long des murailles & tascher à la regagner : ce pendant que lui avec les siens iroit le long de la rue droiçt à ceste mesme porte : mais il n'eut pas cheminé cinquante pas qu'il trouva le Chevalier d'Aumale en teste suivy des siens, criers tuë, tuë : or la rue est fort estroite en cest endroiçt-là, où la valeur y estoit plus requise, que le nombre d'hommes : de Vic

vient aux mains, aucuns habitans sortirent aussi avec des espées à deux mains, & autres armes pour le secourir; mais cependant que le combat s'opiniastroit en cest endroit là, les Lansquenets qui estoient allés le long de la muraille, regnerent la porte, & repoulsèrent la cavalerie des Parisiens ainsi qu'elle y entroit la trompette sonnant: aussitost ce bruit courut parmy ceux de l'Union que la porte estoit regagnée par les Royaux, dont ils prirent telle épouvante que chacun d'eux ne songea plus qu'à se sauver par dessus les murailles par où ils estoient entrés: le Chevalier d'Aumale ne se voyant suivy commença aussi à se vouloir retirer en combattant: mais il fut poursuivy de si près, qu'il fut renversé mort en la chaleur du combat, avec quelque vingtaine des siens, sans pouvoir estre reconnu. Le sieur de Vic ayant ainsi repoulsé ceux de l'Union en fit rendre graces à Dieu: & se voulant enquerir de quelques prisonniers comment ceste entreprise avoit esté faicte, ils l'assurèrent que ledit Chevalier d'Aumale estoit entré dans la ville, & avoit long temps combattu à pied, & ne sçavoient qu'il estoit devenu: aussitost il fit aller recognoistre les morts, lesquels avoient esté desjà despouillés: les blessures du Chevalier furent cause du commencement que l'on ne le recognoissoit point, mais estant apporté à l'espée royale, il fut reconnu. A la pointe du

1591. jour son Trompette vint à Saint-Denis pour le recommander s'il estoit prisonnier : son corps luy estant montré, il alla reporter les tristes nouvelles de sa mort aux Parisiens : Depuis le sieur de Vic le fit porter dans l'Abbaye Saint-Denis, & fut mis dans la Chapelle Saint-Martin, où faute de cercueil un rat luy rongea le bout du nez, dont le sieur de Vic fasché. du peu de soin des Parisiens, leur manda, que s'ils n'envoyoient un cercueil, qu'il le feroit enterrer ainsi qu'il estoit. Le cercueil apporté, il fut mis dedans, & fut assez long-temps dans ceste chapelle couvert d'un poyle de damas blanc aux armes d'Anjou, que les moynes mirent sur lui.

Le Roy fut incontinent adverty de cela, car il arriva en ce temps là à Senlis, du retour de la retraite du Duc de Parme, où on lui communiqua aussi un dessein de surprendre Paris ; ny luy ny quelques-uns de son Conseil n'estoient point d'opinion de l'entreprendre ; mais on fit les choses si faciles, que l'on en tenta l'exécution, laquelle ne se put faire sans que les Parisiens en fussent advertis. Sa Majesté donc ayant mandé au Duc de Nevers qui estoit en Brie, au Duc d'Espernon qui estoit en Picardie, & à toutes les garnisons voisines, de le venir trouver, tous se rendirent en la France, entre Senlis & Saint Denis, la nuit du vingtiesme Janvier, & s'acheminèrent droit à Paris du costé

de la porte Sainct-Honoré. Le dessein des Royaux estoit de se saisir de la porte Sainct Honoré par intelligence ou facilité, & de donner en mesme temps en bas le long de la riviere, laquelle estoit lors petite & ne donnoit jusques à la muraille de la porte Neufve, estant facile d'y passer dix ou douze de front sans mouiller le genouil : plus, de donner aussi l'escalade en divers lieux : tout ce qui estoit necessaire pour une telle, entreprise ne fut oublié à la maison; car ils avoient eschelles ponceaux, mantelets, clayes, maillers & autres instrumens, avec deux pieces de canon pour rompre les barricades que les Parisiens voudroient faire. 1591.

Pour l'exécution il y avoit soixante Capitaines couverts d'habits de payfans conduisans des chevaux & charettes. Après eux marchoit la premiere troupe conduite par Monsieur de Lavardin avec cinq cents cuirasses & deux cents harquebusiers. La seconde troupe estoit de quatre cents hommes armez de cuirasses & huit cents harquebusiers conduits par le Baron de Biron. Celle là estoit suivie d'autres grandes troupes conduites par le sieur de la Nouë, & après luy marchoient les Suisses & le canon. Le Roy estoit au bout du fauxbourg avec Monsieur de Longueville, le Duc d'Espernon & autres, tous à pied, & n'y avoit que Monsieur de Nevers à cheval, accompagné de cinquante ou soixante.

1591. Toutesces troupes estans ainsi disposées & ayans faict un silence admirable, arriverent sur les trois heures du matin dans le fauxbourg Saint-Honoré; douze Capitaines des soixante deguisez, conduisans chacun un cheval chargé de farines, s'avancerent jusqu'à la porte de la ville (les autres estans demeurez vis-à-vis des Capucins) où arrivez demanderent qu'on eust à les faire entrer: mais les Parisiens ayant esté advertis qu'il y avoit une entreprise sur leur ville, estoient en continuelle alarme. Le sieur de Tremblecourt qui estoit à la porte Saint-Honoré (laquelle on avoit terrassée dès le soir avec de la terre & du funier) enquesta ces apporteurs de farines, s'ils avoient point veu les ennemis; mais ils luy responderent si nayvement en langage ordinaire de payfans, *qu'ils avoient veu quelque quinze chevaux qui battoient les chemins, desquels ils s'estoient cachez, & craignoient qu'ils ne les vinssent coutelasser & voler dans les fauxbourgs*, qu'aucuns qui estoient là en garde, bien qu'ils sceussent l'entreprise des Royaux, leur dirent, que la porte estoit terrassée, & qu'ils allassent passer le long de la riviere, où on les recevroit par un bateau. Ayans ouy ceste nouvelle ils se retirerent dans le fauxbourg, & rapporterent au Roy ce qu'ils avoient entendu. Sa Majesté ayant cognu que ceste entreprise estoit découverte, toutes les troupes eurent commandement de s'en retourner en leurs

garnisons, & luy se retira à Senlis, sans y avoir rien eu de perte de part ny d'autre. Voylà ce qui se passa en ceste entreprise, en laquelle les Parisiens n'ayans receu qu'un alarme, ne laisserent d'en faire chanter le *Te Deum*, & ordonnerent qu'à perpetuité en un tel jour ils en feroient une feste qui s'appelleroit la journée des Farines. Ceste feste estoit la cinquiesme qu'ils inventerent, car ils en avoient faict auparavant quatre autres; sçavoir, la journée des Barricades, la journée du Pain ou la Paix, de la levée du siege & de l'escalade: toutes ces festes furent depuis abolies à la réduction de Paris, ainsi que nous dirons cy-après.

Monsieur de Mayenne qui estoit en Tiersche, où il batit & print quelques chasteaux sur la frontiere, estant adverty de ceste entreprise, despescha soudain le sieur du Pesché avec nombre de soldats choisis ez regimens des Espagnols & Neapolitains, qui en amena une partie dans Paris, & l'autre fut mise dans Meaux, sur un bruit qui courut que le Roi vouloit l'assiéger.

Les Seize de Paris se rejouirent de ceste garnison, & continuerent leurs poursuittes pour le rétablissement de leur Conseil général de l'Union; voici la requeste qu'ils envoyerent à Monsieur de Mayenne au mois de Février.

Monseigneur, les habitans Catholiques de la ville de Paris vous remonstrent très-humblement,

1591. que ayant dès il y a plus de six ans descouvert tous les artifices dont on uſoit pour drefſer & applanir aux hérétiques le chemin de la Couronne : Ils ont commencé à faire des Aſſemblées, & tenir des Conſeils où rien ne manquoit, que l'authoriſation du Souverain, qui nous eſtoit contraire, comme pouvez ſçavoir Monſeigneur, & combien de ſalutaires advertiſſemens & ſecours voſtre maiſon en a reçu, & comme à ceſt exemple, ont eſté drefſé des Conſeils par toutes les villes Catholiques, deſquelles venoient ordinairement divers advis audit Conſeil général, de tout ce qui ſe paſſoit en chacune province, deſſerans à ceſte ville de Paris, comme à leur premier patron & exemplaire ; ce qui a duré juſques au malheureux jour 23. Decembre 1588. auquel voyant que le maſque de toute impiété eſtoit deſcouvert, & qu'on attraquoit les Catholiques avec forces, leſdits ſupplians ont jugé eſtre expédient ſ'oppoſer ouvertement à ceux que l'on avoit laiſſés en ceſte ville pour l'exécution des Conſeils de Blois, tellement que les Catholiques par le moyen de tels conſeils ſe rendirent les plus forts en ceſte ville, tindrent les portes ouvertes à ceux qui eſchapperent peu à peu des embuſches des ennemis, & de leurs mortelles priſons ; ce qu'ils ont continué juſques à votre venue très-deſirée : après laquelle a eſté le Conſeil général eſtably

de tous les corps de la ville, & l'establiſſement 1591.
 emologué & verifié és Cours Souverainnes, re-
 cogneu & approuvé par les provinces & villes
 Catholiques, loué & advoué par le Saint Siege,
 Princes & Potentats Chreſtiens: Et par lequel
 vous auriez eſté volontairement eſleu Lieutenant
 general de ceſt Eſtat & couronne de France:
 depuis laquelle eſlection le Conſeil ſe tenant tous
 les jours, a conſervé cette ville, & donné pied
 ferme à la forme & domination ſous leſque's les
 Catholiques vivent maintenant; & a eſté ce
 Conſeil à ceſt effet etably par un très-ſage advis
 pour aſſoupir le deſir de vengeance, cauſé des
 entrepriſes & hardies executions neceſſaires en ſi
 grand changement; & a ceſte compagnie ſervi de
 barre entre les officiers & le peuple, pour empêcher
 la violence des uns, & les pratiques & menées
 des autres; les bons ſe reposans volontairement,
 & les méchans par force, ſur le jugement dudit
 Conſeil, lequel eſtoit compoſé de gens de diverſes
 qualitez: tellement que quiconque y avoit affaire
 y trouvoit de ſes ſemblables qui les recevoient
 avec bon viſage, & expedioient avec diligence.
 En quoy faiſant vous, Monſeigneur, & le peuple
 eſtiez ſervis franchement & rondement, & les
 affaires s'expedioient à la lumiere & devant les
 yeux de tous, & vous aydoient ceux dudit Con-
 ſeil de leurs moyens, crédit & autorité, laquelle

1591. estoit si bien estimée, que toutes lesdites provinces y envoyoient leurs deputez avec procuration, & les Princes Chrestiens leurs Agents avec memoires & instructions : les Ecclesiastiques, la Noblesse & tous les Catholiques y estoient bien venus & promptement expediez : tellement que ceux qui commandoient ez places prochaines de la ville, ne retusoient d'y venir rendre conte de leurs affaires & desportemens : Mais comme desiriez estre assisté de Conseil en vos armées, vous eussiez tiré près de vous quelques-uns dudit Conseil, aucuns faisoient quelque doute, si durant le regne de Charles dixiesme, ils pouvoient sans confirmation exercer leurs charges, lesquelles d'ailleurs leur estoient très-onereuses pour les avoir fort long temps exercées sans aucune remise ny relasche, se sont resolus de prendre quelque temps de vacations, & ainsi different de s'assembler jusques à present, suivant un arrest qui en auroit esté par eux donné, sans toutesfois que ledit Conseil ait esté revoqué, attendu qu'il a esté estably pour servir jusques à l'assemblée des Estats : A ces causes, & que de l'intermission dudit Conseil sont ensuiuis plusieurs grands & infinis desordres, ausquels il n'est possible de remedier, sinon par la continuation dudit Conseil, lesdits supplians requierent très-humblement ladite continuation, affin qu'eux & tous autres Catholiques unis, y

puissent faire leurs plaintes desdits desordres & y trouver le remede pour le bien & advancement de la Religion Catholique, conservation de l'Estat sous votre autorité, & en particulier de ceste ville, & desdits Supplians, lesquels continueront leurs prieres pour l'accroissement de vostre grandeur & de vostre prospérité. 1591.

Ceste Requête estoit accompagnée de Memoires presque semblab'es en substance à ceux qu'ils presenterent au siege de Corbeil audit sieur Duc de Mayenne, où ils disoient :

Que si peu qui restoit de Princes Catholiques estoient si mal accompagnez de la Noblesse, & assistez de Conseil, que pour parler humainement l'on ne pouvoit espérer qu'une prochaine ruyne de leur party, le salut duquel dependoit de la ville de Paris, qui avoit esté si cruellement traitée par les grands & ses superieurs, que ses ennemis mesmes ne luy eussent sceu faire pis : & que l'on voyoit bien que la tyrannie de la Noblesse, & l'injustice des Chefs de la justice, ruinoient l'autorité & puissance des Ecclesiastiques, & la liberté du peuple, s'il n'y estoit promptement remedié. Qu'aucuns mesmes des Magistrats que le peuple avoit instituez avoient connivé au mal, tolléré & souffert l'exécution d'une infinité d'injustices : consenty l'esslargissement des Gentilhommes prisonniers contraires au party de l'Union,

1591. & des chefs de justice, lesquels maintenant se vengeoient contre les Catholiques : & avoient baillé passeport pour faire sortir les biens des heretiques ; ce qui avoit enflé le parti contraire de forces & de moyens , au détriment du party de l'Union des Catholiques , qui estoit demeuré seul chargé dans Paris , de toutes les charges de la guerre , & de toutes les levées ordinaires & extraordinaires que l'on y faisoit : & les deniers si mal menagés , qu'il n'en estoit rien tourné au bien de la ville , qui estoit demeurée sans secours & enveloppée de toutes parts comme elle estoit à present , de ses ennemis , & sans aucun soulagement , étant les bons Catholiques , denuez de moyens , & le peuple fort necessiteux ; de sorte que l'on pouvoit dire avec vérité , que si leurs ennemis eussent eux-mesme estably des Agents en la ville de Paris , ils n'eussent pas mieux fait leurs affaires que l'on avoit fait : & qui plus augmentoit leur mal , c'estoit que quand aucuns des Catholiques affectionnez à l'Union s'en estoient voulu plaindre & remuer , prévoyants la ruine de la Religion , & de l'Estat sous un tel desordre , on les avoit calomniez jusques à les appeller voleurs , gens de neant , & qui ne cherchoient qu'à mettre la ville en confusion , pour faire leurs affaires , semé des billets contr'eux , & usé de toutes les astuces qu'il étoit possible pour faire

perdre leur créance. Voylà leurs plaintes : pour y 1591.
apporter remede ils propoisoient encor trois
pòints, outre ce que dessus. I. Que tous ceux
de Paris qui auroient suivy le party contraire
(1. Royal) aydé à iceluy par intelligence de con-
ference, presté argent, donné advertissement,
ou se feroient absentez de la ville depuis la pu-
blication faicte pour r'appeller les absens, & des
deffenses faictes de n'abandonner ladicte ville,
fussent déclarez hérétiques ou fauteurs d'iceux,
& que comme tels leurs biens meubles & im-
meubles fussent saisis & vendus, & les deniers
mis ez mains de six Bourgeois de Paris, pour estre
employez aux affaires & desengagement de ladite
ville, entretennement des garnisons d'icelle, &
pour recompenser ceux de la ville qui en seroient
dignes, sans pouvoir estre lesdits deniers con-
vertis à autre usage.

II. Qu'une Chambre fust de nouveau establee,
laquelle seroit composée tant de Conseillers que
d'Advocats, pour juger en dernier ressort des
accusations contre les heretiques, leurs fauteurs
& adherans, & des conspirations contre l'Union
des Catholiques : laquelle Chambre jugeroit aussi
tant en matière civile que criminelle des causes
des Catholiques (1. des Seize) qui ont assisté &
aydé à l'emprisonnement faict d'une partie de

1591. Messieurs de la Cour de Parlement le 6 Janvier mil cinq cents quatre-vingts neuf.

III. Que toutes les villes seroient priées de renouveler le serment de l'Union, & de se joindre avec la Ville de Paris, & faire par ensemble un fond esgal & selon leurs moyens, pour faire la guerre aux Heretiques, & à leurs adherents.

Ces Requestes, ces Memoires, & ces instructions furent veus au Conseil estably près M. de Mayenne: on cognut par iceux encor plus la passion & l'animosité des Seize, & que tout leur zele, & toutes leurs belles paroles dorées qui n'avoient autre ton que l'ordre & la reformation, n'estoient que pour faire naistre encores plus de division, veu que l'on recognoissoit par iceux qu'ils ne vouloient estre subjets à aucune justice, qu'à celle qu'ils establiroient d'eux mesmes: qu'ils ne vouloient plus obeyr au Parlement: que leur intention n'estoit que de ruiner toutes les bonnes familles qui restoient encor à Paris, sous de legers pretextes, affin que leurs biens fussent donnez pour recompense à ceux de Paris, qui en seroient dignes (1. des Seize.) Bref eux & leurs Predicateurs en vouloient à tous ceux du Conseil que le Duc Mayenne avoit estably près de luy, lequel Conseil estoit composé des plus grandes & notables familles du party de

l'Union : & eussent voulu faire reſtablir ledit Conſeil general dans Paris , auquel quelques Prédicateurs avec le peuple y euſſent exercé leurs paſſions : la ſuite de ceſte Hiſtoire le monſtrera affez évidemment : Ledit Conſeil des Seize contre-faiſant le Conſeil de quelque Republique , reſcrivit auſſi au Pape en ce meſme mois de Février la lettre ſuivante ,

TRES-SAINTE PERE, Ce qui plus allegrement nous a fait embrasſer & pourſuivre les premices de l'Union ſaincte en ceſte ville & autres de ce Royaume , pour la deſſence & conſervation de la Religion Catholique Apoſtolique & Romaine, a eſté après avoir conſulté & propoſé toutes les difficultez & hazards qui ſ'y pourroient preſenter : l'eſperance que nous avons eue en Dieu, qu'enſin il nous en feroit ſortir heureuſement & glorieuſement ; nous n'avons point eſté deceus : car bien que nous avons beaucoup ſouffert, tant par les traverses d'aucuns des noſtres, que par la puisſance & malice de nos ennemis : ſi eſt-ce qu'il a plu à Dieu nous delivrer & conduire juſques en ces tours , eſquels lors que nous eſtimions eſtre eſloignez de tout ſecours, nous avons nonſeulement reçu ceſte grande & immense conſolation, qu'il ait voulu vous choiſir ſon Lieutenant & Vicaire general en ſon Eglise, mais auſſi qu'ayant goüſté des premiers fruiſts de voſtre paternelle

1591. *benediction, par les largesses, dont vostre Saincteté a daigne honorer & secourir les Catholiques de ceste ville en leur extreme necessité, laquelle nous croyons vous avoir esté representée par M. le Cardinal Gaetan Legat, la presence & constance duquel au plus fort de toutes vos afflictions (desquelles il a eu sa bonne part) nous a entièrement consolez & corroborez: si que nous pouvons dire (avec verité) qu'après Dieu & le Roy catholique nous luy devons nostre conservation, esperant de vostre Saincteté la perfection de l'œuvre. Or Treff. P. chacun des Catholiques s'est rejouy de ces heureuses nouvelles & en a rendu à Dieu & à vous en public & en particulier les actions de graces possibles, & nos Magistrats font leur devoir de vous en remercier: Nous autres qui sur tous sommes en horreur à l'ennemy, & le but auquel fort souvent les foibles Catholiques lancent les traits de leur impatience, devons tres-humbles remerciements à vostre Saincteté, à laquelle nous osons tesmoigner combien l'excez d'allegresse & de contentement que nous en avons reçue, nous oblige & donne force & courage de perseverer, voire d'autant plus que nous esperons, que prenant vostre Saincteté nos affaires en protection sous laquelle nous nous rengeons, & la supplions nous y recevoir, elle nous tirera de nos miseres & nous donnera par ces prieres envers Dieu un*
Roy

Roi très-Chrestien, qui sçaura bien comme fils 1591.
 aîné luy rendre l'obéissance due, par le moyen
 de laquelle la Sainte Religion pourra estre con-
 servée en ce desolé Royaume, l'estat d'iceluy
 maintenu en son entier, & le pauvre peuple Catho-
 lique Jouir du repos qu'il doit desirer, pour servir
 à Dieu, & à son Eglise. Et d'autant que c'est
 le seul remede pour mettre fin à nos calamitez, &
 nous delivrer de l'entiere ruine de laquelle nous
 sommes menacez, Nous supplions vostre Sainteté
 s'y vouloir employer, & nous, & nostre posté-
 rité, luy serons infiniment tenus, & lui en dirons
 à toujours louanges & remerciements. Tressainct
 Pere, après avoir baizé tres-humblement vos pieds
 sacrez, nous prions le Createur donner à vostre
 Sainteté, très-parfaite santé, très-bonne, très-
 longue & très-heureuse vie. A Paris, ce 24 Fevrier
 1591. De vostre Sainteté, les très-humbles, très-
 devots, & très-obeyssans sujets & serviteurs
 Ceux du Conseil des seize quartiers de la ville
 de Paris, qui ont prié huit d'entre eux souscrire
 pour toute la compagnie. Signé Genebriard, Bou-
 cher, Aubry, de Lanoy, de Buffy, de la Bruyère,
 Crucé, Senault.

Sa Sainteté leur fit une ample responce ainsi
 que nous dirons cy-après en son lieu : Voyons
 cependant plusieurs exploits militaires qui se firent

1591. en plusieurs endroits de la France au commencement de ceste année.

Nous avons dit l'an passé que Monsieur de la Chastre après le siege de Corbeil fut renvoyé vers Orleans & le Berry avec une petite armée: on lui avoit promis de lui envoyer encor quelques troupes, en attendant lesquelles peu après qu'il fut arrivé à Orleans il resolut d'aller assieger Aubigny près de Sanserre en Berry. Ayant donné ordre que l'on luy amenaist de la grosse tour de Bourges, trois canons & une coulevrine, avec des munitions, il partit d'Orleans avec encore deux coulevrines & quantité de munitions, & s'achemina droict à Aubigny, qu'il fit incontinent investir. Les Royaux qui avoient descouvert son dessein renforcerent la garnison d'un regiment, & se resolurent de se bien defendre, & luy de les bien attaquer, ce qu'il fit avec telle diligence que la seconde nuit qu'il eust faict investir ceste ville, il fit mettre son canon en batterie: Les sieurs de Chastillon de Colligny, de Montigny, de Requien, de Tannerre, & autres Seigneurs du party Royal, s'assemblerent incontinent vers Gyan pour faire lever ce siege. Monsieur de la Chastre ayant esté adverty de ceste assemblée, & qu'ils estoient resolus d'aller à luy dans six heures, fit assembler les Capitaines de son armée:

les uns furent d'opinion que l'on ne devoit com- 1591.
mencer la batterie que l'on ne fust esclairey de
la puissance des Royaux, pour entreprendre plus
ou moins, afin de ne recevoir quelque honte
ou ruine: leur raison estoit, que pour tenir ceste
ville assiégée, l'armée estoit contraincte d'estre
separée à cause d'une petite riviere & d'un estang,
& qu'il estoit aisé à juger que les Royaux y
venants forts pour la secourir, ils leur feroient
quitter du moins un costé, & jetteroient dedans
la ville des forces bastantes pour leur resister.

Nonobstant ces raisons Monsieur de la Chastre
voulut essayer d'emporter Aubigny devant que la
Noblesse royale y fust venue au secours, disant
qu'il ne pouvoit croire qu'ils fussent si tost prests.

Son opinion estant suivie de quelques Capitaines,
il fit armer soudain & monter à cheval tous les
siens, assigna à chacun sa place de combat, don-
nant au sieur de Comnene Marechal de son armée
la garde du dehors; & luy & le Baron son fils
se rendirent si soigneux de la batterie, qu'en peu
de temps il y eut breche; laquelle fut rendue
aux soldats en tel estat qu'elle se pouvoit gagner.
Vaudargent lui ayant demandé la pointe de l'as-
saut, il y alla avec son régiment assez bravement;
mais sans nulle execution; car les Royaux le re-
pousserent si vivement d'entre les poutres, soli-
ceaux & masures des maisons abattuës, qu'il

1591. fut contrainct de se retirer avec perte. Le Viscomte avec son regiment de Lansquenets pensant estre plus heureux, alla donner droit à la bresche pour l'emporter, mais il en fut repoulsé si rudement, qu'il n'eut loisir de s'y loger, ni autour de là, non plus que Vaudargent : Après plusieurs conseils, Monsieur de la Chastre sçachant que la Noblesse Royale tenoit la campagne, leva son siege, & alla loger à une lieuë d'Aubigny, & le lendemain à la Chapelle d'Angiron, d'où trois jours après il renvoya les trois canons à Pourges, ne retenant que les coulevrines, avec lesquelles il s'achemina à petites traictes vers Sangoing, qu'il assiegea à la faveur des troupes du sieur de Neuvy le Barrois, lequel vint le joindre du costé de Bourbonnois : Ceste ville estant sans garnison les habitants se rendirent incontinent. De là l'armée s'achemina au Chastelet, mais Monsieur de la Chastre ayant dressé sa batterie, reçut advis que les sieurs de Chastillon, de Montigny, & les susdits Seigneurs royaux avec six cents cuirasses devoient loger à quatre lieuës de luy, ce qui luy fit encore lever le siege de devant ce chasteau, jugeant qu'ils ne s'estoient ainsi assemblez pour le quitter soudain, & qu'il luy seroit impossible de là en avant de suivre en leur presence aucune entreprise d'importance. Ayant donc levé encor ce siege, il s'alla loger à Chasteau-melian, d'où deux

jours après il partit , & tira droict entre Moulins & Dun-le-Roy , faisant toujours marcher son armée en estat de combattre : les Royaux ayant peu d'infanterie & point de canon , ne laissoient toute fois de le costoyer , & pensoient l'attraper aux passages de quelques rivières ; mais luy qui avoit bonne cognoissance de son gouvernement , & de l'estat des Royaux , se fit faire voye & passage avec ses coulevrines , & fit si bien qu'il arriva à Dun-le-Roy où il sépara son armée , & la mit en garnison en plusieurs villes du Berry : Quant à luy il se retira à Bourges , où il ne fut gueres qu'il luy fallut aller à Orleans , sur l'advis qu'il reçut que le Roy estoit en la Beausse pour assieger Chartres , ainsi que nous dirons cy après là où aussi ledit sieur de Chastillon & les Seigneurs Royaux , qui auroient empesché ledit sieur de la Chastre de rien faire avec son armée en Berry , ayant repassé Loire , allerent le joindre. Voylà ce qui se passa en Berry sur la fin du mois de décembre de l'an passé & au mois de Janvier de la presente année.

En ce mesme temps Monsieur le Prince de Conty & son armée passerent Loire , pour aller reprendre Moleon , dont ceux de l'Union s'estoient emparez sur le Capitaine Chalenton : Ceste ville assiegée & battue , les surpreneurs furent contraints de se rendre audit sieur Prince vies & bagues sauves.

1591.

De là ledit sieur Prince s'achemina à Chemillé, ville sur les marches de Poictou & d'Anjou, dans laquelle estoit le sieur de la Perraudiere pour l'Union, lequel après avoir valeureusement soustenu trois assauts, capitula, & rendit ceste place à composition de vies & bagues fauves.

Après ces effects ledit sieur Prince repassa Loire, & vint à Duretail en Anjou, où il receut les nouvelles que le Vicomte de la Guierche qui commandoit pour l'Union dans Poictiers ayant amassé de cinq à six cents chevaux, quatre mille hommes de pied & trois canons, avoit prins plusieurs chasteaux aux environs de Poictiers, s'estoit faisi de Mirebeau, dont ceux de Poictiers avoient pillé le chasteau appartenant à Monsieur de Montpensier, & qu'ils tenoient assiégé dedans Belac. Messieurs d'Abin.

Ledit sieur Prince ayant redressé son armée en laquelle Monsieur d'Amville à present Admiral de France, tenoit le second lieu, accompagné de Messieurs de Rambouillet & de la Rochepot, desirant secourir Belac, partit de Duretail, print en chemin le chasteau de Vaux & en chassa l'Union, & de là s'en alla passer Loire, mandant à Monsieur de la Trimouille qui estoit à Touars, & à Monsieur de Malicorne, Gouverneur de Poictou, de le venir trouver avec le plus de forces qu'ils pourroient: cestuy-cy n'y faillit point, & accompagné des sieurs de la Boulaye, de Saint-

Gelais, des Roches Baritaut, de Parabelle & de Choupes, se vint rendre auprès dudit sieur Prince à Latilly, lequel s'en alla de-là loger à Vivonne : mais le sieur de la Trimouille ayant assemblé quelques troupes, quoy que Monsieur le Prince luy eust mandé de le venir trouver, n'y vint point, ains s'en alla droict à Belac, afin d'avoir l'honneur d'en avoir lui seul fait lever le siege : Le Vicomte de la Guierche le voyant venir, pensant que ce fut toute l'armée dudit sieur Prince, quitta son siege, & se retira à Montmorillon, ville sur la riviere de Guartempe, là où il laissa son infanterie & son canon, & se retira dans Poictiers. Monsieur d'Anville sur ceste retraicte tint de rudes paroles audit sieur de la Trimouille, après qu'il se fut joint à l'armée, (car il estoit son oncle) & lui fit cognoistre sa faute, lui montrant comme sans doute ledict sieur Vicomte eust pu estre entierement deffaict audit siege, s'il ne se fust point avancé seul pour secourir Belac, & qu'il se fust rendu en l'armée ainsi qu'il luy estoit commandé : aussi ceste deffaicte eust contraint Poictiers de se rendre, & eust apporté la paix en toute ceste grande Province.

Monsieur le Prince sans s'arrêter à Belac, fit passer son canon au travers de la riviere à Lufac, & alla à Montmorillon, qu'il fit incontinent investir : il y fut bien combattu dans un

1591. des fauxbourgs, qui fut prins & reprins par plusieurs fois ; enfin estant demeuré aux Royaux, & les approches faictes, on commença en mesme-temps à battre la ville, tant par le costé d'une Eglise, dont le dessus de la voûte fut incontinent gaigné, que le Chasteau qui en est à la main droicte ; après un long combat, les Royaux entrèrent en mesme-temps dans le Chasteau & dans toute l'Eglise, où ils mirent un drapeau blanc au haut du clocher ; puis toutes les troupes connerent de telle furie, qu'ils emporterent toute la ville ; plusieurs se pensans sauver, se noyèrent, & ceux qui eschapperent l'eau, tomberent sous les armes du sieur de Choupes qui estoit en bataille de ce costé-là, tellement qu'il fut tué à la prise de ceste ville, de douze à quinze cents soldats, tous les Capitaines pris, dont quelques-uns furent pendus, entr'autres Bel-arbre & la Forge ; le sieur de Boisseguin les pensa suivre, sans quelques-uns qui intercéderent pour luy. Ledit sieur Prince fit faire ceste exécution pour les cruautéz que ledit sieur Vicomte de la Guierche avoit fait faire peu de jours auparavant à la prise de l'Abbaye Saint Savin, où il fit pendre le Capitaine Taillefer (qui estoit un vaillant soldat, & après avoir soustenu deux assauts & s'être rendu à composition) & tailler en pieces tous ses soldats contre la capitulation,

qui portoit qu'ils se pourroient retirer vies & bagues sauves. En ceste prise, ledict sieur Prince gaigna les trois canons dudit Vicomte, & quinze enseignes, lesquelles il envoya au Roi; Saint Savin, le Bourg Archambault, le Blanc en Berry & Angles se rendirent, toute ceste contrée devint royale. L'armée dudit sieur Prince s'achemina du depuis à Chavigny, à Mirebeau, & jusques aux fauxbourgs de Poictiers, ainsi que nous dirons cy après. Retournons voir ce que fit le Roy après l'entreprise des farines sur Paris.

Le fait de Paris ayant succédé, comme nous avons dit cy dessus, sans perte de part ni d'autre, le Roy retiré à Senlis print son chemin vers la Brie, & se rendit à quatre lieues de Provins, accompagné du Duc de Nevers, chacun estimant qu'il voulust assieger ceste place. Il en fit semblant, de sorte que l'Union y envoya promptement cinq ou six cens pietons, & deux cens chevaux. Mais voyans qu'il ne faisoit point d'approches, ils crurent qu'il en vouloit à ceux de Troyes ou de Sens, & furent confirmez en ceste opinion, entendans que le Roy marchoit vers Montereau-faut-yonne. La-dessus fut semé un autre bruit que Sa Majesté alloit à Tours remédier à une querelle survenue au Conseil entre Monsieur le Cardinal de Bourbon, & Monsieur

1591. le Cardinal de Lenoncourt ; mais il se tint caché dix ou douze jours avec le Duc de Nevers, ayant mandé au Marechal de Biron (lequel estoit avec l'armée vers Mante, de retour de Normandie, d'où il amenoit les poudres & les boulets que l'on avoit envoyé d'Angleterre, qu'il reçut à Dieppe, après avoir pris Caudebec, Harfleur, Fescamp, & autres places : bref, toute la Normandie se remit à l'obéissance du Roy, hormis le Havre, Roüen, Pontoise, Louvier, & deux ou trois autres places) qu'il feignist de traverser la Beaulle pour le venir joindre ; mais que soudain il tournast la teste vers Chartres pour l'investir, avant qu'il y püst entrer aucun secours, d'autant que la ville n'avoit que peu de garnison avec les Bourgeois encore divisez, plusieurs y estans affectionnez au party du Roy, nommément l'Evesque, qui estoit de la maison de Thou : Ce que le Marechal exécuta si promptement, & tant à propos, que Chartres fut investy le neuf Février. Le Roy se rendit le lendemain à Estampes, où il reçut nouvelles que le régiment du Capitaine la Croix Cantereau, composé de soixante cuirasses & de deux cens harquebusiers, sorty d'Orléans pour entrer dans Chartres, avoit été entièrement desfait, & n'en estoit eschappé que cinq montez à l'avantage, dont la Croix en estoit l'un.

Tous les Gouverneurs des villes de l'Union 1591.
 avoient bien prévu que ce que le Roy tournoioit
 ainsi, estoit pour se jeter tout-à-coup sur quel-
 que place, ainsi (disoient-ils) que faict un oyseau
 de proie pour empieter quelque gibier : Pontoise,
 Meaux, & plusieurs autres villes avoient ren-
 forcé leurs garnisons, mesme Monsieur de la
 Chastre ayant reçu advis que Chartres estoit in-
 vesty, s'achemina en diligence de Bourges à Or-
 léans sur la fin de Février, cognoissant que les
 divisions des habitans de ceste ville avoient be-
 soin de sa présence, & mesmes le Roy estant
 si proche d'eux, & aussi pour tascher de donner
 quelque secours à ceux de Chartres ; si tost qu'il
 fut arrivé à Orléans, il envoya battre l'estrade
 par des chevaux-legers jusques dans l'armée du
 Roy, qui luy rapportèrent de quelle façon Char-
 tres estoit assiégé, surquoy il se résolut de faire
 jetter deux cents hommes de pied, conduits par
 le Capitaine Larchenau, qui se devoient couler
 en deux nuits parmy l'étendue de l'armée du
 Roy, feignans estre Royaux, & en la troisiè-
 me traicte. qu'ils pénétreroient jusques sur les
 fossez & aux portes. Ce secours party avec gui-
 des, & signal pour estre reçeus dans Chartres,
 fut descouvert incontinent, (car le Roy avoit
 donné ordre sur tout, que l'on print garde du
 costé d'Orléans) si que poursuivis, la plus-part

1591. fut taillé en pieces, les autres ayans gaigné une maison, capitulerent & demurerent prisonniers.

Cependant ceux de Chartres (qui avoient pour Gouverneur le sieur de la Bourdaisiere) se deffendirent si courageusement, qu'ils repoulsèrent par plusieurs fois les Royaoux du ravellin de la porte des Espars, que l'on avoit attaqué, quoy que les assiegez n'eussent pas beaucoup de garnison, & peu de Noblesse, outre les sieurs de Grammont & du Pescheray, qui s'y estoient jettez sur la nouvelle d'un siege; celui-cy fut tué d'une harquebuzade à la conservation de ce ravelin, où il avoit acquis de l'honneur.

Ce siege tira en longueur, & le camp y ayant séjourné près de deux mois & demy, le Roy fit faire bresche du costé de Galardon, où Monsieur de Chastillon ayant trouvé l'invention d'un pont de bois couvert, qu'il fit dresser dans le fossé, par où on eust esté sans danger jusques au pied de la bresche, fut cause que les Chartrains prévoyants leur ruine, entrerent en capitulation, qu'ils accorderent le Vendredy Sainct; laquelle contenoit que si dedans huit jours ils n'estoient assistez par le Duc de Mayenne, ils se rendroient au Roy. Ils envoyerent des Députez vers ledit Duc, lequel envoya Faucon son maistre d'hôtel, & le sieur de Jauge maistre-de-Camp, avec

dix ou douze chevaux, pour tascher d'entrer dans la ville, avec intention & charge de faire opiniastrer les assiegez. Mais ayans esté pris le Venedredy dix-neufiesme jour d'Avril, sur les quatre heures du soir, le Roy entra en armes dedans Chartres, & y coucha trois nuicts. Le Samedy matin lesdits sieurs de la Bourdaisiere & de Grammont, suivis des soldats de la garnison, & de sept ou huit cents personnes, sortirent avec les armes, & soudain le Marechal de Biron y entra avec douze cents harquebusiers & trois cents chevaux, garnison y assignée, & en fut le gouvernement redonné au sieur de Sourdis, lequel paravant y commandoit. Il sortit aussi force Dames & Damoiselles en carrosses & charriots, qui se firent conduire à Orléans. Chartres estoit tellement retranché & fortifié par dedans, qu'il fut jugé plus fort qu'Orléans; aussi le Roy ne voulut rien hazarder, autrement il y eust perdu la plupart de ses forces. Tous les retranchemens estoient beaux & bien-faits: Du depuis l'on y fit bastir une Citadelle: les Royaux ne perdirent en ce siege personne de qualité que le sieur de Belesbat. Le Roy ayant tiré quelques sommes de deniers des habitans, & après avoir réduit Auneau & Dourdan à son obéissance, partit incontinent pour aller secourir Chasteauierry, que le Duc de Mayenne avoit assié- 1591.

1591. pour penser faire divertir au Roy le siege de Chartres ; mais en chemin Sa Majesté reçut les nouvelles que le Vicomte Pinard, ayant abandonné la ville, s'estoit retiré au chasteau, où il avoit capitulé avec le Duc, ce qui fit retourner Sa Majesté à Senlis. Quiconque perd une place est subject à divers jugemens ; ce Vicomte n'en fut exempt, & plusieurs disoient qu'il eust pu & deu faire mieux qu'il n'avoit fait, & que le marché de la reddition de ceste place en estoit fait long temps auparavant. Le Duc donna le gouvernement au sieur Pesché : ceste prise fit que ceux de l'Union portèrent plus patiemment la perte de Chartres, & disoient qu'elle leur demouroit comme par forme de représaille ; mais il y avoit à dire plus de la moitié. Le Duc de Mayenne voyant que le Roy repassoit la Seine, mit ses gens en diverses garnisons, n'estant assez fort pour tenir la campagne ; & mesmes Monsieur de la Chastre luy envoya encore ses Lanquenets avec le Régiment de Vaudargent, pour ce que les villes de l'Union en Berry, ne pouvoient plus endurer de leurs deportemens.

Peu après ce siege, Monsieur de Chastillon, estant allé en sa maison qui est sur la riviere de Loir, devint malade, dont il mourut ; il estoit de la Religion prétendue réformée, en laquelle il avoit été instruit par son seul pere l'Admiral.

de Coligny ; toutesfois estant d'un esprit noble & grand, on espéroit de luy oster ceste opinion par instructions dociles, ainsi que l'on avoit faict à son frere le sieur d'Andelot, l'an passé, sa mort empescha ce bon dessein. C'estoit un Seigneur brave & vaillant, & sur-tout bien entendu aux Mathematiques, science que les Nobles qui veulent parvenir aux plus grandes charges militaires, doivent curieusement sçavoir : Il en monstra aussi des effects audit siege de Chartres, en l'invention du pont qu'il fit faire pour aller à l'assaut.

Durant aussi ce siege, Monsieur de Luxembourg revenu de Rome y vint trouver le Roy : or il avoit donné charge à un Gentil-homme, qu'il avoit laissé à Rome, de bailler une sienne lettre à celuy qui seroit esleu Pape, laquelle contenoit amplement l'Estat de la France, ce que le Gentil-homme fit, & le Pape Grégoire quatorziesme lui promit du commencement d'y respondre ; mais du depuis il ne le voulut faire estant diverty par les Ministres d'Espagne, dequoy ayant eu advis ledit sieur Duc de Luxembourg, il luy rescrivit ceste lettre, que nous avons mise icy au long pource qu'elle donne à cognoistre beaucoup de choses qui se sont passées à Rome, aussi que l'on y void le respect que Messieurs les Princes du sang, Ducs, Pairs, Marechaux & Officiers

1591. de la Couronne ont porté au S. Siege durant ces troubles , & comme il a esté preoccupé des ennemis de la France.

Tressaint Pere, De ce que j'ai creu estre de mon devoir, & de la charge que j'ay eue de tous les Princes du sang, Ducs, Pairs, Marechaux, Officiers de la Couronne de France, qui suivent le Roy, je pense m'en estre acquitté le mieux qu'il m'a esté possible, tant que j'ay esté à Rome, de leur part du vivant du feu Pape Sixte, y ayant apporté non-seulement ce que j'ay cogneu estre propre pour la tranquillité de ce Royaume, mais encore veritablement ce que j'ay sceu estre pour le bien & advancement de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, & le repos universel de toute la Chrestienté. Incontinent après mon depart de Rome, j'en escrivis fort amplement au College des Cardinaux: & pour ce que la passion d'aucuns d'entr'eux empescha que mes lettres ne fussent veuës ne receuës au Conclave, je m'avisay d'en laisser une pour celuy qui par la divine inspiration, seroit eslevé en la dignité Pontificale. Celuy qui avoit charge de la presenter m'a fait entendre que V. S. l'avoit humainement receuë, & que mesme elle estoit disposée d'y respondre, & pourvoir en ce qu'elle jugeroit estre à propos. Mais entendant qu'elle a esté divertie de me faire cest honneur, & me doutant bien que ceux qui ont gaigné cest avantage, s'efforceront de luy persuader de faire encore pis contre la France, j'ay voulu prevenir ce mal, adjoustant ceste mienne lettre à mes precedens advertissemens, & remonstrer en toute humilité à V. S. que ceux qui ne nous veulent point de bien, & qui fondent leur ambition sur nos ruines, ne cherchent (sous le pretexte de Religion) qu'à embarquer tout le monde avec eux & le soulever contre nous. Et pour faire croire

croire que c'est pour la Religion ce qu'ils en font, ils voudroient bien que V. S. prestast son autorité & son adveu, à la guerre qu'ils nous brassent, afin que cela donnast d'autant plus de couleur à leurs pernicieux desseins, mais en effect ils n'en feroient pas grand conte, si l'espérance d'en tirer de l'argent ne les convioit d'avantage que le zele de la Religion. Et pour parvenir à ce point, ils promettrent quant à eux, d'y fournir de leur part beaucoup plus qu'ils ne demanderont à vostre Sainteté, afin de l'engager plus aisément en une guerre, de laquelle elle ne se puisse après facilement retirer, & en laquelle ils espuiseront les finances de V. S. qui pourroient bien mieux servir autre part, qu'à nous ruiner : ils sont d'ailleurs assez subtils pour le desirer à fin de ne laisser en son entier un fond de deniers si notable & si proche du Royaume de Naples, qu'on sçait bien estre du Domaine de l'Eglise : la considération de tout cela ne me travaille point : les menaces de la guerre ne me troublent point l'esprit, j'en ay accoustumé le bruit : & la Noblesse de France y est tellement aprise, qu'elle avec l'appuy de ses amis n'en peut craindre une nouvelle de quelque part qu'elle vienne. Mais ce qui me trouble, ce qui me passionne, & qui peut apporter beaucoup d'esbahissement aux bons François, vrais Catholiques, fils de ceux qui ont maintenu le Saint Siege envers tous & contre tous, qui l'ont augmenté de richesses & de grandeurs, sera de voir V. S. en laquelle pendant cest orage de guerre, ils esperent de trouver un port de tranquillité, non-seulement s'abandonner à la mercy des vents, par maniere de dire, mais quasi les exposer en proye à leurs cruels ennemis. Le Pape Sixte, d'heureuse memoire, circonvenu par les artifices de nos adversaires, avoit au commencement eu la mesme volonté, & avoit commencé de s'y employer à bon escient. Mais depuis

1591.

qu'il eut recogneu la vérité de nos affaires, & decouvert l'ambition de ceux qui depuis fort long-temps ont commis les maux qu'on void maintenant esclorre, il changea de resolution, & ce qu'il avoit projeté avec violence, il resolut de l'executer avec la douceur; ce qu'il avoit voulu faire comme ennemy, il commença à le faire comme Pere. Aussi ai-je cette ferme croyance, que Dieu permettra que les ennemis de la memoire de ce Saint Pere & qui en veulent obscurcir la souvenance en blasmant ceste sienne sainte intention, seront ceux qui la rendront plus illustre & plus belle, par le contraire evenement de ce qu'ils pensent, attendu que les gens de bien cognoistront que Sa Saincteté estoit vraiment conduite de l'Esprit de Dieu, au chemin qu'elle tenoit pour appaiser nos troubles. Dieu est juste, & comme tel, ne voudra que la justice de la cause des bons François soit foulée aux pieds, ains qu'elle sera prudemment considerée par V. S. La France a en premierement recours à la divine bonté, & puis par mon entremise au Saint Siege, duquel jusques icy elle n'a receu aucun desplaisir, que ce qui est procedé de la mauvaise volonté de certains Ministres qui se sont portez, non comme juges equitables, mais comme parties passionnées, non pour y faire luire la paix, mais pour y allumer la guerre. Je supplie très-humblement Votre Saincteté penser que les François devront faire maintenant, s'ils se trouvent non-seulement abandonnez d'elle, mais aussi poursuivis ouvertement. Il y auroit à craindre que là où ils ne pourront apporter assez de résistance d'eux-mesmes, ils n'en cherchent ailleurs, pour se défendre de leurs ennemis par leurs ennemis, & que pour dernier refuge ils ne s'allient plus-tost avec qui que ce soit, que de se soumettre à nulle autre domination, qu'à celle que les loix du Royaume ont établies, pour légitimes successions de la Couronne Fran-

çoise, ce que je dis d'apprehension du mal que je prevois inévitable, dont l'ennuy me redouble, quand je considère que deviendra la Religion, & en quel danger elle sera exposée. Et si elle venoit à se perdre (Dieu me retire plutôt de ce monde, afin de ne voir un tel malheur en mon vivant) qui en sera coupable, sinon ceux qui sous le faux prétexte de Religion, & qui aveuglez d'ambition & d'avarice, favorisent l'injustice d'une telle guerre? On nous veut faire entendre, que V. S. envoie de l'argent aux Parisiens, & qu'elle promet beaucoup d'assistance à leur party: on dit d'avantage qu'elle envoie un Prelat en France, pour y voir les affaires, & en estre advertie par luy selon la verité. Je ne puis croire le premier, ne me pouvant persuader tant de précipitation de sa part, que de nous vouloir condamner sans nous ouyr, comme cela seroit un préjugé. Quant à la venue du Prelat, j'en louë la résolution, mais il est à désirer qu'il ne face comme ceux qui y sont venus devant luy, qui ayans charge de voir l'Estat de la France, & en donner advis, se joignirent au party des Rebelles: & qu'il ne vienne avec volonté de nous ruiner, mais d'apaiser la guerre: qu'il n'ait l'esprit préoccupé de passion, l'ame aveuglée d'avarice, d'ambition, & des pensions d'Espagne: en somme que ne penchant ny d'un costé ny d'autre, il veuille tenir la balance juste & rapporter à V. S. la verité de nos divisions: mais je ne doute point, que par son extreme prudence, elle ne face election d'un personnage pourveu de si bonne qualité, qu'elle soit hors de crainte d'en estre trompée, comme le Saint Siege l'a esté cy-devant, & nous exempte des dangers, où par tel inconvenient nous nous sommes trouvez. Car quant à moy, quelques advis qu'on me donne de beaucoup de lieux, quoy que plusieurs personnes veuillent dire que Vostre Sainteté se laisse aller aux persuasions des Ministres &

1591. pensionnaires d'Espagne, toutefois je ne l'ay jamais voulu croire, opposant toujours à leurs advertillemens, ce qu'elle me daigna dire quand je la rencontray en Toscane auprès de Torniceri, comme elle s'acheminoit à Rome, pour se trouver à l'ellection d'un pape, après la mort de Sixte cinquieme. Car entr'autres choses elle me fit cest honneur de me dire, Qu'il estoit nécessaire que le Roy de France fust Roy de France, & celui d'Espagne Roy d'Espagne, & que la grandeur de l'un servist comme de barriere à l'ambition de l'autre. Par ce peu de mots j'ay fermé la bouche à plusieurs, & descouvert en meilleure part la creance qu'ils avoient de V. S. M'estant toujours réservé de luy faire entendre comme je fais, la suppliant très-humblement, que toutes les fois qu'il sera question de traiter de nos affaires, qu'elle se daigne souvenir & croire que l'intention de tous les Princes du sang, Ducs, Pairs, Marechaux, Officiers de la Couronne, de toute la Noblesse, & de tous les bons François, est de n'estre jamais autres que très-Catholiques, esperans par leurs services, de pouvoir obliger leur Roy de recognoistre la verité de la Religion Catholique, Apostolique Romaine, pour en faire la profession comme tous ses predecesseurs ont fait. Et quant aux autres François qui suivent le party contraire, ce sont personnes corrompues par l'ennemy, qui pour se maintenir, ont attiré le pauvre peuple, & l'ont abusé sous le pre-texte de Religion : là-dessus considerera, s'il luy plaist, que pendant une telle guerre, le moyen d'instruire le Roy, & le ramener à la cognoissance de la vraye Foy, nous est osté, & le repos des Chrestiens & Catholiques d'autant retardé : le zele que j'ay à ma Religion, & la cognoissance que j'ay de ces affaires pour les avoir naniées à Rome, & mesme pour obvier & prevenir les subtilitez, dont nos ennemis usent à l'endroit de ceux qu'ils veulent circon-

venir, font que tant plus librement j'ay osé prendre la hardiesse d'en escrire à V. S. & accompagner par ceste mienne lettre, celle qui sera présentée par ce Gentilhomme de la part des Princes & Noblesse qui sont en ceste armée, lequel ils ont expressement depesché vers V. S. en attendant que les autres Princes & Noblesse (maintenant dispersez par le Royaume) y envoient tous ensemble de leur part pour se conjourer avec elle de son assumption au Pontificat, & luy faire plus amplement entendre l'estat auquel maintenant nous sommes, comme sans doute ils feront bien-tost, & principalement s'il plaist à V. S. me tant honorer que de m'advertir par ce mesme Gentilhomme; comme elle aura agreable ceste ambassade, & ensemble me faire cest honneur de prendre en bonne part ce que je lui escriis, croyant que mes paroles ne procedent que d'une extreme sincerité de conscience, & d'affection que j'ay au bien, en ma Religion, & au repos de ma patrie, de laquelle je ne serai jamais deserteur, comme je n'oublieray aussi l'obeissance & le service que je luy dois, de laquelle baisant très-humblement les pieds, je prie Dieu, Très Saint Pere, vouloir assister & conduire par son S. Esprit, & luy donner très-heureuse & longue vie. Au Camp devant Chartres, le 8 Avril 1591. Vostre très-humble & très-obeissant fils & serviteur, *François de Luxembourg.*

Avant que de dire comme le Pape (au lieu d'embrasser la cause de tant de Princes François, qui le supplioient d'estre pere & non partial) envoya secours d'hommes & d'argent à ceux de l'Union, & de ce qui en advint; voyons ce qui se passa au commencement de ceste année en Dauphiné, en Provence & en d'autres endroits.

Le sieur d'Albigny, Commandant dans Grenoble

1591. pour l'Union, se trouvant pressé par le sieur Desdiguieres, & se voyant sans espérance d'estre secouru ny du Duc de Savoye qui estoit assez empesché en son entreprise de Provence, en la guerre de Geneve, ny du Marquis de Saint-Sorlin, qui commandoit à Lyon, rendit Grenoble audit sieur Desdiguieres, auquel les habitans par la composition payerent soixante mille escus. Ceste ville s'appelloit jadis Accusion; depuis on la nomma Cullarone: mais ayant esté aggrandie par l'Empereur Gratian, il la fit appeller Grationopolis, & en François Grenoble: elle est presque en figure d'ovale, située en une plaine fertile, arrousee du fleuve d'Isere, qui descend des Alpes, commandée d'un haut costeau, au pied duquel est le fauxbourg de Saint-Laurens, & enceinte de vieilles murailles. Le Roy François I. avoit proposé d'accroistre ceste ville; mais son dessein après sa mort ne fut poursuivy. Ledit sieur Desdiguieres y ayant restably le Parlement & la Chambre des Compres qui en avoient esté transferez, comme nous avons dit, mit le sieur de la Boisse pour y commander avec trois cents hommes de guerre, fit faire plusieurs belles fortifications, & ceste ville depuis par sa vigilance a esté maintenue en l'obeyssance du Roy. Ceste reddition ayant pacifié le Dauphiné, ledit sieur Desdiguieres s'achemina avec toutes ses troupes en Provence, pour secourir Monsieur de la

Valette, qui avoit sur les bras le Duc de Savoye, 1591.
lequel à la faveur de la Comtesse de Saux, & de
ses partisans, estoit entré dans Marseille, le se-
cond jour de Mars, où les habitans luy jurerent
obeyssance & fidelité comme à leur Gouverneur
& Protecteur de la Provence.

Ces choses-là ne plaisoient point au Duc de
Mayenne ny au Comte de Carfès, ny à beaucoup
des habitans de Marseille : ils jugerent incon-
tinent des desseins de ce Duc suivant ce qui a
esté dit cy-dessus, lequel ne se voyant assez fort
de son estoc pour se faire maistre de cette pro-
vince, & resister tant aux Royaùx, qu'au Comte
de Carfès & à ses partisans, se resolut d'aller
en Espagne pour avoir secours d'hommes & d'ar-
gent. Son prétexte fut que le Turc (disoit-il)
levoit une grande armée en faveur du Roy pour
se jetter en la Provence : pour y resister les Pro-
vençaux ses partisans assemblez à Marseille en-
voyèrent aussi six Deputez avec luy en Espagne
pour demander secours, sçavoir deux du Parle-
ment d'Aix, deux Consuls de Marseille, & deux
au nom de toute la Province.

Le Duc avant que d'aller en Espagne pourveut
à ce qu'il jugea nécessaire pour la conservation
de son party en Provence, & laissa pour y
tenir la campagne le Comte de Martinengue avec
mille chevaux & deux mille hommes de pied : puis

1591. il partit environ la my-Mars, & arriva heureusement à Barcelone : Le Prince d'Espagne (aujourd'huy Roy) son beaufrère l'y reçut avec toute démonstration d'amour : delà il s'achemina à Madrid, où les Deputez Provençaux cognurent que toute la determinacion de leurs secours dependoit du Roi d'Espagne seulement.

Cependant que ce Roy & le Duc conseroient pour trouver les moyens de s'asseurer de la Provence, voici un revers de fortune qui survint à l'armée du Savoyard à Esparon de Pallieres le 15 d'Avril.

Les sieurs de la Valette & Desdiguieres s'estans joincts au village de Vivon dez le quatorziesme d'Avril, faisans ensemble neuf cents maistres & deux mil harquebuziers, se resolurent d'attaquer les Savoyards & d'avitailler Berre qu'ils tenoient assiégué. Or estans advertis que les Savoyards avec quelques Provençaux au nombre de mille Maistres & de dix-huict cents harquebusiers estoient logez en trois villages, leur avantgarde audit Esparon de Pallieres, la bataille à Rians, & l'arriere garde à S. Martin de Pallieres, distans les uns des autres de demie lieuë, & à deux lieuës de Vivon, resolurent d'attaquer les Savoyards & aller droict à eux, ce qu'ils firent en cest ordre ; Les troupes du Dauphiné conduites par le sieur Desdiguieres faisoient l'avantgarde, à

la teste de laquelle estoient aussi les sieurs du Poët & de Mures. Le sieur de la Valette conduisoit le gros de la bataille : Et le sieur du Buoux faisoit l'arrieregarde avec cent Maistres. Les Royaux cheminans en cest ordre arriverent sur un costau pres d'Esparon , justement à l'opposite où les Savoyards s'estoient rangez aussi en bataille ; non toutesfois si avant dans la plaine que les Royaux eussent désiré , car ils avoient fait avancer à faveur de quelques fosses & hayes leur infanterie au devant de leur cavalerie.

Cependant que l'armée Royale s'avançoit dans la plaine , l'arrieregarde des Savoyards logée à Sainct Martin joignit ceux d'Esparon ; ainsi rangez, & estans avancez à la portée du mosquet , le sieur Desdiguieres leur envoya un regiment en flanc , qui à la premiere salve leur fit quitter leur champ de bataille , & se retirerent sur un petit costau qui étoit au dessus du village , dont le derriere leur estoit libre : Tout aussi-tost l'avantgarde Royale gagna ce champ , où elle fit ferme , cependant que l'infanterie escarmouchoit d'une part & d'autre celle des Savoyards logée au village , dont la Royale essayoit de la chasser : mais voyant qu'il ne se pouvoit faire qu'avec beaucoup de perte , pour estre le Savoyard haut & avantageusement logé , le sieur Desdiguieres avec son avantgarde fit un grand-tour & trouva le moyen

1591. de gagner le derriere de son ennemy. Ce que voyant un escadron de deux cents chevaux conduits par le Comte du Bar, & que ledict sieur Desdiguieres venoit droit à luy, il s'esbranla par deux fois, & enfin print la fuite, laissant l'infanterie, & environ trois cents chevaux engagez dans le village. Cest escadron fut suivy jusques à ce qu'il se jetta sur les bras du Comte de Martinengue dans Rians. Estans joints ils firent une charge aux Royaux, qui la soustindrent fermement, & combattirent de telle vigueur qu'ils les mirent en route, en les menant battant une lieue durant. En cest exploict les Savoyards firent perte de deux cents maistres, trois cornettes, & un guidon: le reste se retira en désordre à Rians. Au mesme temps que cette route se faisoit, les Royaux travailloient à gagner le village où leur ennemy s'estoit barriquadé à la haste: mais la nuit estant si proche, & les Savoyards si avantageusement logez, pour ce jour ils ne gagnerent que quelques maisons, où ils se barriquaderent, posans des gardes à l'entour, afin que ceux de dedans ne se sauvassent à la faveur de la nuit & du pays assez propre pour l'infanterie: ainsi l'armée Royale se campa à la plaine.

Le lendemain quelques soldats qui s'estoient retirez tant dans une église où estoit le sieur de Cucuron, que dans un colombier, & dans un

thoulin à vent, jusques au nombre de deux cents, 1591.
se rendirent à discrétion : quelques-uns de qui on
pouvoit tirer rançon furent pris prisonniers, le
reste fut pendu.

Le lendemain 17, ceux qui estoient au village
d'Esparon, pressés de faim & de soif, empeschés
d'une grande quantité de morts ou blessez, &
sans esperance d'aucun secours, se rendirent la
vie sauve : & à l'instant, après la foy donnée,
sortirent trois cents chevaux, & mille hommes de
pied desarmez & tenus prisonniers : Entre autres
le sieur Alexandre Vitelly, le sieur de Saint Roman,
& trente Capitaines, tant de cavalerie que d'in-
fanterie. En ceste desfaiete les Royaux gaagnerent
quinze drapeaux, & une infinité de chevaux &
bagage. Tout le butin venu à cognoissance fut
party par moitié entre les sieurs de la Valette
& Desdiguieres, & depuis dispersé aux compagnies.
Le Savoyard perdit cinq cents maistres, tant
morts que prisonniers, & quinze cents harque-
buziers. Les Royaux y perdirent le jeune Buous,
une vingtaine de morts, & une centaine de blessez :
Voilà ce qui advint à Esparon de Palieres. Du
depuis aussi les Savoyards (comme disent les His-
toriens Italiens) parurent plustost assiegez que des-
fenseurs de ceste province.

Le Duc de Savoye retourné d'Espagne avec
presens, ayant obtenu des pensions pour ses

1591. enfans , & assignation de deniers pour faire la guerre, se trouva embarrassé en beaucoup d'endroits; car si les siens furent battus en Provence, les autres ne furent gueres plus heureux auprès de Geneve : Nous avons dit l'an passé que Monsieur de Sancy estoit allé par commandement du Roi pour lever des Suisses, & faire la guerre en Savoye du costé de Geneve : ce qu'il executa au commencement de ceste année. Estant à Basle, trois compagnies de cavaleries d'Italiens l'y vindrent trouver, conduites par Pausanias Braccioduro, par le Comte Mutio Porto, & par Nicolas Naso, lesquelles le sieur de Maïsse Ambassadeur du Roi à Venise avoit faict secrettement lever. Ledit sieur de Sancy ayant descouvert qu'il y avoit huit soldats bien montez dans Basle, envoyez par les Agents d'Espagne, lesquels portoient sur eux cent mil escus d'or bien cousus dans des corps de pourpoint, & dans la selle de leurs chevaux, pour payer une levée qui se faisoit en Allemagne pour l'Espagnol, donna charge au capitaine Moron de les suivre avec douze cavaliers qu'il lui donna, ce qu'il fit si diligemment qu'il les attrapa sur les terres de l'Archiduc d'Autriche dans le bois de Reinfelt; où les ayant attachez à des arbres, & coupé les jambes de leurs chevaux, il prit les cent mil escus, avec plusieurs belles pierreries de grand prix lesquelles ils portoient pour faire

des presents de la part du Roi d'Espagne. Moron 15914
 ayant executé son entreprise s'en retourna trouver
 le sieur de Sancy , auquel (ainsi que plusieurs
 ont escrit) il confia sa prise fort fidèlement.

Après ceste prise ledit sieur de Sancy s'ache-
 mina vers Geneve avec cent cinquante bons
 chevaux , les compagnies de Braccioduro , & de
 Mutio , & cinq compagnies de Suisses sous la
 conduite du Colonel Diesbach : il y arriva le
 22 de Decembre de l'an passé , où y ayant trouvé
 aussi quelque cavalerie , trois compagnies d'Ar-
 goulets , neuf compagnies d'infanterie , fit de
 toutes ces troupes un corps d'armée de deux
 mil combattans , avec laquelle il alla investir le
 premier jour de ceste année le Chasteau de Bu-
 ringe , & commença à le faire battre de deux
 canons , une coulevrine , & un fauconneau. Sur
 l'advis qu'eurent les garnisons Savoyardes de Ru-
 milly , d'Anecy & de la Roche , comme ledit
 sieur de Sancy tiroit à Buringe , ils s'assemblerent
 environ trois cents lances , pour faire quelque
 entreprise sous la conduite de Christoffe Guevara
 Espagnol : mais aucuns de ceux de Geneve prompts
 à la picorée , estant allez jusques auprès de la
 Roche où ils s'estoient assemblez , furent cause
 qu'ils monterent tous à cheval pour courir après
 eux , les uns armez , les autres non , & suivirent

1591. si viftement la pifte de ces coureurs qu'ils fe trouverent à demy lieue de Buringe où eftoit le quartier des Italiens, lesquels ils euffent surprins s'ils n'euffent faiët tant de bruir & de huës qu'ils faisoient, ce qui donna occafion à Braccioduro & à vingt cinq des fiens de monter à cheval fort promptement fans cuiraffes pour la plus-part, car les lanciers Savoyards ne leur donnerent pas loifir de les prendre) & fans s'efpouvanter il alla les recognoiftre, & leur fit une charge affez furieufe, d'où il retourna incontinent en une place de combat qu'il avoit choifie, & là où il trouva encor foixante cavaliers François qui s'y eftoient rendus: ayant de tout fait deux troupes de cavalerie; il dit tout haut à un des fiens, allez dire à tels & tels qu'il nomma qu'ils s'advancent avec leurs compagnies, & qu'ils aillent couper le chemin en un tel endroit: Ceste parole qui n'eftoit qu'une feinte, fut occafion qu'un Milanois du party Savoyard, fe mit à crier *Volta, che, ftamo in mezo*: ce qu'ils firent à l'inftant. Braccioduro qui les vit tourner donna fi à propos, & leur fit une fi rude charge, qu'ils se mirent à la fuite penfars devoir eftre affaillies par devant & par derriere, & furent ainfi peu-fuivis jufques aux portes de la Roche. En combattant & en fuyant il y en eut quatrevingts de tuez avec leur

Conducteur Guevara : plusieurs y demeurèrent aussi prisonniers : les victorieux gagnèrent trois cornettes & quarante bons chevaux. 1591.

Le lendemain ceux du Chasteau de Buringe ayant esté batus de 72 coups de canon, demanderent à parlementer, mais voyans que l'on ne les vouloit recevoir qu'à discrétion, sortirent par une porte de derriere, gagnerent le pont que les assiegeans ne pouvoient garder pour estre commandé trop à descouvert du Chasteau, & se sauverent en assez de desordre à Bonne près de là; fors huit qui furent tuez en s'enfuyant, & trois de pris, dont l'un servit de bourreau pour pendre les autres deux. Ce chasteau fut peu après desmoly, mais les Savoyards depuis le raccomoderent & terrasserent, & le rendirent aussi fort qu'il estoit auparavant.

Sur la fin de Janvier le sieur de Quiry arriva avec quelque cavalerie & infanterie à Geneve : le premier de Fevrier, l'armée se trouvant estre de trois mille hommes, tant François que Suisses, & de quatre cents chevaux, on entra dans le Bailliage de Thonon avec cinq canons, où il y eut beaucoup d'hostilitez exercées. Compois qui commandoit pour le Savoyard dans Thonon, se voyant n'avoir que deux cents cinquante hommes pour en défendre la ville & le Chasteau, après avoir fait semblant de s'y vouloir opiniastrer,

1591. abandonna la ville & se retira avec quatre-vingts des siens au Chasteau, envoyant le reste à Esvian. Quitry ayant fait tirer quatre-ving coups de canon, sans beaucoup d'effect, fit travailler à la mine en telle diligence que le 6 de cé mois il fit jouer deux mines lesquelles firent quelque ouverture, & donnerent la mort à 30 des assiegez, ce qui les occasionna de se rendre à composition la vie sauve seulement, excepté à Compois & à trois des siens, qui sortirent avec la dague & l'espée seulement. On trouva dans ceste place force butin.

De Thonon l'armée s'achemina à Esvian, où commandoit le Capitaine Bonvillars; ceste villette est au bord du lac, à deux lieues de Thonon: les Savoyards en voulurent deffendre l'entrée des fauxbourgs, mais l'on fit jouer le canon si rudement, qu'ils furent contraints de l'abandonner, puis tout d'une suite on planta un petard à la porte de la ville, laquelle estant enfoncée, & quelques autres endroits gaignez, en mesme-temps toute l'armée entra dans la ville, en laquelle tous actes d'hostilité furent exercez. Bouvillars s'étant retiré au Chasteau qui est assez bon, & hors de sape & de mine, pource qu'il est en lieu marescageux, fit mine d'y vouloir mourir plustost que se rendre, mais après quelques volées de canon, ayant tenu quatre jours,

il se rendit vies & bagues fauves , & fut conduit en feureté. 1591.

L'armée ayant fouragé les bailliages de Thonon & d'Esavian , sur la fin de Fevrier , retourna vers Bonne , les pluyes & les chemins rompus empescherent de pouvoir plus traîner le canon , toutesfois l'on en mena deux pieces , dont on battit le Chasteau de Polinge , qui se rendit , mais l'advis que reçeut Monsieur de Sancy , que D. Amedée , Olivares & Sonas avoient assemblé leurs troupes , qui estoient de six cents maistres , quatre cents argoulets à cheval , & de cinq mil pietons , lesquels venoient droict à luy fut cause qu'il fit remener ses cinq canons dans l'arsenal de Geneve ; & ayant envoyé recognoistre l'armée Savoyarde , & prins un Savoyard qui servoit de guide à D. Amedée , duquel il tira une partie des desseins dudit Amedée , il résolut avec les sieurs de Quित्रy & de Confortien , de faire mettre le feu dans quelques Chasteaux , & en retirer les soldats qu'il y avoit mis pour les garder , puis de se camper en lieu avantageux pour y attendre les Savoyards ; ce qui fut fait , & l'armée quittant le logis de Buringe , se vint loger à une lieüe de Geneve , où la place de la bataille fut prise sur le haut de Monthou.

Dom Amedée estant arrivé à Buringe , le Ven-
Tome LVII. D

1591. dredy douziesme de Mars, y fit en diligence redresser le pont, sur lequel ayant faict passer son infanterie, il se vint loger en plusieurs villages autour de Bonne : Les sieurs de Sancy & de Quित्रy qui dressoient leurs bataillons, pensoient que ce jour là, pour ce qu'il estoit plus de midy, les uns & les autres ne feroient rien autre chose que de faire monstre de leurs forces ; mais il en advint autrement. Or ils avoient campé leur armée sur la coline de Monthou, entre Geneve & Bonne, au pied de laquelle est une petite vallée de soixante pas, qui a à ses deux bouts deux chemins qui conduisent à Monthou : pour en empescher la venuë aux Savoyards, on avoit mis d'un costé le sieur d'Arimon dans quelques maisons qui y sont proches de là, avec deux compagnies d'infanterie, & de l'autre costé proche d'un bois, le régiment du Baron de Santanne : Les quatre compagnies d'Italiens servoient d'avantgarde. Le sieur de Sancy avec les Suisses & l'infanterie Françoisse ; faisoit le corps de la bataille, ayant à costé droit la cavalerie de Geneve, & de l'autre costé deux compagnies d'infanterie proches d'une maison, avec quelques fauconneaux, & pour l'arrieregarde estoit la cavalerie Françoisse du sieur de Quित्रy. Ceste armée rengée de ceste façon & en lieu avantageux, fit juger deslors qu'elle valoit bien celle

des Savoyards, encores qu'elle fust moindre de 1591.
moitié tant en cavalerie qu'infanterie.

Aussi-tost que les Savoyards furent arrivez à la Baigue, leur chef D. Amedée se resolut de faire taster la valeur de ses ennemis, & quoy qu'il en eust recognu l'ordonnance, & la disposition être bonne & forte, il commanda à cinq cents harquebusiers & mousquetaires de gagner le bois & les maisons où estoient le régiment de Santanne & le sieur d'Arimon, ce qu'ils firent fort bravement, & en chasserent les François; puis suivis d'Olivares, Espagnol, avec huit cents autres harquebusiers, ils gagnèrent tous les bois, fossez & hayes, jusques auprès du bataillon des Suisses: Sonnas qui les suivoit avec quatre cents chevaux pour les soutenir, & passer outre suivant le progres qu'ils feroient, s'advança de passer la dernière hâye pour entrer en la plaine; mais si tost que le Baron de Conforgien qui conduisoit la cavalerie de Geneve à la main droite du bataillon des Suisses, le vid à demy passé (car le chemin y estoit estroit, & n'y pouvoit entrer qu'à la file), le chargea si à propos, que Sonnas & tous ceux qui estoient passez avec luy, furent renversez morts par terre, le reste print la fuite, & se sauva jusques au gros de la bataille, où estoit Dom Amedée; l'infanterie qui avoit gagné les hayes

1591. & les bois, se voyant abandonnée de la cavalerie, & que l'on les venoit charger, commencerent à se retirer à la faveur de leur gros qui estoit proche, ce qui ne se fit sans confusion, & sans la mort de plusieurs. Les sieurs de Sancy & de Quitry ayans rallié leurs gens non sans peine, se retirerent & se joignirent en un corps, après avoir entierement despouillé les morts qui se trouverent au nombre de trois cents, entre lesquels il y avoit outre Sonas près de cent Gentils-hommes. Les deux armées ayans demeuré encore à la veuë l'une de l'autre demie-heure, la nuit survenue, chacun commença à desloger. Dom Amedée repassa l'Arve, & alla loger à la Roche & à Bonneville, & Monsieur de Sancy à Geneve.

Tous ces pays-là estoient si ruinez de la guerre, que les deux armées furent contrainctes de s'en esloigner : Dom Amedée se retira vers Chambery, & les François, le vingt troisieme de Mars, prindrent le chemin de la Franche-Comté par Roman-Monstier, après avoir laissé le sieur de Chaumont & le Capitaine Craon, pour faire la guerre dans Geneve. Voylà ce qu'il advint en la guerre de Geneve & de Savoye, le long de ceste année, car du depuis ceste journée tout se passa en courses, tant de part que d'autre, & ne s'y fit rien de memorable.

outre l'ordinaire. Monsieur de Sancy fit cest exploit afin (comme disent les Historiens Italiens) d'empescher *il Duca di Savoya, ne'suoi paese, divertendogli le forze con le quali faceva progressi importanti in Provenza* : La deffaicte des Savoyards à Esparon de Pallieres, ainsi que nous avons dit cy-dessus, donne assez à cognoistre au lecteur en quel estat devindrent les affaires du Duc de Savoye en ce temps-là.

Sur la fin de ce mesme mois de Mars, Monsieur de Brion fut surpris en sa maison de Mirebeau en Bourgogne, par le sieur de Guyonnelle, lequel l'emmena prisonnier après avoir tué huit de ses serviteurs, pillé vingt mille escus en argent, cent cinquante chevaux, force bleds, & une grande quantité de précieux meubles & armes. Ce Seigneur de l'une des plus nobles & anciennes familles de la Bourgogne, se tenoit à cause de son aage comme neutre en sa maison où d'un party que d'autre chacun y estoit bien venu ; mais ses richesses furent cause que Guyonnelle (qui se déclara du depuis Espagnol) sur un pretexte que le Marquis fils dudit sieur de Brion estoit avec le Roy, le surprit, & ruyna de meubles ceste belle maison. Si nous mettions icy toutes les surprises, pillemens, meurtres, & hostilités qu'aucuns tant d'un que d'autre party, commirent en ce temps là, aucuns desquels ont

1591. esté punis, d'autres non, cela meritoit un trop gros volume. Voyons maintenans ce qui se passa au commencement de ceste année en Italie.

Toutes les Provinces d'Italie furent tellement affligées de la famine, que les Potentats & les Republiques pour le soulagement de leurs peuples, chacun en sa souveraineté, firent plusieurs provisions; les uns envoyerent acheter des bleds en Sicile, les autres presterent de l'argent aux Communautés des villes, qui envoyerent acheter des bleds où ils pensoient qu'il y en eust à commodité, afin de sustenter le pauvre peuple: Mais Rome sur toutes les autres villes fut la plus affligée, car on fut contraint d'y faire nombrer le peuple au commencement de Fevrier, où il s'y trouva cent dix-sept mille ames, (après que l'on en eust faict sortir tous les pauvres & toutes les bouches inutiles) pour lesquelles nourrir, par la recherche qui fut faicte, il ne se trouva que trente mille *rubio* de bled, qui est une mesure un peu plus grande que le septier de Paris, dont il en estoit consumé tous les jours quatre cents, quoy que l'on ne distribuast que dix huit onces de pain par jour, pour chasque teste. Le Pape ayant envoyé de tous costez pour avoir des bleds, & nul navire ne revenant à bon port, fut contrainct de prier le Grand Duc de Florence de secourir Rome: Ce Prince, qui

soigneux en avoit fait bonne provision, en envoya plusieurs vaisseaux chargez, mais à cause des tempestes qui regnerent en ce temps là sur la mer, ils ne purent entrer si tost dans la bouche du Tibre pour monter à Rome; ce mauvais temps continuant jusques au mois de Mars, les Romains furent contraints de ne manger que dix onces de pain par jour, d'où il advint que l'observance du Careme ne se fit dans Rome ceste année, & pour ce que le *rubio* valoit trente-deux escus, affin de sustenter le menu peuple, Sa Sainteté leur permit de manger de la chair de buffle, qu'il fit vendre à cinq quadrins la livre, ce qui continua jusqu'au commencement de May, que les Galeres de Sa Sainteté arriverent aussi chargées de quantité de bleds, lesquels abaissèrent lors de prix, *per mancamento de molte miglata di persone già morte per la necessità del vivere*, & par les maladies de fievres pestilencieuses, qui regnerent principalement en l'Abbruzze, en la Marque, en l'Umbrie & en la Romagne, où la mortalité fut si grande, qu'en beaucoup d'endroits les terres y demurerent sans estre labourées.

A ceste affliction de famine, l'Italie en avoit encore une autre qui la travailloit beaucoup. La terre estoit pleine de bannis, & les costes maritimes de Corsaires: ceux cy avec sept fustes prirent plusieurs navires chargez de grains, & fallut

1591. que les Galeres du Pape usassent de grande diligence, allant tantost le long d'une coste, tantost de l'autre pour asseurer la navigation; & pour remédier à ceux-là, le Pape Grégoire quatorzième commença son Pontificat par un bannissement qu'il fit contre Alphonse Picolomini (bien qu'il fust son parent) & contre quinze Seigneurs, & cinq cents de leurs complices, lesquels il déclara criminels de leze-Majesté, confisqua leurs terres & biens, & donna la Comté de Montemarçian, (qui est un petit lieu en la Marque qui appartenoit audit Picolomini) à Hercules Sfondrate, neveu de Sa Saincteté, laquelle Comté il erigea depuis en Duché, ainsi que nous dirons tantost. Picolomini qui restoit rejouy de l'assomption au Pontificat de son parent, & qui avoit fait un present à celuy qui luy en apporta les nouvelles, se voyant avec les autres bannis poursuivy tant par le Pape, que par le Grand Duc, duquel il avoit esté fort favory, & qui avoit obtenu une fois sa grace du Pape Gregoire treiziesme, partit de la campagne avec Sciarra & ses autres Compagnons, après qu'ils y eurent fait une infinité d'embrasemens & de cruautéz, & s'acheminèrent par bois & deserts vers Narvi, & de là vers Foligni, toujours poursuivis ou des gens du Pape, ou de ceux du Grand Duc, que conduisoit le Colonel Bisaccione, & d'un autre Colonel Pierconte, qui le poursuivoit avec

cent cinquante Albanois, pour se venger en une si belle occasion d'une querelle qu'il avoit contre luy : lefdits Bannis se voyans ainſi pourſuivis, Sciarra ſe ſepara de Piccolomini avec tous ſes complices, & ſ'en retourna vers la campagne & vers les confins du Royaume de Naples, laiſſant Piccolomini peu accompagné; lequel prit ſon chemin vers la Marque, pour ſ'embarquer & ſauver par la mer Adriatique; mais ſeignant d'aller à Jeſi, il tourna court à main droite eſperant trouver quelque barque ſur laquelle il ſe mettroit; ce deſſein ne luy ayant reüſſi, il tourna derechef à main gauche, pensant mieux ſe ſauver; mais il tomba ſous les armes de Biſſaccione auprès de Ceſenatico, lequel le conduiſt incontinent à Imola, pour le mener à Florence: le Gouverneur d'Imola ſ'y oppoſa, diſant qu'il eſtoit juſtifiable du Pape pour les maux qu'il avoit commis aux terres de l'Egliſe: Biſſaccione ſe voyant réduit en ces termes, & cognoiſſant que ſes labeurs ne tourneroient point à l'honneur de ſon Seigneur le Grand Duc, ſi ceſte affaire ſe diſputoit civilement, il ſe réſolut d'enlever d'Immola ſon priſonnier par la force, & laiſſer après le fait le ſoing au Grand Duc d'y remedier. Pour ce faire il mit à une des portes de la ville quelques-uns de ſiens, & luy avec le reſte, ſ'en alla enlever de la priſon Piccolomini, ce qu'il fit, & le mena à Florence, où peu de jours après il eut la teſte tranchée:

1591. aucuns autheurs disent, que l'on le fit mourir *appicato al ferro di ribelli*. Bisaccione fut depuis en peine pour l'avoir enlevé des prisons d'Imola, & ses biens qu'il avoit sur les terres de l'Eglise furent saisis; mais le Grand Duc ayant fait remontrer l'importance de ceste affaire à Sa Sainteté, & excusé ce faict, Bisaccione rentra aux bonnes graces du Pape: Marco Sciara avec les autres bannis, bien qu'ils fussent poursuivis de Virginio Ursino, ne laisserent de faire une infinité de massacres, de bruslements & de pilleries; bref, plusieurs ont escrit que l'Italie fut en ce tems-là, autant affligée de la famine & des bannis, que la France & la Flandre le furent des guerres civiles.

Quelques uns des Princes & Republiques qui doivent obeysance au Pape à sa nouvelle eslection, envoyerent incontinent leurs Ambassadeurs à Rome; mais Sa Sainteté manda à quelques-uns qu'ils retardassent de venir faire ceste ceremonie jusques à un autre temps. Cependant il ne laissa de faire traicter le mariage de son neveu le Comte Hercules Sfondrate avec la fille du Prince de Massa, & sa belle sœur Sigismonde, mere dudit Hercules, arriva incontinent à Rome avec ses deux autres fils, à l'un desquels Sa Sainteté donna son chapeau de Cardinal, avec le titre de Sainte Cecile, & l'autre nommé François fut faict Chastellain du Chasteau Saint-Ange.

Au commencement de Mars après que le mariage eust esté consumé d'Hercules Sfondrate, & de la Princesse de Massa, en une maison de Paul Sforza, Sa Sainteté crea aux Quatre-Temps de Carême, quatre Cardinaux, sçavoir, Odoard Farnese, Octavien Acquaviva, fils du Duc d'Attri, Paravicien, Evêque d'Alexandrie, & Plato, Auditeur de la Rote. Peu auparavant ceste creation moururent les Cardinaux de Caraffe & de Saint-George, tous deux grands Prelats.

Le Pape ne se ressouvenant plus des paroles qu'il avoit dictes étant Cardinal à Monsieur de Luxembourg en leur rencontre à Torniceri, *Qu'il estoit necessaire que le Roy de France fust Roy de France, & celuy d'Espagne Roy d'Espagne, & que la grandeur de l'un servist comme de barriere à l'ambition de l'autre*, se rengea du tout du party de l'Espagnol, par le moyen duquel (ainsi que plusieurs ont escrit) il avoit esté esleu Pape. Le vingtiesme du mois de May il fit partir de Rome Landriano, avec tiltre de Nunce, pour faire publier en France un Monitoire contre Messieurs les Princes du sang, Ducs, Pairs, Mareschaux, & autres Officiers de la Couronne, qui suivoient le Roy, lequel de nouveau il aggrava de nouvelles censures. Et sur ce que Desportes, Secretaire du Duc de Mayenne, estoit allé à Rome luy demander du secours d'hommes & d'argent au nom de la Ligue, il leur

1591. promit de payer six mille Suisses, qui seroient levez pour leur secours aux Cantons Catholiques, & qu'il leur envoyeroit son propre neveu avec mille chevaux Italiens & deux mille hommes de pied. Ceux de l'Union en France ne manquerent de faire publier par-tout la nouvelle de ce secours, & de ce Monitoire. Le Cardinal de Lorraine estant arrivé à Rome sur la fin de Mars, requist Sa Sainteté que ce secours fust envoyé en Lorraine pour s'opposer à l'armée Allemande que le Prince d'Anhalt levoit pour le Roy Très Chrestien, à la diligence du Vicomte de Turenne, & de secourir son pere le Duc de Lorraine d'un prest de deux cents mille escus; ce qu'il ne put obtenir de Sa Sainteté. Les Agents de l'Union à Rome, qui luy demandoient aussi permission d'alliener en France du temporel de l'Eglise en furent esconduits.

Le Pape au printemps de ceste année se trouva assez mal disposé estant malade de la pierre; mais ayant eu soulagement par quelques Medecins au commencement du mois de May, il s'employa du tout pour executer son dessein, & envoyer des gens de guerre en France: il envoya le Colonel Lusi pour faire la levée des Suisses; mais du commencement il y trouva de la difficulté, pour ce que le frere du Colonel Phifer estoit à Rome sollicitant le Cardinal Caëtan de luy faire delivrer cent mille ducats que l'on leur devoit à cause des services qu'ils

avoient faictz l'an passé. Le thresor temporel de l'Eglise qui estoit dans le Chasteau Saint-Ange amassé avec tant de soing par le feu Pape Sixte, estoit merueilleusement mugueté, avec desir de plusieurs Officiers du Pape d'y toucher & y faire leurs affaires. L'Espagnol desiroit sur tout de le voir dissipé; car il craint toujours que les Papes ayans des deniers en reserve, ne les employent pour effectuer les pretentions qu'ils ont sur le Royaume de Naples. Pour ce faire, il commanda à son Ambassadeur le Duc de Sesse de demander à Sa Sainteté permission d'aliener du bien des Ecclesiastiques par tous ses Royaumes, pour luy ayder à supporter la guerre qu'il avoit en plusieurs lieux contre les heretiques. Ceste affaire estant disputée au Consistoire, il y fut resolu que l'on ne permettroit point d'aliener le bien de l'Eglise, & que l'on prendroit plustost des deniers au Chasteau Saint-Ange. Voilà l'Espagnol qui obtint non ce qu'il demandoit, mais ce qu'il desiroit, bien ayse de voir les deniers reservez au Chasteau Saint-Ange, qu'il craignoit à cause de son Royaume de Naples, employer pour lui preparer la voye de s'emparer de la France. Campana qui a escrit en faveur de l'Espagnol, dit: *Fecesi conto nondimeno, ch'in si pochi mesi erano stati speci vicino à tre milioni di ducati, la maggior parte per l'occasione delle guerre di Francia, essendo però commune opinione, che d'a suoi mi-*

1591. *niftri foffe in ciò fuà Santità non ben fervito, per la natura facile, & per li troppo candidi costumi di effo Pontifice, che non sapeva giudicar quelle malè qualità in altrui, che cognosceva non essere in se stesso.* Ceste nature facile de Sa Saincteté a bien apporté des maux à la France, car les Ministres d'Espagne luy faisoient faire ce qu'ils vouloient, & au lieu de respondre à la lettre de Monsieur de Luxembourg qu'il lui avoit envoyée, ny de vouloir escouter le Marquis de Pisani, Deputé de Messieurs les Princes du sang, Ducs, Pairs, & Officiers de la Couronne, pour luy représenter l'estat de la France, on luy fit escrire la lettre suivante au Conseil des Seize de Paris, pour response à celle qu'ils luy avoient escrite en Fevrier dernier, ainsi que nous avons dit :

Gregoire Pape quatorziesme, à mes fils bien-aymez les gens du Conseil des Seize quartiers de la ville de Paris.

Bien-aymez, le salut & benediction Apostolique vous soient donnez : Nous avons reçu vos lettres & volontiers les avons leues. Car autre nouvelle ne pourroit plus agreable parvenir jusques à nous, que d'entendre comme sous la protection de Dieu, vous avez esté delivrez de ce long & fascheux siege, & qu'ayants beaucoup travaillé, beaucoup souffert, & porté de mes-ayses, & autres charges & incommoditez pour la deffense de la foy Ca-

tholique , vous estes maintenant soulagez & eschappez du danger: Mais il faut craindre faire naufrage , quasi dans le port & sur le bord de la prospérité: Car qui sait si Dieu , peut estre , vous auroit délaissé pour quelque temps , lors que vous estiez affligiez & tourmentez des miseres passées, comme de tempestes pour vous esprouver , seignant passer outre (ou pour mieux dire) afin qu'esmeus à pénitence , car l'homme n'a parfaite cognoissance de ses fautes , souvent elles nous sont cachées , & celles d'autrui quelques fois imputées, vous vous approchiez de luy & luy adheriez de plus près , jusques à ce que le recognoissiez en la fraction du pain.

Vostre cœur donc doit estre ardent , & devez perseverer en ce soing continuel , qu'en rememorans les choses magnifiques que Dieu fait entre vous , qui avec le repos des corps , & prospérité des biens , il vous munisse & fortifie du don spirituel , de foy , de son amour , & de sa crainte ; Voilà comme vous , qui vous estes jointz ensemble les premiers , pour la paix & tranquillité de l'Eglise & union de la Foy Catholique en ce royaume , ayans les premiers expérimenté le peril , vous en estes eschappez , & non seulement vous estes delivrez : mais aussi par vostre delivrance vous avez acquis salut à ceux lesquels estans unis

1591. *avec vous se reposoient en vostre constante resolution & vigilance.*

Nous nous éjouïssons grandement en Dieu , par l'occasion que nous en donnez , en ce que recognoïssans tenir de lui tout ce bien , & que ne lui en pouvez rendre graces condignes de satisfaction , les lui rendiez par une humble recognoissance & confession , ceste confession est salutaire , de laquelle nous devons user entre les adversitez pour subir en nous , attendant la correction , & nous doit estre engravée dedans le cœur entre les prospéritez pour en faire profit & salut : Par ce moyen il n'y auroit point d'orgueil , d'autant que de don nous confessans l'avoir , nous ne serons poin taussi coupables d'ingratitude , pour ce que le recognoïssant , nous lui en rendons graces , finalement comme telle confession par une pieuse & devote intention a jatisfait au veu d'action de graces du passé , conséquemment elle dispose le donateur à nous eslargir d'avantage à l'advenir . Desormais vous qui avez fait un si beau commencement & tant louable , perseverez constamment & ne desfailliez avant qu'estre parvenus au but de la course : Car , dit nostre Seigneur , non celuy qui aura bien commencé , mais qui aura perseveré jusques à la fin sera sauvé . Ce n'est donc point assez de la resolution & courage
présenté ,

presente, mais il faut adjouſter & affermir ceſte 1591
 premiere vertu, d'une conſtance, perſeuerer ſans
 regarder derriere vous, de peur qu'il ne ſourde
 une jatte ridicule au meſme lieu d'où le ſalut
 eſtoit eſperé. Entre les longues triſteſſes que nous
 avons receu de voſtre tribulation, eſtans ſoigneux
 de voſtre ſalut, nous avons premierement eu re-
 cours à Dieu par ſupplications pour voſtre de-
 livrance, en apres divinement inſpirez nous avons
 adviſé de pourvoir de remedes neceſſaires aux
 maux, leſquels de toutes parts vous avoient ac-
 cueillis & comme enſevelis. Premierement nous
 vous avons aſſigné un ſecours de deniers, voire
 meſme par deſſus nos moyens, & plus que nos
 coffres ne permettent, & oultre plus conforme-
 ment au devoir d'un bon Pontife univerſel &
 pere commun à tous, lequel doit hayr non les
 hommes, mais les pechez d'iceux. Nous avons
 eſleu noſtre cher fils Maſtre Marcillius Lan-
 drianus noſtre Notaire du ſainct ſiege apoſto-
 lique, homme prudent, diſcret & fidelle, & l'avons
 envoye noſtre Nunce du S. Siege, au Royaume
 de France, avec lettres & monitoires, aſſin qu'il
 s'employe de tout ſon poſſible à convier de noſtre
 authorité tous les deſvoyez à revenir avec vous
 en meſme union, pour la paix & repos de ce
 Royaume: Et pour faire correſpondre les effets
 aux promeſſes, nous vous avons envoyé (quoy,

1591. *que avec grands frais & charge de l'Eglise de Rome) nostre cher fils & neveu, fils de nostre frere Hercules Sfondrate, homme noble, Duc de Mont-Martian, avec secours d'hommes, tant de cheval que de pied, pour avec les armes les employer à vostre défense & conservation. Que si oultre cela vous avez encores besoin de quelque chose cy après, nous y pourvoirons, affin qu'on ne nous puisse objecter que nous ayons rien odmis de nostre devoir.*

Nous avons fort agreable ce que nous escrivez des louanges de nostre bien aymé fils, Henry Cardinal Caetan, en partie pour la consideration de ses merites, s'estant fort bien & louablement acquitté de la charge Apostolique, qui lui estoit commise du sainct Siege: en partie en contemplation & faveur de tout le Royaume, lequel avec instance merveilleuse il continue nous re-commander.

Quant au digne, vous rejouissans vous nous gratulez de nostre promotion au suprême pontificat, c'est avec raison, veu que Dieu pere des misericordes, lequel departit à tous libéralement avec abondance ses graces, ne nous a pas esleus à ceste souveraine dignité de l'Apostolat, à cause de l'humilité qui soit en nous: mais pour le bien & salut de ceux qui se confient en luy. Autresfois du fort il a tiré la viande, & fait

distiller la douceur du miel désirée. Que sait-on si d'un infirme & foible doit issir une vertu non esperée; & d'un imbécille & cassé, une vigueur & force non attendue? quelquesfois Dieu choisit le plus débille pour terrasser le plus robuste & puissant, & exalte le petit & humble pour primer & ravaller le plus horgueilleux & superbe.

Si vous comprenez & goustez ces choses en souhaitant le bien : humiliez-vous, rompez vos cœurs, & affigez vos ames; afin que de la contrition & repentance, prenne fin la persecution que vous souffrez.

Que si nous bruslons pour l'amour de vous, si pour vous nous sommes en angoisses, si pour vostre salut & conservation nous sommes travailliez & en detresses, ne cerchans autre chose en cela que de vous veoir garantis du mal & en repos à la louange & gloire de Jesus-Christ, & pour le salut commun à tous, que devez vous faire (vous) le procès desquels est sus le bureau où il s'agit de vos biens? vous devez à la vérité desponnir toutes affections terriennes, mettre en arriere tout appetit & esperance de gain & profit particulier: ne respirer en vos âmes, ne porter en vos cœurs, ne vous proposer devant les yeux que la Religion de la Foy & de l'Eglise Catholique, de laquelle depend toute vostre prospérité, votre tout, vostre bien estre: composer toutes

1591. *divisions, accorder tous discords particuliers, ou pour le moins les déposer & remettre jusques à ce qu'ayez obtenu un Roy très Chrestien, & vrayement Catholique, sous l'ombre duquel vous puissiez jouyr d'un heureux repos, & sous la conduite duquel vous puissiez symboliser en mesme affection & volonté. Et afin que parveniez au fruit de telle esperance, nous n'y cesserons de le vous procurer par tous les moyens à nous possibles, & par nos humbles requestes & prieres à Dieu. Cependant nous vous donnons la benediction Apostolique, priant Dieu vous faire prosperer en toutes vos affaires. Donné à Rome au Mont Quirinal sous l'anneau du pescheur, ce jour d'huy 12 May 1591. Et de nostre Pontificat le premier. M Vetricius Barbianus.*

Voilà la réponse que manda sa Saincteté au Conseil des Seize, tous ceux de ceste faction en firent grand'estime, se voyant ainsi asseurez de la bonne volonté du Pape: & sollicitéz sous main par les Ministres d'Espagne à Paris, ils dtefferent encore plusieurs Memoires & instructions, pour parvenir au but de leurs desseins, qui estoit de brouiller tellement les affaires en France, que les guerres civiles y fussent entretenues sans esperance de reconciliation: Pour représenter leurs plaintes à Monsieur de Mayenne, ils députerent l'Advocat Oudineau & trois d'entr'eux pour l'ac-

compagner : Voicy la copie des instructions que l'on leur bailla, par laquelle on cognoistra mieux leur intention.

1591.

En premier lieu, remonstrer à Monsieur, que les deux colonnes du Royaume sont la piété & la justice, lesquelles sont tellement courbées en ce Royaume de France, qu'elles se voyent quasi abbatuës.

Que pour y remedier, il est besoin de les redresser & restablir, & à ceste fin commencer à l'ordre Ecclesiastique, lequel est le conservateur de la piété.

Qu'en ceste ville de Paris, ceste colonne est grandement esbranlée par schismes, qui naissent & prennent accroissement, tant en l'Eglise Cathedrale de nostre-Dame de Paris, qu'autres Communautéz Ecclesiastiques, & jà entre quelques Curez.

Que ce mal procede du default de Prelat & Eve sque, lequel est non seulement absent de son Clergé, mais tient & suit notoirement le party contraire à la Religion & union des Catholiques, & seme & fait semer par les siens schismes & divisions; tant en ceste ville de Paris, que par tout son diocese.

Que pour redresser ceste premiere colonne en ceste ville & Diocese, sera ledit sieur supplié d'escrire à sa Sainteté, à ce qu'il luy plaise nous pourveoir d'un autre Eve sque, & cependant qu'il

E 3

1591. plaife à Monsieur escrire à Messieurs du Chapitre de ladite Eglise, d'user de leurs privileges & autorité permise par les Decrets, pour pourveoir aux charges & dignitez Ecclesiastiques qui sont vacantes tant par mort que par absence de ceux qui tiennent le party contraire, ou retirez ez villes & pays de l'obeyssance de l'ennemy.

Pour le regard de la seconde colonne, qui est la justice, remonstrer à Monsieur, que le peuple de Paris est jusques à maintenant obeissant sans Justice fort vexé de l'injustice, laquelle depuis quelques années a regné comme elle faiet encores de present. Pour ceste cause qu'il plaife à mondit sieur parachever la purgation du Parlement selon les Memoires qui luy ont esté baillez, & seront encores; remplir de gens de bien les places des absens, & ce jusques au nombre ancien: comme aussi les Chambres des Comptes & des Monnoyes. Et d'autant que la déclaration faicte par mondit sieur, pour appeller & recevoir toutes personnes dans les villes de l'Union en faisant le serment & autres submissions y contenues, pourroit être mal interprétée & pratiquée par aucuns, Qu'il plaife à mondit sieur en amplifiant ladite Declaration, & à ce que les Juges, Gouverneurs & Magistrats n'en puissent douter, & que leurs jugemens soient resolus sans ambiguité, il soit ordonné que tous ceux qui ont porté les armes, ou

servy de conseil, ayde, d'argent ou eu intelligence avec ceux du party contraire, & qui se sont retirez ez villes & pays d'obeyssance de l'ennemy, ne seront admis en l'exercice d'aucunes offices soient publics ou particuliers, mais seulement pourront habiter ez villes & parmy les Catholiques, & jouir de leur bien librement comme leurs concitoyens, en faisant par eux le serment de l'Union des Catholiques avec les submissions y contenuës, & abjuration du party contraire. Et pour le regard de ceux qui se sont retirez en leurs chasteaux, maisons fortes, & fermes, sans avoir fait aucun acte d'hostilité ny eu intelligence avec l'ennemy,

* Qu'ils seront receus és villes de l'Union sans toutesfois exercer aucun estat qu'un an après qu'ils auront fait les submissions requises entre les mains des Magistrats, & fait apparroistre par suffisante information de leurs desportemens & actions. Et pour le regard de ceux qui se sont retirez ez villes de l'Union, en faisant par eux le serment & submissions, si fait ne l'ont, & toutesfois ne pourront entrer que six mois après la submission faicte, en leurs estats & offices.

Qu'il plaise à mondit sieur rendre à la ville de Paris l'autorité ancienne, que les Roys ne luy ont jamais ostée: sçavoir est, en temps de guerre le Conseil d'Estat, & le grand Seel: Et en temps de paix quand les Roys se sont eslongnez hors

1591. d'icelle ville, l'ont toujours honorée d'un Conseil d'Estat, encores qu'ils n'y emmenassent leur Conseil d'Estat & le Seel : affin que les Citoyens n'allassent point chercher le secours de la Justice hors de leurs murs, & pour ce faire qu'il plaise à Monsieur, dès à present, commander par lettres patentes à ceux qui sont du Conseil d'Estat de faire leur sceance en la ville de Paris, de leur envoyer le Seel, pour en user selon que l'on a fait és dernieres années.

Qu'il lui plaise avoir plus grand soin de la ville de Paris que par le passé, & lui donner autre secours qu'il n'a faict : & à cest effect debouscher les passages occupez par l'ennemy pour la commodité de dehors : & pour l'assurance du dedans de la ville redoubler les garnisons estrangeres, & outre icelle y mettre deux cents hommes de cheval, ne la plus laisser mespriser & non plus honorablement traicter comme simple Bicoque, mais la recoghoistre comme la capitale du Royaume, & la premiere qui s'est opposé à la tyrannie, pour le bien de la Religion & de l'Estat, & particulièrement pour la defence de sa maison, ayant servy d'exemple aux autres pour en faire de mesme, joint qu'elle a supporté tous les frais & charges de la guerre tant en général qu'en son particulier.

Plus, qu'il lui plaise entretenir les garnisons de

la Bastille & du Bois de Vincennes, & pourvoir au 1591.
payement de leur soide.

Qu'il luy plaife faire razer les chasteaux & places fortes qui sont és environs de Paris, à ce que la ville ne souffre plus d'incommoditez, & oster la retraicte aux ennemis d'icelle.

Et sur toutes choses qu'il luy plaife faire la guerre contre le Roy de Navarre; hereticque, relaps, & excommunié, & ne point traicter, composer, ny mesme conferer avec luy ny ses Agents, mais les poursuivre & travailler comme ennemis de Dieu & de son Eglise, le tout selon le serment & promesses reiterées de Monsieur de Mayenne, lesquelles il sera sommé & interpellé d'accomplir, comme de la part des Catholiques affectionnez, ils sont prests de faire le semblable & y employer le reste de leurs biens.

Le D. Boucher & Oudineau, porteurs de ces memoires, ne receurent du Conseil de Monsieur de Mayenne la responce qu'ils desiroient; car toutes leurs demandes couvertes du pretexte de redresser dans Paris les colonnes de la Pieré & de la Justice, furent incontinent recogneuës estre une source de desordre & de confusion, & que ceux-là qui les faisoient proposer desiroient seulement leur profit particulier, & practiquer leurs passions. Car quelle apparence (disoit-on) de demander qu'on mette un autre Eveque à l'Eglise de Paris, que

1591. Monsieur le Cardinal de Gondy? Il n'y en a point, car il a esté tout le long du siege dans Paris; & on sçait qu'il ne s'est retiré à sa maison de Noësy qu'après avoir pris une infinité de peines pour faire avoir la paix & aux Parisiens, & à la France en general; & n'y a point d'autre prise sur luy que celle-là. Mais qui est-ce qui desire jouyr du revenu de l'Evesché de Paris? C'est un des Seize qui ne jouyt pas de son Evesché de S. & voudroit jouyr de celui de Paris par forme de repesaille. De dire que Monsieur de Mayenne escrive à Messieurs du Chapitre qu'ils pourvoyent aux charges & dignitez ecclesiastiques, c'est autant à dire, qu'il donne l'autorité au Chanoine S. qui est du Conseil des Seize, & qui veut commander au Chapitre de disposer du Clergé de Paris.

De dire que le peuple de Paris est sans Justice, c'est une mocquerie: n'y a-t-il pas la Cour de Parlement & les autres Cours? A quel propos Monsieur de Mayenne osterà-t-il des Compagnies souveraines les principaux Conseillers sur une simple requisition des Seize, pour mettre en leur lieu les plus remuans de ceste faction, qui au lieu de Justice n'exerceront que leurs passions entre leurs Concitoyens. L'on entend trop leur intention, c'est qu'ils desirent faire entrer tant en l'Eglise de Paris, qu'en la Cour de Parlement, Chambre des Comptes & des Monnoyes, les principaux de leur

faction, & faire que tous ceux qui se sont retirez en leurs maisons aux champs pour la necessité commune, n'ayent plus de charges de ville, & qu'ils en soyent les seuls pourveus, aussi que pour conserver ces factieux dans Paris en leurs desseins, Monsieur de Mayenne leur face donner des garnisons Espagnoles afin d'y estre les plus forts. Voilà comme on jugea des Memoires des Deputez des Seize, & disoit-on qu'ils n'estoient propres que pour rendre Paris le theatre de toutes cruautéz. Le peu de compte que l'on fit de leurs Deputez les mit en de telles manies, qu'ils firent la lettre qu'ils envoyèrent au Roy d'Espagne, & ensuite leur passion occupant leur jugement, ils pendirent le President Brisson, ainsy que nous dirons cy-après, ce qui du depuis fut cause de leur ruine. Nous avons fait suivre tout ce que dessus après la lettre que sa Sainteté escrivit aux Seize, afin que l'on juge mieux quels estoient les comportements de ces gens-là.

Aussi le mesme jour que le Pape leur escrivit, (qui estoit le douziesme de May) il fit Duc de Monte-Marcian son neveu le Comte Hercules Sfondrate. Ceste ceremonie fut celebrée dans l'Eglise de Sainte-Marie-Majeure, Sfondrate estant vestu comme sont les Chevaliers de l'Ordre de S. Jacques, sa Sainteté luy donna le baston de General de l'armée qu'il devoit conduire en France,

1591. avec deux estendards ; en l'un desquels estoit de-
 peint un Crucifix, & l'image de S. Pierre & S. Paul,
 & en l'autre les armes de sa Sainteté ; à cestuy-là
 il y avoit escrit, *Hæc est victoria quæ vincit mun-*
dum fides nostra : & à cestuy-cy, *Dextera Domini*
fecit virtutem, Dextera Domini exaltavit me.

Le lendemain de ceste ceremonie, le Duc de
 Monte-Marcian partit de Rome, & s'en alla vers
 Milan dresser ses troupes. L'Archevesque Mat-
 teucci, Commissaire de ceste armée, receut deux
 cents mille escus pour en faire l'assemblée, qui
 fut un peu plus longue que l'on ne desiroit, à cause
 d'une fièvre tierce qui retint au lit plusieurs jours
 ledit Duc de Monte-Marcian ; ce qui fut cause
 que le plat pays du Duché de Milan, quoy qu'il
 n'y eust point de bannis, ne laissa d'estre aussi bien
 affligé que les autres Provinces d'Italie où il y en
 avoit : car outre l'assemblée que l'on y fit des gens
 de guerre, que le Pape envoyoit en France, le
 Gouverneur d'Alexandrie de la Paille, & le sieur
 de Saffuolo y assembloient aussi des troupes au nom
 du Roy d'Espagne pour aller en Flandres, lesquelles
 comme rapportent les Historiens Italiens, traicte-
 rent les payfans de ceste Duché, *ò con riscattamenti*
tirannici, ò con più che barbare insolenze. Dix com-
 pagnies de Terzo de Sicile, où il y avoit deux
 mille vieux soldats Espagnols conduits par Loys
 Velasco, estans arrivez par mer à Vai, sejournerent

aussi quelque temps au Milanois, & s'estans jointcs avec les troupes de Capizucca & Marefcotti, levées en la Romagne, s'en allerent eu Flandres. En ce mesme temps aussi furent levez en ce mesme Duché pour le service du Duc de Savoye, deux mille hommes de pied sous la conduite des Comtes de Beljoyeuse, de Rangon & Stampa, & des sieurs Annibal Visconte & Landriano, lesquels s'estans jointcs avec huit vingts cuirasses que le Comte François Villa avoit levez au Ferrarois, s'acheminèrent pour venir en France, où ils furent desfaits par le sieur Desdiguieres, ainsi que nous dirons cy-après. Voilà l'Italie toute en armes pour porter la guerre en la France & en la Flandres; voyons comme l'Allemagne aussi d'un autre costé n'en faisoit pas moins. 1591.

Le Roy tres-Chrestien, affin de resister à tant de forces, que l'Espagne & l'Italie preparoient pour l'assaillir, eut recours à ses alliez, & envoya dez le commencement de ceste année Monsieur le Vicomte de Turenne (à présent Marechal de France, & appelé le Marechal de Boüillon) en Angleterre, demander secours d'hommes, d'argent & de munitions. La Royne Elisabeth luy promit tout secours, ce qu'elle fit, mesmes permit à quelques particuliers Anglois de prester leurs deniers au Roy de France. Le-dit sieur Vicomte partant d'Angleterre pour s'en

1591. aller en Hollande, & de là en Allemagne, la-dite Royne luy donna aussi lettres aux Princes Protestans d'Allemagne, les priant de s'esforcer de secourir le Roy de France d'hommes & d'argent, contre le Pape, l'Espagnol & les Ligueurs, leurs ennemis communs. En l'Assemblée que les Princes Protestans Allemans firent à Altemburg, ils promirent audiect sieur Vicomte de Turenne, de secourir le Roy son Maistre de dix mille Reistres, & de seize mille Lansquenets; Christian, Prince d'Anhalt, y fut esleu conducteur de ceste armée d'Allemans; la description de laquelle avec le nom des Princes, Seigneurs, Rit-Maistres, Colonels & Capitaines qui la devoient conduire en France, fut incessamment imprimée & publiée par tout; mais comme le fer d'Allemagne, ne se remuë point sans or & sans argent, ce secours fut long à lever; ce qui fut cause que ledit sieur Vicomte de Turenne, estant à Francfort le 10 d'Avril, en l'Assemblée qui s'y fit des Deputez des Princes Protestans qui avoient promis ce secours, il leur remonstra que si l'Espagnol & les Princes de la Ligue demeuroient victorieux du Roy de France son Maistre, qu'ils ne pouvoient douter de les avoir sur les bras, & qu'ils ne tournassent toutes leurs armes contre l'Allemagne, pour y contraindre les Princes Protestans de recevoir le

Concile de Trente ; ce qui estoit toute l'intention du Pape, du Roi d'Espagne, & de tous les Princes de la Ligue, & si cela advenoit, que lesdits Princes Protestans ne perdroyent pas seulement leur Religion pour laquelle maintenir ils avoient donné tant de batailles, mais aussi leurs Estats & Seigneuries ; bref, (leur dit ledit sieur Vicomte) du secours que vous donnerez d'hommes & d'argent au Roy mon Maître, depend la liberté de vostre Religion, le repos & la tranquillité des Estats des Princes vos Seigneurs & Maistres. 1591.

Les Deputez des Princes Allemans, après s'estre plusieurs fois assemblez, & mesme qu'il eut couru un bruit faux que l'Eslekteur de Brandebourg, le plus vieil des Princes Eslekteurs Laïques de l'Empire, ne vouloit nullement ayder d'argent par prest ny autrement, & que plusieurs vouloient suivre son opinion, nonobstant par la diligence dudit sieur Vicomte, ils arresterent & luy promirent de donner secours au Roy son Maître ; mais l'ordre qui avoit esté resolu à Altembourg fut changé, & d'autres Colonels & Reit-Maistres allerent en divers endroits de l'Allemagne assembler leurs troupes, tant en Saxe, Thuringe, Misne & Silesie, qu'au Palatinat. Le Prince d'Anhalt ayant convenu avec les autres Princes, combien les gens de guerre

1591. payeroient de toutes sortes de vivres qu'ils prendroient, toutes les troupes s'acheminèrent & se rendirent auprès de Francfort sur le Mein, & le 11 d'Aoust ils firent monstre en une plaine proche de Hochlein où il se trouva six mille huit cents Reistres, & dix mille Lansquenets, lesquels jurèrent tous de venir en France, & y combattre pour le Roy trois mois durant. Apres lequel serment ils s'acheminèrent pour gagner les bords du Rhin, qu'ils passerent prez de Vallauff sur soixante & dix bateaux: Comme ceste armée arriva en France, & comme le Roy alla la recevoir en la plaine de Vandy, le neufiesme de Septembre, nous le dirons cy après en son lieu.

Cependant que le Roy practiquoit ainsi ses alliez, pour tirer d'eux du secours, le Duc de Mayenne aussi envoyoit vers tous ceux de qui il esperoit estre secouru. L'armée du Pape, comme nous avons dit, estoit loing & tardive à venir; Paris cependant estoit merueilleusement travaillé, car nonobstant tous les convois de vivres qui y pouvoient entrer, venans de Soissons, de Meaux, ou de Pontoise, les Parisiens estoient réduits en une extrefme nécessité; car les Practiciens & ceux de la Justice, ny gaignoient rien; les marchands estoient sans trafic, & le menu peuple sans rien faire; la nécessité

&c

1591.
 & les maladies après la levée du siège, rendirent ceste ville si miserable, que pour la soulager, le Duc de Mayenne envoya au commencement de ceste année le Comte de Brissac (qui après avoir esté pris à Falaise, & demeuré sept mois prisonnier, estoit forty libre) en-Flandres, vers le Duc de Parme, pour le prier de retourner en France. Le Comte estant arrivé à Bruxelles, & ayant dit sa charge au Duc de Parme, il eut de luy pour responce, que le Roy d'Espagne ne luy avoit pas commandé de retourner en France, aussi qu'il ne pouvoit laisser la Flandres en l'estat auquel à présent elle estoit reduite : Qu'il attendoit le commandement d'Espagne de ce qu'il devoit faire, & que d'hommes il n'en avoit lors assez pour resister aux Hollandois, toutesfois ce qu'il pourroit, qu'il le feroit. Le Comte de Brissac voyant qu'il ne pouvoit avoir secours de gens de guerre, requist au moins secours d'argent, ce qu'il obtint; & receut deux cents mille florins, qui ayda à ceux de l'Union pour s'entretenir, jusques au secours qui leur vint ez mois de Juillet & d'Aoust. Puis que nous sommes tombez sur les affaires de Flandres, voyons ce qui s'y passa depuis que le Duc de Parme y fut de retour de son voyage de France.

Nous avons dit qu'il n'avoit pas trouvé les af-

1591. faires des Pays-bas en tel estat qu'il les avoit laissées, & que le Prince Maurice luy avoit en son absence bien préparé de la besogne; plusieurs ont escrit qu'outre cela il y avoit du mescontentement de quelques Grands Espagnols contre luy; ce Duc pour reparer les pertes de l'an passé, pratiqua au commencement de ceste année, de reprendre par intelligences Breda; mais son dessein descouvert, les entrepreneurs furent executez à mort. Au contraire ceux de Breda surprirent le deuxiesme d'Avril, le Chasteau de Thurnhout, par le moyen d'un vallet de brassieur de biere, qui estant arrivé dans la porte du Chasteau avec sa charrette, jetta la sentinelle dans le fossé, tua encor un autre soldat, & tint bon dans ceste porte jusques à ce que l'embuscade de ceux de Breda, qui estoit en une maison fort proche, s'y rendit incontinent, qui gagna ceste place.

Au printemps de ceste année, le Prince Maurice & les Estats cognoissans la foiblesse du Duc de Parme, se déliberèrent de ne le laisser à repos, & de se prevaloir du temps & de l'occasion, employans pour l'exécution de leurs desseins, la ruse, la vigilance, la diligence, & toutes leurs forces: tellement qu'après avoir assemblé leurs compagnies, tant de cavalerie que d'infanterie, le Prince fit courir un bruit qu'il

vouloit avec quarante gros canons (qu'il avoit fait exprès embarquer) assiéger les villes de Bosleduc & de Gheertruydemberghe, & envoya mesme des gens de guerre pour se saisir de quelques digues du costé de Bosleduc, lesquelles il fit semblant de faire percer pour y faire passer ses navires, & fit aussi loger ses troupes auprès de Breda. Le Duc de Parme n'ayant pas grandes forces en Flandres pour assiéger & tenir la campagne, envoya seulement renforcer la garnison de ces deux places, & les fournir de toutes sortes de munitions. Mais le Prince qui le vid empesché de ce costé là, partit avec cent navires, & feignit vouloir entrer dans la Meuse, puis tourna son chemin, remontant le Rhin vers Arnheim, & entra dans la riviere d'Yssel, où poussé d'un vent de bize en peu de temps, il se rendit à Doësbourg auprès de Zutphen, d'où le 22 de May, il fit partir quinze ou seize soldats accoustrez en payfans & payfannes, les uns chargez de paniers de beurre, les autres d'œufs, de fromage & d'herbes, lesquels au point du jour arrivez à la porte du grand fort, qui est sur le bord de la riviere, vis-à-vis de Zutphen, ils s'y reposerent quelque temps, attendans qu'elle fust ouverte; mais ainsi qu'ils l'avoient préjugé il advint, car une partie de la garnison de ce fort ayant ouvert la porte, s'en alla passer l'eau vers

1591.

la ville, si bien que les soldats du Prince accoustrez en payfans, s'avancerent pour entrer dans le fort, mais estans dans la porte, chacun s'adressa à un des soldats du corps de garde, qu'ils tuerent. Au bruit le Colonel Veer, qui estoit en embuscade, y accourut incontinent, se saisit de la porte, se rendit maistre du corps de garde, & puis de tout le fort, où le Prince arriva incontinent après de Doëlsbourg avec toute son armée & son artillerie, & investit la ville de Zurphen, faisant le lendemain dresser un pont sur des bateaux, pour y passer cinq chevaux de front; aux approches le Comte d'Everstein y fut tué d'une harquebusade: Mais la diligence dont le Prince usa pour affuster, mener, & pointer son canon par des matelots forts & habiles qu'il avoit choisis, fut cause que ce mesme jour après quelques canonades tirées, les assiegez demanderent à parlementer; la ville estoit grande & forte, mais il y avoit dedans peu de gens de guerre, de munitions & de vivres: ce qui fut cause que le Gouverneur & les habitans, jugeans qu'ils n'étoient capables pour soutenir un assaut, & voyans qu'ils ne pouvoient estre promptement secourus; accorderent par capitulation, que le Gouverneur & ses soldats fortiroient avec l'espée & la dague, & autant de bien qu'ils en pourroient emporter sur leurs des. Ainsi fut pris le

fort & la ville de Zutphen, dont la prise en fut pluſtoſt divulguée que le ſiege. 1591.

Ce meſme jour le Prince envoya toute ſa cavalerie investir la ville de Deventer, qui n'eſt qu'à deux lieux de Zutphen, & à l'inſtant il ſ'y achemina avec toute ſon armée & ſon canon : puis ayant diviſé ſon armée en deux, fit deux ponts pour aller d'un camp à l'autre, & commença le neufieſme de Juin à l'aube du jour, de faire jouer ving-huit doubles canons contre ceſte ville : Le Comte Herman de Berg qui y commandoit pour le Roy d'Eſpagne, ſommé par un trompette de ſe rendre, luy reſpondit : Dites à mon couſin le Prince Maurice, que je luy donne le bon-jour ; mais que je garderay la ville au Roy mon Maïſtre, tant que l'ame me battra au corps. A ceſte reſponſe ce ne furent plus que canonnades, & ſans aucun relâche il fut tiré quatre mille coups de canon. Pendant ceſte furieuſe batterie le Prince fit amener quelques navires, ſur leſquels fut dreſſé un pont dans le havre pour aller à l'afſaut ; mais le pont s'eſtant trouvé court, cela fut ſans effect. Les aſſiegez s'eſtant trouvez avec ſept Enſeignes à la breſche, en repoulſerent quelques Anglois, leſquels marchaient à la pointe, & s'eſtoient jettez du haut en bas du pont, & avoient franchy le cay ; mais ne ſe voyans ſuivis, quelques-uns d'eux

1591. furent tuez, & les autres se retirerent. Le Prince voyant la contenance des assiegez, fit soudain tirer deux volées de canon dans la bresche, qui en tua quantité, & y fut mesme blessé le susdic Comte Herman: ce qui fut occasion que le lendemain ainsi que l'on recommençoit la batterie, les assiegez demanderent à parlementer: le Prince, qui desiroit d'avoir ceste ville, leur accorda incontinent la composition, & permit aux soldats assiegez d'en sortir vies & bagues sauvés.

Le Prince poursuivant sa bonne fortune, passant outre, entra au pays Groëningeois, où il assiegea la grande forteresse de Delfziel, qui se rendit à luy le deuxiesme Juillet. Puis il prit aux environs de Groëningue, les forts de l'Ossach, d'Immentil, & de Dam, & se prepara pour assieger les Groëningeois. Aussi-tost que le Duc de Parme eut receu nouvelles du siege de Deventer, ne pensant pas que le Prince Maurice deust emporter ceste ville en si peu de temps, il assembla tout ce qu'il put de troupes pour y aller au secours: mais estant arrivé à Marienboom au pays de Cleves, où il avoit deliberé de passer le Rhin, pour attaquer en campagne le Prince & les Hollandois, il en entendit la reddition, ce qui fut cause qu'il n'alla pas plus avant, & demeura quelque temps en ce pays-là, où le sieur de Glem, Gouverneur de Numegehe, & quelques habitans, le vindrent prior de les deli-

vrer du fort de Knotsembourg, dont nous avons 1591.
 parlé cy-dessus, & lequel estoit à l'opposire de leur
 ville. On luy en fit l'expedition si aysée qu'il reso-
 lut d'y aller, & fit passer le Rhin à toute son armée
 le quinziesme de Juillet, sur les barques, bateaux,
 & pontons qu'il put recouvrer. Le Duc ainsi entré
 en la Betuve envoya investir ledit fort de Knot-
 sembours, où il fit tout ce qu'un Chef de guerre,
 tel qu'il estoit, devoit faire pour assieger une place
 si près de son ennemi; tellement que la batterie
 commença le vingt-deuxiesme Juillet avec neuf
 pieces de canon; mais ce fort n'estant que de terre,
 tout ce qu'il y fit fut sans effect.

Aussi-tost que le Prince Maurice sceut que le
 Duc de Parme estoit entré dedans la Betuve, il
 quitta Groëninghe, & vint passer le Rhin à Arnhem
 en Gueldre, sur un pont de bateaux qu'il fit dres-
 ser en toute diligence: ses troupes passées, il dressa
 une embuscade tant de cavalerie que d'infanterie
 sous la conduite du Comte de Solms, & du Che-
 valier Veer, Colonel des Anglois, laquelle il mit
 proche le Rhin: puis il envoya reconnoître le camp
 du Duc par deux Cornettes, lesquelles estans des-
 couvertes, furent aussi-tost chargées par Pierre
 François Nicelly, grand Cavallerizzo, & Capitaine
 de la compagnie de la garde dudit Duc, lequel
 commandoit en ce quartier-là avec quatre cents
 chevaux. Ces deux Cornettes ayant quelque peu

1591. opiniastré le combat, se mirent en un instant à la fuite. Nicelli ne se souvenant du commandement que le Duc de Parme luy avoit fait le jour d'au-paravant en faisant la revue de son armée, où il luy commanda expressement, que quelque attaque que l'on luy vint faire, de ne s'engager au-delà du premier pont qu'il luy monstra, fit tout le contraire de ce commandement, & ne pensant à l'embuscade, que le Prince luy avoit dressée, il passa ce pont poursuivant ces deux Cornettes, dont il en print une, & quelques prisonniers; ce qu'il faisoit pour acquiescer de l'honneur: mais aussi-tost qu'il eut passé l'embuscade, les fuyards s'arrestèrent court, & tournerent teste: Nicelly se voyant attaqué par les flancs de nombre de Mousquetaires, voulut retourner, pour venir regagner le pont; mais il trouva la cavalerie du Prince en teste, qui le vint charger si rudement, que toute la sienne estant environnée de tous costez, fut entierement desfaiète, Nicelly pris avec Alfonse d'Avalos, frere bastard du Marquis du Guast, Desiderio Manfredi, Seniganglia, Arnaucci & Padiglia, tous Capitaines de Cavalerie; ces deux derniers blesez à mort moururent peu après. En ce combat outre les morts, parmy lesquels il se trouva plusieurs Gentilshommes Italiens & Espagnols, les victorieux gaignerent deux cents cinquante chevaux & deux Cornettes, sçavoir celle de Nicelly & de Jerosmo

Caraffe, lequel estant blessé à la teste, trouva 1591.
moyen de se sauver. Ceste desfaiete fut en partie
cause que le Duc de Parme fut contraint de lever
le siege de devant Knotsembourg, ce qu'il fit
toutesfois en plein midy le vingt-cinquiésme Juil-
let, pour monstrier au Prince Maurice (ainsi que
plusieurs ont escrit) qu'il ne levoit ce siege par
contrainte, ains par obeysance, & suyvnt les
lettres du Roy d'Espagne, qui luy mandoit, *che
senza dilation di tempo passasse con quel più di
gente ch' assembrata haveffe à soccorer le cose di
Francia, lasciando però gli statì bassi in quella
miglior sicureffa che potesse.*

Plusieurs firent des discours sur la levée de ce
siege : ceux qui escrivoient en faveur du Prince
Maurice & des Estats disoient, Qu'ils avoient
chassé le Duc de devant Knotsembourg & des en-
vironns de Numegehe, & que s'il eust attendu davan-
tage, qu'il estoit certain qu'avec les navires de
Hollande qui devalaient pour le venir comme en-
fermer, ledit Duc eust esté entierement desfaiet ;
car (disoient-ils) il estoit tellement contraint
de lever ce siege, qu'il laissa deux pieces d'artille-
rie en la puissance des Hollandois, lesquelles il ne
put emmener, & quelques pontons que l'on mit
au fond de l'eau, & mesme que le Duc sortant de
Numegehe, les habitans se brocarderent tout haut
de luy. Aussi le Prince Maurice deslors fut maitre

1591. de la campagne tant en Gueldres qu'en Frise, les Espagnols n'y osans paroistre hors de leurs garnisons; ce qui fut cause que le Prince n'ayant point d'ennemis à combattre en campagne, il s'en alla assieger Hulst en Flandres au pays de Vaës, qui se rendit à luy par composition, d'où il s'en revint assieger Numeghe, ainsi que nous verrons cy-après.

Ceux qui escrivirent en faveur de l'Espagne, disoient que la retraicte que fit le Duc de Parme de devant Knotsembourg, estoit digne de grande loüange, pour ce qu'il la fit en plein jour, & à la barbe de son ennemy, qui estoit plus fort beaucoup que luy, sans perdre un homme, passant un large fleuve avec son artillerie, sa cavalerie, & tout son bagage, en cinq heures. Toute retraicte d'armée qui se fait de jour au devant d'une autre armée ennemie, ne s'est jamais gueres faicte sans une destoute & sans confusion; & toutesfois ce Duc fit ceste cy sans perte, par le moyen des tranchées qu'il fit faire, avec des forts, où cependant qu'il faisoit passer l'eau à son canon & à sa cavalerie: il y amusa son ennemy; puis ayant fait retirer les siens de la premiere tranchée qu'il avoit fait faire entre le Vahal & la levée, du costé d'où venoit le Prince Maurice, il fit faire serme au premier fort, cependant que ceux de la premiere tranchée se retiroient en la seconde, & que son infanterie

passoit l'eau avec tout le bagage : il fit retirer ses troupes de tranchée en tranchée jusques à la dernière & au dernier fort, où il fit ferme à mille fantassins qui passerent les derniers. Le Prince son fils qui estoit venu d'Italie pour le veoir, quoy qu'il fust bien jeune d'age, se trouva en ceste retraiçte; le Duc le voyant actif à faire passer les troupes suivant ce qu'il avoit ordonné, lui dit : *Non vi affannate tanto Rannuccio, ch' assui fu presto chi fa bene.* Il luy vouloit monstrier qu'il n'estoit point contraint de se retirer par la force, & qu'ez actions telles que celle-là, il falloit que l'assurance & la patience dominaissent sur la crainte du danger & sur la hastiveté. Il monstra à ce coup-là au Prince Maurice qui pensoit le contraindre au combat, qu'un advisé chef d'armes comme il estoit, n'y peut estre contraint s'il ne veut. Il l'avoit assez donné à cognoistre aux François, quand il se retrancha au marais prez de Chelles; ainsi que nous avons dit l'an passé; & le leur monstra encor depuis à Caudebec, ainsi que nous dirons l'an suivant.

Le Duc de Parme s'estant retiré dans Numeghe, il tint un Conseil, où il fut ordonné que Verdugo avec trois cents chevaux & deux mille hommes de pied, demeureroient en Gueldre, pour y defendre les places que le Prince Maurice y attaquoit. Que trois compagnies de Lansquenets seroient

- 591. laissées dans Numege, pour ce que les habitans ne voulurent souffrir davantage de garnison. Et que tandis que ledit Duc iroit prendre les eaux de Spa (*per divertir' la podagra, cagionatagli parte dal bever lungo tempo acqua, parte dell' estreme fatiche sofferte nell' assedio di Anversa, nei cui loghi humidi naturalmente stando spesso anche nell' acqua fin' al ginocchio, per volerfi trovar presente à tute quelle attioni militari, comme dit Campana*), que l'on feroit avancer au secours du Duc de Mayenne & de ceux de l'Union en France, D. Charles, Prince d'Ascoli, fils naturel du Roy d'Espagne, qui n'avoit bougé de la frontiere de Flandres & de France, avec quelques troupes. Que l'on tascheroit aussi d'appaiser les Mutinez de Dieft, Herental & Lieve, pour s'acheminer en France dez que ledit Duc seroit de retour de Spa, suivant la volonté du Roy d'Espagne : de ce qui advint de toutes ces choses, nous le dirons cy-après. Voyons ce qui se fit en France depuis le siege de Chartres.

Après le siege de Chartres, nous avons dit que le Roy alla à Senlis, & voyant que le Duc de Mayenne ayant repris Chasteautierry, s'étoit retiré, sans tenir la campagne, Sa Majesté separa aussi son armée, & les troupes qui resterent auprès de luy furent logées en divers endroits de l'Isle de France. Quant à luy il s'en alla à Compiègne, pensant

1591.
 faire réussir la resolution que le Marquis de Menelay avoit prise de lui rendre la Fere en Picardie, & de se remettre à son service ; mais ceste pratique ne sceut estre si secretement menée, qu'elle ne fut descouverte ; dont s'ensulvit l'assassinat dudit sieur Marquis de Menelay, par des gens qu'apostererent aucuns de ceux de l'Union, la plupart desquels ont esté depuis pendus, après que le Roy fut rentré dans Paris. Ceste place avoit esté surprise par ledit sieur Marquis sur le sieur d'Estrée qui estoit royal, dez l'an 1589, & l'avoit toujours tenuë pour la Ligue. Ce Marquis qui avoit sceü que ceste place estoit demandée par le Duc de Parme à ceux de l'Union, pour servir de retraicte aux armées du Roy d'Espagne, ne vouloit que ses labeurs fussent pour l'Espagnol, tellement que par l'admonition que Monsieur de Pienné son pere lui fit, (qui estoit fort affectionné au parti royal) il s'estoit resolu de se remettre luy & sa place en l'obeyssance du Roy, mais il en advint tout au contraire, car ledit sieur Marquis fut assassiné, & la place, dont le Visseneschal de Montelimar fut pourveu du gouvernement par ceux de l'Union, tomba sous la puissance de l'Espagnol. Sur ce que le Prince d'Ascoli vint au secours de l'Union, les Relations Italiennes disent que pour sa retraicte, *Il Farnese haneva ottenuta da Principi della Lega, la Ferra*, qui est une forte place en Picardie, située

1591. dans des prairies, où se joignent les rivières d'Oyse & de Serre, qui environnent & rendent ceste place fort aisée à deffendre, & mal aisée à assaillir: le long siege que le Roy tint devant en l'an 96, ainsi que nous dirons, doit servir d'exemple à l'advenir aux François, de ne donner jamais de place aux Estrangers qu'ils appellent à leurs secours en leurs divisions. Les chefs de l'Union aussi *Malagevolmente s'indussero à dar quella piazza*, pour beaucoup de considérations & de respects, que le Duc de Parme ne trouvoit pas bons, aussi ne voulut-il faire avancer aucun secours que ceste place ne fut livrée à ceux qu'il ordonneroit, ce qu'ayant esté fait, il y envoya une bonne garnison d'Espagnois & de Lansquenets, lesquels affin que les habitans ne fissent quelque entreprise contr'eux, y firent une citadelle pour mieux conserver ceste place au Roy d'Espagne.

Durant le susdit siege de Chartres, Monsieur d'Espernon estoit allé avec ses troupes en son Gouvernement de Boulenois, là où en une rencontre, il desfit la cavalerie qui estoit en garnison dans Montreuil, print le Gouverneur & son gendre prisonniers, & quelques autres Capitaines: puis ayant donné l'ordre requis au Boulenois, il revint pour trouver le Roy; mais passant auprès de Pierrefons, & ayant assiégé ce chasteau, il advint qu'il fut blessé d'une harquebuzade qui lui perça la joue.

& lui abbatit quelques dents, la balle estant sortie au dessous du menton, ce qui fut cause que ses gens leverent le siege, voyant leur chef blessé. 1591.

Après que le Roi fut retourné des environs de la Fere, il vint retrouver son armée à Villepreux, où il se fit une grande Assemblée de Princes & Seigneurs, l'exécution de ce qui y fut resolu se verra cy après. Le 29 de May sa Majesté en partit & vint loger à Montfort Lamaulry, d'où M. de la Nouë partit pour aller trouver Monsieur le Prince de Dombes, pour l'accompagner à faire la guerre en Bretaigne contre le Duc de Mercœur & les Espagnols. Le lendemain le Roy alla à Mante, où les Chevaliers du Sainct Esprit y firent la solemnité de cest Ordre dans l'Eglise Nostre Dame le jour de la Pentecouste, là où assisterent Messieurs de Nevers, de Luxembourg, de la Guiche & autres Chevaliers dudit Ordre. Le lendemain ledit sieur Duc de Nevers partit pour s'en aller en son gouvernement de Champagne faire la guerre: Et le Roy s'en alla à Vernon pour faire l'entreprise sur Louviers, laquelle s'executa le sixiesme jour de Juin.

Ceste entreprise fut tramée par un nommé le Capitaine Marin, homme fort accord, lequel ayant esté mis dans le Chasteau de Vaudreuil par le sieur de Raulet Gouverneur pour le Roy dans le pont de Larche, prit tant de cognois-

1591. fance & familiarité avec les Gentilshommes & autres gens de guerre de ces quartiers là , qu'après que ledict sieur de Rauler l'eut mit hors de Vaudreuil , pour quelques paroles qu'il y eut entr'eux deux , il ne laissa pas de demeurer au pays chez ses amis , & depuis print cognoissance à un habitant de Louviers , qui estoit Caporal à la porte par où l'on sort de Louviers pour aller à Rouen , qui estoit fort Catholique , quoy que son pere eust esté de la Religion pretenduë reformée. Marin sceut si dextrement manier ce Caporal en devisant des conditions des habitans de Louviers , de leur rudesse , & des cruautéz qu'ils avoient exercées le temps passé , tant contre les huguenots de leur ville & des environs , que contre les Catholiques Royaux ; que ce Caporal de parole en parole , luy ouvrit son cœur , & luy dit , Qu'autres-fois ceux de Louviers avoient fait mourir son père pour sa Religion , après l'avoir traîné sur une claye & fait mille indignitez , mais que pour cela il n'en vouloit d'autre vengeance. Le Capitaine Marin lui ayant repliqué qu'il en devoit avoir toutesfois du ressentiment , & que s'il vouloit il pouvoit en tirer la raison , en faisant prendre Louviers pour le service du Roi , qui luy en donneroit recompense : Ce Caporal luy dit , Que cela meritoit bien d'y penser , & qu'une autresfois ils en traicteroient : Sur cela l'un & l'autre

l'autre se separerent : Mais Marin sollicita tant, 15914
 que le Caporal le vint retrouver en une maison
 auprès de Louviers , cù ayant devisé de plusieurs
 manieres pour pouvoir remettre ceste ville en
 l'obeyssance royale , le Caporal luy dist , qu'il
 en feroit faire la surprise sans perte d'hommes ,
 pourveu que l'on luy promist que l'on n'y exer-
 ceroit aucun pillage , ni aucune rançon. Marin
 desirant en sçavoir la maniere , l'assëura qu'il ne
 s'y feroit aucune hostilité : alors le Caporal luy
 dit , qu'il avoit moyen de faire tenir la porte
 ouverte , & faire entrer tant de gens de guerre
 qu'il voudroit dans Louviers , pourveu que l'on
 y vint à l'heure qu'il diroit , mesme que le Prestre
 qui estoit à la guette dans le clocher estoit de
 ses amis , & qu'il le feroit condescendre à son
 dessein , & qu'il ne sonneroit point quand il
 descouvreroit les Royaux. Marin ayant jugé ce
 moyen pour le meilleur , dit , qu'il vouloit parler
 au Prestre , & qu'il leur falloit encore gagner
 un tiers affidé pour s'entredonner les advertisse-
 mens necessaires : Le Caporal luy dit , ne vous
 souciez de cela , j'ay un amy qui est Huillier , &
 duquel ceux de Louviers ont faict mourir le pere
 de mesme façon que le mien , qui fera ceste
 charge : Marin qui veut voir clair en ceste affaire
 voulut parler au Prestre & à l'Huillier , ce qui
 fut fait , & banqueterent deux ou trois fois en-

1591. semble, où il leur fit promesse de dix mille escus de recompense : les voylà tous quatre d'accord : il n'est plus besoin que de l'exécution. Or cependant que Marin brassoit ceste surprise il s'adressa à Monsieur de Larchan Gouverneur d'Evreux pour le Roy, affin de luy donner des gens pour l'exécuter, mais ne luy en voulant declarer le secret, ce Seigneur ne voulut rien entreprendre. Du depuis il s'adressa au sieur de S. Bonnet, neveu de M. de Pontcarré, qui lui conseilla d'en parler au sieur du Raulet : Marin, pour le mescontentement qu'il avoit de luy, n'y vouloit condescendre, mais ledit sieur Bonnet luy ayant assuré qu'il le feroit rendre content & satisfait, practiqua entr'eux une entrevuë, où ils resolurent tous trois d'en aller parler au Roy ; ce qu'ils firent à l'instant & le vindrent trouver vers Mante ; là où suivant la promesse du Capitaine Marin, les dix mille escus furent promis aux trois entrepreneurs & à luy, autre dix mille : pour executer ceste entreprise toute l'armée s'achemina vers Louviers : Le Baron de Biron fut chargé d'y conduire les gens de pied, & le sieur du Raulet & quelques-uns des siens de se tenir en une embuscade proche de la ville, pour se rendre maistres de la porte, en attendant ledit sieur de Biron : tout se prepare pour l'exécution : le Prestre qui estoit à la guette du Clocher de Louviers descendit & se vint rendre à la porte avec le

Caporal. Sept soldats determinez entrerent dans la porte de Louviers avec les escharpes noires & s'amuserent à parler au Caporal, pour se saisir du corps de garde : l'Huillier va advertir le sieur du Raulet de s'avancer; ce qu'il fit, accompagné du Prevost Morel, & du capitaine sainte Catherine & de quelques autres, lesquels se rendirent maîtres de la porte où ledit Caporal fut même blessé, n'ayant assez tost pris son escharpe blanche, & eust esté tué si le Prevost Morel ne l'eust reconnu : ceste execution ne se put faire sans que l'alarme ne fust incontinent donnée par toute la ville. Ce que voyant ledit sieur du Raulet, il resolut de donner jusques aux halles avec le Prevost Morel & quelques autres, ce qu'ils firent, crians Vive le Roy : mais ils trouverent les habitans qui dès le premier bruit avoient couru aux armes rangez en trois escouades, là où il y eut longuement combattu, tant que Fontaine-Martel eut loisir de rentrer dans la ville, d'assembler ses gens, & de repoulsier ledit sieur du Raulet, jusques auprès de la porte par où il estoit entré : Le Prevost Morel estant retourné à la porte, il la trouva abandonnée, n'y ayant plus qu'un soldat qui avoit mis un drapeau blanc qu'il avoit trouvé dans le corps de garde, pour signal au Baron de Biron, lequel depuis l'entrée du sieur du Raulet demeura plus d'une grande demie heure à venir,

1591. ce qui cuyda rendre l'entreprise sans effect. Du Raullet estant ainsi contrainct de se retirer dans la porte, se vid poursuivy de soixante harquebusiers: & Morel estant descendu d'une guerite où il estoit allé pour voir si le Baron de Biron ne venoit point, reçeut tant d'arquebusades dans sa cuirasse, sans que pas une le blessast, qu'il en branla; en ce péril il s'advisa de crier, ça, ça, compagnons, c'est icy, à moy, à moy, ce qui fut cause que les habitans se retirèrent un peu, pensant qu'il y eust là quelque embuscade: mais à l'instant entra le Baron de Biron avec ses troupes qui les repoulsèrent jusques aux halles: alors il y eut bien combattu l'espace de prez de deux heures, où enfin les Royaux demeurèrent maistres de la ville, après avoir perdu trente dez leurs: & ceux del'Union quelque quarante. Fontaine-Martel demeura prisonnier du Roy, avec M. de Sainctes Eveque d'Evreux, qui fut mené à Caen où il mourut peu de jours après: les soldats incontinent se mirent au pillage: le Roy y estant arrivé, le fit deffendre: mais aussi-tost qu'il fut party pour s'en retourner vers Gaillon, le Marechal de Biron qui y estoit arrivé avec la cavalerie souffrit que ceste ville fust entierement pillée, qui estoit fort riche pour ce qu'elle n'avoit jamais esté prise pour sa force, & tout le bien du plat pays avoit esté porté là dedans comme en lieu inexpugnable.

pour y estre en seurété. Entr'autres choses il y eut grande quantité de toiles prises, Ledit sieur du Raullet y fut laissé Gouverneur. Voilà ce qui se passa en la surprise de Louviers. 1591.

Quatre jours après le Roy alla coucher à Andely, d'où il partit le quatorzième dudit mois de Juin pour aller à Dieppe, y recevoir cinq cents Anglois & des munitions : puis il revint à Gisors le vingt-quatrième trouver son armée, que le Marechal de Biron conduisoit. De Gisors sa Majesté se rendit à Mantes, & le vingt-neufiesme dudit mois il alla audevant de Madame de Bourbon sa tante, Abbesse de Soissons, que ceux de l'Union avoient mise dehors de son Abbaye, quoy qu'elle fust plus que sexagenaire (c'estoit une Princesse très-vertueuse) : M. le Cardinal de Bourbon, Monsieur l'Archevesque de Bourges, & plusieurs autres Evêques qui avoient demeuré à Tours depuis la mort du feu Roy tenant le Conseil d'Estat, estans mandez par le Roy de le venir trouver, vindrent premierement à Chartres, où ils trouverent Monsieur le Chancelier de Chiverny avec l'autre partie du Conseil, lequel depuis ne fut plus divisé : & toute ceste compagnie vint avec Madame de Bourbon & ledit sieur Cardinal à Mante : ceste arrivée se passa en toutes les honnestes receptions que l'on peut imaginer entre de si proches parens.

Le Roy toutesfois avoit toujours l'œil sur ce

1591.

que faisoient ses ennemis: il eut advis ceste mesme journée que le Vicomte de Tavannes, le sieur de Villars, & les autres Chefs de la Ligue en Normandie, lesquels estoient dans Rouen, avoient une entreprise sur le pont de l'Arche, ce fut ce qui le fit partir dès le lendemain pour s'en aller à Magny, où ayant joinct quelques troupes il retourna sur le soir à Vernon, d'où il partit incontinent avec huit cents cuirasses, & douze cents harquebusiers à cheval & mille hommes de pied; & arriva en ceste sorte à Louviers justement au point du jour; de là ayant fait armer un chacun, il fit cheminer droit au Pont de l'Arche; mais ceux de l'Union furent advertis que les Royaux battoient les champs en deliberation de les attrapper, ce qui fut cause que rien ne parut. Les troupes retournerent trouver le Marechal de Biron en l'armée; & le Roi revint à Mantes, d'où il envoya le huitiesme Juillet Monsieur de Luxembourg en Italie vers les Venitiens pour les maintenir en son alliance, ainsi qu'il avoit esté arresté au Conseil tenu à Villepreux, dont il a esté fait mention cy dessus. En ce temps plusieurs choses qui furent deliberées en ce Conseil furent executées, entr'autres deux Edicts, l'un pour le retablissement des Edicts de pacification, par lequel le Roy cassa, revoquoit & annulloit les Edicts de l'an 1585 & 1588, que

le feu Roi avoit esté contraint de faire par l'im- 1591.
 portunité des Princes de la Ligue & tous les
 jugemens, sentences, & arrests donnez en con-
 séquence desdits Edicts : voulant que les derniers
 Edicts de pacification advenus entre les Rois de
 France & ceux de la Religion pretendue reformée
 fussent entretenus, gardez & observez par toute
 la France, ainsi qu'ils estoient du vivant du feu
 Roi : le tout par provision, jusques à ce qu'il
 eust plu à Dieu luy donner la grace de reunir
 tous ses subjects par l'establissement d'une bonne
 paix en son Royaume, & pourvoir au fait de
 la Religion, ainsi qu'il l'avoit promis à son adven-
 ement à la Couronne.

L'autre Edict contenoit deux clauses ; par la
 premiere, le Roy promettoit de maintenir la
 Religion Catholique, & la seconde estoit contre
 le Nunce Landriano, envoyé comme nous avons
 dit cy-dessus par le Pape Gregoire 14, pour
 fulminer contre les Catholiques qui suivoient sa
 Majesté : Car auparavant que ce Nunce fust
 entré en France il avoit fait publier une Patente,
 que s'il y venoit, qu'il vint vers luy, & qu'il
 feroit honorablement receu : mais que s'il se
 retiroit vers ceux de l'Union qui estoient ses enne-
 mis, il commandoit que tous ses subjects n'eussent
 aucunement à lui obeyr : les mots dudit Edict
 que j'ay adjoustez icy, donneront assez à cognoistre

1591 son intention, & ce qui se passa en ce temps là.

C'est ardent desir que nous avons cy-devant porté, premierement comme Prince Chrestien, & soigneux par bonnes œuvres d'en meriter le tiltre: puis pour le rang que nous avons toujours tenu en ce Royaume, & l'interest que nous avons toujours à la conservation de ce qui est de la dignité d'iceluy, s'est en nous augmenté & accru autant qu'il est compréhensible depuis le funeste accident de la perte du feu Roy dernier, nostre très-honoré Seigneur & frere, qu'il a pleu à Dieu, par le droict de légitime succession, nous appeller à ceste Couronne, & que nous nous sommes sentis chargez, & responsables de la conservation de tant de peuples, & avec pouvoir & autorité d'ordonner nous mesmes de ce qu'auparavant nous ne pouvions qu'interceder envèrs les autres. Ce fut aussi le premier acte que nous voulusmes faire en ceste dignité souveraine, que declarer solennellement, que nous ne desirions rien plus que la convocation d'un sainct & libre Concile, par lequel ce qu'il y a de different & discordant au faict de la Religion peut estre si bien esclaircy & voidé, qu'il ne peut jamais estre en aucune dispute & incertitude. Et que pour nostre particulier nous ne portions nulle opiniastrété ou presumption de science ou doctrine, que nostre intention estoit de recevoir plus volontiers que

1591.
 jamais toute bonne instruction qui nous pourroit estre donnée. Et si par icelle Dieu nous faisoit la grace de recognoistre si nous sommes en erreurs, de nous en departir, & nous reduire à ce qu'il permettra que nous verrons & jugerons estre de nostre salut & de ses commandements : ayans cependant juré & promis que nous ne changerions ou innoverions, ny ne souffririons estre rien changé ou innové au fait & exercice de la Religion Catholique Apostolique & Romaine, laquelle nous voulons conserver & maintenir, & ceux qui font profession d'icelle en toutes les autoritez, franchises & libertez, comme il est particulierement porté par l'acte de ladite déclaration, signée de nous, & qui a esté vue & registrée en toutes nos Cours de Parlement. Ce qu'ayant esté ainsi cognu & notoire à un chacun, devoit suffire pour amortir & esteindre ceste guerre de rebellion, si le prétexte qu'en ont pris les auteurs d'icelle eust esté véritable, & qu'il fust, comme ils le publient, sur le fait de la Religion, pour le bier de laquelle convocation dudit Concile, & nostre submission particuliere à une nouvelle instruction, estoit le meilleur acheminement qui s'y pouvoit desirer. Mais eux qui craignent & abhorrent le plus ce qu'ils veulent persuader de desirer le mieux, qui fuyent la lumiere pour demeurer dans les tenebres, les-

1591. quelles tiennent en protection les crimes, pressez de leurs consciences, qui leur en font autant de juges irreprochables, ayant plus de soin de se parer contre la justice des hommes, que contre celle de Dieu. Quand ils ont veu plus de disposition à l'ordre, c'est lors qu'ils se sont précipitez en la plus grande confusion, & par leurs seuls desportemens ils se sont eux-mêmes convaincus, comme malicieusement ils ont abusé d'un saint nom de Religion pour couvrir leur insatiable ambition. Les premiers mouvemens, & le temps de leur soulevation, les manifeste assez, s'estans rebellez sous le nom & pretexte de ladite Religion, contre le feu Roy, nostre très-honoré Seigneur & frere, qui a toujours esté très-Catholique, & lors que plus il faisoit la guerre pour la Religion Catholique. La continuation de leurs procédures a toujours depuis confirmé le premier jugement que l'on en a deu faire, tant, que sans qu'il ait esté besoing de plus particuliere information, ils ont d'eux-mêmes descouvert si clairement leurs desseins, qu'il n'y a si simple qui ne voye que le faict de la Religion, dont ils s'arment le plus, c'est dequoy il s'y agit le moins. Les liguees & associations qu'ils ont faictes pour l'invasion de ce Royaume avec le Roy d'Espagne, les Ducs de Savoye & de Lorraine: le partage de toute l'usurpation faicte &

à faire, qui en est conclu entr'eux, tesnoignent assez que ce trouble n'est qu'une faction d'Estat; qu'ils ne tiennent ceste guerre qu'en trafic & commerce, & pour y profiter seulement. Ce n'est plus aussi qu'envers les simples, & ceux lesquels ils veulent associer en la despenſe seulement, & non au profit qu'ils en esperent, qu'ils font valoir leurs pretextes, comme ils ont fait à l'endroit des derniers Papes, pour leur faire chèrement payer le tiltre imaginaire qu'ils leur proposent, des chefs & superieurs en ceste cause. Mais ceste leur malice fut bien tost descouverte par le feu Pape Sixte que l'on a veu en ses derniers jours se repentant d'avoir esté par eux abusé, bien resolu de fulminer contre eux rigoureusement, & plus qu'à leur instigation il n'avoit auparavant fait contre d'autres. Ils ont depuis acquis en ceste Dignité un sujet pour eux plus convenable, pour le moins jusques icy. Sa trop facile crédulité, & la violente & precipitée condamnation, qu'il a faite contre ceux qui n'ont esté ouys ny defendus, fait presumer qu'il soit plustost partial en ceste cause que pere commun & esgal à tous, tel qu'il devrait estre: ayans esté advertis sur la simple déclaration qui lui a esté faicte de la part de'dits rebelles, que nous avions conjuré contre la Religion Catholique, que nous rejections toute instruction, il nous a

1591.

1591. tenu pour incapable d'icelle, & par un Nunce envoyé exprès il a faict jetter des monitions en aucunes villes de ce Royaume contre les Princes, les Cardinaux, & Officiers de la Couronne, Archevesques, Evesques, Prelats, & tous autres, tant du Clergé, de la Noblesse, que du tiers-Estat, qui sont à nostre service, & nous ont gardé de la fidelité & obeysance que naturellement ils nous doivent, estant ledit Nunce entré en cestui nostre Royaume sans nostre congé & permission, ny nous avoir donné aucun advis de son voyage, ny de sa charge: s'estant au contraire adressé ausdits ennemis, & aux villes qu'ils usurpent, pour y recevoir d'eux les instructions de ce qu'ils voudroient qu'il fist, comme estant plus leur ministre que de celui de qui il est envoyé. En quoy nous recognoissons avoir à rendre graces à Dieu de ce qu'il a permis que nosdits ennemis & rebelles soient reduits à ceste nécessité, que leurs plus fortes raisons, & sur lesquelles sont fondées leurs principales inductions se puissent si aisément convaincre de faulseté, & recognoistre pour impostures & calomnies: comme ils n'en pouvoient alléguer une plus grande, que d'imposer que nous rejettions l'instruction que nous avons promis de recevoir: laquelle au contraire nous recherchons & désirons avec entière affection, & l'aurions déjà reçue, sans l'exercice

violent & continuel, auquel les affaires que nous 1591.
donnent lesdits rebelles nous tiennent, sans y
avoir encores eu un seul jour d'intermission &
de repos. Et l'autre n'est pas moindre, de dire
que nous ayons rien innové ou altéré au fait
de la Religion Catholique Apostolique & Ro-
maine, dequoy nous les voulons bien tous pour
tesmoins, s'ils peuvent remarquer que nous
ayons souffert, ou permis, depuis nostre adve-
nement à ceste Couronne, qu'il y ait esté attenté
aucune chose. La seule disposition aussi du gou-
vernement de cest Estat les peut convaincre de
faulxeté, estans les Princes de nostre sang, les
Officiers de la Couronne, les Gouverneurs &
Lieutenans généraux de nos Provinces, nos prin-
cipaux Conseillers & Ministres, & ceux qui ma-
nient & expédient nos plus importantes affaires,
tous de la Religion Catholique: ayant en nostre
Conseil d'Estat, les Cardinaux & principaux
Prelats de ce Royaume: nos Parlements tous
remplis d'Officiers Catholiques; qui sont avec
la conviction de leurs impostures toutes bonnes
& suffisantes cautions de l'accomplissement de la
promesse que nous avons faite pour la conser-
vation & manutention de ladite Religion Catho-
lique Apostolique & Romaine. Laquelle desirant
inviolablement effectuer, & à ce que tous nos
bons & fidèles sujets Catholiques en soient in-
formez & asseurez.

1591. Nons^s declarons derechef par ces présentes, & conformément à nostredite precedente declaration, protestons devant Dieu, que nous ne desirons rien tant, que la convocation d'un saint & libre Concile, ou de quelque assemblée notable, suffisante pour decider les differens qui sont au fait de la Religion Catholique, pour laquelle nous recevrons toujours en nostre particulier toute bonne instruction, ne reclamant rien tant de sa divine bonté, sinon qu'il nous fasse la grace, si nous sommes en erreur, de le nous faire cognoistre, pour nous reduire au plustost à la meilleure forme, n'ayant autre plus grande ambition, que de voir de nostre regne Dieu servy unanimement de tous nos subjects selon sa loi & commandement, afin que la France soit toujours l'assurance du nom Chrestien, & en nous se conserver aussi légitimement ce tiltre, qu'en aucun autre de nos predecesseurs.

Promettons cependant, & jurons de vouloir conserver la Religion Catholique Apostolique & Romaine, & tout l'exercice d'icelle en toutes ses autoritez & privileges, sans souffrir qu'il y soit rien changé, alteré, ou attenté, aussi peu que nous ne souffririons qu'il fust fait à nostre propre personne, selon qu'il est plus amplement porté par nostredite precedente déclaration, laquelle nous avons de nouveau confirmée, approuvée,

& ratifiée, confirmons, approuvons & ratifions par ces presentes. 1591.

Et pour le regard de l'entreprise faicte par ledit Nunce, combien que les fautes qui sont en la cause, au jugement, & en l'exécution qui en a esté faicte, soient telles & si évidentes, qu'elles rendent toute sa procédure nulle; & de nul effect & valeur. Toutesfois parce que cela regarde non seulement nostre personne, & ceux qui y sont à present interessez, mais aussi nos successeurs, & les dignitez & autoritez de cest Estat, ne voulant que de nostre règne il y soit rien attenté ou entrepris, ny aussi peu que nostre nom ait peu servir d'y faire aucun préjudice: recognoissans aussi que les privileges de l'Eglise Gallicane y peuvent estre interessez, à la protection & conservation desquels nous nous sentons particulièrement obligez par nostre susdite promesse, comme à chose dependante de la dignité & du fait des Ecclesiastiques de ce Royaume: Nous voulans que cela soit publiquement réparé, sans y rien prononcer de nostre seule autorité, nous avons resolu de remettre tout ce fait à la justice ordinaire, pour y proceder selon les loix & coustumes du Royaume: la garde & conservation desquelles appartenant naturellement à nos Cours de Parlement, nous leur en avons delaisié & remis toute la jurisdiction & co-

1591. gnoissance. A ces causes, nous mandons & enjoignons aux gens tenant nos Cours de Parlement, qu'ils aient incontinent ces presentes receues, & sans intermission & delay, à proceder contre ledit Nunce, & ce qui a esté par luy exécuté en ce Royaume, sur les requisitions qui en seront faites par nos Procureurs généraux, & selon qu'ils verront estre à faire par raison & justice.

Exhortons aussi les Cardinaux, Archevesques, Evesques, & autres Prelats de ce Royaume d'eux assembler promptement; & adviser à se pourvoir par les voyes de droit, & selon les Saints Decrets & Canons, contre lesdites monitions & censures induëment obtenues & exécutées, & à ce que la discipline Ecclesiastique ne soit aucunement intermise, ni les peuples destituez de leurs pasteurs, & des saincts ministeres & offices qu'ils doivent attendre d'eux. A quoy ceux desdits Prelats qui defaudent, comme ils s'accuseront deserteurs desdits privileges de l'Eglise Gallicane, aussi ils demeureront indignes de la jouissance d'yeux, & de tous autres. Mandons en outre &c. Donné à Mantes le quatriesme jour de Juillet, l'an de grace mil cinq cents quatre-vingts & onzé; & de notre regne le deuxiesme, signé Henry.

Cest Edict estant envoyé à tous les Parlemens, il

y fut leu, publié & enregistré. Celuy de Tours (qui estoit la Cour & le siege des Pairs de France) fit publier l'arrest cy-dessous, sur la Remonstrance faicte pour le Procureur-général, touchant les libertez de l'Eglise Gallicane, & les nullitez desdites monitions & censures données par le Pape Gregoire 14, publiées en France par son Nuncé: où fut allégué la sentence que Saint. Hierosme escrivoit *ad Theophilum, Christus non fulminans & non terrens, sed vagiens in cunis, sed pendens in cruce Ecclesiam redemit.* La conclusion estoit, qu'il falloit honorer le S. Siege Apostolique, & le Pape seant en iceluy, quand il seroit pere, & non partial. Ce fut pourquoy après la lecture desdites Bulles monitoriales, la Cour ordonna,

Que sur le reply des lettres sera mis, Leuës, publiées & enregistrées, ouy & ce requerant le Procureur general du Roy. Et ayant esgard au surplus des conclusions par lui prises, a déclaré & declare les bulles monitoriales données à Rome le premier jour de Mars mil cinq cents nonante, nulles, abusives, séditiones, damnables, pleines d'impiété & impostures, contraires aux saincts Decrets, droits, franchises & libertez de l'Eglise Gallicane, Ordonne que les copies scellées du seau de Marceline Landriane, soubssignées, Sefreline Lampineto, seront lacerées par l'exécuteur de la haute justice: & brûlées à un feu, qui pour

- .1591. cest effect sera allumé devant la grande porte du Palais. A fait inhibitions & deffences sur crime & peine de leze-Majesté, à tous Prelats, Curez, Vicaires & autres Ecclesiastiques, d'en publiër aucunes copies: & à toutes personnes de quelque estat, qualité & condition qu'elles soient, d'y obeyr, d'en avoir & retenir. A déclaré & déclare Gregoire, se disant Pape, quatorzième de ce nom, ennemy de la paix, de l'Union de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, du Roy & de son Estat: adherant à la conjuration d'Espagne, & fauteur des rebelles, coupable du très-cruel, très-inhumain, & très-detestable parricide, proditoirement commis en la personne de Henry III, Roy de très-heureuse memoire, très Chrestien & très-Catholique. A inhibé & defendu, inhibe & défend sur semblable peine à tous banquiers, respondre, faire tenir par voye de banque à Rome, or ny argent, pour avoir bulles, provisions dispenses, & autres expéditions quelconques: & si aucunes sont obtenues, aux Juges d'y avoir esgard. Ordonne la Cour, que Marcelline Landriane, soy disant Nunce dudit Gregoire, porteur des bulles, sera prins au corps, & amené prisonnier en la Conciergerie du Palais, pour là procez luy estre fait & parfait. Et si prins & apprehendé ne peut estre, adjourné en trois briebs jours au plus prochain lieu de leur accez de la ville de Soissons. Enjoinct

à tous Gouverneurs de villes , & Capitaines des chasteaux & places fortes de l'obeissance du Roy, de donner confort & aide au susdit decret. Et pour rendre la saincte & juste intention du Roy notoire à ses subjets , Ordonne que copies collationnées , tant des lettres patentes que du present Arrest , seront mises & affichées par les carrefours & principales portes des Eglises de ceste ville , & envoyées aux Bailliages & Seneschaussées de ce ressort , pour estre leuës , publiées , registrées & affichées comme dessus. Et aux Archevesques & Evêques , pour estre par eux notifiées aux Ecclesiastiques de leurs diocèses. Enjoint aux Bailiffs & Seneschaux , leurs Lieutenans generaux & particuliers , proceder à la publication ; & aux substituts du Procureur général , de tenir la main à l'exécution , informer des contraventions , & certifier la Cour de leurs diligences au mois , sur peine de privation de leurs estats. A Tours en Parlement le cinquiesme d'Aoust mil cinq cens nonante un , signé Tardieu.

Cest arrêt fut exécuté le même jour de relevée. Peu après plusieurs particuliers firent imprimer des livres pour responce à ces comminatoires & excommunications du Pape , dans lesquels ils remarquoient vingt-six nullités. Sur la Remonstrance que l'on fit au Parlement de Chaulons pour le Procureur General , la Cour fit

1591. lacerer en pleine audience ces deux monitoires (si tost qu'ils furent publiez ez villes de la Ligue en Champagne) & ordonna que le Procureur general du Roy auroit acte de l'appel par luy interjecté au futur Concile, légitimement assemblé. François de Claris Jurisconsulte, fit aussi imprimer, quatre livres qu'il intitula les Philip-piques contre les Bulles & autres factions d'Es-pagne: dans le troisieme (qu'il ne put mettre en lumiere qu'après la mort du Pape qui fut le 15 d'Octobre de ceste année) il dit,

Il faut donc si le siege Romain nous destituë en ceste cause, & veut rompre nostre alliance, pour perdre ce riche Royaume au profit de l'Es-pagnol: que pour la deffense des droicts de France, pour la vengeance de nos injures, & pour la con-servation commune de leurs dignitez & Empires, tous les Princes se donnent icy la main, se joignent & lient Chrestiennement, comme ez temps des Henrys d'Allemagne, de Frédéric, de Sigismond, de Maximilian, & Loys 12, pour la tenue d'un Concile General. Remede salutaire non seule-ment à la France, mais très-nécessaire & très-important au repos & assurance de tous les Royaumes, tant pour la resolution & esclarcisse-ment des poincts contentieux en la foy, que pour nettoyer sainctement de mille taches, mille rides & tares difformes la discipline de l'Eglise que

Dieu a logée en leurs mains, & pour renverser vigoureusement d'un effort uny & concerté l'insupportable audace Espagnole si violente & si croissante, masquée du voile emprunté de Religion, & de la fausse deffence de l'Eglise. A quoy si les Peres qui se ferreront légitimement sur la chaise de Saint Pierre apportent une ame reposée, & non tachée des restes de l'envie de Gregoire; s'ils ne retiennent rien de son injustice & violence, successeurs seulement de sa place, non pas de ses violentes humeurs: je desireray plus que tout autre de leur y voir retenir le rang honorable de leur ordre, que nostre amitié & alliance leur conserverent au Concile de Vienne, convoqué pour la justice de pareilles injures. Sinon il faudra que les Princes qui tiennent le gouvernail du monde, vice-Rois & sains Lieutenans de l'Empire de Dieu, après avoir ordonné à tous les Pasteurs de leurs Eglises d'y apporter leurs justes & genereux suffrages; selon la dignité & antiquité de leurs sceptres, prennent en main la moderation de ceste celebre assemblée, sur les pas Chrestiens & les pieuses traces de Constantin, Theodose, Martian, Justinian 2, Charlemagne, & Otton 1.

Il est temps que tous les Princes & toutes les Eglises se disposent à contribuer leurs autoritez & prudences à l'effect de ce renommé Con-

1591. cile, l'assurance de leurs estats comme du nostre. Que si Dieu nous favorise tant de voir reluire ce jour de bonheur, comme nous l'esperons & attendons de sa grace; ces saints comices de l'Eglise seront nostre confort, les juges de nostre fidélité, comme de nostre Religion, & de l'infamie & honte de tant de conspirations estrangeres. En ceste grande & sainte compagnie de tant de Dieux, en ceste troupe esdue de tant d'Evesques & oints du Seigneur, consacrée & autorisée de la presence des Roys & Pasteurs de toutes les Eglises; en cest abregé de la piété du monde, en la face de toute l'Eglise parée & mise à son jour, tenant son liét de Justice, assise en Majesté ouverte; nos insolens ennemis & tous les protecteurs de ces Bulles outrageuses trembleront d'horreur & d'effroy. La seule veüe de tant de sainteté & de grandeur les accablera d'estonnement, les esclats des vertus de tant de Princes & de saints Peres esclairans comme estoiles, comme les vives lampes & Soleils de la Chrestienté les esblouyront de rencontre & d'abord, & les rempliront de confusion & de crainte. Leurs injustices paroistront à descouvert & à nud, esclairées des yeux religieux de tant de graves personnages, la fleur & l'essite de toute la grandeur, sainteté & justice du monde. Là où au contraire l'Eglise Gallicane, comme une des filles

aisnées de l'Eglise, glorieuse de l'honneur de ce célèbre jugement desployé pour sa conservation, & pour la gloire de sa constante fidélité & religion, reprendra son premier cœur & regagnera ses auctoritez anciennes; animée & fortifiée de l'assistance de tant de puissans Roys, & d'un si grand nombre de saintes Eglises ses sœurs germaines, toutes intéressées & offencées en la douleur de ceste cause si commune, & si conjointe. 1521.

Voylà l'advis de ce Jurisconsulte, qui ne fut du tout pareil à la resolution de l'Assemblée generale du Clergé qui se tint au mois de Septembre à Chartres, pour, suivant l'exhortation que le Roy leur avoit faite par son Edict, adviser par les voyes de droict à se pourveoir contre lesdites Bulles. Ceste Assemblée fut célèbre & s'y trouva nombre de Prélats & Ecclesiastiques de divers endroits de la France, & mesme plusieurs Archevesques & Evesques des villes de l'Union; car peu se trouverent de villes de ce party qui ne chasserent leur Evesque, Abbé, ou leur principal Prelat: les deux monitoires y estans leus, le premier adressé au Clergé & gens Ecclesiastiques de France, par lequel il les excommunioit si dedans quinze jours ils ne se retiroient de l'obeyssance & suite de Henry de Bourbon; & en outre, si dedans quinze jours ensuivant ils ne le laissoient, il les privoit de leurs Benefices. Le second, estoit adressé à la

1591. Noblesse, gens de Justice & Tiers-Estat de France, qu'il invitoit à faire le mesme, & en cas qu'ils ne luy voulussent obeyr, il les menaçoit de tourner sa bonté & pieté paternelle en severité de Juge : déclarant en outre le Roy excommunié & descheu de tous ses Royaumes & Seigneuries pour estre heretique & relaps. Promettant d'envoyer des forces au party de l'Union pour mettre en effect son excommunication. Après que ladite Assemblée eut examiné lefdites Bulles monitoriales, elle les déclara nulles, injustes & suggerées par les ennemis de l'Estat de la France ; protestant toutesfois de ne se vouloir despartir de l'obeyssance du Saint Siege Apostolique, & y fut resolu d'envoyer deux Prelars d'entr'eux, avec quelques autres du Clergé, vers sa Sainteté, pour l'inviter à se recognoistre. Voylà ce que fit ceste Assemblée, suivant en cela le Concile national de l'Eglise Gallicane assemblée à Tours l'an 1510. *Visum est Concilio ante omnia mittendos ab Ecclesia Gallicana Legatos ad D. Papam Julium, qui fraterna charitate & secundum Evangelicam correctionem eum admonerent, ut à captis desislere velit, &c. Quod si nolit Legatos in hoc audire, interpelletur de convocando Concilio libero.*

La mort dudit Pape Gregoire survenue comme nous avons dit le 15 d'Octobre, fut cause que ceste legation ne se fit, & plusieurs ont escrit,

que quand elle se fust faicte, que l'on n'en eust tiré aucun fruit : Quelques-uns ne laisserent de faire publier les raisons qui avoient meu ceste Assemblée de declarer les Bulles monitoriales du Pape, injustes, disans, que la qualité seule de ceux que l'on vouloit excommunier par lescdites Bulles, les rendoit nulles, tant par la disposition du droict, que par l'autorité des SS. Docteurs : car lors qu'il y alloit du peché d'une multitude, il n'estoit loisible, disoient-ils, de l'excommunier, principalement quand telle excommunication peut causer un schisme en l'Eglise, comme il estoit deduit amplement par saint Augustin, en son troisieme livre, contre l'Epistre de Parmenian Donatiste, où il dit, que tels conseils d'excommunication sont inutiles, pernicioeux, pleins de sacrilege & d'impieté, & troublent plus les bons infirmes, qu'ils ne corrigent les meschans.

Qu'en la pragmatique & au concordat, les constitutions de l'Eglise Gallicane, ne permettoient point au Pape, de cognoistre en premiere instance des causes Ecclesiastiques d'entre les François, ny icelles évoquer, ains devoient estre jugées par les ordinaires en premiere instance, & après que par appel elles ont cheminé de degré en degré jusques au saint siege, les Papes n'ont pouvoir de les juger à Rome, ny commettre le jugement d'icelle à estrangers, ains doivent nommer des juges regni-

1591. coles sur les lieux, pour les terminer en dernier ressort sous leur nom : dont s'ensuivoit que les excommunications desquelles il s'agissoit, n'avoient peu estre decernées à Rome.

Plus, qu'il estoit impossible d'exécuter telles Bulles : d'excommunier (disoient-ils) tous les Prelats, Prestres & autres Ecclesiastiques des villes qui estoient en l'obeyssance du Roy, s'ils ne s'en retiroient promptement, c'est un injuste commandement ; car on voit bien qu'ils ne peuvent laisser leurs troupeaux destituez de Pasteurs sans exercice de leur Religion : & s'ils l'eussent fait, c'estoit proprement préparer la voye aux Ministres de la Religion prétenduë reformée de prendre leurs places vuides.

Plusieurs livrets se publierent pour monstrier que les Roys de France ne pouvoient estre excommuniés suivant plusieurs declarations qu'en avoient faictes aucuns Papes, ni leurs subjects en general ; ny les Officiers de la Couronne : ausquel's je renvoyeray la curiosité du Lecteur, qui voudra voir ce qui s'en passa en ce temps là. Bien diray-je que ceste resolution que firent lors ces bons Prelats & Ecclesiastiques de demeurer auprès du Roy, luy assister de Conseil, faire continuer le service divin à la suite d'iceluy, comme il se faisoit durant les feux Roys, luy faire entretenir sa Chapelle, & ne l'abandonner point jusques à ce qu'ils l'eussent ra-

mené dans l'Eglise Catholique - Romaine , résis-
tans courageusement aux entreprises que vouloient
faire ceux de ladite Religion prétenduë , de s'ins-
taller où il ne leur estoit permis par les Edicts des
feux Roys , ont esté actes dignes de louange , &
sont d'éternelle mémoire , veu l'heureux succez
qui en est advenu en la paix dont la France jouyst
à présent. 1591.

Le 8 d'Aoust ceux du Parlement qui estoient
demeurez à Paris pour le party de l'Vnion , par
arrest declarerent que ce qui avoit esté faict au
Parlement de Chaalons estoit nul , avec deffences
à toutes personnes de recognoistre ny obeïr aux
arrests dudit Parlement. Voylà comme en ce temps
là se banderent les Parlements contre les Parle-
ments ; & les Autels contre les Autels. Celuy qui
fit imprimer le discours de l'Estat de la France en
ceste année là , dit toutesfois : que si le Roy & sa
Noblesse n'eussent eu affaire qu'aux Princes &
Seigneurs de l'Union , & aux villes & à la popu-
lace qui en estoient , & que personne ne se fust
méslé de la querelle des François , que les Royaux
fussent demeurez les maistres ; mais que ceux de
l'Union secourus du Pape & de l'Espagnol , & les
Royaux, d'Angleterre, d'Allemagne, & des Suisses,
qu'ils mirent les uns & les autres la France aux
derniers hocquets : car , dit-il , ceux qui venoient
au secours de l'Union ne pouvans recevoir autre

1591. recompense des villes & des peuples que de s'en rendre les maistres, n'y demeuroient qu'avec une extreme insolence, & un desir de les ruiner, de les picorer, & de les conquerir. Et ceux qui assistoient le Roy, lui donnoient ceste incommodité qu'il les falloit payer. Voiey les propres mots de cest Auteurs qui donneront mieux à cognoistre en quel Estat estoit alors la France.

Or encores qu'au party du Roy tout y soit plus réglé & plus asseuré, qu'en celuy de la Ligue, il n'a pas esté possible néanmoins que parmy tant de desordres que tantost la diversité de Religion, tantost les estranges adventures du Roy & de son predecesseur ont apportées, il n'y ait eu de la corruption icy aussi bien qu'en celuy de la Ligue, je dy de telle sorte que ceste corruption s'en va en gangrene qui n'y pourra. Les corps malades ont toujours quelques cacochimies, & la plus saine partie n'est pas exempte de venin; car comme dans le party populaire, les villes ont des desseins de division, de liberté, de mutinerie, de republique: comme ceux de la Ligue par le mespris qu'ils ont introduit de l'ordre & des Magistrats, par la confusion qu'ils ont receue, se sont trouvez à la fin au royaume des grenouilles, où le plus grand criard est maistre, aussi dans le party de la Monarchie & parmy les Nobles, les desordres ont fait naistre une certaine monstruosité, une certaine

boîsse qui ne se redressera de long-temps, si Dieu 1591.
n'y met la main.

Ce sont les Gouverneurs des Provinces & des places, qui sont tels aujourd'hui, que le plus sage & le meilleur d'entr'eux n'estime rien plus à luy que son gouvernement, que sa ville, que sa place (il n'y a regle si generale qui n'ait son exception); le plus sage & le meilleur, vingt-trois heures le jour seroit peut-estre bien marry que la paix fust en France, que l'autorité du Roy fust reconnuë, que la Justice regnast, & qu'il ne fust besoin de garnison. Ceste douceur de commandement absolu leur plaist tant, il y a tant de friandise à disposer des deniers du Roy, des corvées & de la sueur du peuple, que plustost le Royaume, de leur consentement ira ç'en dessus dessous, qu'ils laissent jamais de leur bon gré ceste vie. De trois paroles, vous leur orrez dire la conservation de ma place: sous ce tiltre, toutes les violences du monde passent sans replique. Cependant, si le Roy les mande, bien pour quinze jours, ils y meneront jusques à leurs valets armez; mais cela ne leur part pas tant de bon zele comme de vanité, pour dire, c'est un homme de creance, il a une belle troupe: le terme est il passé, on a beau parler de bataille, beau voir le Duc de Parme, beau crier, si vous en allez au lieu que nous sommes à la fin de la guerre, que Paris s'en va prins, que desormais après ce petit

4591. labeur, on vivra en repos, tout cela ne sert de rien. Monsieur le Gouverneur veut aller pourveoir à sa place : & tout content, font-ils prêts à partir, c'est à Messieurs les Secretaires d'Estat à travailler, brevets de routes fortes, abbayes, confiscation des Ligueurs, entretenement de nouvelles compagnies, c'est à dire entretenement de la cuisine, pensions sur le vieil & nouveau domaine, dons, engagements : il faut en somme que sur le champ on leur forge un autre Royaume ; car en cestuy-cy il n'y a pas assez à donner. Là dessus si vous les oyez plaindre en l'antichambre, c'est merveille : ils ne sont point payez, on ne leur donne rien : ils ont tous les jours quarante ou cinquante hommes à nourrir. Le Roy qu'ils ont pillé, de qui ils devorent le bien, tiennent les tailles & les deniers, encores leur est beaucoup obligé. Sangsuës, de quoy voulez-vous qu'il vous paye ? Faiâtes donc comme ce Philosophe qui s'imaginoit tant de mondes : faiâtes luy un autre Royaume. D'où luy viennent les deniers que de ses receptes generales ? & vous sçavez qu'en la plus riche il n'y a pas assez de fonds pour payer les garnisons.

Que luy vallent les decimes aujourd'huy ? que luy valent les équivalens, les aydes, les entrées & issuës, les partis du sel, veu qu'il n'est pas maistre des principales villes ? que luy vallent les parties casuelles ; quand elles sont plustost demandées,

qu'escheuës? Quand il seroit Seigneur paisible de son Royaume (on vous verifiera cela sur l'estat de ses finances), il s'en faudroit plus de quatre millions d'or qu'il n'y eust assez de fonds pour vous payer tous, & neantmoins il ne jouyst aujourd'huy pas du quart. De quoy luy servent donc ses conquestes? s'il gaigne aujourd'huy une Province ou une ville, ce n'est pas à demy pour l'entretienement du Gouverneur qu'il y mettra: car il ne luy en reviendra non plus que si les ennemis la tenoient.

Il n'y a remede, il faut que je die que ce mal devient insupportable, & s'il n'y est pourveu, il n'y a moyen que le Royaume puisse durer. Cependant ils se servent la plus part des miseres publiques, du mespris de l'autorité royale, pour se bastir des chasteaux en Espagne. Il n'y a pas un qui ne forge un Comté, ou un Duché de sa place, & qui au pis aller ne dise: Après que j'aurai fait ma main, si je ne suis bien venu d'un costé, je me jetterai de l'autre. C'est le mal qui le plus, à mon jugement, presse le party du Roy: cela entretient la haine du peuple contre la Monarchie: incite par exemple la plus-part de la Noblesse à n'aymer pas la paix: car à l'imitation de ces gros Gouverneurs, il y a tant de picoreurs, tant de gens qui font la guerre dans le pays, & qui font de leurs maisons des villes de frontiere, que quand il faut que le Roy dresse une armée, per-

1591. sonne ne s'y trouve, si ce n'est à trois pas de leur fort pour aller au butin; & dès qu'elle s'eslongne, revenir chargé de despoüilles.

Voylà l'opinion de cest authœur, qui semble estre veritable. Et si aucuns des Gouverneurs des places qui tenoient pour le party du Roy, disoient: *Après que j'auray fait ma main, si je ne suis bien receu d'un costé, je me jetterai de l'autre*; ceux du party de la Ligue n'en disoient pas moins, aucuns desquels pratiquerent assez cela.

Nous avons dit cy dessus que le party de la Ligue estoit plein de divisions, que les uns se vouloient jetter sous l'obeyssance de l'Espagnol, d'autres s'estoient mis sous la protection du Savoyard, & que le Duc de Mayenne, comme chef de ce party vouloit estre reconnu seul avoir toute l'autorité, & disposer de tout. Outre toutes ces divisions entre les chefs, dans toutes les villes de l'Union il y avoit aussi grand nombre de partisans pour le Roy qui y practiquoient avec affection. Bref, il y avoit en ce party bien du desordre & de la confusion. Au contraire, du party du Roy qui estoit sans aucune division: ce qui fut entretenu jusques au temps de la publication des Bulles monitoriales du Pape Grégoire 14, que d'aucuns voulurent engendrer un tiers-party, & le former des Catholiques qui estoient dans le party royal. Ils firent imprimer comme un advis ou remontrance au
 Roy,

Roy, dont la substance étoit : *Que l'Eglise avoit sa droite succession de Saint Pierre aussi bien que la Couronne de Sa Majesté qui regnoit, de son prédécesseur S. Louis ; qu'il falloit aussi peu changer une vieille doctrine pour une nouvelle, comme un vieil Prince pour un nouveau ; que le Roy avoit été baptisé à l'Eglise, & qu'il y devoit mourir ; que tous les Rois jusques à luy avoient esté Catholiques ; que Saint Louis n'avoit pas été canonisé à Geneve, mais à Rome ; que si le Roy n'estoit Catholique, qu'il ne tiendrait pas le premier rang des Roys en la Chrestienté ; qu'il n'estoit pas beau que le Roy priaist Dieu d'une sorte, & ses Officiers, les Princes & les Seigneurs d'une autre ; que le Roy ne pourroit estre sacré, & qu'il ne pourroit estre enterré dans Saint Denis s'il mourroit sans se faire Catholique.* 1591.

Les Parlemens jugerent incontinent à quel dessein on avoit fait publier toutes ces choses : & que tels imprimez sont signes qui ont accoustumé précéder un plus grand mal, d'avoir envoyé toutes ces raisons en particulier au Roi, bien : mais de les avoir publiées au vulgaire, que l'intention de ceux qui l'avoient fait faire estoit mauvaise. Ce fut poutquoi le Parlement de Tours enjoignit à tous les Imprimeurs sur peine de la vie, de n'en vendre ny d'en imprimer (car il n'en fut fait que deux cents copies à Angers.)

1591. ce qui fust très-estroitement observé. Plusieurs de la Religion pretendue reformée firent imprimer des responces à cest advis, en ce qu'ils pensoient que cela leur touchoit : Quelques Catholiques Royaux y respondirent aussi, & mesloient toujours en leurs escrits quelques mots contre l'autorité du Pape, ne laissant toutes fois d'y entremesler des choses belles & doctes : Le Francosile imprimé en ce temps-là, finit son discours par ces mots :

Je dis que de conseiller simplement au Roy de se faire Catholique, c'est mal parler en la Religion : mais bien d'essayer par devotes prières, d'obtenir cela de Dieu, ou de lui conseiller de souffrir une instruction. Je dis davantage, que par la guerre le Christianisme ne peut s'augmenter ny s'entretenir, & que la Religion par les armes ne peut florir ny s'accroître, que ce grand schisme qui trouble aujourd'hui la Republique des Chrestiens, estant tel qu'il la my partist presque en deux parts esgalement, qu'il ne peut plus être reprimé par les armes, ni par le glaive du Magistrat légitime, mais par un Concile general de toute la Chrestienté ; que Dieu nous commande très-estroitement l'obeyssance à nos Roys & au Magistrat souverain ; que quand même le Roy seroit heretique, que selon Dieu, nous ne le pouvons mecognoistre, ny lui dénier l'obéys-

fance, pourveu qu'il ne nous commande rien contre l'honneur de Dieu; qu'il ne nous est selon Dieu nullement loisible de nous armer ou eslever contre luy, sous quelque pretexte, & pour quelque juste cause que ce puisse estre: que si le Pape nous commande le contraire, nous ne le devons escouter, ny en ce cas luy obeyr; qu'il ne peut selon Dieu le faire, que s'il procede pour cest effet par censures contre nous, que cela ne nous peut selon Dieu blesser, & que telles procedures, selon la doctrine de l'Evangile, sont de foy nulles, & de nul effet.

Ce sera aussi à vous, Sire, à qui j'adresseray mes derniers vœux, & en qui je finiray ce discours, pour supplier très-humblement vostre Majesté, de se disposer, comme elle a toujours fait par le passé, à recevoir ce remede public de l'Eglise, pour reunir sous une mesme bergerie, & dans un mesme troupeau tous ses sujets, incontinent que Dieu luy en aura mis les moyens en main, & de se rendre de tant plus prompt à recevoir cette instruction; que sur la premiere apparence, & sur le front de toutes ces questions de conscience, il peut juger & reconnoistre l'antique succession de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, continuée sans vuide, sans espace, & sans intermission depuis S. Pierre jusques à nous, marque infaillible & irrepro-

1591.

chable de sa constance & de sa vérité.

Ainsi le premier imprimé que fit faire le Tiers-party, se vid tant combatu dez sa naissance, que ceux qui en vouloient estre les parrains, furent contraincts de l'entretenir secrettement de douces viandes dans leurs cabinets, jusques à l'heureuse conversion du Roy qu'il fut du tout esteint, ainsi que nous disons l'an 1593. C'est assez sur ces matieres, retournons trouver le Roy à Mantes où nous l'avons laissé cy dessus, qui envoyoit Monsieur de Luxembourg à Venise.

Le Roy ayant résolu avec ceux de son Conseil ses principaux & importans affaires, il partit de Mantes le 16 Juillet, avec resolution de s'en aller en Champagne, pour en attendant que son armée qui luy venoit d'Allemagne (ainsi que nous avons dit) s'y acheminast, employer ses forces contre les places qui y tenoient pour l'Union:& advisa par mesme moyen de prendre son chemin par la Picardie, pour en y passant distribuer des pouldres & des munitions à aucunes des villes de ceste province qui en avoient besoin, sans dessein d'y faire aucun séjour. Sa Majesté estant arrivée à S. Denis, le Marechal de Biron alla à Compiègne sur Oyse, qui se rendit, & y laissa dedans le sieur de Chemon. Le 19, les Anglois entrèrent dans Corneille, où les habitans s'opiniastrent tellement à leur ruyne, s'estant retirez

15914
 dans leur Eglise & y voulant tenir bon, que l'on mit le feu au pied du clocher pour effumer ces pauvres misérables, qui se sentans pressés de la fumée & du feu aimèrent mieux se précipiter du haut en bas que de se rendre à la volonté du Roy. De là le Roy alla à Gerberoy, à Beaumont, à Senlis, à Compiègne d'où il revint à Creil retrouver son armée. Sur l'advis qui luy fut donné de la foiblesse de la Garnison de Noyon, à la requeste de la Noblesse de Picardie, il résolut d'assiéger ceste place, pour ce qu'elle incommodoit fort le passage de Compiègne à Chauny, S. Quentin & Corbie; & fit partir le Baron de Biron pour l'aller investir, ce qu'il fit le 24 de ce mois, le Roy étant allé à Compiègne, d'où il se rendit le lendemain devant Noyon; mais étant malaisé de l'investir si tost, de tous endroits pour ce que ceste ville est environnée de divers ruisseaux d'un costé & d'autre & d'une montagne couverte de vignes; Rieux qui commandoit dans Pierrefons, sçachant très-bien les advenues, pour estre du pays, y entra avec quarante chevaux & autant d'harquebusiers qu'ils avoient en croupe. Ce secours encouragea les habitans, & le sieur de Villes qui y estoit gouverneur; de sorte qu'ils s'opiniastrent de tenir, sur l'assurance que leur envoya dire le Vicomte de Tavannes, qu'il leur donneroit

1591. secours (car le Duc de Mayenne l'avoit envoyé en ceste Province avec quatre ou cinq cents chevaux & quatre regimens de gens de pied , pour y secourir ceux de l'Union qui en auroient besoin.

Le premier qui voulut entreprendre d'y entrer avec son regiment fut le sieur de la Chanterie : mais il fut chargé si à propos de la garnison de Chauny , qu'une partie de ses foldats furent taillez en pièces , le reste se sauva le mieux qu'il put : & n'y eut que la Chanterie & le Capitaine Brouilly, suivis d'une douzaine d'autres qui y entrèrent. Le regiment Tremblecourt ayant esté commandé pour y entrer aussi , fut rencontré par les garnisons du Chastelet & de Corbie , & fut entierement desfaict.

Sur ces deux desfaictes, le Vicomte de Tavannes resolut luy mesme de mener quatre cents harquebusiers au secours des assiegez de Noyon , & ayant assemblé dans Roye trois cents cuirasses pour leur faire escorte , il en partit le premier d'Aoust, ayant faict recognoistre son chemin dans les bois , où il marcha si à couvert qu'il se rendit à une heure après minuiet à une mousquetade des assiegez , sans avoir receu aucune allarme ny destourbier : mais ayant rencontré en garde les chevaux legers du Roy , & la garnison de Corbie, tout ce secours prit une telle espouvante, que sans rendre

grand combat, chacun s'enfuit qui çà qui là, & se sauvans à la faveur des bleds qui n'estoient pas encore coupez, laisserent ledit sieur Vicomte engagé au combat, où il fut blessé, & pris avec quelques-uns des siens. 1591.

Le Duc d'Aumalle, accompagné des sieurs de Belleglise, Lonchan, Gribouval & autres se vint rendre à Han, distant de quatre lieues de Noyon, où, ayant assemblé trois cents bons chevaux & trois cents harquebusiers, & desirant reparer la perte du Vicomte de Tavannes par quelque bel exploit, il entreprit de faire enlever le logis des chevaux legers du Roy, & faire entrer trois cents harquebusiers dans Noyon, s'il en voyoit l'occasion. Ayant fait partir de Han toutes ses troupes, ils arriverent le 8 d'Aoust, à la pointe du jour, près du logis desdits chevaux legers, & les trouvant en garde, ils n'oserent rien attaquer, mais attendirent qu'ils fussent sortis de garde, afin qu'estans desarmez & leurs chevaux à l'estable, ils en eussent meilleure raison : ce qui fut exécuté comme ils l'avoient delibéré, car ils donnerent si à propos, que deux logis furent forcez : & quelque resistance que firent les chevaux legers de sa Majesté, il en fut tué une quinzaine avec le Marechal des logis : ceux des Royaux qui n'estoient pas encores desarmez monterent incontinent à cheval, & tindrent en alarme ceux

1591. de l'Union, tandis que leurs autres compagnons s'armèrent : les sieurs de Largerie & de Launay y estans arrivez avec leurs compagnies au bruit de l'alarme, il y eut là bien combattu de p^{or}t & d'autre ; toutesfois à la longue les Royaux eussent p^u avoir du pire, n'estans bastans contre le nombre de leurs ennemis. Mais le Baron de Biron adverty, monta promptement à cheval avec soixante cuirasses & cent argoulets : Les Royaux l'apperecevant venir, reprirent courage, & se jettans au mitan de ceux de l'Union, crièrent : Voicy le Roy, Voicy le Roy ; ces paroles espouvanterent tellement leurs ennemis, que voyans ce renfort venir, ce ne fut plus d'eux qu'une desroute : la poursuite se fit jusques auprès de Han. Ce combat fut grand, & s'y fit plus d'une douzaine de charges. Dom Francesco Guevara, Capitaine de chevaux legers, & soixante autres demeurèrent morts sur la place : & Lonchan, avec quatre-vingts des siens, entre lesquels il y avoit quelques gens de commandement, demeurèrent prisonniers.

Cependant on ne laissoit de faire les approches devant Noyon : le 13 de ce mois, six pièces furent menées devant l'Abbaye Saint Eloy, qui est en l'un des faux-bourgs, laquelle n'estoit pas moins forte que la ville, estant bien flanquée & fossyée ; trois pièces furent tirées en batterie, & les autres aux deffenses de l'Eglise : mais aussi tost qu'il y

eut un trou fait dans la muraille par où on pou- 1591.
voit passer, les Anglois s'enfournerent incontinent
dans ceste Eglise, & firent quitter la place aux
assiegez, qui, en se retirant, mirent le feu aux
bastimens de l'Abbaye, puis se coulerent dans le
fossez, & de là dans la ville, & ne perdirent que deux
des leurs, & quarante de prisonniers. Ceste Eglise
prise, donna un grand espouvantement à la
ville.

Le Duc de Mayenne estant à Rouen, où il estoit
allé pour y donner ordre à quelques restituements
qui s'y vouloient faire, eut advis que le Roy &
son armée passoient en Picardie, cela fut cause
que de Rouen il vint à Beauvais, assez bien ac-
compagné : mais voyant le Roy resolu de s'ar-
rester devant Noyon, il demanda audit Duc d'Au-
male & au Vicomte de Tavannes, d'y donner le
secours qui y estoit necessaire; & luy retourna vers
Mantes, pour y executer l'entreprinse que le sieur
d'Alincourt, Gouverneur de Pontoise pour l'U-
nion, avoit sur ceste place; & pour cest effect vint
à Pontoise, reprit Conflans sur Oyse, & passa
la Seine pour executer son dessein : les sieurs de
Belin & de Vitry luy amenerent les gens de guerre
qu'il y avoit dans Paris, la garnison de Dreux le
vint trouver aussi : avec ces troupes qui estoient
de cinq cents bons chevaux & six cents hommes
de pied, il arriva à une heure après minuit, à

1591. cinquante pas de Mantes, où il fit mettre pied à terre à toute sa cavalerie, en intention d'exécuter son intelligence : mais le sieur d'Alincourt receut à l'heure même advis que l'exécution ne se pouvoit faire pour ce jour. Le Duc étant ainsi contraint de se retirer avec les siens, sans rien faire; sur la pointe du jour fut decouvert par les sentinelles qui donnerent l'alarme par la ville : les sieurs de Bui & de Rosny firent incontinent fauver de quelques pièces les troupes du Duc qui se retiroient, mais sans grand effect: depuis ils pourveurent à la seureté de la ville.

Le Duc de Mayenne ayant failly ceste entreprise, s'approcha de Houdan, qui est à cinq lieues de Mantes, pour y desfaire huit cents Suisses du regiment de Soleurre, qui y estoient, attendants quelque argent que le Roy leur avoit promis pour s'en retourner, mais il les trouva si fortement logez qu'il ne pût rien entreprendre sur eux. Ayant receu l'advis de la deffaiete & prise du Vicomte de Tavannes, & des secours qui vouloient entrer dans Noyon, il resolut de secourir luy même ceste place, & despescha incontinent vers le sieur de Rosne, qui conduisoit son armée (laquelle estoit bien avant en la Champagne, pour aller au devant du secours du Pape qui se devoit rendre en Lorraine) de le venir rejoindre & s'approcher de Han, pour le secours de Noyon: ceste armée ayant

aussi joint le Prince d'Ascoli, avec les forces qu'il conduisoit du Pays bas, se trouva estre de sept à huit mille hommes. Bref, sur la promesse que le Duc de Mayenne avoit faite de secourir Noyon, il repassa la Seine, prit & ruina l'Isle Adam sur Oyse, assemblea toutes les garnisons des villes de son party en Picardie & du long de la rivière de Marne, qui s'estans jointes ensemble, arriverent à la Fere le jour mesme que le Roy y avoit failly une entreprise, qui eust reussy, sans une femnie qui descouvrit une mesche de l'un des soldats Royaux. De la Fere, le Duc ayant joint son armée, alla à Han, mettant toujours entre le Roy & luy une rivière ou des marests; puis ayant fait passer son armée de là la Somme, voulut y attendre l'oportunité de faire lever le siege au Roy, ou de luy donner bataille.

Toutes les villes de Picardie avoient les yeux tendus sur l'évenement de ce siege, voyans les deux armées si proches l'une de l'autre, & mesme celle du Duc de Mayenne plus forte que celle du Roy, qui n'avoit en ce siege que six à sept mille hommes de pied, treize cents cuirasses, & quatre cents reistres; & que le Duc, de jour en jour recevoit quelques troupes de cavalerie, si qu'il se trouva avoir deux mille cinq cents chevaux & dix mille hommes de pied.

Le Roy, qui void son ennemy si proche de luy,

1591. manda toutes ses forces qui estoient aux provinces les plus prochaines: au bruit d'une bataille, chacun y accourut; les sieurs de Bouteville, de Chermont, & de Bethune avec leurs compagnies s'y rendirent incontinent; Sa Majesté avoit resolu, que si le Duc s'approchoit plus près que Han avec son armée, d'aller au devant de luy une lieüe & demie, pour lui donner bataille, & qu'il laisseroit deux mille hommes seulement pour tenir la ville assiégée: mais voyant que le Duc vouloit user de longueur, & ne s'esforçoit pas seulement de luy faire enlever un logis, il resolut de mettre fin à ce siege: De sorte, qu'ayant fait pointer huit pièces sur la contrescarpe du fossé pour tirer en batterie entre les faux-bourgs des Roys & de Dame-jour, quatre autres près de l'Abbaye, lesquelles battoient en courtine, & trois petites pièces au haut du portail del'Abbaye, pour favoriser les assaillans qui iroient à la bresche, il envoya M. le Marechal de Biron avec cinq cents chevaux; jusques aux portes de Han, pour le tenir averti de ce que feroit le Duc: Le Samedi 17 d'Aoust la batterie ayant commencé assez furieusement, à la troisieme volée les assiegez demanderent à parlementer. Combien que le Roy les eust peu forcer aisément, suivant le bon ordre qu'il avoit mis par tout, toutesfois il ayma mieux les recevoir à composition, laquelle fut accor-

dée ceste mesme journée, à la charge que le sieur de Villes remettroit Noyon entre les mains de sa Majesté, dans le Lundy ensuivant heure de midy, avec l'artillerie, munitions de guerre, & vivres qui y estoient, si dans le lendemain Dimanche dix-huictiesme dudit mois pour tout le jour, le Duc de Mayenne ne donnoit bataille à sa Majesté, & ne luy faisoit lever le siege, ou jettast pour le moins mille hommes de guerre dans ladite ville. 1591.

Le Lundy, les assiegez n'estans secourus suivant la capitulation, la garnison & tous les gens de guerre sortirent avec leurs armes, chevaux & bagages : en ceste sortie il arriva un accident pitoyable, qui est, que comme les Royaux passioient sur le pont de la porte, par où l'on va à Han, par laquelle ils devoient entrer & ceux de l'Union sortir, les deux garde-fous du pont, qui estoient de grosses pierres de taille quarrées, tumberent, & ceux qui estoient appuyez contre, lesquels en tumbant happerent les plus prochains d'eux pensans s'arrester, ceux cy pour se retenir s'agratioient à d'autres qu'ils entrainerent quand & eux, de sorte, que tous ceux qui estoient sur le pont tumberent pêle-messe parmy les pierres, les uns dessus les pierres, les autres dessous : neuf moururent en ceste cheute, plusieurs eurent les jambes rompues, les autres les bras, peu de ceux qui tumberent furent preservez sans avoir du mal. Le Roy

1591. n'entra que le Mardy vingtiesme dans Noyon : les habitans furent cottisez à trente mille escus, & eurent pour Gouverneur Monsieur d'Estrées, combien que plusieurs pensoient que ce deust estre le sieur de Rumefnil. De personnes de marque le Roy ne perdit en tout ce siege que Monsieur du Fourny Maistre de camp, qui fut tué le jour que la ville fut investie.

Le lendemain le Roy se resolut d'aller avec la moitié de sa cavalerie voir la contenance de son ennemy, & alla jusques auprès de Han ; où il y demeura deux heures entieres à la portée du canon, duquel on tira sur luy plusieurs volées, toutesfois sans faire dommage, & n'y eut autre chose que des paroles, ce qui fut cause que les Royaux reprocherent depuis aux Ligueurs, qu'ils estoient peu courtois & incivils, & qu'ils avoient laissé retourner sa Majesté à Noyon sans le reconduire puis qu'il avoit pris la peine de les venir voir, toute leur armée estant en bataille.

Deux jours après la prise de ceste ville, Monsieur d'Humieres Gouverneur de Compiègne investit Pierrefons, & Monsieur le Marechal de Biron y alla depuis avec l'armée, ce que plusieurs conseillerent de faire, pour ce que le Capitaine de Rieux qui commandoit dans Pierrefons fit du malcontent contre Monsieur de Mayenne quand il sortit de Noyon, & dit, qu'il n'estoit plus de-

libéré de lui faire service, puis qu'il ne l'estoit pas venu secourir. Ce qui n'advint, car ce siege reussit très-mal. Or le Roy ayant sejourné quelques jours dans Noyon vint à ce siege, où le Comte d'Essex avec soixante Gentils-hommes Anglois luy vint baiser les mains, & lui offrir quatre mille Anglois, & cinq cents chevaux, que la Reyne d'Angleterre sa maistresse lui envoyoit pour son service. 1591.

Le Roy étant adverti de sa venuë envoya le Comte de Chaune à Compiègne pour l'y recevoir le vingt-neufiesme d'Aoust. Quant à la personne dudit Comte d'Essex, & de ceux de sa suite il ne se pouvoit rien voir de plus magnifique, car entrant dans Compiègne il avoit devant lui six Pages montez sur de grands chevaux, habillez de velours orangé tout en broderie d'or : Et luy avoit une casaque de velours orangé toute couverte de pierrieres ; la selle, la bride, & le reste du harnois de son cheval accommodé de mesme ; son habit & la parure de son cheval valloient seuls plus de soixante mille escus : il avoit douze grands estafiers, & six trompettes qui sonnoient devant luy. De Compiègne il vint au camp de Pierrefons le dernier jour d'Aoust trouver le Roy : d'où ils s'en allerent à Noyon, là où sa Majesté le festoya trois jours durant avec tout son train.

1591. En ce mois d'Aoust le Roy receut advis de plusieurs choses qui estoient advenuees en divers endroicts de la France, entr'autres, comme Monsieur de Guise s'estoit sauvé du Chasteau de Tours; la mort de M. de la Nouë au-siege de Lambales en Breragne: la deffaicte de ceux d'Orleans anprès de la Magdelaine, & la deffaicte du Vicomte de la Guerche. Voyons avant que de voir ce qui se passa dans le mois de Septembre comme toutes ces choses advindrent.

Nous avons dit cy dessus comme le Prince de Genville fut arresté prisonnier à Blois, à l'heure mesme que l'on tua son pere, (après la mort duquel, il prit le titre de Duc de Guise) & comme le feu Roy l'avoit faict changer de divers lieux, avant que de le faire mettre dans le Chasteau de Tours, sous la garde du sieur de Rouvray, Lieutenant de l'une des compagnies des Archers de la garde du Corps, lequel en eut tel soin, avec quelques Archers & Suisses de la garde, que les entreprises que quelques-uns voulurent faire pour sauver ledit sieur Duc, furent sans effect, & les entrepreneurs executez, jusques au 15 d'Aoust de ceste année, que nonobstant toute l'estroite garde & toute la diligence de ceux qui le gardoient, il se sauva. Les grands qui sont prisonniers trouvent toujours des inventions pour se mettre en liberté, lesquelles auparavant ne se peuvent juger devoir

Devoir estre faictes, pour ce qu'elles sont sans exemple du passé : les deux fois que s'est sauvé Monsieur de Nemours durant ces dernières guerres, une fois du Chasteau de Blois affinant ses gardes, l'autre du Chasteau de Pierre-sise à Lyon, en servent assez de preuve; comme fait aussi l'invention que Monsieur le Comte de Soissons trouva pour se sauver du Chasteau de Nantes : or le Duc de Guise ne pouvant sortir du Chasteau de Tours par le seul moyen de ses gens, en ceste longue prison gaigna par promesses d'avancement deux personnes en qui le sieur de Rouvray se fioit, l'un luy appartenant de parenté, & qui estoit destiné à l'Eglise, l'autre estoit un joueur de luth, nommé Verdier, que ledit sieur de Rouvray laissoit aller jouer du luth devant ledit sieur Duc, car il l'avoit veu domestique de Monsieur le Cardinal de Bourbon, & sçavoit que quoy qu'il allast à la Messe, que son pere estoit de la Religion pretenduë reformée, qui à la S. Barthelemy dans Paris avoit receu vingt neuf coups d'espée, & laissé pour mort : bref, il ne se doutoit nullement de ce joueur de luth. Ce Duc ayant souvent & secrettement des nouvelles de Monsieur de la Chastre, (qui pour l'amitié qu'il avoit portée à feu son pere s'offroit de travailler & de s'employer de toute affection pour favoriser sa delivance,) luy manda que l'ordre que les habitans de Tours avoient

#591.

estably pour la garde des portes de leur ville luy
 ouvroit un moyen de se sauver de sa prison,
 pource que depuis unze heures, jusques à une
 heure après midy, cependant que l'on disnoit,
 toutes les portes estoient fermées, & les clefs
 portées chez le Maire : durant lequel temps il
 trouveroit moyen de descendre avec une corde
 par des fenestres qui sont en une galerie au plus
 haut du chasteau du cœlé de la riviere, qui estoit
 lors fort basse, par où il pouvoit aisément se
 sauver le long de la greve. Sur cest advis Mon-
 sieur de la Chastre envoya de Bourges à Selles,
 son fils le Baron de Maison-fort, lequel ayant
 sçeu le jour que ceste deliberation se devoit exe-
 cuter, partit de Selles & se rendit avec soixante
 bons chevaux à Saint Avertin une lieuë près de
 Tours, où il y a un pont sur la riviere du Cher,
 qui y passe, laquelle se va jetter dans la Loire
 quatre lieuës au dessous de Tours : Verdier ayant
 donc porté au Duc de Guise dans la panse de
 son luth une corde, qui estoit nouée d'un assez
 gros nœud de demy pied en demy pied, sortit
 de Tours pour aller au devant dudit Baron, &
 le Duc qui avoit accoustumé de s'esbatre avec
 ses gardes, inventant toujours quelque exercice
 nouveau pour passer le temps, ainsi qu'il avoit
 faict quelques jours auparavant, s'advisa de jouer
 encore avec eux, à qui monteroit le plus viste-

ment à clochepied les degrés depuis le pied de la montée jusques au haut de la galerie qui regardoit sur l'eau. Les gardes sans se douter de rien font de mesmes luy; & monrez, le Duc estant en la galerie advisa que la porte du pont de la ville estoit fermée; ce que voyant, il leur dit, allons recommencer: ainsi qu'il descendoit, deux de ses domestiques qui estoient dans le chasteau & auxquels il avoit baillé la corde, monterent à la galerie, & l'attacherent diligemment à une des croisées des fenestres: le Duc cependant recommença à monter à clochepied les degrez, ses gardes le suyrent; mais luy qui est d'une belle disposition, devançant ses gardes monta si diligemment qu'il gagna le devant de beaucoup, & entré dans la galerie, ferma la porte après luy, & devala par la corde avec ses deux domestiques, ainsi qu'ils avoient delibéré; Cépendant les gardes qui s'esbatoient avec luy arrivez à la porte de la galerie après avoir dit plusieurs fois, Monsieur ouvrez, ouvrez la porte, voyant qu'il ne leur respondoit rien, commencerent à fraper rudement, & se doutans lors du fait, descendirent en une chambre, où par une fenestre ils adviserent que le Duc se fauait; ce que voyans, ils se prirent à crier si fort: Arrestez, arrestez Monsieur de Guise qui se fauve, que le dernier qui descendoit par ladite corde se laissa tomber

2591. de vingt pieds de haut, lequel tout estourdy de la cheute, ne laissa de se relever, & se mit à courir sans chapeau (qui luy estoit tombé de sa cheute) pour rattraper Monsieur de Guise, qui passa par dessous la premiere arche du pont de la ville où il n'y avoit point d'eau, & de la continuant de courir sur le cay de la ville, passa le long du faux-bourg de la Riche, puis prenant son chemin toujours courant vers le Chasteau du Plessis (maison des Roys de France distant d'un quart de lieuë de Tours) monta sur un cheval qu'on promenoit là à cest effect: puis passant le canal là où les rivieres de Loire & du Cher quand ils sont grosses s'assemblent, remonta pour gagner le pavé des ponts S. Avertin, là où il trouva ledit sieur Baron de la Chastre avec sa troupe qui l'attendoit, avec laquelle ledit sieur Duc ravy d'ayse, & sollicité de doute que ceux de Tours ne le poursuivissent (ainsi qu'ils firent après que la porte neufve fut ouverte, mais le long temps qu'ils demeurèrent à l'ouvrir, pour ce qu'il falloit aller querir les clefs chez le Maire & revenir ouvrir la porte, fut cause que leur course ne leur servit de rien) ne tarda gueres à gagner Selles, & de là Viarzon, puis à Bourges où il fut receu par Monsieur de la Chastre (qui luy alla bien avant à la rencontre) avec beaucoup de joye. Ainsi Monsieur de Guise reprit sa liberté

après avoir esté deux ans sept mois & vingt & deux jours prisonnier. Ceste nouvelle sceüe à Rome le Pape s'en rejouit fort, & en fit rendre graces à Dieu par toutes les Eglises : toutesfois les Relations Italiennes disent, que les beaux esprits jugerent incontinent, *che quella uscita del Signor Duca di Ghisa fuori di prigione, era la ruina della Lega*, pour les diverses intentions, de luy, & du Duc de Mayenne son oncle : L'on verra ce qui en advint à la suite de ceste Histoire : le Roy qui en receut les nouvelles à Noyon, dit à celuy qui les luy apporta, *plus j'auray d'ennemis, & plus j'auray d'honneur à les deffaire*. Mais quand en ce mesme jour là on luy eust apporté les nouvelles de la mort de Monsieur de la Nouë, il en fut fort triste, comme aussi furent Monsieur de Longueville & plusieurs autres Seigneurs.

Le Roy avoit envoyé Monsieur de la Nouë en Bretagne pour accompagner Monsieur le Prince de Dombes à resister aux efforts du Duc de Mercœur & des Espagnols, auxquels ledit sieur Duc avoit baillé le port de Blavet pour leur retraicte & de leurs navires : Ils fortifierent en peu de temps si bien ceste place, qu'ils donnerent à cognoistre que l'on ne les en tireroit pas dehors quand on voudroit. Le Roy ayant demandé secours à la Roynie d'Angleterre, outre ce qu'elle avoit ordonné de luy envoyer par Diepe, elle envoya

1591. aussi trois mille Anglois en Bretagne: lesquels se joignirent à l'armée de Monsieur le Prince de Dombes, auparavant que ledit sieur de la Nouë y arrivast: ce qui fut cause de quelques jalousies contre luy par quelques Seigneurs qui estoient en ceste armée; car il avoit charge du Roy d'y tenir le second lieu. Ceste armée s'achemina vers Lamballe qui tenoit pour l'Union, laquelle fut incontinent investie: les approches faictes, le canon ayant tiré quelques volées, ledit sieur de la Nouë delibera d'y faire donner un assaut & de l'emporter; mais ayant envoyé quelques-uns pour recognoistre ce que faisoient les assiegez & ne lui rapportant point selon son intention, il y alla luy mesme; où estant menté à une eschelle, & considerant ce que faisoient les assiegez (qui ne songeoient qu'à abandonner la muraille de la ville, & se retirer dans un fort qu'ils y avoient faict au mitan, pour leur servir de retraicte) il se descouvrit plus qu'il ne devoit, & une mousquetade qui donna contre une pierre en fit rejaillir des esclats si rudement contre le front dudit sieur de la Nouë, que ce coup le fit tumber à la renverse de dessus l'eschelle, dans laquelle sa jambe où il avoit esté bleissé aux faux-bourgs Saint Martin, durant le siege de Paris (ainsi que nous avons dit) demeura empeschée, ce qui luy fit recevoir de grandes douleurs, pource qu'elle

n'estoit pas encores bien guarie. Relevé & porté en son logis, estant pansé très-mal de la blessure qu'il avoit receue à la teste par l'esclat de ceste pierre, il s'y engendra une contusion, dont il mourut peu de jours après. Les assiegez sçachans sa blessure reprirent cœur, & au lieu qu'ils songeoient d'abandonner la ville, ils s'encouragerent tellement à la deffence de leurs murailles que les Royaux furent contraincts de lever ce siege. Ainsi mourut M. François de la Nouë, que les Espagnols, les Lorrains, & les Ligueurs qui l'avoient cogneu, ont tenu pour un grand & prudent Chevalier. Le Roy d'Espagne mesme le tenant son prisonnier long temps, & estant comme contrainct de le rendre en eschange du Comte d'Egmont, (qui estoit l'un des principaux Seigneurs du Pays bas) ne voulut consentir sa liberté, qu'il ne luy eust juré de ne porter les armes contre luy; & qu'il n'eust les Ducs de Lorraine & de Guise pour cautions de ceste promesse. Ce Roy que ses Historiens disent avoir esté plus puissant d'hommes & plus grand terrien que le Turc, ne ressembloit pas en cela à Bajazet, lequel dit au Comte de Nevers fils du Duc de Bourgogne, & aux autres grands Seigneurs de France, lesquels il avoit pris à la bataille de Nicopoli, & s'en vouloient revenir en France après avoir payé leurs rançons, *Jean si je faisoie doute, &*

1591. *je vouloie avant ta delivrance je te feroie jurer sur ta foy & sur ta loy que jamais tu ne l'armeras contre moi, ne tous ceux qui sont en ta compagnie. Mais n'enny. Ce serment à toy, n'à eux, ne feray jà faire: mais je vueil quand tu seras venu & retourné par delà, & il te vient à plaifance que tu assembles ta puissance, & viennes contre moy, Tu me trouveras toujours tout prest, & appareillé à toy & à tes gens recueillir sur les champs, par bataille, & ce que je di, di-l'ainfi à tous ceux, à qui tu auras plaifance de parler: car assez suis-je pour faire armes & toujours prest, & de conquerir avant.*

Le Roi d'Espagne ne fit pas de même à l'endroit du sieur de la Noue, car auparavant que de consentir sa liberté, il voulut des cautions, affin qu'il ne portast plus à l'advenir les armes contre luy. Celui qui fit l'Epitaphe de ce vaillant Chevalier dit,

*Qu'il brava ses prisons, & parmy ses catenes
Qu'il orna de lauriers, les horreurs de ses peines.*

Aussi deux heures auparavant sa blessure devant Lamballes, ainsi qu'il passoit dans un jardin, il prit deux petites branches de laurier, & estant monté dans sa chambre sans autre compagnie que de ses domestiques, s'approchant de la table sur le bout de laquelle estoit ses armes, il print

un cousteau , & ayant emmenuisé l'une de ses branches il la mit à son armet au lieu de panache : cependant qu'il faisoit cela le sieur de Montmartin gouverneur de Vitré entra dans la chambre pour parler à luy , mais le voyant seul près de la table , pensant qu'il fist quelques desseins , ne le voulant destourber , il print un des domestiques dudit sieur de la Nouë , avec lequel il s'approcha de la cheminée , & entrèrent en devis. Monsieur de la Nouë ayant paré son armet de lauriers , se tourna , & advisant ledit sieur de Montmartin , s'avança vers luy , & luy dit , qui vous pensoit là mon cousin ; j'attendois votre commodité pour vous parler , dit le sieur de Mont-Martin , ne voulant vous interrompre ; à ce que je faisois (repliqua le sieur de la Nouë) vous y pouviez bien : puis s'approchant de la table , il luy monstra son armet entouré de lauriers & luy dit : Tenez mon cousin , voylà toute la recompense que vous & moi esperons , suivans le mestier que nous faisons : Belle parole , & digne d'un Gentil homme , qui avoit le courage magnanime. Aussi ceux qui sont nais à l'honneur , n'ont point de souhaits plus ardens ne plus ordinaires , que d'employer leurs vies en de belles & vertueuses actions , affin que leur nom demeure à la postérité immortel dans les Histoires.

Durant sa longue prison , luy qui n'avoit autre

1591. sujet pour ses devis ordinaires que la recherche de ce qui pouvoit reſtablir l'Eſtat de la France, & meſme de la Chreſtienté, en ſa premiere dignité, compoſa pluſieurs beaux diſcours politiques & militaires, leſquels on mit en lumiere peu après ſa liberté, afin que les Princes Chreſtiens delaſſans leurs diſiſions priſſent réſolution de ſ'unir enſemble pour faire la guerre contre les Princes Mahumetiſtes : a la fin deſquels diſcours il faiſt auſſi de très-belles obſervations ſur pluſieurs choſes advenues en France, aux trois premiers troubles où ce Seigneur s'eſtoit trouvé. Les journées de Luſſon, & de Senlis, deſquelles il eut la conduite, teſmoignent aſſez l'expérience militaire qu'il s'eſtoit acquiſe. M. Odet de la Noue ſon fils eſtant ſorty au mois de Fevrier en ceſte année de ſa longue priſon du chateau de Tournay où il avoit eſté depuis l'an 1584, qu'il fut pris par les Eſpagnols en allant d'Anvers à Lilloo, penſant venir voir ſon pere en Bretagne, receut les nouvelles de ſa mort en Anjou; & au lieu qu'il penſoit ſe conjourir avec luy pour ſa liberté, il n'arriva que pour luy faire faire les derniers offices qu'il luy devoit.

Quant à la deſſaïcte des habitans d'Orleans au commencement de ce mois d'Aouſt, elle advint de ceſte façon. Nous avons dit que Monſ

1591.
 fleur de la Chastre après le siege de Chartres voyant que le Roy repassoit la Seine, avoit renvoyé les Lansquenets & le régiment de Vaudargent au Duc de Mayenne pour leurs insolences; ces deux regimens partis, ledit fleur de la Chastre retourna en Berry, & laissa le fleur Dragues de Commene à Orleans, & quelques gens de pied logez aux villages à une lieue près. Le fleur du Coudray avec son régiment estant logé sur le bord de la riviere de Loire du costé de la Magdelaine, se trouva investy en un matin, par les sieurs d'Antragues & de Montigny qui avoient assemblé leurs garnisons de Blois, de Boisgency, & de quelques endroits de là autour. Ceste nouvelle venuë au Maire d'Orléans, il la porta soudain au fleur de Commene, lequel ne se voyant pour lors aucunes forces de cavalerie, les uns estant avec ledit fleur de la Chastre en Berry, les autres estans allez par diverses petites troupes de 15 ou vingt chevaux courir par la Beausse, le Mayne, la Touraine & autres provinces voisines, pour y prendre des prisonniers & des butins où ils s'estoient déjà affriandez; tout ce que ledit fleur de Commene put faire, ce fut de faire monter à cheval cinquante volontaires, pour avec eux donner une alarme aux Royaux, tascher de les attirer à luy, & bailler moyen audit fleur du Coudray de sortir, couler au long

1591. de la riviere, & gagner la ville à sauveté: que cependant on luy envoyeroit trois ou quatre bateaux pour le faire passer l'eau, ou s'en servir ainsi que bon luy sembleroit; ledit sieur de Commene, mesme pour favoriser sa retraicte fit border de ce costé là la courtine de mousquetaires & harquebusiers, & fit pointer quelques canons sur son chemin: puis ayant mené quand & lui cinquante harquebusiers des mieux aguerris des habitans, il alla plus de la moitié du chemin où estoit logé le Coudray: mais ses coureurs luy ayans rapporté que les Royaux les avoient descouverts, & s'estoient mis à les suivre, il logea ses harquebusiers derriere une haye le long du grand chemin, & s'advançant luy mesme pour recognoistre, il vit la cavalerie royale venir droict à luy, qui estoit ce qu'il desiroit: estans approchez les uns & les autres d'un tir de pistolet, les Royaux ne s'advancerent ayans entreveu au travers du plus clair des hayes lefdits harquebusiers qu'ils pensoient estre en plus grand nombre: ce qui les fit tourner visage, affin de les attirer hors de cest endroict. En ces entrefaiçtes grand nombre des habitans d'Orleans sortirent avec leurs armes & suivans sans commandement ledit sieur de Commene, arriverent à la Madeleine: Commene jugeant de l'évenement de ceste sortie d'habitans, leur manda qu'ils eussent à se retirer, & leur

envoya protester que s'ils ne s'en retournoient il les tenoit pour perdus : il eut beau les advertir de leur salut, ils respondirent au Capitaine Duneau, qu'ils vouloient voir les Maheustres (ainsi appelloient-ils les Royaux) aussi bien que les autres. Ces habitans s'advançans à grands pas, arriverent où estoit ledit sieur de Commene à la teste d'un grand champ d'où ils virent à l'autre bout les Royaux à descouvert; & les ayans apperceus descocher à eux, ils changerent si bien d'avis & de contenance, que pensant regagner la Magdelaine pour y tenir ferme, les Royaux leur passerent sur le ventre, tuerent les uns, firent prisonniers les autres : & ledit sieur de Commene & sa cavalerie, avec quelques uns desdits habitans des moins avancez, furent contrains de prendre la course pour se sauver à toute fuite dans Orleans. Voilà comment l'opiniastreté de ces habitans fut cause de leur ruyne, & de la defroute du sieur de Commene : ainsi qu'il adviendra toujours à quiconque se meslera à la guerre avec les habitans des villes hors de leurs murailles, & tout autre sorte de menu peuple : Par ce qu'estans sans experience, crainte & obéissance en la discipline militaire, ils se persuadent de loin des rodomontades, & chimeres estrangeres & ridicules. Mais incontinent qu'ils voyent arriver le moindre evenement contraire, la peur leur saisit

1591. tellement les esprits, qu'il ne peuvent plus concevoir de raison, ny n'ont recours qu'à la fuite, laquelle ils s'imaginent leur estre aussi loisible & assurée, que de se retirer quand bon leur semble de la rue; où d'une place publique.

Ce succez apporta de la tristesse & du deuil dans Orleans, où le peuple se mit à exclamer contre le Maire d'Armonville, quoy qu'il leur eust defendu de sortir. Et au contraire, les Royaux emmenerent en leurs garnisons grand nombre de prisonniers dont ils tirerent plusieurs rançons; & quitterent là le regiment du Coudray. Voilà ce qui s'est passé en ceste desfaicte à la Magdelaine près d'Orleans.

Pour la desfaicte & mort du Vicomte de la Guierche, elle advint de ceste façon: Nous avons dit, que toute son infanterie fut taillée en pieces dans Mont-Morillon. Tandis que Monsieur le Prince de Conty prit plusieurs petites places aux environs de Poictiers, & qu'il assiégeoit Mirebeau, ledit sieur Vicomte receut le secours que luy envoya Monsieur de Mercœur, pour tascher à traverser les heureux progresz dudit sieur Prince; parmy ce secours estoit nombre d'Espagnols: mais sur l'advis que ledit sieur Vicomte receut que le sieur de Salerne Gouverneur de Loches avoit pris son chasteau de la Guierche au pays de Touraine, duquel on enlevoit tout ce qu'il

avoit dedans , il se resolut de reprendre son chasteau , & d'y attraper ceux qui l'avoient pris ; & pour cest effect il s'achemina de Poictiers si diligemment avec toute sa cavalerie & la plus-part de son infanterie , qu'il eust executé son dessein , si Messieurs d'Abin & de la Rochepousé , avec plusieurs Gentils - hommes de ce pays - là , serviteurs du Roy , au nombre de plus de cinq cents chevaux , ne se fussent rendus à la Guierche , quand iis le virent tourner de ce costé-là : le Vicomte avec les siens le lendemain pensans y entrer , rencontrerent les Royaux en teste : & y eut là un grand combat , qui fut tellement opiniastre de part & d'autre , que le Vicomte , voyant par terre plus de trois cents des siens , & entr'autres plusieurs Gentils-hommes , & le reste branler , print la fuite pour se sauver des premiers , & passer la riviere de la Creuse au bac : mais ainsi qu'il advient d'ordinaire en ces suites qui se font de jour , les siens ne le virent pas plustost aller , que chacun en fit de même ; & la confusion fut telle pour entrer dans le bac , que plusieurs à la foule y estans entrez avec ledit sieur Vicomte , tous pesse messe , le bac estant trop chargé , quand il fut hors du bord , il coula à fond , où ledit sieur Vicomte avec ceux qui estoient dedans se noyerent : de sorte que routes ses troupes de cavalerie & d'infanterie tumberent

1591. sous la puissance des Royaux, ou se noyerent. Cinq cents Espagnols perirent en ceste desfaiete, & plus de deux cents de la cavalerie. Voilà comme le gouverneur du haut Poictou & de la Marche pour l'Union perdit ses troupes & sa vie.

Puisque nous sommes tumbz sur le Poictou, voyons ce qui s'y passa en l'armée de Monsieur le Prince de Conty, depuis la prise de Montmorillon. Apres ceste execution, & la reddition de quelques places, l'armée marcha à Chauvigny, la garnison du Chasteau estant sommée se rendit vies & bagues sauves. De là l'armée s'achemina à Dislay, chasteau appartenant à l'Evesque de Poictiers, là où son bastard demeura prisonnier en rendant ce chasteau, & fut eschangé du depuis avec le sieur du Plessis la Roche, prisonnier à Poictiers.

De là on alla à Mirebeau, qui fut incontinent investi: aux approches il y eut de belles escarmouches, en l'une desquelles fut blessé le sieur de Chastelieres Portant d'une harquebuzade au bras. La ville battue, & bresche faicte, les Royaux voulurent donner un assaut, d'où ils furent repoulsez avec perte, & contraints de séjourner en ce siege en attendant des munitions, pour faire bresche plus raisonnable; & des forces nouvelles, qu'amena audit siege Monsieur de S. Luc, à scavoir, les régimens des sieurs de Vibrac, &
de

de S. Georges : celui du sieur de la Forest Bourde-
faute s'y rendit aussi , & peu après le Marquis de
Besle-isse & sa troupe , qui venoit demander
secours à Monsieur le Prince , pour conserver sa
place de Machecou , laquelle Monsieur de Mer-
cœur se preparoit d'assaillir. 1591

Ainsi ces munitions & ces forces venues devant
Mirebeau , la batterie de nouvea recommença , &
la bresche faicte , les Royaux donnerent l'assaut si
furieusement , cependant que le sieur de Choupes
Gouverneur de Loudun faisoit donner l'escalade par
un autre endroict , que le sieur de la Jouaigniere
mit une enseigne sur la muraille : la ville em-
portée de force , tous les assiegez qui ne purent
gagner le Chasteau furent taillez en pieces. En
une sortie que firent ce mesme jour , ceux du
Chasteau , ils tuerent le sieur du Pleffis d'Ansay
gouverneur de la Ferté Bernard. Après cela ledit
Chasteau fut assiégé de tous costez ; & mit on
une bonne garde de cavalerie vers Poictiers pour
empescher le secours qui pourroit venir de ce
costé là. Les assiegez sommez derechef , respon-
dirent qu'ils estoient résolus de mourir dans ceste
place , mais la batterie ayant commencé à jouer ,
ils demanderent à parlementer , & se rendirent
armes & bagues sauves. Ceste place appartient
à Monsieur le Duc de Montpensier , il y eut
bien des brigues pour en avoir le gouvernement ,

1591. enfin Monsieur de la Rochepot, pource que le Mirebalois depend de son gouvernement d'Anjou, y fist establir le sieur Villebois pour gouverneur; dont beaucoup eurent du mescontentement. Ledit sieur de Villebois depuis (sçavoir l'année suivante) print le party de l'Union, & se mist luy & ceste place en la protection de Monsieur de Mercœur, & appella le sieur de la Perraudiere qu'il logea dans la ville, & firent fort la guerre aux serviteurs du Roy, & l'a toujours tenue jusques à ce que ledit sieur de Mercœur se soit rendu au service de sa Majesté. Ledit sieur de Villebois se couvroit de quelques mescontentemens qu'il disoit avoir receus, qu'il n'est besoin d'escrire, car ceste excuse ny autre telle qu'elle soit n'est bonne ny recevable pour faire chose préjudiciable au service que nous devons naturellement au Roy.

Après la prise de Mirebeau, Monsieur le Prince & son armée allerent loger à Vouillay en approchant de Poictiers, pour deux occasions: l'une que l'on avoit intelligence avec quelques uns de dedans qui devoient livrer une porte, ce qui ne reussit. L'autre, que le sieur de Pichery durant le siege de Mirebeau donnant avec sa troupe jusques dans les faux-bourgs de la Cueilie dudit Poictiers, y repur, & les siens firent butin, sans que ceux de la ville fissent grande deffense; ce qui fit penser audit sieur Prince qu'ils estoient

étonnez pour les pertes qu'ils avoient receues, 1591
ainsi qu'il a esté dit cy-dessus. En partant
de Chasseneuil on fit marcher l'armée en bataille
avec une coulevrine droict à Poitiers, ce qui
fut fait : mais les Royaux y trouverent dans les
fauxbourgs ceux de l'Union qui s'y estoient bien
barricadez, là où il s'attaqua une belle escar-
mouche : l'infanterie de ceux de l'Union conduite
par le sieur de Cluseaux, & la cavalerie par le
sieur des Roches Baritaut : les Royaux voyans
qu'au lieu de leur livrer une porte, l'on ne leur
tiroit que des coups de canon de la ville, &
que les fauxbourgs estoient si bien gardez, qu'il
n'y avoit esperance de les emporter, ils se reti-
rerent à Chasseneuil avec perte de quelques soldats.
Mais pensans avoir le lendemain meilleure for-
tune, l'armée vint loger au pont d'Ozence, de
l'autre costé de Poitiers, où Monsieur le Prince
ayant receu advis par quelques-uns de la ville
qu'il n'y avoit point de moyen de faire réussir
leur intention, retourna loger à Mirebeau, &
de là à Montcontour, (où la Noblesse de Poictou
print congé de luy, non sans quelques disputes,
voyans que ledit sieur Prince emmenoit hors de
leur Province les canons qu'il avoit gaignez à
Montmorillon) & puis à Montreuilbellay, d'où
il partit au mois de Septembre pour aller assieger
Seilles en Berry, à la supplication de Monsieur

1591. de Montigny , qui estoit gouverneur pour le Roy en Berry & au Blezois. .

Au commencement du mois d'Aoust les gens de guerre que nous avons dit que l'on levoit en Italie , passerent les Monts : les Espagnols & les Italiens destinez pour la Flandre les avoient passez les premiers , & demeurent quelque temps en Savoye pour le service du Duc , lequel non-obstant la route que les siens reçurent à Esparon de Pallieres , ne laissa estant de retour d'Espagne de faire continuer le siége de Berre , qui se rendit aussi au commencement de ce mois au Comte de Martinengue , dit Malpaga. Les Seigneurs de la Valette & Desdiguieres ne pouvans secourir ceste place pour les diverses occurences qui arriverent en ce temps-là ; car ledit fleur Desdiguieres fut contraint d'aller reconnoistre l'armée du Pape que conduisoit le Duc de Montemarcian , laquelle passoit les monts , ce qu'il fit afin de l'empescher de ruyner la vallée de Graisivodan , ny de s'y loger , & principalement pour reconnoistre ceste armée , & en donner advis au Roy ; ce qu'il fit , & la reconnut en une prairie auprès de Montmelian , ou avec trois cents chevaux , il les fit attaquer , & les reconnut s'estans mis en bataille ; l'avantgarde conduite par Gaëtan , la bataille par le Duc de Montemarcian general de ceste armée , l'arrieregarde par Apio Conti.

En ceste escarmouche il fut tué d'une part & d'autre 25 foldats ; mais un vent & une tempeste s'estant eslevee , l'armée du Pape s'achemina pour passer le pont de Lizere , sur lequel la violence du vent fut si grande , qu'elle enleva plus de cinquante foldats dans l'eau , qui s'y noyerent , & de là elle s'alla loger à Chambery & aux villages des environs , où elle demeura quelques temps pour se rafraischir. Aussi les Suisses que l'on avoit levez pour le Pape l'y vindrent joindre , afin d'estre plus forts si on les vouloit attaquer en leur passage ; puis tous ensemble , avec les forces cy-dessus dites que l'on envoyoit en Flandre , allerent passer le pays de Bresse , & entrerent en la Franche-Comté , pour se rendre en la Lorraine , ainsi que nous dirons. Mais quant au sieur Desdiguieres , n'ayans forces bastantes pour les forcer , les ayans seulement recognus , il s'en retourna vers la Provence ; où la prise de Berre pour le Duc de Savoye , lequel avoit mis dedans pour gouverneur , Alexandre Vitelly , fut cause du mescontentement de la Comtesse de Saux contre ledit Duc , car elle desiroit y en mettre un à sa devotion , pour jouir à sa volonté du profit des Salines ; ne pensant pas que ledit Duc luy deust refuser cela , veu l'obligation qu'il lui devoit à cause qu'elle avoit pourchassé l'establissement de ses affaires en la Provence. Ce mescontentement

1591. fut en partie cause de la ruyne des affaires du Duc de Savoye en ces quartiers-là.

Cependant que le sieur de la Valette assiegeoit Gravaison, Monsieur Desdiguieres alla surprendre Lus, & de là s'en alla enjarrer de Corbon qui est à deux mousquetades de Dignes, qu'il desseignoit d'assieger, quand il receut advis, que le Duc de Savoye avec les nouvelles forces d'Italie qu'il avoit receues, conduïtes par les Comtes de Beljoyeuse & Rangon, assembloit une armée de sept mille harquebuziers, & de huit cents maistres, & se preparoit pour assieger Grenoble: mesme que déjà D. Amedée, D. Olivera, & le Marquis de Trevic avoient assiegé Morestel, qui estoit un fort que ledit sieur Desdiguieres avoit fait faire depuis peu, pour couvrir Grenoble du costé de Savoye.

Sur cest advis ledit sieur Desdiguieres changeant de délibération, au lieu d'assaillir Dignes, se resolut de secourir Morestel; & pour cest effect le vingt-cinquiesme d'Aoust partit de Provence, afin d'assembler les Royaux du Dauphiné: ce qu'il fit en telle diligence, que luy se trouvant à Grenoble le douziesme Septembre, il assemblea deux mille sept cents harquebusiers & trois cents maistres, qu'il logea aux environs: ce qu'ayant esté sceu par les Savoyards, ils se retirerent d'autour de Morestel, & se logerent à Pontcharâ une demi-

lieue plus loing, où ils se retrancherent & barra- 1592.
derent, en intention de s'y deffendre.

Le sieur Desdiguieres n'ayant pu partir de Grenoble que le leiziesme de ce mois, (à cause d'un caterre qui l'y retint quatre jours malade), estant arrivé en la petite armée royale, & lui ayant esté rapporté que le jour d'auparavant le sieur de Bellier avec quelques harquebusiers à cheval, avoit enfoncé la garde d'une compagnie de cavalerie de Savoyards, laquelle il avoit entierement desfaicte, & mesme que les sieurs de Mures & de Morges, en voulant recognoistre la garde de l'armée Savoyarde, estoient entrez pesse-messe dedans, & l'avoient jettée sur les bras de ceste armée; en toutes lesquelles deux charges on avoit gaigné de bons chevaux, il voulut lui-mesme recognoistre leur logis, & considérer l'assiette du lieu; ce qu'il fit le lendemain, avec une telle experience militaire, que le soir mesme il fit le dessein sur une feuille de papier, comme il devoit ranger les siens, suyvant ce qu'il avoit prejuge que ses ennemis ordonneroient leur armée; laquelle, à cause du lieu, se trouva rengee le lendemain dix huitiesme, ainsi qu'il l'avoit premedité: l'ordre en estoit tel. Sa teste estoit tournée vers Grenoble; à la main gauche estoit son infanterie sur un costau de vignes en rond, au dessous du chasteau de Bayard; à sa main droite la riviere de l'Isere: & entre ladite riviere & le

591. costau sa cavalerie en trois escadrons dedans les prez proches de la maison du sieur de Bernin. Et au devant de ceste cavalerie, environ quarante maistres avancez en un champ plus relevé que les prez, ausquels on ne pouvoit aller dudit champ qu'à la file, y ayant un vallon ou precipice qui empeschoit les Royaux d'aller à eux en baraille.

Les Savoyards s'estoient mis en cest ordre, parce que de loing ils avoient descouvert la troupe dudit sieur Desdiguieres venir à eux. Les Royaux estans arrivez à deux mousquetades du champ de bataille de leur ennemy, on fit faire alte en un bas près la riviere, où ils estoient couverts d'arbres, à fin de n'estre recognus. Cependant le sieur de Prabaud avec quinze cens harquebusiers suivoit le costau à main droite, en deux troupes, dont l'une tenoit le haut, pour faire déloger ceux qui occupoient le costau, & l'autre suivoit le chemin au bas, pour faire quitter l'infanterie qui favorisoit la cavalerie de Savoye. Et en attendant que ledit sieur de Prabaud s'avançast, le sieur Desdiguieres fit paroistre quelque infanterie & cavalerie sur le champ où estoit la garde de l'ennemy. Et peu de temps après ceste cavalerie, qui n'estoit pas plus de vingt maistres, conduits par le sieur de Verace Lieutenant de la compagnie du sieur de Briquemaud, alla droit à la dite garde, qui ne voulut point attendre, mais quitta sa place pour se jeter au gros.

Le sieur Desdiguieres voyant ceste contenance, 1591.
 & que d'ailleurs son infanterie avoit commencé à esbranler celle de son ennemy qui estoit sur ledict costau, il fit monter ses troupes sur le champ de bataille qu'il avoit choisi, qui estoit celuy mesme où la garde des Savoyards estoit auparavant posée, & sur le champ rangea son armée en ceste façon. L'infanterie conduite par le sieur de Prabaud tenoit la main droite, comme il a esté dit. Le sieur de Mesplais, avec un bataillon d'infanterie, la main gauche sur le bord de la riviere. La cavalerie au milieu, rangée en trois escadrons se suivans l'un l'autre, sans comprendre les coureurs en forme d'avant-garde commandée par le sieur de Briquemaud. L'escadron qui le suivoit de prez, conduit par les sieurs de Mures & de Morges. Le deuxième, la cornette dudit sieur Desdiguieres conduite par le sieur de Poligni. Et le dernier c'estoit la cornette blanche accompagnée de cinquante deux Maistres couverts, & toutesfois paroïssient pour cinq cents maistres, parce qu'il y avoit à la queue six vingts harquebusiers à cheval, & les valets ayans tous l'espée à la main. Ce qui donna beaucoup d'effroy aux Savoyards. A la main gauche il y avoit un bataillon d'infanterie pour favoriser ladite cornette blanche, qui servoit d'arrieregarde.

Ainsi rangez en mesme temps que l'escarmou-

1591. che s'eschauffoit entre l'infanterie d'une part & d'autre, & que celle des Savoyards commençoit à quitter son logis, les Royaux chargerent la cavalerie Savoyarde, qui au premier abbord fit assez belle contenance, & soustint ceste charge, puis poussa un peu l'avantgarde royale, qui se voyant soustenuë rompit les Savoyards qui avoient mis tous leurs escadrons en un pour faire mieux leur retraicte. Toutesfois ils firent encore un tour dedans les prez de la maison du sieur de Bernin, & attendirent l'avantgarde royale de la longueur de la lance. Mais peu après ils commencerent à fuir, & continuerent estans poursuivis jusques à Montmelian, où les fuyards ne se retirerent tous, parce que les uns furent tuez sur la place, & les autres s'en allerent à vau de route vers la Rochette, Aiguebelle, Miolans, & dedans les bois.

Le nombre des morts fut de deux mille cinq cents : les Royaux y gaignerent plus de trois cents chevaux ; plusieurs Capitaines, Lieutenans, & Enseignes prisonniers : dix-huict drapeaux porrans la croix rouge, & une cornette y furent aussi prins.

Le sieur Amedée se sauva à Miolans, les sieurs Marquis de Trevic & Olivera furent perdus dedans les bois l'espace de trente-six heures, & depuis se sauverent à Montmelian. Les bagages demeurerent aussi pour butin aux Royaux.

Le 19 deux mille Romains & Milanois qui s'estoient sauvez dans le chasteau d'Avalon avec le Comte Galeotte de Beljoyeuse leur Chef, s'estans rendus à discretion, la furie des soldats ne put pardonner à six ou sept cents d'iceux qui furent taillez en pieces, & le reste avec le baston blanc mis en lieu de seureté par ledit sieur Desdiguieres, sous les promesses qu'ils firent de se retirer en leurs maisons, sans jamais faire la guerre contre le Roy. 1591.

Ceste victoire fut signalée, pour ne s'y estre perdu aucun homme de marque des Royaux. Et après la recherche faite par les compagnies, il se trouva un cheval leger du sieur de Briquemaud, & deux soldats morts, le sieur de Vallouze, & deux soldats blecez.

Le butin que firent les Royaux se monta à plus de deux cents mille escus, la plus grande partie en chaînes, bagues, or, argent monnoyé, vaisselle d'argent, riches accoustremens, & en chevaux & armes.

Les Royaux disoient qu'il sembloit que la mémoire de ce grand Capitaine, le Chevalier de Bayard, en son temps si affectionné à la France, n'avoit voulu permettre que ses anciens ennemis receussent autre traictement à la veue d'une maison que luy-mesme avoit fait bastir.

Si ceste infanterie Italienne fut si mal traic-

1591. tée en Savoye par les armes, les incommoditez du temps, & les maladies ne ruinerent pas moins celle de l'armée du Pape, laquelle étant arrivée à Lion le Saunier en la Franche-comté, le Duc de Monte-marcian general d'icelle, & Pierre Gaëtan, son Lieutenant, se prirent tellement de paroles, que sans l'Archevesque Matteucci, qui faisoit l'office de Commissaire general en icelle, ils en fussent venus aux mains l'un contre l'autre : tellement que Gaëtan pour le respect du Pape, fut conseillé de se retirer de ceste armée, ce qu'il fit, & prit son chemin pour s'en retourner en Italie par le pays des Suisses, là où il fut arrêté à Toffano par quelques Colonels Suisses, sur le pretexte qu'il leur estoit deu nombre de deniers pour le service qu'ils avoient fait l'an passé en France, dont le Cardinal Gaëtan son oncle, y étant Legat & Chambellan de l'Eglise, leur avoit respondu ; & fut contraint avant que d'estre mis en liberté, assseurer lesdits Colonels de leur deu. Du depuis le depart de Gaëtan l'armée du Pape se diminua de jour en jour : De la Franche-comté elle vint à Verdun, où le Duc de Mayenne après l'evenement du siege de Noyon s'estoit venu rendre avec le Duc de Lorraine, pour tascher d'empescher l'armée du Roy, qui luy venoit d'Allemagne, d'entreprendre sur la Lorraine.

Le Duc de Monte-marcian arrivé auprès de Verdun, les Ducs de Lorraine & de Mayenne avec Camille Capizzucchi, qui conduisoit lors les gens de guerre du Roy d'Espagne, lesquels estoient au party de l'Union, allerent bien accompagner le rencontrer, & fut receu d'eux avec beaucoup de demonstrations de contentement. La monstre de ceste armée fut faicte à trois lieuës de Verdun : pour la cavallerie elle estoit en belle ordonnance & pouvoient estre mille bons chevaux ; mais pour l'infanterie elle estoit en si pauvre estat que les chefs desiroient qu'elle pût estre en Italie, car la plus-grand part estoient affligez de flux de sang, d'autres de fievres pestilentieuses dont ils moururent la plus-part. Ces maladies leur estant procedées de manger des fruiçts qui n'estoient pas meurs, car ils avoient eu necessité de vivres. Après ceste monstre l'on fit passer ceste armée au travers de Verdun, & la fit on loger en des bourgades proches delà, où chascue soldat receut deux escus pour teste, & y demeurèrent jusques sur la fin d'Octobre, que les nouvelles de la mort du Pape furent venues, ce qui acheva de ruiner du tout ceste armée. Cependant qu'elle estoit logée auprès de Verdun, le Roy qui estoit venu à Sedan, les alla convier de venir à l'escarmouche, ainsi que nous dirons, mais que nous ayons dit comment

1591. le Roy alla recevoir le Prince d'Anhalt & son armée d'Allemands aux plaines de Vandy.

Nous avons laissé le Roy sur la fin du mois d'Aoust qui festoyoit le Comte d'Essex dans Noyon, pendant qu'il se preparoit pour aller recevoir l'armée des Allemands, ce qu'il pensoit faire avec toute son armée : mais le siege de Pierrefons tirant en longueur, il fut nécessité de l'y laisser sous la conduite du Marechal de Biron, auquel il commanda que si tost qu'il auroit pris ceste place, qu'il s'acheminast en Normandie pour faire la voye au siege de Rouen qu'il avoit résolu de faire. Mais il advint du siege de Pierrefons tout autrement qu'il ne pensoit ; car après que ledit sieur Marechal de Biron eust esté trois semaines devant ce chasteau, & tiré huit cents coups de canon, sans y avoir pu faire bresche d'un pied seulement, il leva le siege, & s'en alla vers la Normandie, ainsi qu'il sera dit ci-après. Quant au Capitaine de Rieux, il devint si insolent pour avoir soustenu ce siege, qu'il se mit à exécuter de telles cruautés sur les Royaux, qu'estant pris quelques temps après par ceux de Compiègne, ils le pendirent. Il estoit parvenu de peu, n'estant au commencement de sa fortune qu'un petit commis aux vivres ; mais il devint depuis Capitaine de gens de cheval, & redouré : ce que je dis afin que ceux qui liront ceste

histoire à l'advenir, ne pensent pas que ce Capitaine de Rieux fust de la noble maison de Rieux en Bretagne, ni parent de Monsieur de Rieux qui estoit Marechal de l'armée Royale: non plus que ceux qui ont aussi appelé le Capitaine sainct Paul, Monsieur de S. Paul, car on ne doit penser que ce Capitaine fust de l'ancienne maison des Comtes de S. Paul dont porte aujourd'huy le nom le puisné de la maison de Longueville, mais estoit fils d'un qui avoit eu charge de la despenſe du feu ſieur de Bauvais Nangis, lequel s'estoit avancé par les armes du vivant feu Duc de Guise, ainsi que celui qui faict le Traicté des causes de la prise des armes en Janvier 1589, le rapporte.

Le cinquiesme de Septembre Monsieur de Montpensier arriva à Noyon: nous avons dit qu'après la levée du ſiege de Paris le Roi le renvoya en Normandie, là où il tint long temps aſſiegé Avranches, qui enfin se rendit à luy. D'austre costé le Chevalier de Grillon pour l'Union pendant ce ſiege ſurprint Honfleur, ſur la fin de Fevrier. Bref, tant d'un party que d'autre, ce n'estoient qu'entreprises, que ſurprises, que rencontres, où ceux qui estoient victorieux un jour, estoient quelquesfois deffaits le lendemain. Ledit ſieur Duc de Montpensier ayant laissé son armée en la Normandie vers Caen, pour y empêcher les

1591. entreprises de ceux de l'Union, vint trouver le Roy seulement avec son train, sa compagnie d'hommes d'armes, & ses gardes, afin de l'accompagner en son voyage de Sedan.

Le quinzième dudit mois le Roy partit de Chauny, pour aller recevoir ses Reistres. Les compagnies qui estoient avec luy, estoient sa cornette, ses chevaux legers sous la conduite du sieur de Givry; celles du sieur de la Curée, de Pralin, de Malivaut, & de Largerie, avec celle dudit sieur Duc de Montpensier; tout cela pouvoit faire huit cents bons chevaux, & trois cents harquebusiers à cheval, tant de gardes du Baron de Biron que des garnisons de Picardie, & le Régiment de Saint Ravy, qui s'y joignirent. Ainsi le Roy laissant le Marechal de Biron devant Pierrefons, avec la plus grande part de son armée, partit de Chauny, & vint passer si près de la Fere par la faute de la guide, que ceux de dedans tirerent sur luy plus de soixante coups de canon, sans que nul des siens en fut offensé; puis laissant Laon à la droite, il vint coucher à Crescy, & le lendemain à Poliot en Thierafche, d'où le Roy alla à la Capelle, tandis que ses troupes s'avancerent à Rumesnil, & de là à Maubert-fontaine, où il les vint retrouver, & changea dans ceste place ceux qui y commandoient (qui estoient trois soldats, lesquels avoient tué leur Gouverneur qui tenoit
pour

pour l'Union), pour ce qu'il ne s'asseuroit pas beaucoup de leur fidelité. Le 20., le Roy logea à trois lieuës de Mezieres, & le lendemain à la Cassine, maison forte appartenant à Monsieur de Nevers, où il estoit lors, & assiegeoit le fort chasteau de Haumont, lequel luy appartenoit, distant d'une lieuë de la Cassine, & de quatre de Sedan. Sitost que Monsieur de Nevers sceut que le Roy venoit, il alla au devant de luy avec tous les Seigneurs de son armée, & l'ayant acconduit dans la Cassine, il y traicta magnifiquement sa Majesté, & tous les Princes & grands Seigneurs de sa suite. Au souper, le Roy estoit seul à sa table, servy comme de coustume; en l'autre table, qui faisoit un angle droit, estoient d'un costé Messieurs les Ducs de Montpensier & de Nevers, les Seigneurs de la Guiche, le Baron de Biron, & de Larchant: de l'autre estoient Messieurs de Longueville & Comte de S. Pol, les Seigneurs de Grandmont, Comte de Brienne, Vicomte d'Auchy, la Chapelle aux Ursins & autres Seigneurs.

Le vingt-troisiesme, le Roy entra dans Sedan, où il fut honorablement receu par Mademoiselle de Bouillon & par les habitans: toutes les pieces tant du chasteau que de la ville, furent deslachées en signe de rejouissance, puis firent jouer une infinité de petards. Le lendemain, Monsieur le Vicomte de Turenne arriva à Sedan, & alla trouver le Roy au

1591. jeu de paulme où il jouïoit, auquel il asseura que son armée estrangere estoit à une journée prez.

Cependant ceux de Mouzon (qui est à deux lieuës au-dessous de Sedan vers la Lorraine, & qui s'estoient toujours tenus neutres) furent sommez de se rendre: le Gouverneur qui estoit dedans les y vouloit contraindre, mais ils le mirent dehors, & envoyerent leurs Deputez vers le Roy, le supplier qu'ils demeurassent neutres, ce qu'ils obtindrent moyennant dix mille escus.

En mesme temps ceux d'Attigny, petite ville qui appartient au Chapitre de l'Eglise de Reims, dans laquelle il y avoit forte garnison qui s'entretenoit de courses & de picorées, tenant tout le pays en leur subjection; intimidéz de l'armée estrangere, qui n'estoit qu'à une lieuë d'eux, & du Roy qui estoit prochain, abandonnerent cestè ville, les uns se sauvant à RetHEL, qui n'en est qu'à quatre lieuës, les autres à Reims: les premiers de l'armée du Roy qui y entrerent furent le sieur de Ruart & sa troupe, lesquels y trouverent bien de quoy gagner. Ceux de l'Union abandonnerent aussi un autre fort nommé Givry: du depuis toute l'armée alla loger à Attigny. Le Roy mesme y fut le vingt-septiesme, pour aller voir son armée d'Allemands, où il vit un beau mesnage dans cestè ville; car après avoir esté pillée, les soldats mirent la plume de tous les lits au vent. Ce qui y estoit demeuré

entier, estoit quantité de bleds, d'avoines & de foins, desquels oultre le dégast que l'armée fist, Monsieur de Nevers en fit serrer quatre cents muids de grain dans la Cassine. 1591.

Le dimanche 29, jour de Sainct Michel, l'armée estrangere parut aux plaines de Vandy en bataille rangée, qui faisoient nombre de seize mille combattans, tant Reistres que Lansquenets, sous la conduite du Prince d'Anhalt, avec quatre pieces de canon, & plusieurs autres petites pieces. Le Roy accompagné de sa Noblesse, les alla recevoir, où, en signe de rejouissance, ces estrangers firent jouer toutes leurs pieces par plusieurs fois avec une si grande dexterité, qu'un coup n'attendoit pas l'autre, tant ils estoient prompts à les recharger. Les Reistres paroissoient en quatre gros ostz, & les Lansquenets en quatre autres, & avoient leurs pieces devant eux: la forme de leur bataille estoit en demy-cercle. Le Prince d'Anhalt avoit son bataillon composé de cinq cornettes & sa colonelle, desquelles sa colonelle estoit de cinq cents Reistres, les autres chacune de trois cents, qui revenoit en tout à deux mille cent chevaux. Le Baron d'Orthnaw avoit son bataillon composé de trois cornettes, desquelles sa colonelle estoit de cinq cents chevaux, les deux autres chacun de trois cents, qui revenoit à onze cents chevaux. Le Comte de Creange avoit semblablement trois

1591. cornettes, & pareil nombre d'hommes. Roquendolf, leur Marechal de camp, avoit semblables troupes, qui faisoient cinq mille cinq cents Reistres : oultre ce, y avoit huit cornettes de Gentils-hommes Messins, qui estoient venus avec la permission des Princes d'Allemagne, sous la conduite de deux Colonels Frent & Istirke, qui faisoient quelques cinq cents hommes, ayant leurs cornettes estroittes, ressemblantes aux guidons des François, sinon qu'elles n'estoient pas fendues ; armez à la Françoisise, & quelque soixante - dix maîtres sous chaque cornette. L'Infanterie estoit conduite sous quatre Colonels : sçavoir, il y avoit le regiment du Comte d'Huicq, qui depuis est mort de maladie au siege de Rouën, composé de neuf enseignes ; chaque enseigne de trois cents cinquante hommes : de sorte qu'ils faisoient monstre de trois mille cinq cents hommes. Le regiment de Lanty, qui estoit de pareil nombre d'enseignes & d'hommes, qui joints revenoient à sept mille hommes : oultre ce, il y avoit deux regimens sous la conduite de Rebouts & du Temple, qu'ils avoient amenez à leurs propres cousts & despens, qui estoient de quelque neuf enseignes, & joints ensemble faisoient quelque deux mille cinq cents hommes, ou trois mille.

Le Roy alla d'escadron en escadron pour les recognoistre mieux, aussi affin d'estre veu d'eux, &

après-avoir embrassé les Colonels tant des Reistres 1591.
que des Lansquenets, & les avoir bien-veigniez &
remercié de leur bon office envers sa Majesté, des-
cendit en la tente du Prince d'Anhalt, où la colla-
tion luy fut preparée : cependant l'armée demeura
en bataille jusques à une heure avant la nuit.

Le lendemain sa Majesté voulut esprouver si les
Ducs de Lorraine, de Mayenné & de Monte-mar-
cian avec sa cavalerie Italienne, qui estoient à Ver-
dun, avoient envie de faire quelque escarmouche,
& pour cest effect prit quatre mille chevaux, tant
des Reistres nouvellement arrivez, & des vieux
Reistres qui estoient sous la conduite de Dam-
martin, que des François; avec ceste troupe il alla
jusques auprès de Verdun, où les Italiens estoient
logez. Le Roy s'estoit mis avec les chevaux legers,
qui marchaient les premiers, & rencontrèrent dans
un village en un fonds, une compagnie de gens-
d'armes Italiens, lesquels appercevant les Royaux
s'enfuirent vers Verdun, & donnerent l'alarme à
toutes les autres troupes : sept de ceste compagnie
d'Italiens ne voulurent fuir avec leurs autres com-
pagnons, ou pour le moins avant que ce faire ils
eurent envie de tirer le coup de pistolet. Sa Majesté
les voyant deliberez, envoya contr'eux les sieurs de
Pralin & de la Curée, avec deux chevaux legers de
leurs compagnies : puis après le sieur de Largerie,
qui faisoit le cinquiesme, lesquels firent si bien,

1591. qu'ils tuèrent chacun leur homme, & emmenerent les deux autres Italiens prisonniers & blesez. Le Roy voyant que ses ennemis s'estoient retirez dans Verdun, il retourna de ceste corvée à Attigny, le 2 d'Octobre, & le sixiesme il alla pour voir la batterie & l'assaut que Monsieur de Nevers vouloit faire donner à Hautmont, qu'il tenoit toujours assiégré. Après que l'on eut tiré quelques coups, sa Majesté voulut luy mesme pointer le canon, & fit donner au milieu du portail : ce coup fut si heureux, que le Capitaine, le Lieutenant & l'Enseigne en furent tuez, ce qui bailla une telle espouvante aux assiegez, qu'ils monstrent un chapeau sur la muraille pour signal qu'ils vouloient parlementer. La composition fut qu'ils rendroient la place, & que ceux qui voudroient prendre le party du Roy auroient leurs armes ; & les autres qui ne voudroient le prendre s'en iroient avec un baston : on tenoit que s'ils eussent enduré l'assaut, que le Roy y eust bien perdu des hommes, pour ce que ce lieu est du tout inaccessible,

L'unziesme de ce mois sa Majesté retourna de Baionville où il estoit logé, à Sedan, là où il fit accorder le mariage d'entre Monsieur le Vicomte de Turenne. & Mademoiselle Charlotte de la Mark, Duchesse de Bouillon, & Princesse souveraine de Sedan. Nous avons dit cy dessus comme après la mort du Duc de Bouillon, &

du Comte de la Mark ses freres, le Duc de Guise luy faisant la guerre esperoit la faire avoir à son fils pour femme; mais qu'après les Baricardes de Paris, le Duc de Lorraine ayant tenu longuement assiégué Jamets par la trefve qui fut faicte en Decembre 88, entre luy & ladite Princesse, Madame d'Aramberg de la part dudit Duc proposa le mariage de Monsieur le Marquis du Pont, & de ladite Damoiselle de Bouillon, mesme que le sieur de Lenoncourt Baillif de S. Michel, fut au mois de Mars de l'an 1589, de la part dudit sieur Duc vers le feu Roy, pour le supplier de l'avoir pour agreable; ce que Monsieur de Montpensier qui estoit lors prez de sa Majesté, estant oncle de ceste Princesse, & son tuteur ne voulut consentir, esperant la faire avoir à son fils Monsieur le Prince de Dombes: la response que fit le feu Roy audit de Lenoncourt, sçavoir, qu'il esperoit aller luy mesme à Sedan dans trois mois, & pacifier tous ces differents entre le Duc de Lorraine & Mademoiselle de Bouillon, fut cause que ledit Duc de Lorraine prenant cela pour un refus, assiegea, batit & prit à composition le Chasteau de Jamets, & fit faire beauboup d'hostilitez sur les terres de Sedan, continua jusques à ce voyage icy, dont nous parlons, auquel sa Majesté, ayant promis à Monsieur de Montpensier,

1591. d'avoir le soin du mariage de Monsieur le Prince de Dombes, donna ladicte Duchesse de Bouillon à Monsieur de Turenne, affin de donner un homme au Duc de Lorraine qui le tint toujours en cervelle, & l'empescha d'entreprendre rien sur ses voisins. Ce que ledit sieur Vicomte de Turenne executa très-bien, ainsi qu'il se pourra voir à la suite de ceste histoire. Et commença le jour de devant ses nopces, par la surprise de Stenay, dont il vint heureusement à bout, préférant en ce faisant l'honneur & la gloire, à ses plaisirs particuliers. Ceste surprise de Stenay, ne fut plustost sceüe du Duc de Lorraine, qu'il envoya en diligence ses troupes autour de ceste ville pour tascher à la reprendre; mais ledit sieur Vicomte de Turenne, (que le Roy avoit fait Marechal de France, & que d'oresnavant nous appellerons Monsieur le Marechal de Bouillon) ayant fait un gros de ses gens qu'il avoit amassez pour aller retrouver le Roy vers la Normandie, fit lever ce siege; & fortifier ceste place qu'il avoit conquise, laquelle depuis incommoda fort les Lorrains.

Dez que le Roy eut accordé ce mariage, le 19 d'Octobre il vint à Bargerolles où toute l'armée estoit, & pensant aller coucher à Aubanton petite ville; les habitans fermerent les portes au Marechal de l'armée; de sorte que sa Majesté

fut contraint de retourner coucher à Rumesnil : 1591.
 mais le lendemain ayant fait avancer les Lan-
 quenets aux faux-bourgs d'Aubanton, la ville
 incontinent se rendit à discretion, & fut pillée
 pour peine de leur temerité, & d'avoir voulu
 attendre toute l'armée. De là le Roy traversant
 toujours pays arriva le 26, à Origny en Tieraf-
 che, d'où il envoya investir Vervins capitale du
 pays, & le 29 vint coucher à Fontaine-chateau
 à un quart de lieuë dudit Vervins, puis l'armée
 repassa la riviere d'Oise à deux lieuës près de sa
 source.

Ceste pauvre ville de Vervins fut beaucoup
 affligée en ceste année; car après que Monsieur
 de Longueville l'eut battuë & prise, le Duc
 de Mayenne pendant le siege de Noyon, pen-
 sant que le Roy deust lever son siege pour
 secourir ceste ville, l'assiegea, la batit, & la re-
 print. Et le Roy en ce passage l'ayant fait
 investir, le 29 de ce mois entra dedans, en
 chassa ceux de l'Union, & y mit pour comman-
 der le sieur de Monceaux, Lieutenant du sieur
 de Maley, gouverneur de la Capelle.

Le dernier d'Octobre l'armée royale se separa
 en quatre. Le Roy alla d'une traite à Noyon;
 Monsieur de Montpensier avec toute la
 maison du Roy, & la suite de la Cour alla à
 Crecy, & de là s'en alla en Normandie, Mon-

1591. sieur de Nevers demeura avec ses troupes à Ver-
vins pour s'en retourner en Champagne, ce
qu'il ne fit; & le Baron de Biron conduisant
le gros de l'armée prit son chemin entre les
rivieres de Somme & d'Oise, passant près saint
Quentin. Mais le jour de ce despartement il
advint que les Lansquenets qui estoient en plus
grand nombre que les François, & qui avoient
pensé que toutes les forces royales fussent al-
lées au devant d'eux pour les recevoir sur les
frontieres, après avoir fait une infinité de maux
par où il avoient passé (pour ce que ce pays
n'estoit pas beaucoup frumenteux, & qu'ils avoient
eu disette de pain), conclurent entr'eux au des-
ceu de leurs chefs de s'en aller, ce qu'ils tra-
merent sur l'indignation qu'ils avoient conceuë
de ce que l'on leur vouloit faire observer les
loix militaires; & bien que generalement tous
les Lansquenets ne fussent pas de ceste opinion,
si est-ce que tout le Regiment de Lanty & une
bonne partie de celuy d'Huicq, au lieu d'aller
au quartier qui leur estoit donné, rebrousserent
chemin, & tirerent vers Guise, où ils fussent
entrez avant qu'on les en eust peu empêcher,
n'eust esté deux compagnies qui avoient esté
commandées d'entrer en garde au quartier de
Monsieur le Baron de Biron, lesquelles y estant
entrées deux heures avant jour, plièrent leur

bagage, arracherent par force des mains de leurs Capitaines Enseignes leurs deux drapeaux, & s'acheminèrent après leurs compagnons. On jugeoit bien qu'ils avoient quelque mauvaise intention dans l'esprit, mais on ne pouvoit juger que c'estoit. Monsieur le Baron de Biron adverty de ceste fuite fut toute la nuit en armes, & manda le jour de la Toussaincts avant jour au Prince d'Anhalt & au Colonel Lanty ce qui estoit passé, les priant de luy assister pour faire retourner ses Lansquenets, ou bien s'ils ne vouloient retourner, luy ayder à les tailler en pieces, afin que l'ennemy ne s'en servist. Eux fort estonnez de cecy se joignirent incontinent audit Sieur Baron, & coururent après ces Lansquenets: ils rencontrèrent premierement les deux compagnies, qu'ils firent retourner; puis poursuivirent le gros qui estoit party le jour precedent au soir, & les rencontrèrent à une lieuë de Rocroy ville du party de l'Union. Si tost que ces Lansquenets eurent aperçu que l'on couroit après eux, ils se mirent en bataille; ledit sieur Baron les vouloit forcer. Mais leurs Chefs les ayans gaignez partie par menaces, partie par douces paroles ils retournerent en l'armée royale. Ils avoient déjà créés des Capitaines & conducteurs à leur guise, & avoient chassé tous ceux qui leur commandoient; & fut on contraint de por-

1591. ter patiemment ceste escorne, & faire encor bonne mine, comme si on leur eust esté beaucoup obligez de ce qu'ils estoient retournez. Du depuis ledit sieur Baron, pour les empescher de jouer de rechef un semblable tour, les fit passer Saint Quentin pour gagner toujours pays, & les faire reculer de la frontiere. Et le Roy revenu en l'armée commença à faire cheminer tous les Reistres & ces Lahsqenets en la bataille, sa Majesté avec les troupes Françoises menant l'avant-garde, & Monsieur de Nevers l'artieregarde, ce qui les empescha de faire beaucoup de meschancetez qu'ils eussent fait s'ils n'eussent ainsi esté ferrez. Voylà tout ce qui se passa en ceste armée-jusques au mois de Novembre. Nous dirons cy-après comme elle alla au siege devant Roien. Voyons une chose remarquable qui se passa à Louviers pendant que le Roy alla recevoir ceste armée estrangere.

Nous avons dit cy-dessus comme Louviers fut surprins par les Royaux, & que le Roy donna le gouvernement de ceste place au sieur du Rauler. Les Ligueurs avoient un extrême regret de l'avoir perdue, & tenterent plusieurs entreprises pour la r'avoir par surprise. Le frere du sieur de Fontaine-Martel avoit résolu d'en executer une le seiziesme d'Aoust, mais sçachant que ledit sieur du Rauler estoit adverty de son dessein, & qu'il avoit mis bon ordre pour le recevoir, ne vou-

lut se hasarder de l'exécuter. Toutesfois en ceste
 nuit il advint dans Louviers un cas esmerveil- 1591.
 lable & digne d'estre icy recité, qui fut tel.

Devant le portail de la grande Eglise l'on avoit
 mis un grand corps de garde ; sur la minuit un
 grand bruit s'entendit en une maison qui estoit
 en une petite rue vis-à-vis dudit portail : le Ca-
 pitaine Diacre commandant audit corps de garde
 y accourut pensant que ce fussent quelques enne-
 mis qui se fussent retirez dans ceste maison :
 l'alarme se donna fort chaude, par toute la ville,
 cependant que les tables, bancs, chairés, landiers
 de cuivre & autres meubles estoient jettez par
 la fenestre sur ledit Capitaine Diacre & ses com-
 pagnons sans qu'ils vissent personne ; ce qui les
 contraignit de jeter quelques pierres dans la
 chambre, dont ils firent appaiser le bruit : puis
 deux femmes se présentèrent aux fenestres qui
 crièrent à l'ayde, se voulant jeter du haut en
 bas, disans que c'estoit un Esprit qui les avoit
 tourmentées, & avoit tout renversé sans dessus
 dessous les meubles de la maison. Diacre & ses
 compagnons les rassurerent, & leur baillèrent
 par la fenestre une lanterne avec une chandelle
 allumée dedans, & une hallebarde, & leur
 commanderent d'ouvrir la porte ; ce qu'ils firent :
 & montez en la chambre virent les liets, couches
 & buffets tous renversez sans dessus dessous : ce

1591. que voyant ledit Diacre, il en advertit ledie
 sieur du Rolet, qui s'estoit mis en armes avec
 tous ses gens de pied & de cheval lesquels s'estoient
 rendus diligemment en son logis. Voyant ceste
 allarme apaisée, il se resolut le matin d'aller
 voir luy-mesme ce que c'estoit avec Monsieur
 l'Abbé de Mortemer, le sieur Segulier grand
 Maistre des eaux & forests, & le sieur Morel
 Prevost general de la Mareschaussée en la Pro-
 vince de Normandie, & plusieurs autres. Ils
 trouverent ces deux femmes fort esbahies, des-
 chevelées, & tout le mesnage renversé; les ayant
 interrogées, ils luy dirent que sur la minuiet un
 esprit estoit descendu par la cheminée, comme
 un brandon de feu, qui s'estoit adressé à leur
 servante, l'avoit poursuivie en la ruelle du liêt,
 l'avoit battue d'une hallebarde, dont elle avoit
 le visage meurtry, & avoit fait tous les brise-
 mens & tout le desordre qu'ils voyoient. Le
 sieur du Rolet se douta incontinent qu'il y
 avoit en tout cela du faict de la chambriere,
 & commanda au Prevost Morel de s'en saisir,
 & de descouvrir la vérité. Elle fut incontinent
 menée prisonniere, & interrogée; l'on la trouva
 fort variable en ses responcez, ce qui fit douter
 qu'il y avoit de la forcellerie en son faict.
 Toutesfois suivant le dire commun, on creut
 que le Diable n'avoit nulle puissance sur les

forçiers estans entre les mains de la Justice. 1591.

Ceste servante fut laissée en prison quelques jours, pendant lesquels ledit Prevost fut contraint de monter à cheval, & assister à certaine occasion pour le service du Roy, & ne revint à Louviers que le dernier jour d'Aoust; mais comme il s'alloit mettre à table pour disner au logis dudit sieur du Rolet, le Geolier arriva tout effrayé, & leur dit, qu'il remettroit & rendroit les clefs des prisons, s'ils ne faisoient sortir ceste chambrière, laquelle estoit possédée du malin esprit, & que pout les choses espouvantables qu'elle faisoit, tous les prisonniers vouloient rompre les prisons pour s'enfuir. Le Prevost Morel ayant quitté le disner va avec ses archers à la prison, où les prisonniers luy asseurent qu'ils avoient vu tumber une porte (qui estoit tout ce que sept ou huit hommes pouvoient porter) sur ladite chambrière, nommée François Fontaine, & que comme ils s'estoient efforcez d'oster ceste porte de dessus ladite Fontaine, qu'ils avoient veu un cuvier à lessive, & des poinçons qui estoient dans le cachot où elle estoit, s'eslever en l'air avec un grand bruit, & que du depuis elle estoit demeurée comme esvanouye ayans la gorge enflée, ainsi qu'il la voyoit. Alors le Prevost Morel la fit lever & emmener dans le parquet où se tenoit la juridiction pour l'interroger;

1591. mais comme le Greffier commençoit à escrire le procez verbal, ils virent ladite Fontaine enlever en l'air deux pieds de haut, sans que personne la touchast, & aussi tost tomber à terre sur son dos, tout de son long, les bras estendus comme une croix, & après icelle se traîsner la teste devant sur son dos le long dudit parquet, dont ledit Prevost Morel, & plusieurs personnes qui estoient là furent fort estonnez.

Le Curé de Louviers, un Medecin, un Apoticaire, & un Barbier furent incontinent envoyez querir par ledit Prevost, lequel en attendant leur venue, voyant ladite Fontaine de rechef tourmentée, s'advisa de dire l'Evangile saint Jean, *In principio erat Verbum* (remede que l'on tient estre très-utile pour appaiser la peine des Maniacles;) mais tout aussi tost qu'il l'eut commencée, voilà ceste chambrière qui estoit encore contre terre la face en haut, qui commença à se traîner de ceste façon toute descoiffée, les cheveux herissonnez, & aussi-tost fut eslevée hors de terre de trois à quatre piéds de haut, de son long, la face en haut, & portée le long de ladite Jurisdiction sans toucher rien, ny que l'on vid aucune chose qui la tint; & ce corps ainsi eslevé en l'air vint droit pour toucher le Prevost Morel, qui se retira dans le parquet fermant la porte sur luy, contre laquelle ce corps estant toujours

en

en l'air vint frapper de la plante des pieds ; & 1591.
 en ceste façon fut encore remportée la teste devant
 hors de ladite juridiction , & s'arresta en l'allée
 de la prison entre la porte & celle de la rue.
 Le Prevost Morel qui s'estoit enfermé seul dans
 le parquet pendant toute ceste action demeura
 fort estonné : quelques prisonniers ayans ouvert
 la porte de la prison , le vindrent trouver , & luy
 promirent de l'assister ; mais ayant trouvé François
 couchée en la mesme façon que dessus proche
 la porte de la prison , il s'advisa (suivant ce
 qu'il avoit autresfois ouy dire , que pour empescher
 un Sorcier de faire mal , qu'il le faut battre d'un
 ballay neuf de bois de bouleau (de la faire frapper
 d'un ballay par dessus ses habits , dequoy elle
 revint comme hors de pasmoison , & à l'aide
 de plusieurs il la fit remener dans la Jurisdiction ,
 où un Medecin nommé du Roussel (qui estoit
 de la Religion pretendue reformée) avec un
 Chirurgien , arriverent : mais comme ledit Pre-
 vost conféroit avec eux de ce qu'il estoit besoin
 de faire , elle tomba derechef sur le dos & se
 traîna encore de la mesme façon que dessus ayant
 la gorge fort enflée. Le Medecin dit , qu'il ne
 sçavoit donner ordre à cela & qu'elle estoit pos-
 sédée du malin esprit. Le Curé de Louviers
 nommé Belet arriva peu après avec un Clerc & de
 l'eau beniste : le Prevost le requit & pria d'exorciser

1591. cette chambrière : il lui jetta de l'eau benistee ; ce qui la fit revenir à foy , se plaignant de sa debilité & lassitude. Le Prevost la voyant revenue luy fit plusieurs remonstrances , & luy montra l'image du Crucifix , à la vue duquel elle soupira ; mais nonobstant interrogée ne voulut rien recognoistre de la vérité : ce que voyant le Prevost il la menaça de lui faire couper les cheveux ; auquel elle respondit, qu'elle voudroit déjà que c'en fust fait. Toutesfois le Prevost pria le Curé de la vouloir ouyr particulièrement , & tirer d'elle la vérité s'il pouvoit. Le Curé la print par la main , & la mena dans le parquet , où elle luy dit plusieurs choses ; entr'autres qu'elle avoit esté violée par quelques soldats de la garnison de Louviers , dont elle s'estoit desesperée , & avoit quelque chose dans le corps. Le Curé ayant appelé le Prevost dans le Parquet , luy dit ce qu'il avoit tiré d'elle par forme de devis , & que du surplus qu'il advisast à faire ce qu'il trouveroit bon de faire , mais que pour luy qu'il s'en alloit retirer. Le Prevost Morel luy fit commandement de par le Roy & à tous les assistans de l'assister. Et derechef procedant à l'interrogation de ladite chambrière , & ayant pris le ferment d'elle de dire verité , elle luy fit un recit comme elle avoit esté violée par trois soldats ; comme elle s'estoit desesperée , & n'avoit pu

1591.
 entrer en l'Eglise de Louviers, d'où elle se seroit depuis retirée en une ferme appartenante au sieur le Guay, dont sa femme l'avoit ramenée en la ville, en sa maison, où elle avoit esté prise prisonniere. Cet interrogatoire fut fort long, ce n'estoient que mengeries qu'elle disoit; mais comme le Prevost & le Curé la virent fort foible, advertis mesme qu'il y avoit trois jours qu'elle n'avoit mangé, le Prevost & le Curé firent venir du pain & du vin, que le Curé benist: mais ayans refusé de boire, pressée elle print le vin qu'elle mit en sa bouche, & vuida le verre; mais si tost qu'elle eut remis le verre sur le bureau où le Greffier escrivoit, le vin & le pain se retrouverent entierement dedans, ce qu'elle fit plusieurs fois: dont le Prevost entra en telle collere, qu'il luy dit que si elle ne buvoit ledit vin, & mangeoit ledit pain, il l'offenseroit: elle print derechef le verre, & avalla fort peu dudit vin, ce qu'elle fit avec une très-grande peine, en suant à grosses gouttes par le front, la gorge fort enflée, & les yeux qui lui sortoient à demy de la teste.

Derechef en continuant l'interrogatoire elle confessa, qu'un grand homme noir depuis quelque temps s'estoit apparu à elle, par plusieurs fois, luy disant, qu'elle s'estoit donnée à luy quand les trois soldats la violerent, & qu'il luy avoit

1591. monstre de l'argent. Mais à chaque coup elle se jettoit à deux genoux , & s'escrioit les mains jointes : Je suis morte , si je vous dis la vérité , ce grand homme noir me tuera. Mais assurée par le Prevost , qu'elle n'eust point de crainte estant entre ses mains , & que les malins esprits n'avoient aucune puissance sur la Justice , ny sur ceux qui estoient entre leurs mains , elle confessa que ce grand homme noir l'avoit tant importunée qu'enfin il avoit eu sa compagnie par plusieurs fois , ce qu'il avoit continué toutes les nuits , réservé à la nuit passée , qui estoit la cause pourquoy ce grand homme noir l'avoit tant tourmentée.

Or toutes ces interrogations furent fort longues, si que la nuit survenue , & le Prevost voulant faire rediger par escrit ce qu'elle confessoit , fit allumer des chandelles , l'une desquelles qui estoit fort grosse fut mise sur le bureau où le Greffier escrivoit. Et ladite chambrière interrogée de rechef , confessa que tout ce qu'elle avoit dit estoit veritable ; & d'abondant , que ce grand homme lui avoit demandé pour gage , tantost un de ses doigts , puis un poulce , ou bien seulement un ongle , mais qu'elle n'en avoit jamais rien voulu faire , ains pour gage lui avoit donné de ses cheveux qui tomboient lors qu'elle se peignoit ; ce que le dit grand homme avoit receu

pour gage ; & davantage qu'il luy avoit fait prendre deux ans de terme pour s'en aller avec luy sans plus revenir. Mais ainsi que François raconte toutes ces choses au Prevost, estant devant luy à deux genoux , elle tomba le visage contre terre , comme si l'on l'eust jetté du haut en bas , & les chandelles qui estoient dans les chandeliers esteintes , réservée celle qui estoit sur le bureau qui fut soufflée par plusieurs fois sans qu'elle fust esteinte ny veu aucune personne la souffler ; mais on la vit à l'instant enlever du Chandelier toute alumée , puis frotter contre terre pour l'esteindre ; laquelle enfin esteinte , il fut ouy un grand bruit sans avoir veu aucune chose ny personne qui eust prist ladite chandelle , ce qui estonna tellement le Curé , le Greffier , le Geolier , les Archers , & plusieurs autres qui estoient presens , qu'ils se retirerent tous fuyans hors ladite Jurisdiction , & y laisserent seul le Prevost Morel , avec ladite François. Il estoit bien lors près de neuf heures du soir. Le Prevost se trouvant seul se recommanda à Dieu , & commanda au Diable que par la puissance qu'il avoit comme Juge , qu'il eust à laisser le corps de ceste François , & luy dire ce qu'il demandoit. A l'instant le Prevost se trouva saisy par les jambes , corps & bras ; ce qui le tenoit par le bas des jambes avoit de la chaleur , mais

1591. pour le reste il ne sentoit aucune chaleur, ains seulement une grande pesanteur & entortillement comme d'un grand vent, entendant frapper plusieurs coups sur ladite Françoisse, dont elle crioit; puis tout aussi-tost ledit Prevost se sentit frapper par le mollet des jambes, avec quelque chose qui estoit dur comme bois, & receut un grand coup sur le visage du costé dextre, qui luy escorcha & enleva la peau jusques au sang, depuis le dessus de l'oreille jusques au menton le long de la machoire. Le Prevost alors mit la main droicte à son espée pour la tirer; mais sans avoir senti aucun attouchement de personne, le bras droict lui fut saisi, ce qui lui empescha de tirer soudainement son espée, ayant receu un coup au poignet de la main droicte, dont il fut fort offensé jusques au sang: de ce coup la peau lui fut enlevée de la largeur de quatre poulces de la façon d'un grand tiret à fermer une lettre, la peau luy estant demeurée attachée au poignet aussi tenue que la peau d'un gand. Nonobstant tous ces empeschements, le Prevost tira son espée, & la mania parmi le parquet, commandant toujours au Diable de parler à luy; de tous ceux qui s'en estoient fuyz de la juridiction nul ne voulut y rentrer, sinon le Curé qui se hasarda d'y rentrer, & saisit par le corps le Prevost pour l'enlever; mais lui estant impossible, le

Prevoſt le pria de ſe retirer & faire venir en diligence des torches & flambeaux. Cependant le Prevoſt avoit l'eſpée nue en la main, & continuoit de commander au Diable de parler à luy, & lui dire ce qu'il demandoit ; mais il ſentic ſoudain faiſir ſa main droiçte dont il tenoit ſon eſpée nue, & comme un peſant fardeau ſur ſon dos, ſans avoir nul ſentiment qu'il fuſt tenu d'aucune perſonne, reſervé par le bas des jambes où il y avoit de la chaleur, qu'il penſoit eſtre ladite Françoisſe, ſur laquelle il entendoit frapper de grands coups. Peu après le Prevoſt ſe ſentant deſchargé, & le bras dont il tenoit ſon eſpée libre, ayant remué ſon eſpée autour de luy, & voyant que perſonne n'apportoit de clarté, il commença à avoir frayeur, pour ce que ſon manteau luy eſtoit tombé à terre, ce qui le fit ſortir d'une traitte hors d'aleine & fort eſchauffé, juſques dans la rue : mais à l'aide de pluſieurs, & de grand nombre de torches & flambeaux ledit Prevoſt rentra dans ladite Jurisdiction, & trouva à l'entrée du parquet ladite Françoisſe eſvanouye & bleſſée, doù il la fit incontinent tirer & lever. Elle avoit tout le viſage eſgratigné comme ſi c'eût eſté des ongles d'un chat, dont il ſortit plus de deux pots de ſang. Il eſtoit tard & bien entre neuf & dix heures du ſoir, quand le Prevoſt commanda qu'elle fut emmenotée de peur

1591. qu'elle ne s'offençast, & la laissa en garde au geolier & à aucuns des prisonniers qui se chargerent de la garder la nuit.

Le Prevost Niorel s'estant retiré en son logis manda le Curé le lendemain, avec lequel il resolut que ladite Françoisse seroit lundy matin menée à l'Eglise. Comme ils parloient, le Geollier arriva, qui dist au Prevost, qu'il ne pouvoit plus garder laditte Françoisse, pour ce que les prisonniers luy avoient dit, qu'ils romproient les prisons & s'en iroient si on ne l'ostoit, à cause de la peur qu'ils avoient, suppliant le Prevost de s'y transporter, où il verroit ladite Françoisse la teste en bas dans un puits tenant la corde avec ses deux mains emmenotées, là où elle avoit esté transportée sans que l'on eust veu personne l'y transporter; & s'y fut precipitée sans luy, ses serviteurs, & huit prisonniers qui l'avoient arrestée par les pieds & par ses habits; dont ils ne la pouvoient retirer, les supplians d'y venir donner ordre. Le Prevost luy dit qu'il n'y pouvoit aller pour son indisposition, & pria le Curé Belet d'y aller, ce qu'il fit; & ayant trouvé encor ladite Françoisse dans le puits, la teste en bas, les pieds en haut, que sept ou huit hommes tenoient par les pieds pour la retirer, ce qui leur estoit impossible, ledit Curé après l'avoir exorcisée, & jetté sur elle de l'eau beniste, aussi-tost

les hommes la retirèrent , ayant toutes les jambes gâstées , meurtries & offensées. 1591.

Le Curé derechef la laissa en garde au Geollier & aux prisonniers , jusques au Lundy matin deuxième de Septembre , qu'il revint avec le Prevost pour l'emmener à l'Eglise. Après qu'il l'eut ouye en confession , & baillé de l'eau beniste , on la mena à l'Eglise Notre-Dame en la chapelle de la Trinité , où un Chapelain de ladite Eglise , nommé Buiffon , dit la Messe , pendant laquelle François se parut toujours assez tranquille ; mais Buiffon estant à l'action de graces , le Curé ne voulut qu'il la parachevast qu'il n'eust premierement administré le saint Sacrement de l'Eucharistie à ladite François. Buiffon s'estant arresté , le Curé s'approcha de François , laquelle il ouyt de rechef en confession , puis exorcisa & conjura le malin esprit : François ayant déclaré publiquement qu'elle renonçoit au Diable , le Curé s'approcha d'elle pour la communier après luy avoir faict dire son *Misereatur* & son *Confiteor* ; mais luy ayant présenté la sainte Hostie devant la bouche , pour la recevoir , tout aussi tost il s'apparut comme un ombre noir hors l'Eglise , qui cassa une lozange des vitres de ladite Chapelle , & souffla le cierge qui estoit sur l'Autel , dont il esteignit tellement le lumignon , qu'il sembloit à le voir qu'il y eust plus de dix ans qu'il n'avoit esté allumé ; & tout

1591. aussi-tost ladite Françoisse qui estoit à deux genoux fut enlevée si espouvantablement , que ce fut tout ce que purent faire six personnes que de la ramener à terre , sans toutesfois veoir ni appercevoir aucune chose. Plus de douze cents personnes virent cela , entre lesquels estoient les sieurs Abbez de Morte-mer, de Rate, les sieurs de Rubempré, les Barons de Neuf bourg, des Noyers, le sieur Seguier, Grand - Maistre des Eaux & Forests, & plusieurs autres.

De rechef, le Curé luy ayant faict abjurer le malin esprit, luy presenta, pour la seconde fois, la sainte hostie ; mais elle fut alors levée de terre plus haut que l'autel , comme si l'on l'eust prise par les cheveux d'une si estrange façon, que sans que plusieurs hommes qui se jetterent à ses accoustremens, & l'abbatirent à terre en se jettant sur elle, le malin l'eust enlevée. Les yeux sortoient de la teste de ladite Françoisse , & les bras & jambes luy estoient tournez ç'en dessus dessous. Ce que voyant le Curé, il s'approcha d'elle, luy ayant encor jetté de l'eau beniste & exorcisé, & conjuré le malin, & la voyant le visage contremont, il fit allumer un autre cierge; alors elle revint à soy & reprit ses esprits, & cria mercy à Dieu, & renonça au malin: ce que voyant le Curé, il luy presenta encor la sainte Eucharistie ; mais tout aussitost elle fut enlevée par-dessus un banc qui estoit devant l'autel, & fut emportée en l'air du costé où

la vitre avoit esté cassée, la teste en bas, les pieds en haut, sans que ses accoustremens fussent renversez, au travers desquels devant & derriere il sortoit une grande quantité d'eau & de fumée puante, & ayant esté ainsi quelque temps transportée en l'air sans que l'on la peust reprendre, enfin sept ou huit hommes s'estant jetté à elle, la reprindrent & mirent contre terre. Tous ceux qui estoient presens, tant Catholiques que de la Religion pretenduë reformée, se mirent lors tous à genoux pleurans & prians Dieu pour le salut de l'ame de ceste pauvre Françoisse. 1591.

Le Curé après avoir exorcisé le malin, & que Françoisse revenuë à foy eust dit tout ce qu'elle luy avoit veu faire, le sieur Ratte Abbé, dit au Curé, qu'il supercedast de vouloir bailler le Saint Sacrement à ladite Françoisse, laquelle n'estoit en estat de le recevoir; & toutesfois s'estant mise à genoux, le Curé luy presenta l'Hostie, qu'elle adora, & baisa sans empeschement. Plusieurs Soldats & autres qui estoient de la Religion pretenduë reformée, ayans veu tout ce que dessus, firent deslors leur renonciation, & protesterent d'aller à la Messe & vivre Catholiquement à l'advenir.

Françoisse estant remenée à la prison, le Prevost se souvint qu'elle luy avoit dit la premiere fois qu'il l'interrogea, *Je voudrois que vous m'eus-*

1591. *siez jà faict couper les cheveux* : ce fut pourquoy il delibera l'apresdinée de les luy faire couper. Pour cest effect il se transporta à la prison, avec le Procureur du Roy, le Greffier & ses Archers, où se trouverent aussi le sieur Abbé de Mortemer, le sieur du Rolet, Madame de Larchant, le Curé, & plusieurs autres; & la trouva sur un liest blessée au front : l'ayant interrogée, qui luy avoit faict cela, elle dit, que c'estoit le malin esprit, pour ce qu'elle ne luy avoit plus voulu donner de ses cheveux. Si tost que le Medecin Roussel, & Gautier Chirurgien furent arrivez, ledit Prevost fit amener Françoisse à la salle de la Cohuë où elle demeura à l'entrée, & interrogée de rechet par luy sur ce qu'elle avoit dit, *Qu'elle eust voulu que l'on luy eust coupé ses cheveux*, le confessa, mais en pleurant dit, qu'elle ne vouloit que l'on luy coupast, pource que le malin luy avoit dit, qu'elle se gardast bien de les faire couper, & qu'il ne la tourmenteroit plus. Le Prevost nonobstant tout son refus, ordonna qu'ils luy seroient presentement coupez & bruslez. Le Chirurgien ayant mis une nape à l'entour du col de Françoisse, de laquelle il avoit lavé les cheveux qui n'estoient grands que d'un pied, & faict faire un grand feu à l'un des coings de la salle de la cohüë, commença à razer les cheveux de ladite Françoisse par le

1592.
 devant de la teste, estant tenuë de dix Archers par les jambes, corps, cuisses & bras, lesquels pour ce faire avoient quitté leurs armes. Mais au troisieme coup de razer que le Chirurgien bailla venant sur l'os coronal de la teste, Françoise fut enlevée en l'air d'entre les mains de tant de gens qui la tenoient, lesquels contrains de courir après pour la reprendre ainsi en l'air, l'attraperent par ses accoustremens, & la mirent à terre en se jettant sur elle; pource qu'elle se debatoit de telle sorte qu'il ne se pouvoit voir chose plus espouventable, ayant la bouche ouverte, & les yeux gros & renversez en la teste. Le Curé luy jetta de l'eau beniste, exorcisant & conjurant le malin esprit. Aussi-tost qu'elle fut revenuë, le Chirurgien la fit reprendre par les Archers, & continuant à luy razer les cheveux, on la vid en un instant enlevée en l'air fort haut, la teste en bas, les pieds en haut, sans que ses accoustremens se renversassent, au travers desquels il sortoit par devant & par derriere grande quantité d'eau & fumée puante. Enfin estant reprinse & tous les Archers s'estans jettez sur elle, de peur que le malin ne l'enlevast, le Curé, le Procureur du Roy, tous les assistans, & ceux mesmes qui estoient aux fenestres, en la voyant si horrible se mirent lors à genoux tous en prieres; le Prevost aussi entra

1591. dans le parquet de la Jurisdiction, & se mit à genoux sur le degré au bas de la chaire du Juge, au dessus de laquelle y avoit un crucifix; là où estant en priere, le Curé, ayant jetté de l'eau beniste à ladicte Françoisse, & exorcisé le malin esprit, elle reprint ses esprits, & demanda à parler au Prevost, que l'on alla querir comme il estoit en priere. Mais en se relevant de dessus ledit degré, il trouva que tout le bas & le long d'iceluy il y avoit grande quantité de cheveux qui estoient dans le plastre, & sortoient demy pied, de la longueur de plus de six pieds & de demy pied de large; chose qui l'estonna. Mais ledit Prevost venu à ladite Françoisse qui estoit contre terre la face en haut, & luy ayant demandé ce qu'elle luy vouloit, elle luy dit par trois fois, *Faites les couper viftement Monsieur le Prevost, tous les cheveux*, ce qu'ayant entendu le Prevost il commanda au Chirurgien de les luy razer viftement, ce qu'il continua de faire; mais nonobstant qu'elle fust tenuë par lesdits Archers, elle fut encore ostée de leurs mains, & enlevée en l'air le long de la cohuë les pieds en haut, la teste en bas, hurlant & criant estrangement, continuant de jeter de l'eau & de la fumée qui passoit au travers du bas de ses accoustrements; mais estant reprise, & aspergée d'eau beniste, le Chirurgien

gien luy paracheva de razer ses cheveux, non sans grand peine. Le Prevost Morel voyant qu'elle avoit la teste razée, appella tous les assistans, & leur monstra les cheveux qu'il avoit trouvez au bas des degrez de la chaire du Juge; de quoy ils demeurèrent tous estonnez; mais Françoisse interrogée, dit, que c'estoit ses cheveux qu'elle avoit baillez au malin esprit, qui les avoit là rapportez, comme elle avoit veu. Le Prevost fit confronter par le Chirugien les cheveux razez avec ceux là, qui se trouverent semblables. Et ayant interrogé le Geollier & tous ses serveurs, si jamais ils avoient veu ces cheveux, dirent tous que non, & mesme qu'ils avoient ballié l'auditoire la mesme matinée, & n'y avoient rien veu : Le Prevost ayant faict apporter un pic & une pelle pour oster ces cheveux (lesquels estoient plus de trois doigts dedans le plastre) les fit tous brusler avec les autres cheveux razez. Nonobstant Françoisse estoit toujours tourmentée, ce qui occasionna le Prevost d'ordonner, que le poil de dessous les aisselles, & celui des parties honteuses luy seroit aussi razé; mais Françoisse voulant se despoüiller, & obeyr au commandement du Prevost, voylà, à l'instant sans voir personne luy toucher, que ses deux bras luy furent renversez par derriere le dos, & icelle jettée contre terre, & traînée sur le dos

1591. de vifteffe la face en haut dans le feu, où bruf-
loient fes cheveux ; & fans le fecours du Curé,
du Chirurgien & des Archers qui la reprindrent
par les pieds la retirant avec grande peine du
feu, elle y eult fans doute esté eftouffée. Reti-
rée, le Curé continua les exorcifmes en luy jet-
rant de l'eau benifte ; & cependant que les Ar-
chers la tenoient, elle fut despoüillée, & le
Chirurgien luy raza foudain le poil, & le jetta
incontinent au feu.

Françoife lors commença à dire au Prevost
qu'elle estoit allegée, se jetta à deux genoux,
commença à regarder le Crucifix, demanda par-
don à Dieu, le supplia de recevoir fa priere,
renonça au malin esprit, & monstra les bleffures
que le Diable luy avoit faicte à la teste & aux
bras tandis que l'on luy faisoit fes cheveux.
Ledit Prevost la voyant assez paisible ne luy
voulut faire razer le poil de ses parties honteuses,
ains la fit revestir, & remener en l'Eglise, où
Monsieur Pierre Haudemare l'un des Curez de
Louviers eut charge de l'ouyr en confession, &
tirer d'elle plus avant que ce qu'elle avoit dit.
Confessée, elle supplia qu'elle fist le lendemain
ses Pasques ; la nuit elle ne bougea de dedans une
Chapelle, avec quelques gens d'Eglise ; & le
lendemain le Prevost estant venu en l'Eglise Nos-
tre-Dame, s'enquista encor de ladite Françoise,
laquelle

laquelle luy dit: Que depuis qu'il luy avoit fait razer & brusler son poil, qu'elle n'avoit plus eu de vision, & se trouvoit bien. Le Curé Haudemare (par le commandement du sieur du Rollet, qui y estoit venu avec Monsieur de l'Archant gouverneur d'Evreux, & plus de huit cents personnes,) chanta une Messe basse, & à la fin d'icelle fit recevoir à ladite Françoisse son Createur, dont tous les assistans louèrent Dieu. Du depuis elle a demeuré à Louviers, & autour de Louviers assez long-temps; & après la reduction de Roüen; l'an 1594, elle alla à Roüen servir, & n'a esté du depuis aucunement tourmentée de l'esprit. Avant que de finir ceste histoire, il ne sera hors de propos de dire qui estoit ceste fille Françoisse Fontaine, & ce qu'elle confessa après avoir esté delaissée du malin.

Sur ce qu'un prisonnier de guerre (qui estoit de la ville de Bernay, laquelle tenoit pour l'Union), dit à Louviers, qu'il avoit veu ladite Françoisse à Bernay, & qu'elle y avoit esté possédée & tourmentée ez presences de plusieurs personnes, & de quelques Cordeliers du lieu. Ledit Prevoist Morel (sans que ladite Françoisse sceust rien de ceste deposition), de rechef se transporta à la Chapelle où elle estoit encores, & le 5 de Septembre luy dit, qu'elle ne luy avoit pas dit la verité, & qu'elle avoit esté tourmentée ailleurs. Alors elle se jetta

1591. de genoux, & protestant qu'elle luy diroit verité, confessa qu'il y avoit deux ans, dez la S. Jean dernière, que demeurant à Paris en la rue de Champ-fleury, il se presenta la nuict à elle comme un pigeon, puis comme un chat, & par après comme un homme : ce qui l'avoit fort tourmentée, & fut cause que l'on la chassa, comme l'on fit aussi de plusieurs endroicts qu'elle nomma, où elle alla demourer puis après ; entr'autres chez un homme nommé Olivier, prez l'Eglise Sainct André des Arts, où ledit malin esprit la poursuivant toujours, il advint un jour qu'estant ledit Olivier malade, le malin esprit descendit par la cheminée comme un brandon de feu, ce qui espouvanta tellement ledit Olivier, que tout malade qu'il estoit il se leva & appella par la fenestre ses voisins à son ayde, sans le secours desquels il se fust jetté par la fenestre ; car le malin esprit s'estant adressé à elle, ledit Olivier l'avoit veüe jetter contre terre, puis traifner la cave, où les voisins furent pour la retirer, ce qui leur fut impossible, & falut aller querir aucuns Cordeliers, lesquels estans venus avec la croix & l'eau beniste, la retirerent de ceste cave. Qu'estant chassée de ceste maison, personne n'en voulut plus, pour le bruit & l'importunité dudit esprit. Aussi, que quelques Curez de Paris avoient esté importunez de l'exorciser, mais qu'ils ne luy avoient sçeu que

faire, ny bailler aucun allegement : entr'autres , 1592.
 Monsieur Hervy, Curé de Sainct Jean en Greve,
 & Monsieur Benoist, Curé de Sainct Eustache.
 Plus, elle dit que la femme d'un Tailleur de
 Court, demeurant près Sainct André des Arts,
 l'avoit retirée, disant qu'elle ne craignoit point les
 diables ; mais que le malin ne l'abandonnoit jamais,
 & plusieurs fois s'estoit présentée à elle, tantost
 en la forme d'un sien oncle mort, luy enchargeant
 d'accomplir quelques vœus : ce qu'ayant dit à sa
 maistresse, elle la mena à Monsieur le Penitencier
 de Nostre-Dame, auquel elle confessa tout ce que
 dessus, qui luy enchargea de faire lesdicts vœus :
 ce que s'estant mis en devoir d'accomplir & d'aller
 à Nostre-Dame des Vertus sans parler, envelopée
 d'un drap, des soldats de la ville l'ayans ren-
 contrée la prindrent, luy disant que c'estoit quel-
 que grande Dame desguisée qui s'enfuyoit : sa
 maistresse qui l'accompagnoit, leur dit que c'estoit
 une fille possédée du malin, & les pria de ne les im-
 porter : nonobstant il fallut qu'elle parlât. Que
 ces soldats les ayant quittez, elle & sa maistresse
 poursuivirent leur chemin, & allerent aux Vertus,
 faire chanter messe, laquelle elle ne peut ouyr,
 ayant toujours un bourdonnement à ses oreilles :
 cela faict qu'ils s'en revindrent par Sainct Laurens
 à leur maison ; où, peu de jours après, ainsi que
 sa maistresse, estoit allée à la messe, & qu'il n'y

4591. avoit personne à la maison, ledit malin s'estant présenté à elle, estant entré par la fenestre, lequel luy dist qu'il estoit un marchand de l'autre monde, qui estoit amoureux d'elle, puis la baïsa, & après plusieurs allechemens, qu'elle luy avoit accordé de faire ce qu'il voudroit d'elle, & qu'elle s'estoit donnée à luy, pensant que ce fust quelque riche marchand (veu les bagues qu'il avoit aux doigts), & qu'il la deust prendre à femme, & luy faire du bien, qui fut l'occasion qu'elle s'abandonna lors à luy, & eut sa compagnie, laquelle toutesfois n'estoit nullement agréable, avec mille villenies indignes de referer. Bref, que ledit malin la poursuivit tant que pour gage elle luy donna de ses cheveux; & pour s'en aller avec luy tout à fait en l'autre monde, qu'elle avoit pris deux ans de terme qui expiroient dans trois semaines, & que le malin luy avoit dit qu'il la viendrait querir, pour l'em-mener avec un courtaut noir. Que depuis ce temps ledit malin avoit toujours continué d'avoir sa compagnie une fois le jour, & qu'il estoit devenu tant jaloux d'elle, que s'il la rencontroit parlant à quel-qu'un il la battoit & outrageoit estrangement; & aussi qu'elle, par continuation de temps, estoit devenue amoureuse de luy; mais que le Legat Gaëtan, durant le siege de Paris, ayant esté adverty qu'elle estoit possédée du malin, avoit fait faire une procession generale, où elle fut menée,

& tourmentée par le malin qui l'avoit enlevée de terre par plusieurs fois durant la procession ; mais que ledit sieur Legat ne luy ayant sçeu donner aucun allegement, on l'avoit chassée hors de Paris, d'où elle estoit venuë droict à Poissy, là où elle avoit rencontré la femme d'un Tailleur nommé Quatre-mares, qui l'avoit amenée avec elle à Bernay, où ledit malin l'avoit toujours poursuivie & tellement tourmentée, que l'on l'avoit aussi chassée de Bernay ; & s'en estoit de Bernay venuë à Louviers, où toujours le malin l'avoit tourmentée jusques à ce que, par la grace de Dieu, le Prevost luy avoit faict couper ses cheveux. Que ceste sienne dernière deposition estoit la pure vérité ; que s'il se trouvoit au contraire que l'on la fist mourir, & qu'il ne se trouveroit qu'elle eust jamais faict mal à personne, ny autre chose que ce que dessus. Interrogée sur ce qu'elle avoit dit, que le malin esprit avoit crainte de la justice, pourquoy c'est qu'il a offensé le Prevost Morel, & de quoy c'est qu'il l'avoit offensé : elle respondit que le malin ayant crainte que le Prevost ne retirast ladite Françoisse de ses mains, pour ce qu'il la vouloit emporter, après avoir soufflé les chandelles, avoit prins le bans sur lequel ledit Prevost estoit assis, dont il luy en auroit baillé plusieurs coups sur les jambes pour les luy rompre, ce qu'il n'avoit sçeu faire : ce que voyant le malin :

1591. s'en estoit retourné, & avoit apporté un grand cousteau pointu, qui avoit le manche noir, avec lequel il s'estoit efforcé de couper la gorge audit Prevost, ce qu'il n'auroit aussi sçeu faire, & estoit ce qu'il avoit escorché au-dessous de la mâchoire du coup qu'il luy avoit baillé dudit cousteau. Plus, que le malin voyant que le Prevost vouloit mettre la main à l'espée, qu'il luy avoit voulu couper le poignet de la main droite, ce qu'il n'avoit sçeu faire, & luy en avoit seulement enlevé la peau. Ce que voyant le malin, & qu'il n'avoit nulle puissance sur ledit Prevost, pource qu'il estoit Juge, il auroit baillé le cousteau à ladicte Françoise pour tuer ledit Prevost, ce qu'elle n'avoit voulu faire, qui estoit pourquoy il l'avoit tant batue & outragée, s'esforçant de l'enlever, ce qui l'auroit occasionnée d'avoir prins le Prevost par les jambes avec ses mains pour empêcher que le malin ne l'en'evast: mais que le malin ayant veu que le Prevost manioit son espée toute nue autour de luy, il s'en feroit allé. Après toutes ces confessions, le Prevost ordonna, veu qu'elle n'avoit plus que trois semaines de temps pour estre emportée du malin, qu'elle demeureroit encor un mois dans ladicte chapelle, avec les Prestres & les Archers qui la gardoient; pendant lequel temps & du depuis, comme nous avons dit, elle n'a plus esté tourmentée du malin.

Cette Histoire est notable, d'autant que par icelle on voit que Satan abuse des humains en toutes sortes, quelquesfois sous le prétexte des vœux, & d'autresfois sous l'habitude des personnes decevées, & par ce moyen pretend de les mettre en erreur de devotion; tellement que mesmes les Docteurs en font quelquefois surpris pensant bien faire; dont il est besoin que nous prenions garde à nous, comme dit S. Paul, *sçachant que les ruses de Satan sont grandes.* 2. Corinth. 7. Or ceste Histoire est tellement veritable, que tous les actes en sont escrits & signez authentiquement par plusieurs gens d'Eglise qui ont veu tout ce que dessus, par ledit sieur Prevost, par les substituts de Messieurs les gens du Roy, & plusieurs tesmoings.

Au reste, d'autant que ledit Prevost après le temps passé, que ladite Françoisse eust du craindre son enlevement & transport par ledit malin, voyant qu'au contraire elle estoit d'un bon sens raffis; & qu'estant mise entre les mains d'une bourgeoise du Pont de l'Arche, elle s'estoit fort long-temps gouvernée sagement; qu'aussi il ne se trouvoit point qu'elle eust jamais fait mal à personne, ny voulu faire. Et quant à ce qu'elle avoit esté violée ou deceue du commencement, comme il a esté dit, en ceste miserable histoire; tout cela estoit comme ce qui pourroit advenir

1591. à une simple fille, par la violence de quelques meschans hommes, en quoy une pauvre fille auroit plus besoin de compassion, que non pas qu'elle fust digne de punition.

Pour ces causes & raisons, ledit sieur Prevost, par l'advis du Conseil, relascha du tout ceste pauvre Françoisse Fontaine; & est advenu que quelques années après que ledit sieur Prevost estant à Rouën, ladite Françoisse se vint jetter à ses pieds, & luy ne la recognoissant pas, elle luy dist : Monsieur, je suis ceste pauvre femme, à laquelle vous avez sauvé la vie dans Louviers; maintenant, par la grace de Dieu, je suis mariée avec un Tailleur d'habits, & vivons, graces à Dieu, en tout bien & honneur. Mamie, luy dit le Prevost; Dieu vous fasse la grace de vivre en femme de bien, & priez bien Dieu qu'il vous assiste.

Ceste histoire sert pour instruire ceux qui ont la vie des hommes en leur pouvoir d'en user modement : à l'exemple de la Cour de Parlement de France, qui est le throsne souverain de la Justice sous le sceptre des Roys Tres-Chrestiens, lesquels inclinent toujours volontiers plustost à la justification des pauvres delinquans & coupables, qu'à la condamnation : mesmement en tels cas de surprinses violentes des malins esprits envers les pauvres personnes qui s'en trouvent affligées; d'autant que souvent autrement *summum jus*, seroit *summa injuria*.

Le 15 d'Octobre mourut le Pape Gregoire 14, 1594
 ayant tenu le Pontificat dix mois & quelques
 jours. Il avoit esté toute sa vie valetudinaire, &
 depuis l'aage de dix huit ans il n'avoit beu que
 de l'eau, ce qui fut cause (comme plusieurs ont
 escrit) qu'il fut fort affligé de la pierre, pourée
 qu'il n'y a nulle eauë tant pure seroit elle estre,
 qui n'ait quelque excrement terrestre. Il fut en
 son temps d'une admirable abstinence, & fut
 l'exemple de la pieté; mais, comme plusieurs ont
 escrit, sa trop grande facilité fut cause que la
 France fut fort affligée. Estant mort & ensevely,
 les Cardinaux entrerent au Conclave, où ils
 esleurent Pape, le 29 Octobre, Jean - Anthoine
 Fachinetto, Bolognois, Cardinal de S. Martin du
 Mont, lequel se fit nommer Innocent 9. Il avoit
 soixante & onze ans & quelques mois quand il fut
 esleu; il estoit de petite complexion, ce qui fit juger
 deslors à plusieurs, qu'il ne tiendrait gueres le
 Pontificat, comme il advint, car il mourut le
 dernier jour de ceste année, & ne fut que deux
 mois Pape.

Ce Pape ayant, en sa jeunesse, fait toutes les
 affaires de la maison du Cardinal Farnese, & ayant
 esté avancé par son moyen aux plus hautes di-
 gnitez, favorisa aussi le party de l'Espagne & de
 la Ligue en France contre le Roy Très-Christien,
 ainsi qu'avoit fait Gregoire quatorzième,

1591. & aussitost qu'il fut esleu, il manda au Duc de Parme, par un courier exprès, que s'il pensoit qu'il retournaist en France, pour tout le mois de Decembre, avec l'armée du Roy Catholique, qu'il feroit payer pour six mois l'armée du Duc de Monte-marcian: autrement qu'il entendoit que ceste armée fut licenciée. Plus, il promit cinquante mille escus par mois pour le secours de la Ligue en France, & crea deux Cardinaux; sçavoir, l'Evesque de Plaisance, nommé Sega, Bolognois de nation, auquel il envoya le chapeau de Cardinal en France, avec Bulles pour y estre Legat; & Anthoine Fachinetto, petit nepveu de sa Sainteté. Ce Pape fit fort peu de choses memorables, pour le peu de temps qu'il tint le siege. Quant à ce que fit le Legat Sega, nous le dirons en son lieu.

Nous avons dit que Monsieur le Prince de Conty s'acheminait sur la fin de Septembre pour aller assieger Selles en Berry. Ceste nouvelle vint à Monsieur de la Chastre ainsi qu'il s'apprestoient pour conduire Monsieur le Duc de Guise, lequel après s'estre sauvé de Tours, & recreé quelque temps à Bourges, desiroit aller trouver son oncle le Duc de Mayenne, & Madame de Guise sa mere, & se rendre à Paris. De Bourges ils s'acheminèrent à Orleans, d'où le sieur de la Chastre envoya son gendre le sieur de Lignerac, avec forces suffisantes dans Selles, pour le deffendre

en cas d'un siege. Puis il mit dans Orleans le
 fleur Dragues de Comnene pour gouverner ceste
 ville, ce qu'il refusa du commencement à cause
 des grandes partialitez qu'il y avoit entre les ha-
 bitans : les uns tenans le party des Politiques ou
 Royaux, dont estoit l'Evesque, une partie des
 plus riches du Clergé, une partie des Juges, des
 Capitaines, & des principaux de la ville. Les
 autres estoient de la faction du Cordon, qui se
 disoient zelez à la Religion; de ceste cy estoient
 le Maire qui estoit lors, les Eschevins, quelques
 Jesuites & Religieux des Mandians, & presque
 tout le ménu peuple : ils s'entendoient avec la
 Faction des Seize de Paris, pour l'espagnol. En-
 trans en ceste faction, ils juroient de n'espargner
 leurs propres freres, ny enfans qui s'opposeroient
 à leur confederation, & d'estre prests d'obeyr
 & prendre les armes au mandement de ceux qui
 seroient Deputez leurs Chefs. Ces factions furent
 cause du commencement que ledit fleur de Com-
 nene refusa ce gouvernement, pour ce, dit-il,
 audit fleur de la Chastre : *Si vostre prudence &
 vostre autorité n'ont peu faire assoupir les di-
 visions de ceux d'Orleans, que'lle apparence y a
 il que je le face?* Mais nonobstant son refus, ledit
 fleur de la Chastre lui dist; *Que quand bien les
 affaires d'Orleans seroient parvenues au plus
 grand mal, qu'il faudroit faire en tel cas tout*

1591.

ainfi qu'à un malade abandonné des Medecins, lequel pour cela on ne laiffe d'alimenter, & d'en avoir soin jufqu'au dernier foupir. Et puis que l'occafion l'appelloit à telle charge, qu'il ne la pouvoit refufer, eftant obligé d'apporter pour le bien de fon party tout ce qui eftoit en fa puiſſance. Cefte Remonſtrance eut tant de force, que Commene ſe reſolut d'accepter cefte charge, & de ſ'ayder meſme de la diviſion & des factions des habitans d'Orleans, & en tirer ſon autorité & ſa ſeureté, en contrebalançant ores d'un coſté ores de l'autre, jufques au retour dudit ſieur de la Chafre, lequel eut cefte reſolution fort agreable, & incontinent donna l'ordre pour l'entretenement dudit ſieur de Commene, ſur le droit caſuël du quint que les gens de guerre payoient durant ces troubles aux Gouverneurs, provenant des rançons des prifonniers & des butins declarez de bonne priſe : ce qui ſe montoit tous les mois à grand nombre de deniers, car les gens de guerre qui eftoient dans Orleans, depuis la sortie des portes, couroient cinquante lieues loing jufques au Mayne, Anjou, Touraine, le Perche, & par tous ces quartiers là, paſſans toutes les rivières à gué, butinans, & rançonnans toujours en pays qui leur eftoit ennemy, & n'y avoit que les garnifons Royales de Gergeau de Boisgency & de Janville, qui ſouvent les attrapotent en

leur retour, & fauvoient seulement les rançons 1594
aux prisonniers: car pour les butins qu'ils recou-
vroient, ils étoient aussi bien perdus pour ceux à
qui on les avoit pris, & jugez de bonne prise,
comme estans pris sur l'ennemy qui l'emportoit.
C'estoit le regne de ce temps-là.

Monsieur le Duc de Guise, & Monsieur de la
Chastre avec ses troupes estans partis d'Orleans
pour aller à Paris, le sieur de Commene fit in-
continent faire monstre à sa compagnie de Ca-
valerie, qui étoit en garnison à Orleans, & à
celle de chevaux legers du Capitaine la Croix
Coutereau, & les mena battre la campagne vers
le Blaysois, où trouvant tout le plat pays enne-
my, ils rapportèrent force butins, & prisonniers
par lesquels ils sçurent que Monsieur le Prince
de Conty avoit assiégué Selles, & étoit logé à
l'Avernelle petit village à un quart de lieue du-
dit Selles, & toute son armée à l'entour de la
ville.

Selles est une petite ville sur la rivière du Cher,
dont le Capitaine du Bois s'estoit emparé, peu
après la mort du feu Duc de Guise, d'où il
avoit fait une infinité d'hostilitez en la Touraine:
cette ville est petite, & n'y a que deux portes:
celle du côté du Berry est appelée la porte Grosset,
& l'autre est au bout du pont vers la Sologne, qui
traverse toute la rivière du Cher, lequel est fort

1691. beau, & les arches de pierre. Au chasteau, il y a une grosse tour à une encoignure du costé du Berry, laquelle bat du long du pont & de la riviere.

Dans ceste place, ainsi que nous avons dit, le sieur de Lignerac y estoit entré pour Gouverneur, & pour soutenir le siege, accompagné des sieurs de la Saulaye, des Angis & du Baron du Chefne, & autre Noblesse de l'Union, & quantité d'infanterie, outre les habitans, tous fort affectionnez à la Ligue.

Monsieur le Prince ayant en son armée Messieurs d'Amville, de la Rochepot, de Souvray, de Montigny, d'Arquien, de Valencé, de Vatan, & beaucoup d'autres Seigneurs de ces quartiers-là, ayant fait recognoistre Selles, & faict faire les approches, les pieces furent mises en batterie, qui firent bresche du costé de la riviere du Cher en une encoignure de la ville sur le bord de ladite riviere, sur laquelle les Royaux avoient fait un pont pour la commodité de l'armée, qui estoit logée d'un costé & d'autre de ladite riviere : mais la bresche recognuë & n'estant trouvée raisonnable pour y donner l'assaut, aussi que les assiegez avoient faict derriere ladite bresche un grand retranchement bien flanqué, cela fut cause que ledit sieur Prince fit loger des pieces de l'autre costé de l'eau, afin de battre en courtine, & essayer de voir derriere

ledit retranchement. Ce siege fut assez long, sans que les assiegez fissent aucunes sorties. La riviere du Cher estoit lors fort petite : tellement que le sieur de Lignerac se voyant pressé pied à pied, fut contraint de capituler, & promettre de rendre audit sieur Prince, la ville de Selles, avec toutes les pieces de fonte & munitions de guerre, qui estoient dedans s'il n'estoit secouru dans douze jours.

Pendant ce siege ceux de l'Union tant d'Orleans que du Berry firent tout ce qu'ils pûrent pour y donner secours : mais voyans que ce qui estoit en leur puissance y serviroit de peu, s'adviserent de supplier Monsieur de Nemours de les secourir, puis que le secours du Duc de Mayenne ou de Monsieur de la Chastre qui estoient delà la Seine, assez empeschez pour traverser le Roy en son dessein d'avoir Rouën, leur estoit hors de toute esperance.

Nous avons laissé sur la fin de l'an passé ledit Sieur Duc de Nemours, qui après avoir deffendu Paris durant le siege se preparoit pour aller en son Gouvernement de Lionnois, où il arriva avec de belles troupes sur la fin du mois de Mars : par son credit il les augmenta de beaucoup, & aymant d'estre toujours avec la cavalerie, en peu de temps il se trouva assisté de mille bons chevaux, avec lesquels il tenoit la campagne es

1591. Provinces de Lionnois, d'Auvergne, & Bourbonnois; en ceste année il print Espoisse par composition, le Chasteau de Bressy par force : il s'assujettit plusieurs places en Dombes. Ceux d'Annonay en Vivarais se sauverent d'estre pillés, en luy donnant douze mille escus : & eust donné de la peine à ceux de Clermont en Auvergne si le Mareschal d'Aumont qui estoit en Bourgongne n'eust faict tourner la teste à son armée pour luy aller empescher ses progres en ces quartiers là. Or durant le siege de Selles, ledit Duc de Nemours avec son armée assiegeoit Saint Pourfain à cinq lieues de Moulins en Bourbonnois, ce qui fut cause que tous ceux de l'Union tant d'Orleans que du Berry, par l'advis dudit sieur de Comnene, (qui avoit esté nourry en la maison de Savoye) luy rescrivirent pour le supplier de leur donner secours, & d'apporter ce bien à leur party : mesmes ledit sieur de Comnene luy en escrivit en particulier, cognoissant que ce Duc estoit assez convoiteux de gloire, pour entreprendre ce secours. Sur les avis particuliers dudit sieur de Comnene ledit sieur Duc se resolut de secourir Selles, aussi tost qu'il auroit pris S. Pourfain, ce qu'il fit deux jours après où ayant estably un gouverneur, il passa du Bourbonnois avec routes ses troupes dans le Berry, lequel il traversa & vint jusques à Vierzou, là où ledit
sieur

ſieur de Commene le vint trouver avec tout ce qu'il y avoit de gens de guerre au gouvernement d'Orleans : le ſieur de Richemont qui commandoit auſſi au Berry en l'abſence du ſieur de la Châtre, s'y rendit, avec le plus de troupes qu'il pût; eſperant tous faire lever le ſiege de Selles audit ſieur Prince de Conty, mais il en advint tout autrement : car le jour expiré de la capitulation, ledit ſieur Prince ayant eu avis de la venue dudit Duc de Nemours à Viarzon, & de l'aſſemblée qu'il y faiſoit, fit mettre toute ſon armée en bataille, & après que le ſieur de Lignerac, & tous les gens de guerre furent ſortis de Selles & conduits en lieu de ſeureté, & que Monſieur de la Rochepot qui faiſoit l'eſtat de Mareſchal de camp en ceſte armée, eut mis par la poterne du coſté de Berry, dedans le Château de Selles, le ſieur de Malerbe Capitaine des Gardes dudit ſieur Prince, pour y commander avec la garniſon y assignée, l'armée Royale s'avança de deux grandes lieues ſur le chemin de Viarzon, par où devoit venir le Duc de Nemours, lequel ayant veu arriver ledit Lignerac, faſché que ſon voyage ne ſerviſoit de rien, licencia les troupes qui eſtoient venues d'Orleans & du Berry, & luy s'en retourna en ſon gouvernement de Lyonois.

Ce qui ne ſe fit ſans faire des reproches audit Li-

Tome LVII.

P.

gnerac ; lequel verifia qu'il ne pouvoit faire mieux , pour eſtre fort preſſé des Royaux , & qu'il avoit baillé ſa parole , & ſes oſtages auparavant que de pouvoir croire que ledit Duc pût venir le ſecourir : meſmes que ſ'il n'eût compoſé , les Royaux l'euffent peu forcer auparavant l'arrivée d'aucun ſecours.

Ces choſes paſſées en la façon que deſſus , peu de jours après Monsieur le Prince fit cheminer ſon armée vers Menethou ſur Cher à ſix lieues des Selles & à quatre de Viarzon , la ville & le chateau ſe rendirent incontinent. Monsieur le Prince voyant qu'il n'y avoit point d'autres ennemis à battre à la campagne , & que c'eſtoit la ſaiſon de l'hyver , il ſe retira à Tours , d'où il alla ſur le printemps de l'an ſuivant aſſieger Craon , ainſi que nous dirons.

Quant à Selles il ne demeura gueres du party royal , car le ſieur de Malerbe eſtant allé à Tours ſolliciter l'eſtabliſſement du payement de ſa garniſon , & auſſi pour avoir des munitions , le Capitaine du Bois qui y avoit (comme nous avons dit) eſté toujours Gouverneur , pour l'Union , par ſa pratique le ſurprint la premiere ſemaine de Careſme , & y entra par le Chateau duquel il ſe rendit maïſtre , & de la ville auſſi. Voyons les preparatifs du ſiege de Rouën.

Nous avons dit , que durant le mois de Juillet

lors que le Roy alla assieger Noyon, le Duc de Mayenne fut à Rouën pour donner ordre à quelques remuëmens qui s'y vouloient faire : là où il laissa pour commander le sieur de Villars (qui estoit Gouverneur dans le Havre de Grace) & le fit Lieutenant general au gouvernement de Normandie pour l'Union, ayant pourveu le Prince Henry de Lorraine son fils du tiltre de Gouverneur en ceste Province. Ce Seigneur de Villars estoit de la maison d'Oyse en Provence, descendu de la famille des Brancas, & non pas de celle des Marquis de Villars qui sont descendus de Honoré bastard de Savoye. Il avoit esté mis dedans le Havre de Grace par le feu Duc de Joyeuse (auquel il estoit parent) quand ce Duc fut pourveu du Gouvernement de Normandie par le feu Roy Henry III. Il avoit pour conseil auprès de lui Philippes Desportes Abbé de Tyron, docte personnage, qui tenoit sa fortune dudit feu sieur Roy. Ce Seigneur de Villars estoit un Gentil-homme brave & vaillant, & qui desiroit s'avancer par les armes aux plus hauts grades militaires. Il avoit tiré de grandes pensions de ceux de la Ligue depuis la mort du Duc de Joyeuse, pour demeurer ferme en ce party, par le moyen desquelles pensions, il avoit recherché & entretenu des hommes. Le profit des butins qu'il avoit faicts sur mer depuis qu'il estoit au

1591. Havre de Grace, le faisoit pecunieux : tellement que se trouvant hommes, argent, & conseil, il se resolut de poulser sa fortune plus hautement. Monsieur de Mayenne luy ayant accordé ceste qualité de Lieutenant general en ceste Province, & de commander dans Rouën, il s'estudia en tout & partout pour l'estre en effect. Un bruit sourd courut que le Roy ayant receu son armée d'Alle-mans assiegeroit Rouën : A ce bruit, il ne parla plus que de faire faire des fortifications, faire entrer des compagnies de gens de guerre pour la seureté de la ville, publier des ordonnances pour y conduire des vivres, avec injonction aux habitans de se pourvoir de vivres pour endurer un long siege : faict abbatre les fauxbourgs : met des gens à sa devotion aux lieux forts : bref, il s'establit & se rendit maistre de Roüen. Il fit le sieur de la Londe qui estoit Maire, son Lieutenant, le sieur du Mesnil Bauquemare, Capitaine du vieil Palais; & laissa le sieur de Gessens dans le fort de l'Abbaye sainte Catherine, après la mort duquel (qui advint durant le siege) il y mit le Capitaine Boniface, homme qui luy estoit fort affidé. Quelques-uns ont escrit, que cependant qu'il faisoit ces preparatifs, il ne laissoit de faire entretenir M. le Cardinal de Bourbon qui presidoit au Conseil du Roy, (lequel estoit en ce temps là tantost à Chartres

tantost à Mantes) & ce par le moyen dudit sieur Desportes, qui en conféra avec le D. Beranger, Jacobin, Abbé de S. Augustin, & en furent les paroles si avant, qu'il fut parlé audit Conseil de donner main levée des Abbayes & benefices dudit sieur Desportes, occupées par les Royaux : mais ceux qui en jouyssoient firent rejeter ceste proposition si loing, que ceste pratique fut rompuë, avec mespris dudit sieur Desportes, lequel depuis monstra que peut un homme de Conseil, quand il rencontre un homme d'execution.

Monsieur le Mareschal de Biron après avoir levé le siege de devant Pierrefons (ainsi que nous avons dit) s'achemina avec l'armée du Roy pour aller joindre les Anglois qu'avoit amenez le Comte d'Essex ; ce qu'ayant fait, plusieurs de la cavalerie Françoisse & Angloise, s'approcherent de Rouen, & vindrent sur le Mont aux malades devant la porte Cauchoise, avec une coulevrine, dont ils tirèrent trois coups sur la ville, affin de voir la contenance des gens de guerre qui estoient dedans. Ce bruit en fit sortir nombre, avec plusieurs Bourgeois, conduits par le sieur de la Londe, lesquels en escarmouchant tuerent le Comte de Dreux nepveu du Comte d'Essex, & plusieurs autres : ceux de Rouen en ceste escarmouche perdirent peu de gens. Les Royaux se retirent à Pavilly à trois lieues de Rouen, d'où

François , trois cents Lansquenets ; parmy lesquelles troupes il y avoit nombre de Noblesse , entr'autres , les sieurs Chevaliers d'Oyse , de Quित्रy , le Baron de Nonant , de Mathonville , de Morgny , de Saint Arnoul , le Capitaine Perdrier , le Capitaine Jacques , & autres bons Capitaines de Cavalerie. Parmy l'infanterie estoit le Chevalier Picard avec son régiment , le Capitaine Boniface avec le sien , ledit Capitaine Jacques avec son régiment , le Chevalier d'Oignon , le Capitaine Boirozé , & plusieurs autres : toutes ces troupes furent logées par quartiers sur chacun bourgeois , pour les nourrir , payer & loger : ce que ledit sieur de Villars fit avec tel ordre , tel apparat & puissance absolue , que la ville de Rouen se vit incontinent reduite sous sa volonté , sans qu'aucun habitant , que'que affectionné royal eust-il pu estre , eust osé se descouvrir. Ainsi ayant pourveu aux gardes de la ville , tant de nuit que de jour , où il faisoit assister nombre de Gentils-hommes & gens de toutes qualitez , tant de la ville que des refugiez , il mit dans le fort du bout du pont , le Capitaine Marc : & ordonna , que le Capitaine Anquetil commanderoit sur le pont & à tout ce qui se feroit sur la riviere : le Commandeur de Bourgoult , dans la Galere , & le Capitaine Bontemps , aux petites barques de guerre.

1591. Ainsi le sieur de Villars se prepara pour defendre Rouen : & le Marechal de Biron ayant receu le commandement du Roy, alla le jour de la Sainct Martin l'investir. Sur les huit heures du matin l'armée Royale se presenra sur le mont de la Justice, regardant la porte Beauvoisine : le sieur de Villars la voyant si proche, fit une sortie, & là y eut bien escarmouché de part & d'autre, jusques sur les onze heures, que les quartiers de l'armée faicts, ledit sieur Marechal se logea à Dernetal, & chacun se retira en son quartier.

Ledit sieur Marechal commença ce siege, en voulant oster aux assiegez la commodité des fontaines & des rivières qui faisoient moudre les moulins dans Rouen : il fit couper la rivière de Robec, sur laquelle tournoient onze moulins dans la ville, qu'il rendit inutiles : mais il ne put destourner le cours de celle d'Aubette, ny de quelques fontaines : aussi le sieur de Villars se doutant de cela, avoit fait faire grand nombre de moulins à bras par tous les quartiers : Et desirant en ce siege acquerir de l'honneur en la deffence, il se resolut d'attraper les Royaux, tant par doubles pratiques & intelligence, ainsi que nous dirons cy après, que par escarmouches & sorties, où les siens estans bien conduits endommageoient souvent les assiegeans. Le quinziesme de Novembre ceux du vieil fort sainte

Catherine firent une sortie sur ceux qui estoient logez & barricadez dans la ferme du Plant, & leur firent quitter leur logis, butinerent quatre-vingts chevaux, & mirent le feu dans une grange, où ceux qui s'y estoient retirez furent bruslez ou tuez. C'estoit l'exercice en laquelle s'employoient les assiegez journellement. 1591

Villars qui desiroit se faire signaler par ce siege, (sur quelques lettres qu'avoit escrit le Comte d'Essex au Chevalier Picard, portant: *Que hormis la cause qu'il soustenoit, il luy estoit amy, pour l'avoir cogneu avec Monsieur de Marchemont en Angleterre, mais qu'en ceste guerre, il seroit très aysé de le trouver à la teste de son regiment la picque au poing,*) manda pour response au Comte d'Essex: *Qu'il trouveroit toujours prest le Chevalier Picard, pour luy en faire passer l'envie seul à seul, ou avec tel nombre qu'il seroit arresté, & qu'il s'offroit de faire ceste partie pour luy.* A laquelle offre, le Comte d'Essex respondit: *Quant est de vôtre offre de faire une partie pour moy, je responds, que j'ay commandement d'une armée en laquelle se trouvent beaucoup de la qualité du Chevalier Picard, & suis Lieutenant d'un souverain absolu. Mais si vous voulez combattre vous mesmes à cheval ou à pied, armé ou en pourpoint, je maintiendray que la querelle du Roy, est plus juste que celle de la*

1591. *Ligue : que je suis meilleur que vous , & que ma maistresse est plus belle que la vostre. Que si vous refusez de venir seul , je meneray avec moy vingt , le pire desquels sera une partie digne d'un Colonel , ou soixante , le moindre estant Capitaine. Signé , Essex.*

A ceste lettre le sieur de Villars respondit , Pour venir à l'article de vostre lettre , par laquelle vous me desiez au combat , vous sçavez assez qu'il n'est en ma puissance de l'accepter pour le présent , & que la charge où je suis employé , m'oste la liberté de pouvoir particulièrement disposer de moy. Mais lors que Monsieur le Duc de Mayenne sera par deçà , je l'accepte très-volontiers , & vous combattray à cheval avec armes accoustumées aux Gentils-hommes : ne voulant cependant faillir de respondre à la conclusion de vostre dite lettre , par laquelle vous voulez maintenir que vous estes meilleur que moy , surquoy je vous diray que vous en avez mensy , & mentirez toutes les fois que vous le voudrez maintenir , aussi bien que vous mentirez lors que vous voudrez dire que la querelle que je soustiens pour la asseñce de ma Religion , ne soit meilleure que de ceux qui s'esforcent de la destruire. Et quant à la comparaison de vostre Maistresse à la mienne , je veux croire que vous n'estes non plus véritable en cet article , qu'aux deux autres :

*Toutesfois ce n'est pas chose qui me travaille 1591.
fort pour le présent. Signé, Villars.*

Ces lettres coururent de main & main en ce temps-là; sur lesquelles plusieurs firent divers jugemens, selon l'affection des partis qu'ils tenoient: on remarquoit en l'une le naturel ancien des vieux Chevaliers Anglois, qui couroient le monde pour maintenir la beauté de leurs maistresses. Et en l'autre, un dementy donné promptement, pour lequel maintenir, on s'excusoit sur l'absence de Monsieur de Mayenne: Aussi toutes ces choses ne furent que des paroies.

Cependant le Roy, que nous avons laissé au commencement de ce mois en Picardie, s'achemina avec son armée d'Allemands pour venir au siege de Rouën: ayant fait un tour jusques à Noyon, il passa par Corbie, & revint joindre l'armée à Foleville, le 15 dudit mois de Novembre, & passant par Blanc-fossé, Crevecœur & Granvilier, il arriva le 21 à Oisemont, où il receut nouvelles asseurées, que Monsieur de Rubempré estoit venu à bout de l'entreprise qu'il avoit sur saint Esprit de Ruë, & qu'il estoit maistre de la citadelle & de la ville, qu'il avoit surprise justement à la Diane, avec beaucoup de peril, les siens ayans esté contraincts pour faire ceste surprise, de se mettre en l'eau jusques au dessous des aisselles, pour s'approcher

3591. des murailles : les surpreneurs s'accorderent du pillage de ceste ville, & leur servit bien pendant le long siege de Rouën, où le Roy arriva le 24 dudit mois à Dernetal, grand bourg, qui estoit de quinze cents feux, à demie lieuë de Rouën, & proche du fort Sainte Catherine, sans toutesfois qu'il y pût estre incommodé, ny du fort, ny de la ville, pour estre en un vallon & couvert de tous costez de hautes montagnes. Monsieur le Comte de Soissons arriva le lendemain avec ses troupes, & fut logé de là l'eau à S. Estienne. Les Anglois estoient logez au Mont aux malades : Monsieur du Hallot avoit ses troupes logées un peu au dessus de la Croisset où se logea Monsieur le Duc de Montpensier & les troupes qu'il amena en ce siege, & n'y vint qu'au mois de Janvier, après qu'il eut pris en y venant le chasteau de Harcourt. Voylà ce qui tenoit la ville assiegée. Quant au fort, les Regiments de Boësse, Pilles, Verdun, & Vignolles en estoient logez à un demy quart de lieuë, à Bouville, & les Suisses au Mesnil : & aux villages au delà en tirant au Pont de Larche, estoient logez la Cornette du Roy, & autre cavalerie. Les Lanquenets que le Roy avoit laissez à Granvilier, pour venir en ce siege à petites journées, sous la conduite du sieur de la Bastide, en passant près Blainville (chasteau appartenant à Monsieur

d'Allegre duquel ceux de l'Union s'estoient emparé) sa Majesté voulut qu'ils prissent ce chasteau, & envoya Monsieur de Rieux pour commander à ce siege, lequel après avoir faict tirer deux cents coups de canon, les assiegez luy rendirent la place à condition qu'ils fortiroient, sçavoir les Capitaines montez sur des bidets, & les soldats avec l'espée : mais estant sortis à demy lieuë de là, les Lansquenets les taillerent en pieces : & quoy que c'est une chose belle que de garder la foy promise, pour ce que c'estoient tous gens connus pays qui surprennoient toujours quelque place, puis voloient les environs, on estima que la mort de telles gens estoit plustost profit que dommage.

Après ce siege, les Lansquenets du Regiment de Lançy vindrent loger à Neufville, & celui d'Huicq à la My-voye. Le regiment des gardes du Roy estoit aux Chartreux, qui sont justement au pied du mont sainte Catherine : depuis on y logea les Anglois, & les Gardes allerent loger au Bois Guillaume : Monsieur de la Trimouille fut logé à Martinglise, & le Marechal d'Aumont & ses troupes prit son logis à Blainville. Voylà comme l'armée royale fut logée aux environs de Roüen. Avant que de dire ce qui se passa en ce siege, voyons comme Monsieur de Mayenne (qui donnoit ordre aux villes de Picardie & de

1591. Champagne, afin que le Roy avec son armée estrangere, n'en attaquaſt quelqu'une à deſpou-
 veu en ſon paſſage, & ſolicitoit auſſi les Mi-
 niſtres d'Eſpagne, & le Duc de Parme, pour
 avoir du ſecours,) fut contrainct en ce mois
 de Novembre de courir en diligence à Paris,
 pour donner ordre aux executions tragiques, que
 les Seize firent de Monsieur le Preſident Briſſon,
 de Larcher, Conſeiller au Parlement, & de Tar-
 dif, Conſeiller au Châtelet.

Monsieur de Mayenne, comme eſtant Chef
 du party de l'Union, ſe vouloit maintenir en ſon
 autorité, & vouloit ordonner abſolument de
 tout ce qui dependoit de l'Eſtat, & ne permet-
 tre qu'il fuſt empieté ſur luy par qui que ce fuſt.
 Ceſte volonté ſ'augmenta en luy ſur l'advene-
 ment de deux occaſions (ainſi que pluſieurs ont
 eſcrit) l'une, à cauſe de la liberté de ſon nep-
 veu le Duc de Guiſe : que les Seize vouloient
 de toute leur affection porter au throsne royal,
 tant pour la memoire de feu ſon pere, que pour
 la haine qu'ils avoient conceuë contre ledit Duc
 de Mayenne, qui n'avoit tenu compte de leurs
 memoires & requeſtes qu'ils luy avoient preſen-
 tez, ainſi que nous avons dit cy-deſſus ; l'au-
 tre, à cauſe des entrepriſes deſdits Seize leſquels
 par une lettre qu'ils eſcrivoient par le Pere Ma-
 thieu, au Roy d'Eſpagne, (laquelle lui fut ſurpriſe

par le Sieur de Chazeron, Gouverneur pour le 1591.
 Roy au Bourbonnois, qui l'envoya au Roy, &
 le Roy au Duc de Mayenne) luy mandoient
 qu'ils le desiroient pour leur Roy, sinon qu'il
 luy establist quelqu'un de sa posterité (enten-
 dans l'Infante sa fille) & qu'il se choisist un
 gendre (entendans Monsieur de Guise) auquel
 ils obeyroient, & le recevroient pour Roy. Voicy
 la teneur de ceste lettre, où leur intention se
 pourra mieux cognoistre.

Si vostre Majesté Catholique, nous ayant esté tant
 benigne, que de nous avoir fait entendre, par
 le très-religieux & reverend Pere Mathieu, non
 seulement ses sainctes intentions au general de
 la Religion, mais particulièrement ses bonnes
 affections & faveurs, en vers ceste Cité de Pa-
 ris : Nous espérons en bref que les armes de sa
 Saincteté, & de V. M. C. jointes, nous deli-
 vreront des oppressions de nostre ennemy, lequel
 nous a jusques à present & depuis un an & de-
 my, bloquez de toutes parts, sans que rien puisse
 entrer en ceste Cité qu'avec hazard, ou par la
 force des armes, & s'esforceroit de passer outre,
 s'il ne redoutoit les garnisons qu'il a pleu à V.
 M. Catholique nous ordonner. Nous pouvons
 certainement asseurer V. M. C. que les vœux,
 & souhaits de tous les Catholiques, sont de voir
 V. M. C. tenir le sceptre de ceste couronne, &

1591. regner sur nous, comme nous nous jettons très-volontiers entre ses bras, ainsi que nostre Pere : ou bien, qu'elle y establisſe quelqu'un de sa poſterité. Que ſi elle nous en veut donner un autre qu'elle meſme, il luy ſoit agreable qu'elle ſe choiſiſſe un Gendre, lequel avec toutes les meilleures affections, & toute la devotion & obeyſſance, que peut apporter un bon & fidelle Peuple nous recevrons pour Roy. Car nous eſperons tant de la benediſtion de Dieu ſur ceſte alliance, que ce que jadis nous avons reçu de ceſte très-grande & très-chreſtienne Princeſſe Blanche de Caſtille, Mere de noſtre très Chreſtien, & très-Religieux Roy ſainct Loys : nous le recevrons voire au double de ceſte grande & vertueuſe Princeſſe fille de V. M. C. laquelle par ſes rares vertus arreſte tous les yeux à ſon object, pour en alliance perpetuelle fraterniſer ces deux grandes Monarchies ſous leur regne à l'avancement de la gloire de noſtre Seigneur Jeſus Chriſt, ſplendeur de ſon Eglife, & union de tous les habitans de la terre ſous les enſeignes du Chriſtianisme : Comme V. M. C. avec tant de ſignalées & triomphantes victoires, ſous la faveur divine, & par ſes armes, a faiſt de très-grands progresz & avancemens, leſquels nous ſupplions Dieu, qui eſt le Seigneur des batailles, continuer avec tel accompliſſement, que l'œuvre en ſoit bien-toſt

toit accompli, & pour ce faire prolonger à V. M. C. en parfaite santé la vie très heureuse, comblée de victoire & triomphe de tous ses ennemis. De Paris ce deuxiesme jour de Septembre 1591, & plus bas à costé. Le reverend Pere Mathieu, present porteur, lequel nous a beaucoup edifiez, & bien instruit de nos affaires, supplera au defect de nos lettres envers V. M. C. laquelle nous prions bien humblement adjouster foy à ce qu'il luy en rapportera. Ceste lettre estoit sousignée de huit des principaux des Seize, entr'autres des Docteurs Genebrard & Martin.

Il advint en ce mesme temps que Brigard (qui avoit esté, dez les Baricades, commis par feu Monsieur de Guise, pour exercer l'office de Procureur du Roy de l'Hostel de la Ville de Paris, & confirmé en ceste commission par le vingt-cinquiesme article des articles secrets de l'Edict d'Union, fait en Juillet 1585, ainsi que nous avons dit, envoyoit par son lacquais une lettre à Saint Denis, laquelle estoit en mots obscurs (ainsi que les amis d'un & d'autre party s'entr'escrivoient en ce temps là) pour bailler à un sien oncle qui estoit du party royal, laquelle fut decouverte par aucuns de ceste faction des Seize, lesquels estoient lors en garde à la porte Saint Denis, qui arresterent ce lacquais ainsi qu'il passoit par ceste porte, tenant une bouteille en sa main;

1591. auquel après avoir demandé où il alloit, & leur ayant répondu qu'il alloit querir du vin dans le faux-bourg, ils commencerent à douter de luy, & jugerent qu'il portoit quelques lettres à S. Denis; estant fouillé, & ne luy estant rien trouvé sur luy, on cassa sa bouteille, & fut trouvé au milieu du bouchon qui estoit d'estoupes, la lettre dudit Brigard. A ceste descouverte, on alla prendre Brigard, & fut mené prisonnier à la Conciergerie: toute la faction des Seize s'empescha lors contre luy, & sollicitèrent à ce qu'il fust puny de mort, (pour ce qu'ils l'avoient toujours tenu pour estre un des premiers de leur faction). Mais la Cour ayant cognu que ce n'estoit qu'une certaine animosité entr'eux, declara par arrest Brigard absous, & sortit de prison; ce qui fut cause que les Seize firent une infinité d'assemblées particulieres entr'eux.

En celle qui se tint le deuxiesme de Novembre en la maison de Boursier, rue de la Vieille-Monnoye, où de Launay presidoit, qui fit quelques propositions pour s'opposer à certaines daces & imposts, que le Duc de Mayenne vouloit faire lever à Paris; Cromé, premier opinant, dit : *Il ne faut point s'arrester à choses si legeres, vous disputez de lana Caprina, il se presente à present des choses de plus grande importance, ausquelles il est besoin de remedier; car vous sçavez l'injustice qui a este faicte au procès de Brigard, que la Cour de Parle-*

ment a absous en haine de ceste compagnie, & pour leur faire despit, & ont dit que c'estoit pour eviter à l'importunité que l'on leur faisoit. Après ces paroles, chacun commença à en dire son opinion, comme il advient d'ordinaire en telles assemblées de peuple, les uns voulans que l'on resolust sur le champ, ce que l'on feroit de ceste affaire; les autres disans qu'il falloit en deliberer plus amplement, avec quelques uns de leur compagnie qui estoient absens, que l'on advertiroit de se trouver en l'assemblée prochaine, qui se feroit le cinquiesme dudit mois.

Pelletier, Curé de Saint Jacques, voyant que l'on ne vouloit rien refouldre, prit la parole, & dit: *Messieurs, c'est assez connivé, il ne faut pas jamais esperer d'avoir justice ny raison de la Cour de Parlement; c'est trop endurer, il faut jouer des cousteaux.* Aufquelles paroles les deux tiers se turent: durant ce silence, Gourlin se leva de sa place, & alla parler à l'oreille dudit Curé de Saint Jacques, puis retourné en sa place, ledit Curé se leva, & dit encores: *Messieurs, je suis adverty qu'il y a des traistres en ceste compagnie, il faut les chasser & en jetter à la riviere.* Quelques-uns s'estans trouvez scandalisez de ces paroles, ceste assemblée se despartit, & la deliberation pour le faict de Brigard, fut remise à une autre fois.

1591. Cependant Cromé qui avoit ceste affaire à cœur, travailloit à faire imprimer le faict du procez de Brigard, afin de faire esmouvoir davantage ceux de ceste faction des Seize, en le voyant imprimé : mais Monsieur Molé, qui exerçoit la charge de Procureur - General au Parlement, en estant adverty, envoya deux Huissiers pour faire saisir ce qui s'imprimoit ; Cromé survenant dans l'Imprimerie, leur arracha de leurs mains la copie qu'ils en avoient prise, & les Huissiers de la Cour furent contraints de s'en retourner sans l'emporter, & se contenter de faire leur procès-verbal de ceste rebellion ; & Cromé, continuant ses hardiesses, alla querir quelques harquebusiers & hallebardiers de la compagnie de Crucé, lesquels il mit en garde dans la maison de l'Imprimeur, & fit achever d'imprimer ce qu'il vouloit.

Le cinquiesme dudit mois, l'Assemblée des Seize se tint au logis de la Bruiere le pere, & s'y trouverent bien soixante de ceste faction : Launay continuant sur ce qui avoit esté proposé du faict de Brigard, dit, *Messieurs*, il nous faut deliberer sur deux points très nécessaires. Le premier, d'essir dix Bourgeois de ceste compagnie, bien asseurez & affidez pour le Conseil secret, desquels l'on advouera les actions & déportemens, après toutes-fois les avoir communiquez à la compagnie, si besoin en est. L'autre point

est, de reïterer le serment de l'Union plus que jamais, attendu la necessité des affaires, & le nombre effrené des traistres, desquels le Parlement fait si peu de cas de faire justice; tescmoin le Gouverneur de ceste ville, auquel l'on devoit avoir toute fiance, & lequel neantmoins à la derniere sortie qui fut vers S. Denis, en la presence de tous les estrangers, alla embrasser le sieur de Grillon en plaine campagne, recognu toutesfois ennemy capital de ceste ville, ainsi qu'il le fist paroistre le jour des barricades. 1591.

Ces propositions font assez cognoistre la passion des principaux de ceste Faction. A quel propos blasmer de trahison le sieur de Belin leur Gouverneur, pour avoir en plaine campagne, embrassé Monsieur de Grillon, son ancien amy, joyeux de le voir bien porter, & guarý de ceste grande harquebusade qu'il avoit receue au travers du corps au faux-bourg de Tours, quand le Duc de Mayenne les print: car ledit sieur de Belin, du vivant du feu Roy, avoit esté Capitaine des Gardes, dont ledit sieur de Grillon estoit Maistre de camp. De vouloir faire mourir Brigard pour avoir escrit à son oncle; quelle apparence y avoit il que ce ne fust une injustice de le faire? Mais (disoient les Seize) tous bons Catholiques (1 de leur Faction) ne doivent traicter, conferer, ny avoir aucune intelligence ny

1591. frequentation à ceux qui se sont opposez à la Ligue ; ains les poursuivre & travailler comme ennemis de Dieu & de son Eglise, fussent-ils leurs propres freres & leurs propres enfans, ainfi que le serment de la Ligue le portoit : & que ceux d'entr'eux qui avoient juré leur dite Ligue, lesquels faisoient le contraire, estoient refractaires, & comme tels, suivant le sixiesme article de leur Ligue, devoient estre, *offensez en leurs corps & biens en toutes sortes qu'on se pourroit adviser.* Quelles paches de Ligue ? si ce serment estoit équitable, j'en laisseray le jugement au Lecteur.

Or sur les deux propositions de De Launay, il fut resolu sur la dernière, que le serment de l'Union seroit reïteré, en la façon accoustumée, & plus estroictement, si faire se pouvoit, & qu'à ce faire tous ceux de leur confederation y seroient invitez.

Quant au premier, touchant l'election des dix pour le Conseil secret, ils resolurent d'y proceder par balotage, & qu'à ceste fin, le lendemain chacun d'eux apporteroit son billet, auquel il escriroit les dix qu'il esliroit pour estre de ce Conseil secret.

Le lendemain l'assemblée se fit en la maison de Bourcier, sur l'après-dînée, où chacun apporra son billet ; En ceste assemblée, De Launay &

Martin y faisoient les Presidents : il en fut député un d'entre eux pour controller les billets ; lesquels estans ouverts & redigez par escrit par un nommé Lochon qui leur servoit de Greffier , il fut trouvé que Sainction , Le Gresse du Bois , Hameline , Louchard , Thuault , Borderel Rosny , Durideau , Rainsant , & Besanson , eurent le plus de voix. Ce fait, l'affaire de Brigard fut mise en avant par ledit De Launay ; mais sur la diversité qu'un chacun d'eux en parloit, ils resolurent que les dix du Conseil secret, adviseroient comme on pourroit tirer raison du procez de Brigard , à l'encontre de la Cour de Parlement , & qu'ils en advertiroient la compagnie si besoin estoit. Et d'abondant , qu'oultre ces dix esleus , que Cromé , qui estoit pleinement instruit de l'affaire dudit Brigard , les assisteroit ; comme aussi feroient lesdits De Launay , Martin , S. & les Curez de saint Jacques & de S. Cosme , si bon leur sembloit. Et sur ce que quelques uns dirent qu'il falloit proceder en ceste affaire avec les plus douces voyes que l'on pourroit : *Non , non , ne craignons point , dit Cromé , nous avons de bons bras & de bonnes mains pour venger l'injustice que l'on nous a faite au procez de Brigard.*

Pour faire de rechef le serment de l'Union , ils arresterent qu'il se feroit au logis dudit la Bruiere le pere , là où ils s'assembleroient le vendredy,

591. huitiesme dudit mois, & que chacun d'eux y appelleroit le plus de ceux de leur confederation qu'ils pourroient: ce qu'ils firent sur les onze heures du matin, où se trouva Buffy le Clerc, avec sa compagnie ordinaire, assisté de Hamilton Curé de saint Cosme: Le serment de l'Union mis de rechef en deliberation, tous s'accorderent de le jurer, & de le signer. Sur cest accord, Buffy assisté de dix de ceste assemblée estant monté en la chambre haute dudit la Bruiere, pour, comme il disoit, rediger par escrit les articles dudit serment, peu après redescendit tenant un grand papier blanc, & dit, *Messieurs, nous serions trop long temps à rediger par escrit les articles du serment, & craindrions que la compagnie s'ennuïast, mais s'il vous plaist signer ce papier après moy & plusieurs autres gens de bien qui signeront les premiers tout presentement, ce sera autant de tems gagné. Nous laisserons de l'espace par dessus les signatures, où après nous redigerons les articles dudit serment.*

Plusieurs s'y accorderent, & à l'instant De-launay pressa un chacun de signer. Un seul d'entre eux, dit qu'il seroit raisonnable, que ce que l'on entendoit signer fust escrit auparavant, que cela n'estoit point si pressé, que l'on n'attendist bien encores un jour, & que dans deux heures les articles pourroient estre escrits. Auquel

De Launay, respondit, *si vous avez peur, & 1591.*
entrez en desfiance, ne signez pas, toutesfois
vous n'en devez faire difficulté après tant de
gens de bien. Aussi-tost les dix du Conseil secret,
 firent mettre deux hommes à la porte de la sale,
 pour empescher qu'aucun ne sortist qu'il n'eust
 signé. Et pour donner à entendre, que tout ne
 se faisoit, que pour le serment de l'Union, la
 Bruiere apporta sur la table un Messel, pour
 jurer sur iceluy. Et ainsi chacun se prepara à
 signer. De Launay faisoit mettre la main sur
 l'Evangile, disant ces mots : *Vous jurez & pro-*
mettez à Dieu le Createur, de garder & ob-
server inviolablement les articles que vous allez
presentement signer, pour la conservation de la
Religion Catholique, Apostolique & Romaine.

Mais d'autant que ceste Assemblée ne sembloit
 encor assez grande aux dix du Conseil secret, ils la
 remirent au Dimanche ensuyvant en la maison
 d'un Chanoine de Nostre-Dame, auquel lieu Buf-
 sy le Clerc, avec sa compagnie d'ordinaire, garny
 de son grand papier, auquel il n'y avoit encore
 rien d'escrit que les signatures, se presenta avec
 un Messel à un bon nombre de Bourgeois, qui
 n'en n'avoient ouy parler, lesquels signerent
 tous, en voyant tant d'autres qui avoient signé
 auparavant eux ; ce que fait, il serra le papier
 en son sein. Sur quoy aucuns de ceux qui avoient

1591. signé dez la premiere Assemblée, voyant que le papier n'estoit pas remply, soupçonnerent quelque chose de mal là dessus, & un d'entr'eux dit tout haut: *Monsieur de Buffy nous vient voir à ceste heure en nostre compagnie bien souvent, il a la reiteration du serment de l'Union en recommandation ; mais nous trouvons fort estrange que Pon nous faict signer un papier, sans sçavoir ce que c'est.*

Buffy ayant tant de signatures, fut l'après-disnée au Conseil secret des dix, lequel se tint chez De Launay, là où Cromé & les autres quatre esleus avec lui se trouverent. Léchou y servoit encor de Greffier. Il fut discoursu de la maniere & comment on se feroit du President Brissou, & autres gens de Justice, comme on les feroit mourir, des accidents qui en pourroient advenir, de l'ordre qu'il faudroit tenir en leur entreprise, ce qu'ils ne purent resoudre que le lendemain aux Conseils qu'ils tinrent encor au mesme lieu, le matin & l'après-disnée.

Le Mardy douziesme, l'Assemblée des Seize se trouva chez ledit la Bruiere, où il fut proposé generalement, qu'il se falloit bien unir les uns avec les autres. Buffy assisté toujours du Curé de Saint Cosme, & autres ses adherans, presenta encor son papier à signer. Un nommé Morin, nouveau commis pour Procureur de la ville, en la place de Bri-

gard, s'y trouva avec plusieurs autres, qui signerent tous encor le papier dudit Bussy. Cest office de Procureur de ville avoit esté fort brigué par les Seize, affin qu'il n'y en eust point d'autre en ceste charge que de leur faction. Et mesmes à l'eslection des Eschevins, qui se font à la Nostre-Dame en Aoust, ils avoient fort desiré que le Commissaire Louchard qu'ils avoient esleu, y demeurast. Mais Monsieur de Mayenne, qui s'estoit réservé l'aggrégation de l'eslection desdits Eschevins (ainsi que font les Roys de France), ayma mieux que Roland furencor continué Eschevin, que d'y mettre ledit Louchard, ce qui augmenta de beaucoup la haine des Seize contre ledit sieur Duc. Et les divisions entr'eux s'en augmenterent fort; car ils attribuerent ce fait à la pratique du sieur de la Chappelle Marteau, Secrétaire d'Estat de la Ligue, & audit esleu Roland, aussi grand Audiencier de la Ligue, & publierent par escrit, que tous deux adheroient à la volonté & aux Conseils du Duc de Mayenne, pour ruyner les Seize, & qu'ils n'avoient jamais tendu qu'à faire leurs affaires au dépens de la Ligue. Que tous deux s'estimoient comme chefs de la Ligue, & avoir plus de conseil & de cervelle, que tout le reste des Ligueurs; méprisoient le conseil des Predicateurs, se mocquoient d'eux, & tendoient à la ruyne de leur party. Nous avons dit cy dessus comme lesdits la Chappelle & Roland,

1591. avoient esté des premiers à faire bastir la Ligue, ou Faction des Seize, & comme ils se firent introduire aux plus grandes charges de la ville de Paris; & voicy qu'aussi-tost qu'ils virent que le Duc de Mayenne eut cassé le Conseil de l'Union, pour se conserver son autorité, (comme nous avons dit) non-seulement lesdits la Chapelle & Roland, mais toutes les grandes familles commencerent à se retirer de ceste faction des Seize, & voulurent despendre de la volonté dudit sieur Duc, & du Conseil qu'il avoit estably près de luy, où ils eurent tous des charges. Voilà comme & pourquoy ils se divisèrent. Aussi pour revenir à l'histoire de ce qui se passoit ez Assemblées des Seizes, en celle qui fut tenue le Jeudy 14, au logis dudit la Bruiere pere, sur ce qu'ils resolurent de donner tous leurs voix à Boderre pour estre Receveur de la ville, Buffy y estant arrivé, à la proposition que l'on fist de deputer deux personnes de ceste Assemblée, pour aller supplier le Lieutenant la Bruiere, de favoriser ledit Boderre, en l'eslection qui se feroit d'un Receveur de la ville, il dit ces mots: *Messieurs, nous deussions souhaiter que ceux de ceste compagnie eussent les principales charges de la ville, ce seroit un grand bien & grand advancement pour nostre Religion: A quoy Hameline repliqua ces mots: Je pense que je n'ay point receu tant de graces de Dieu au jour de mon baptême, comme je reçois d'avoir cest*

honneur d'estre de ceste compagnie ; & partant , 1591.
Messieurs , je prie un chacun d'estre ferme & stable à la manutention d'icelle , à nous entre secourir les uns les autres , & Dieu nous fera sentir le fruit de ses benedictions. Plusieurs de ceste Assemblée , prejugerent lors qu'il se feroit quelque chose d'extraordinaire , qui apporteroit du malheur , voyans ledit Bussy le Clerc suivy du Curé de Saint Cosme , de Crucé , Nicolas , le Normant , Dronart , Mongeot , & le Peuple , qui ne faisoient qu'aller & venir , tantost montans en haut à la chambre dudit la Bruiere , puis descendans se chuchetoient aux oreilles les uns aux autres ; ce qu'ils avoient fait pareillement aux Assemblées du Mardy & Mercredi*auparavant.

Quant au Conseil secret des Dix , il se tenoit tous les matins à la chambre de De Launay , & se tint encor cesté matinée ; au sortir duquel , ledict De Launay alla dîner chez le Lieutenant la Bruiere , où on tient qu'il luy communiqua l'entreprise.

Toutes ces Assemblées ne se faisoient point si secrettement , que le President Brisson n'en fust adverti ; car du commencement audit Conseil secret , ils avoient resolu de le faire tuer dans sa maison , & de faire aussi tuer dans leurs maisons cinq des principaux de la Cour , par quelques soldats déterminéz que l'on gagneroit pour de l'argent. Suivant

3591. ceste résolution, un d'entr'eux practiqua un nommé l'Evesque, luy fit de belles promesses s'il vouloit entreprendre de tuër ceux que l'on luy diroit : Ce l'Evesque estoit un bon soldat, qui avoit esté pris & repris plusieurs fois aux Porcherons, ayant toujours esté du party Royal, mais ruiné tout à fait de sa dernière prise : si tost que l'on luy eut fait ceste proposition, il dit qu'il l'entreprendroit, & qu'il en viendroit à bout, ne demandant qu'à gagner. Il fit de prime abord tant de belles promesses, que l'on luy nomma ceux que l'on vouloit faire tuër; mais lui qui ne demandoit qu'à sortir de Paris, & se retirer à Saint Denis, alla chez son Procureur nommé le Merquant, & luy donna charge d'avertir le sieur President de toute ceste entreprise; ce que ledit Merquant fit faire par un Greffier de la Cour, familier dudit sieur President. Sur cest advis, ledit sieur President voulut mesmes parler audit l'Evesque, lequel alla le trouver de nuit en sa maison, & l'assura, que ce qu'on luy avoit dit estoit vray, & luy raconta sa dernière prise, & comme on l'avoit tiré de nuit de la prison de Saint Eloy pour le poignarder, & jeter dans la rivière, comme il avoit entrepris de le tuër, & avoit eu du depuis liberté d'entrer & sortir dans Paris, entretenant les Seize, & leur disant qu'il attendoit quelques soldats determinez en qui il se fioit pour l'assister

en ceste entreprise. Après quelques paroles que luy dist ledit sieur Président, sur la haine que luy portoient les Seize, l'Evesque luy dit, Monsieur, croyez moy, sortez de Paris, & vous ferez bien : pour moi, si vous voulez, j'entreprends sur ma vie de vous rendre dans Sainct Denis. Je vous remercie de vostre advis, & de vostre bonne affection, (lui dit le President) mais cela ne se peut faire pour beaucoup de raisons. L'Evesque ayant pris congé dudit sieur President dez le lendemain matin, sortir de Paris, & se retira dans Sainct Denis, & est encore à present en vie. 1591.

Aussi ledit jour de Jeudy quatorziesme de ce mois, ledit sieur President estant allé au College de Navarre, à la grande ordinaire que faisoit le jeune Benoist de Limoges : Monsieur l'Abbé de Sainte Genevieve qui y estoit, lui dit, Monsieur, songez à vous, Poquart en disnant avec moy, m'a asseuré que l'on entreprenoit sur vostre vie ; mais ledit sieur President negligea tellement tous ses advis, & en tint si peu de compte, que le lendemain ses ennemis n'eurent aucune peine de le prendre, & de le faire mourir.

Toute ceste journée les dix du Conseil secret des Seize avec Buffy, Crucé, & leur suite, disposerent de l'ordre de leur entreprise. Crucé & Anroux allerent au petit Chasteler, & ayant parlé à Dantan qui en estoit Geolier, lequel estoit de

1591. leur faction, & lui ayans communiqué leur entreprise, l'assurent qu'ils le feroient Geolier de la Conciergerie du Palais ; sur l'espérance de ceste recompense, il leur promit qu'il feroit ce qu'ils voudroient.

La nuit entre le Jeudy & le Vendredy, qui estoit le quinziesme du mois, l'assemblée se tint chez le Curé de S. Jacques ; outre tous ceux qui estoient en Conseil, il se trouva grand nombre de personnes du menu peuple, qui estoient avec leurs espées devant ce logis. A la pointe du jour ledit Curé avec la Bruiere le père, & quelques autres en sortirent, & allerent porter, tant aux Capitaines des Espagnols, que des Napolitains, un papier signé de Bussy, Sainction, Louchart, Crucé & Soly, contenant les causes pour lesquelles ils prenoient les armes. En mesme temps, Bussy, Louchart, le Normant & Anroux, suivis de plusieurs autres, se rendirent au bout du pont Saint Michel, où si tost qu'ils virent venir le President Brisson, qui alloit au Palais, le Normant & Anroux luy mirent la main sur le collet, puis le firent destourner par le Marché-Neuf, & le menerent dans le petit Chastelet, où ayans veu à la porte Dubois, (qui estoit un peintre, lequel estoit dez quatre heures du matin entré dans le petit Chastelet avec Crucé, pour faire apprestre tout ce qui estoit de besoin à leur entreprise) luy
dit

dit ces mots : *Monsieur Dubois, je me recom-* 1591.
mande à vous, vous représentez Monsieur Oudi-
neau, je ne sçay pourquoy l'on m'a amené icy.
 Ce Dubois ne fit semblant de l'ouyr.

Ledit sieur President fut incontinent mené à la
 Chambre du Conseil, par un des guichetiers, où
 un nommé Cochery faisoit le Juge. Cromé luy fit
 quelques interrogations; sçavoir, premièrement,
S'il n'avoit pas escrit depuis peu de temps au Roi
de Navarre, à laquelle demande, ledit sieur Pre-
sident respondit que non. Secondement, s'il ne
luy avoit pas baillé sa vaisselle d'argent. A quoy
 il dit que non, & qu'elle luy avoit esté volée.
 Tiercement, *pourquoy c'est qu'il n'auroit pas*
faict mourir Brigard. Je n'ai pas esté son Juge,
 dit le President, il a esté envoyé absqus par arrest
 de la Cour.

Alors Hameline (qui avoit un roquet de toile
 noire, sur lequel il y avoit une grande croix rouge :
 comme aussi avoient ceste journée plusieurs de
 ceste faction) alla frapper sur l'espaule dudit sieur
 Président, & luy dit ces mots : *Le Seigneur t'a*
aujourd'huy touché de luy rendre l'ame, & as
une grande faveur que tu ne mourras point en
public, comme traistre à la ville.

Cependant que l'on faisoit ces demandes audit
 sieur Président, Choulier, qui se disoit Lieute-
 nant du grand Prevost de l'Union, (& n'estoit

1591. que Clerc du Greffe de la Cour des Aydes) suivy d'une troupe de factieux qui avoient des pistoles sous leurs manteaux , print Monsieur Larcher l'un des Conseillers de la Cour , ainsi qu'il entroit dans la Cour du Palais , & l'amena aussi audit petit Chastelet.

En mesme temps, le Curé de S. Cosme, suivy de quelques Prestres & autres gens de faction , allerent au logis du sieur Tardif, Conseiller au Chastelet, où ils le prindrent , & l'amenerent aussi audit petit Chastelet.

Crucé cependant envoya querir l'exécuteur de Justice, & s'empara des clefs de la porte, & y mit quatre haliebardiens de sa compagnie , les plus affidez qu'il eust , & leur deffendit de ne laisser entrer personne. L'exécuteur Jean Rozeau venu , le Geolier le fit monter au lieu destiné pour faire mourir lesdits sieurs Président & Conseillers ; mais Jean Rozeau luy ayant demandé , que c'estoit qu'on vouloit exécuter là dedans, attendu que ce n'estoit pas la forme de justice de faire des exécutions dans une prison, luy dit, viens avec moy, & tu le verras, regarde seulement si cette place est commode pour faire une exécution , & y pendre trois hommes.

Le Geolier ayant mené l'exécuteur à la Chambre du Conseil où estoient Cromé , Hameline , Cochery, le Normant, Dubois, Crucé, Sainctyon,

Anroux, & autres leurs complices, & leur ayant dit, que la place estoit commode pour y faire une exécution; Cromé luy dit: Allez donc prendre dans ceste chambre le President Brisson, & l'y allez pendre. Je ne le sçauois faire, luy dit l'exécuteur, si vous ne me monstrez un jugement ou ordonnance de Justice. Sur laquelle responce on luy dit: Si tu ne le fais promptement, on te pendra toy mesme. L'exécuteur voyant que c'estoit un faire le faut, leur dit. Je n'ay point de cordes, il faut que j'en aille querir. Va, luy dit-on, & n'arreste point. Mais ainsi qu'il estoit prest à sortir le guichet, le Geolier dit à Crucé, il vaut mieux retenir cest exécuteur, & luy fournir de cordes; ce qui fut cause que Crucé l'arresta, & luy dit: Tu ne sortiras point de ceans, je te fourniray des cordes. Crucé ayant demandé & commandé à son caporal (qui s'estoit rendu à son mandement avec ses armées, dans le petit Chastelet, avec quelques autres de sa compagnie) de luy bailler sa mesche; il la luy refusa: surquoy le Geolier bailla de l'argent à un guichetier pour aller acheter des cordes, ce qu'il fit incontinent, & les alla porter droict au lieu où se devoit faire ce massacre. Cependant on alla dire audit sieur Président, qu'il falloit qu'il descendist. Ce fut lors qu'il apprehenda la mort, car aduisant dans la petite salette où on fait les escroües des pri-

1591. sonniers, plusieurs personnes qui avoient leurs manteaux à l'entour de leur nez : *Hélas, mes amis,* dit-il, en parlant à Cochery qui le suyvnt faisoit le Juge, *où me voulez-vous mener ? laissez-moy en la Chambre où j'estois, & me baillez des gardes à mes despens, si vous avez peur que je m'en-voise, je n'ai garde, je ne me sens coupable de rien.*

Mais sa mort estant conjurée, l'on le fit monter viste en la chambre où on le vouloit faire mourir. L'exécuteur s'estant saisi de luy, l'ayant lié, luy presenta une croix de bois, que l'on a accoustumé de bailler aux patiens que l'on meine au gibet : laquelle il refusa de prendre, & lui dit ; *Ceste croix est pour des malfaiçeurs, ouvre moy mes boutons, j'ai une croix pendue à mon col, qui est contre ma chair, laquelle est de la vraye croix, que j'adore, c'est celle-là que je veux baiser.* L'exécuteur luy ayant destaché quatre boutons la trouva, & luy bailla, & la baisa par plusieurs fois. Il demanda fort à parler à un Advocat nommé d'Alaïçon, qu'il tenoit en son logis pour songner à l'impression de ses œuvres ; mais voyant que l'on ne luy faisoit que dire plusieurs calomnies, & le pres-
soit-on de mourir, il dit ; *Je vous prie donc de luy dire, que mon livre que j'ai commencé, ne soit point brouillé, qui est une tant belle œuvre.* L'exécuteur, aydé par un guichetier, & par Logereau,

postulant à la Justice du Prevost Oudineau, qui se trouverent là, ayant pendu ledit sieur Président à une poutre, on alla querir ledit sieur Larcher, lequel s'estant trouvé mal, on avoit fait déjeuner. Il avoit donné au Geolier un anneau qu'il avoit au doigt, le priant de le bien traicter, & pensoit n'estre que prisonnier; mais quand il fut monté, & qu'il eust veu ledit sieur Président mort, il leur dit: *Despeschez, bourreaux, je n'ay point regret de mourir, puisque je vois le plus grand homme du monde mort innocent.* Après qu'ils l'eurent pendu, ils allerent querir ledit sieur Tardif, qu'ils firent aussi mourir de la même mort.

Tandis que les principaux des Seize faisoient ceste tragedie, aucuns d'entr'eux se mirent en armes. Du-Chesne assembla sa compagnie, & fit un corps de garde proche le petit Chastelet. Ce n'estoient qu'allées & venuës, que mots à l'oreille que l'on se disoit les uns aux autres: les uns préjugeoient leur malheur qui leur adviendrait, & quoy qu'ils fussent affectionnez au party de l'Union, ils detestoient ceste entreprise. Plusieurs bonnes familles Parisiennes au premier bruit qui courut de la mort de ces personnages, penserent que le dessein des Seize tendoit au sac de leur ville: beaucoup en particulier rescrivirent à Monsieur de Mayenne qui estoit à Laon, & le supplierent de venir en diligence, mettre ordre à ceste sédition.

1591. Bref, ceux que l'on estimoit Politiques & Royaux dedans Paris eurent en ceste journée de la peur. Le fils dudit sieur Larcher fut aussi amené prisonnier audit petit Chastelet, & quelques autres. Les quatre halibard'ers que nous avons dit, que Crucé y avoit mis à la garde de la porte, prirent la robe dudit sieur President, & le frippier Poteau qui étoit l'un des quatre, l'acheta, & firent bonne chere de ceste vente. Le sieur Picart, Maistre des Comptes, & Bechu, Audiencier du Chastelet, & autres, furent amenez par quelques uns des Seize dans la Chambrte où estoient les corps morts, auxquels on disoit à chacun d'eux en particulier, *Regarde, l'on ne t'en fera pas moins qu'à ceux-là, pense à toy, car tu es mort, que nous veux-tu donner ?* Ainsi ils tirerent quelque argent de ceux-cy, & les laisserent aller, attendans tous le lendemain de faire mieux leurs affaires. Ceux qui demeurèrent en garde audit petit Chastelet, se mirent à faire bonne chere : & sur la resolution que le Conseil secret des Seize prit, de faire pendre les trois corps morts à la place de Greve le lendemain matin, apres qu'ils eurent soupé, Charles du Sur, Espicier, dit jambe de bois, de la compagnie de Crucé, fit des escreteaux, où estoient en grosses lettres escrits les noms desdits trois sieurs morts.

Le Samedy matin sur les quatre heures, deux cents de ceste faction des Seize se rendirent au pe-

tit Chastelet. Crucé ayant fait venir trois crocheteurs avec leurs crochets, l'exécuteur mit sur chacun d'eux un desdits sieurs morts, tout debout, nuds en chemise, ayant chacun leur escreteau pendu au col: ceux qui virent ceste action, la trouverent merueilleusement piteuse & espotivantable. Sur toutes les advenues des rues depuis le petit Chastelet, jusques à la Greve, ils avoient mis des gardes. Premièrement marchoient quelque centaine de personnes, les uns avec des hallebardes, les autres avec harquebuses, & aucuns n'ayant que leurs espées avec leurs manteaux dont ils se bouchaient le nez, & nombre de lanternes sourdes. A quinze pas de ceste troupe sans aucune lumiere, suivoient les trois crocheteurs, qui portoient, ainsi qu'il est dit cy-dessus, les trois corps morts desdicts sieurs, que l'exécuteur & ses valets accompagnoient; & quinze pas apres, suivoit une autre troupe de cent personnes, armée comme la premiere, avec force lanternes sourdes. En ceste façon ils allerent faire mettre lesdits sieurs, en une potence en la place de Greve.

Les principaux des Seize pensoient que ce spectacle seroit esmouvoir le peuple: mais ny les Espagnols, ny le peuple ne s'en esmeurent point: chacun alloit les voir: aucuns haussoient les espauls sans dire mot; d'autres blasmoient cest acte: tellement que sans y avoir eu aucun remue-

1591. ment, la nuit du dix-septiesme de ce mois, l'exécuteur osta les corps, les vendit aux veufves & aux enfans desdicts sieurs morts, pour les faire enter- rer, ce qui fut cause en partie, que depuis ledit exécutéur fut pendu, comme nous dirons en son lieu.

Aucuns ont escrit, que la garnison Espagnole abhorra ce faict, & que si les Ministres d'Espagne l'eussent approuvé, qu'ils se fussent pû rendre maistres de Paris : mais au contraire, que Diego de Iberria rescrivit au Roy d'Espagne en ce temps-là, en ces mots : *La faute si grande de faire justice de leur autorité, de ce President & Conseillers, est procédée d'ailleurs que des Ministres de vostre Majesté,*

Or le Duc de Mayenne ayant receu les nouvelles de ces tragedies, partit incontinent de Laon, & à grandes traittes s'en vint à Paris, & amena avec luy le sieur de Vitry, & sa compagnie, & quelque peu de forces estrangeres. Il arriva par la porte S. Anthoine. Quand les Seize sceurent qu'il venoit, ils s'assemblerent. Le Docteur Boucher estoit revenu de Soissons où il estoit allé, & n'avoit point de part à ce qu'avoient faict les Seize en son absence : ils se douterent bien que ledit sieur Duc ne venoit à Paris que pour ceste occasion ; ce fut pourquoy, la plus part des Seize avec ledit Docteur Boucher, qui devoit porter la parole, fut en

au devant dudit fleur Duc , jusques au petit Sainct Anthoine , où ils avoient envie de luy faire une remonstrance , sur ce qui s'estoit passé ; mais aussi-tôt que Boucher eut dit au Duc qu'il desiroit luy parler au nom de plusieurs bons bourgeois , sur ce qui s'estoit passé le 15 de Novembre à Paris , ledit fleur Duc luy dit : Monsieur nostre Maistre , ce sera pour une autre fois , Adieu. Et ainsi passa viste , & entra dans Paris. Les Seize cognurent lors à son visage qu'il estoit fâché contr' eux : car on luy avoit rapporté , qu'ils s'estoient assemblez dans la chambre dudit Boucher , où on avoit proposé , s'il le falloit laisser entrer dans Paris , & des moyens de luy fermer les portes : & qu'enfin ils avoient resolu de le poignarder ; & qu'un d'entr'eux avoit dit : Qu'il vouloit avoir l'honneur de luy bailler le premier coup.

Le Duc à son arrivée trouva les choses fort douteuses , pour l'apparence qu'il y avoit que les Seize & le menu peuple qui estoit de ceste Faction , ne fussent favorisez des garnisons Espagnoles. Patientant pour quelques jours , il escouta un chacun , & descouvrit le cœur de plusieurs qui estoient mal contents des desportemens furieux des Seize. On a escrit que les quatre freres de la maison des Hennequins , le President d'Orcey , le Conseiller d'Amours , le Colonel d'Aubray & plusieurs autres lui dirent , qu'il falloit exterminer

1591. trois sortes de gens dans Paris ; sçavoir, les Predicateurs des Seize, qui ne preschoient que la guerre : les Principaux des Seize, qui estoient des voleurs & sanguinaires, lesquels ne demandoient qu'à ruyner les bonnes familles de Paris : & les garnisons d'Espagnols qui ne venoient en France que pour piller & ravager, comme ennemis de toute ancienneté ; ce qui feroit ayse à faire audit sieur Duc, s'il vouloit y interposer son autorité, & qu'il feroit assisté de toutes les Cours Souveraines, & de toutes les bonnes familles.

Enfin le Duc resolut de faire chastier les principaux des Seize. Il eust bien desiré avoir Buffy le Clerc, mais il ne fortoit plus de la Bastille. En l'assemblée generale qui se fit en l'Hostel de Ville, où tous les principaux des Seize se trouverent, sur la proposition qui fut faicte d'appaiser ce qui s'estoit passé en la mort du President Brisson, ledit sieur Duc en demanda advis mesmes à ceux qu'il cognoissoit estre de ceste Faction, les tançant seulement de ce qu'ils l'avoient faict, & qu'il n'y falloit plus retourner. Eux luy respondirent diversement, chacun selon leur passion ; mais plusieurs des bonnes familles de Paris qui se trouverent en ceste Assemblée, le supplierent que ce faict ne demeurast point impuny. Les principaux des Seize, recevoient divers advis de leurs amis

que l'on devoit entreprendre contr'eux, & en pendre d'aucuns; mais la bonne face que leur monstra en ceste Assemblée ledit sieur Duc, leur fit oster toute sinistre opinion, mesmes aucuns furent soupper avec luy, & ne tint on en souppant que des devis & paroles joyeuses, tellement qu'ils se retirerent ce soir chacun chez eux, fort contents dudit sieur Duc. 1591.

Le Duc qui avoit resolu de faire punir nombre de ces factieux, jugea que l'execution ne luy en feroit si difficile que l'on luy avoit proposé. Le sieur de Vitry ayant entrepris d'en prendre les plus mutins, on resolut de les faire pendre dans le Louvre. On va querir l'exécuteur, cependant que sur les quatre heures au matin le sieur de Vitry va reveiller Anroux, Emonot & Hameline, lesquels amenez au Louvre furent incontinent pendus. Le sieur de Congis ayant fait esveiller Louchart, & monté en sa chambre, luy dist que Monsieur de Mayenne vouloit parler à luy, pour une affaire de conséquence, & qu'il s'habillast vistement; sa conscience le jugeant à chasque coup, il demandoit, mais que me veut-il? Habillé, sa femme lui donna un mouchouër, & luy la baisant, lui dit: Adieu, ma femme, je doute de ne te revoir jamais. Ledit sieur de Congis alors le consola, & l'assura que Monsieur de Mayenne vouloit seulement parler à luy. Mais passez qu'ils

1591. furent l'Hostel de la Royne, où ledit fleur Duc estoit logé, & Louchart ayant recognu qu'aux advenuës des ruës il y avoit des gens de guerre, il dit, Monsieur, vous me menez à la mort. Je vous meine; luy dit le fleur de Congis, parler à Monsieur de Mayenne qui est au Louvre, où estans arrivez & entrez dans la basse sale, il advisa les trois autres pendus à une grosse solive. Monsieur de Vitry qui estoit là, commanda incontinent à l'exécuteur de se saisir de luy: Louchart luy dit que Monsieur de Mayenne l'avoit mandé pour parler à luy, & non pour le faire mourir. L'exécuteur & son valet, voulans se saisir de luy, il commença à se deffendre tellement d'eux, qu'ils tomberent à terre les uns sur les autres, sans qu'il fut possible à Jean Rozeau de luy mettre la corde au col, ny de le lier. Monsieur de Vitry voyant que l'exécuteur n'en pouvoit venir à bout, luy dit: A quoy vous sert ceste resistance, il vous faut mourir. Ha! Monsieur de Vitry, lui dit Louchart, je ne crois point que Monsieur de Mayenne veuille que je meure: je vous prie de sçavoir encor de luy sa volonté, & luy dire que je le prie que l'on ne me face point mourir. Bien, dit le fleur de Vitry, j'y vay, mais s'il dit qu'il le veut, il faudra que vous y obeyssiez. J'y obeyray, dit Louchart. Le fleur de Vitry estant fortý & demeuré un bon demy quart d'heure à revenir,

il luy dit, Monsieur de Mayenne commande que l'on vous face mourir. A ces mots, Louchart gémillant, & n'en pouvant plus mesmes, se laissa faïfir à l'exécuteur, qui le pendit auprès des trois autres. 1591.

De Launay, Cromé & Cochery furent bien cherchez : advertis ils se sauverent en Flandres, d'où ils n'ont bougé du depuis. Crucé fut prins; mais ledit Boucher fit tant envers Monsieur de Mayenne, qu'il se contenta de ce qu'Anroux (qui estoit son Lieutenant) avoit esté pendu. Le Chanoine Sanguin, Thierée, Poteau, Regis, la Mothe, Renault & quelques autres furent aussi emprisonnez; bref, les principaux de ceste Faction qui avoient assisté ou consenty à la mort ignominieuse desdits sieurs President & Conseillers, furent en ceste journée bien recherchez.

Bussy le Clerc qui faisoit le fendant dans la Bastille, & qui s'y devoit faire enterrer pour ceux de sa faction, à la première sommation que ledit sieur Duc de Mayenne luy fist faire de luy rendre ceste place, comme il estoit homme né parmy le peuple, ayant sceu la mort de ses confederez, ne songea qu'à demander sa vie au Duc, & permission de faire sortir ses biens, meubles de dedans la Bastille, ce qui luy fut accordé; mais en ayant faïct sortir tout ce qu'il y avoit, & les ayant mis à un logis proche de la Bastille,

1591.

aussi-tost que le Duc eust mis la garnison qu'il desiroit dans ceste place, & que Buffy en fust fort, plusieurs gens de guerre entrèrent dans ce logis, pillèrent tous ses biens, & tout ce qu'il avoit volé & rançonné depuis les Barri-cades jusques au commencement de ce mois, tellement que tout ce qu'il put faire fut de se sauver, de peur d'estre tué, sortir de France & gagner Bruxelles, là où depuis il a vescu fort misérablement, gaignant sa vie à estre Prevost de sale, se nourrissant des bienvenueës qu'il pouvoit attraper des escoliers qui vouloient apprendre à tirer des armes. Et sa femme qui fit tenir si long-temps prisonnier à la Bastille, l'Abbé de Fayoles, Chanoine de la Sainte Chapelle, pour avoir une bague de quinze mille escus qu'il avoit en despoit d'une Dame sienne parente, s'est vue bien changée de condition. Ce sont des Jugemens de Dieu très-grands. Je diray encor sur ce sujet, que non-seulement ledit Buffy, mais tous ceux du peuple qui se sont meslez durant ces derniers troubles d'emprisonner ou tuer les Presidents & Conseillers des autres Parlements, sont tous périss misérablement. L'exemple est mémorable d'un Capitaine Desarpens, que l'on a veu à Paris, à l'Escole Saint Germain, s'espouiller sur le bord d'un bateau, & ne vivre d'autre chose que de ce qu'on lui donnoit pour y pren-

dre garde, après avoir au commencement de ces troubles fait tant des siennes dans Rouën, où il ne cheminoit qu'avec gardes par la ville, pompeusement vestu, rançonnant les Officiers Royaux selon sa volonté.

L'Auteur du livre du Manant & du Maheufstre, dit que Monsieur de Mayenne fit pendre ces Factieux pour le seul subject d'avoir communiqué avec l'Espagnol, sous un pretexte qu'il emprunta; encor que la verité fust, que la vraye occasion estoit, la lettre que les Seize avoient escrite au Roy d'Espagne, comme à leur vray Roy (la copie de laquelle nous avons mise cy-dessus), ainsi que Madame de Montpensier le sceust bien dire le lendemain de l'exécution, le jour de laquelle (dit cest Autheur) l'on faisoit courir un bruit contre les Seize, qu'ils avoient voulu attenter à la personne du Duc de Mayenne. Le second jour que c'estoit parce qu'ils estoient Espagnols, & à ceste fin la Dame de Montpensier representa une coppie de ladite lettre, envoyée par les Seize au Roi d'Espagne, qu'elle monstra à toutes personnes, pour les animer contre les Seize, & en despit des Espagnols. Et le troisieme jour, on fit courir le bruit, que c'estoit à cause de la mort du President Brisson & ses deux compagnons: de sorte, qu'en trois jours l'on fit courir trois divers subjects contre les Seize, mais le second estoit le

4591. plus veritable. Comme mesmement le Duc de Mayenne ne put se retenir qu'il ne le dit à l'Ambassadeur d'Espagne : *Que l'on vouloit porter la Couronne de France à son maistre par les membres, mais qu'il luy falloit porter par les chefs.* Joint que par plusieurs fois le Duc de Mayenne a dit, que les Seize lui avoient gâté ses affaires, mais qu'il s'en vengeroit, & l'a escrit à tous les Gouverneurs de l'Union, pour leur faire trouver bon l'exécution qu'il avoit faict faire contre les Seize, les appellans par ses lettres gens turbulens & violens, auxquels il ne se fieroit plus, & qu'il se remettroit du tout à la volonté & bon conseil du Parlement de Paris.

Voilà l'opinion de l'Autheur de ce livre ; il estoit de la Faction des Seize, il dit cela afin de faire croire, que ceste journée du quatriesme Decembre avoit esté seulement faicte en haine des Espagnols, concluant que ledit sieur Duc de Mayenne ne souffriroit jamais aucune intelligence entre le peuple & l'Espagnol. Mais quoy que ce livre ait esté escrit plus d'un an après ceste journée, si est-ce que ledit sieur Duc, bien qu'il eust pu faire punir tous ceux de la faction des Seize, tant pour avoir consenty à la mort dudit sieur President Brisson, que pour leurs autres attentats, il fut conseillé, que puis que
la

la Justice avoit eu quelque cours en l'exécution de quelques-uns, de faire une abolition générale de tout ce qu'ils avoient fait; & par icelle les empêcher seulement, que d'oresnavant par assemblées ils pussent faire pareilles entreprises. Son intention se pourra mieux cognoître par la lecture de ceste abolition, que par ce que l'on en pourroit escrire: En voicy la teneur.

Charles de Lorraine, Duc de Mayenne, Lieutenant general de l'Estat & Couronne de France, à tous presens & à venir, Salut. Comme en la capture & emprisonnement injurieux, meurtres & assassinats, commis en ceste ville de Paris, és personnes des deffuncts, les sieurs Brissón, President en la Cour de Parlement, Larcher, Conseiller en icelle, & Tardif, Conseiller au Châtelet, le quinziesme jour de Novembre dernier passé, & exposition ignominieuse de leurs corps faite en place publique, le seiziesme & dix-septiesme dudit mois; Deux sortes de personnes se sont trouvées coupables. Les uns poussez de mauvaise volonté, se couvrant de quelque pretenduë entreprise & conspiration, qu'ils publioient avoir esté faite sur ceste dite ville, & les autres s'y estans laissé aller par simplicité & ardeur de zele (estimans bien faire) sans sçavoir au vray les causes d'une telle violence, en quoy les loix de Justice Divine & humaine,

1591. ont esté violées, au grand estonnement des gens de bien, qui craignoient que semblable chose tollerée ne donnast licence à chacun d'entreprendre ce qu'il voudroit en ceste ville capitale du Royaume, qui doit servir de lumiere & de guide à toutes les autres, & de feureté & repos, à tous ceux qui y resident & vivent sous l'obeyssance des loix & des Magistrats. Ce qu'estant venu à nostre cognoissance, nous nous y serions promptement rendu (tous autres affaires cessans) pour pourvoir à ce mal par le chastiment des principaux auteurs d'iceluy, sur lesquels nous avons advisé de restraindre la peine : & usans de douceur à l'endroit des autres, les contenir en devoir, & relever la Justice (l'un des principaux liens de l'Estat) qui sembloit aucunement alterée, par un si funeste accident advenu en la personne de son chef. Sçavoir faisons, qu'après avoir faict punir le Commissaire Louchart, Barthelemy Anroux, Nicolas Hamelyne, & Jean Emonnot, desirans empescher un plus grand mal, & pourvoir à la feureté publique. Nous avons pour le regard des autres qui ont participé à ceste entreprise, soit en la deliberation ou exécution d'icelle, ou qui y ont presté conseil, confort, & ayde, en quelque sorte & maniere que ce soit, aboly & esteint, abolissons & esteignons par ces presentes (en vertu de nostre pouvoir) le faict

1591.
 & cas dessusdits. Voulons & entendons que tous en general, & chacun d'eux en particulier, en soient & demeurent quittes & deschargez. Comme ayant esté leur simplicité circonvenüe par les inductions & artifices des autres, & ne s'en estans entremis que sur la crainte du peril qu'ils estimoient present, & le desir qu'ils avoient de se conserver en ladite ville. Sans qu'ores ny à l'advenir, ils en puissent estre aucunement inquietez, travaillez ny recherchez. Et quant à ce, avons imposé & imposons silence perpetuel au sieur Procureur general, & à tous autres, fors & excepté le Conseiller Cromé, Adrian Cocheri, & celui qui a servi de Greffier, lesquels nous n'entendons jouyr de l'effect de la presente abolition, & les en avons, (comme estans principaux auteurs de cest attentat). pour plusieurs considerations, exceptez & reservez, afin que la justice en soit faicte. Et par ce que le mal est provenu des Assemblées privées, qui se font cy-devant faictes en ceste ville, sans autorité & permission des Magistrats, & que tels accidents pourroient encores à l'advenir produire de plus dommageables effects, s'il estoit permis aux particuliers de ladite ville de tenir conseils, & faire lescdites assemblées, nous faisons très-expresses inhibitions & defences à toutes personnes de quelque qualité ou condition qu'elles soient, & sous quelque

1591. pretexte ou occasion que ce soit, mesme à ceux qui se sont cy devant voulu nommer le conseil des Seize, de faire plus aucunes assemblées, pour delibérer ou traicter d'affaire quelconque, à peine de la vie, & de rasement de maisons esquelles se trouveront lescdites assemblées avoir esté faictes, enjoignant à toutes personnes, sur ladite peine de la vie, qui sçauront les lieux où se seront faictes lescdites assemblées, de les indiquer promptement au Gouverneur, Procureur general ou Prevost des Marchands & Eschevins de ceste dite ville. Et si aucuns des habitans, Bourgeois, ou autres particuliers habitans de ladite ville ont quelque chose à proposer concernant le salut & repos d'icelle ville, ils s'en adresseront audit Gouverneur, Procureur general, ou Prevost des Marchands & Eschevins, auxquels le soin de la seureté & conservation de ladite ville doit appartenir. Ce que nous les exhortons de faire avec promesse de les recognoistre de tout nostre pouvoir, selon le merite de leur affection. Aussi deffendons sous la mesme peine à toutes personnes, de ne faire cy après aucune mention ny reproche les uns aux autres, pour raison des choses passées, que nous voulons demeurer en perpetuel oubly; comme chose non faicte ny advenue. Semblablement de ne parler au mespris & desavantage de ce Saint party. Ains qu'à l'encon-

tre de toutes personnes generalement quelconques 1591.
qui voudront troubler le repos & seureté publi-
que, & semer divisions entre les Catholiques, ou
qui favorisent les heretiques, il soit procedé à l'en-
contre d'eux par les rigueurs de Justice, sans ex-
ception d'aucune personne. Si prions Messieurs de
la Cour de Parlement, &c. Donné à Paris au
mois de Decembre 1591, signé, Charles de Lor-
raine, & sur le reply, par Monseigneur, Bau-
douyn, & à costé Visa, & scellée de cire verte
sur de la soye rouge & verte. Leuë, publiée &
registrée, ouy sur ce le Procureur general du Roy
ce requerant. A Paris en Parlement le 10 jour
de Decembre 1591, & publiée à son de trompe &
cry public par les carrefours de ceste ville de Pa-
ris ledit jour. Signé, Boucher.

Ainsi ledit Sieur Duc cassa les assemblées du
Conseil des Seize : toutesfois, du depuis il ne lais-
serent de continuer sous main leurs pratiques avec
l'Espagnol; & leurs Predicateurs, presenterent en-
cores quelques Requestes audit sieur de Mayenne,
s'attribuans le nom de la Faculté en Theologie,
comme nous dirons au temps qu'il les presente-
rent. Ceste Abolition deffendoit bien de semer des
divisions entre les Catholiques, & toutesfois du
depuis il y eut toujours trois partis formez dans
Paris, jusqu'à la reduction en Mars 1594. Sça-
voir, celui du Duc de Mayenne : celui des Po-

1591. Iſtriques ou Royaux : & celuy des Seize & Eſpagnols. La ſuite de ceſte Hiſtoire monſtrera comme celuy des Seize & des Eſpagnols fut du tout ruyné : comme celuy du Duc de Mayenne ſe reünit dans le Royal ; & comme celuy des Royaux eſt demeuré le maïſtre des deux autres.

Le Parlement de Paris eſtant ſans Preſident en la Grand-Chambre, par la mort du Preſident Briſſon, les cinq autres Preſidents eſtans du party royal, ou à Tours, ou à Chaalons, ledit ſieur Duc en pourveut quatre de ceſte dignité : ſçavoir, le ſieur Chartier, qui eſtoit fort vieil, & le plus ancien Conteil de la Cour, pour premier Preſident, mais il ſe deporta de luy meſmes d'exercer ceſte charge, les ſieurs de Neuilly, de Hacqueville, & le Maïſtre. Voylà comment les Seize par leurs violentes & ſanglantes tragedies, penſans ſ'installer aux principales charges de la ville de Paris, n'en ont receu que de la deſolation. Quatre ont eſté pendus, aucuns bannis, & le reſte deſauthoré. Monſieur de Vitry dans ſon Manifefte, dit : Que Monſieur le Duc de Mayenne n'a jamais faiſt acte ſi genereux & honorable pour luy que celuy-là, faiſant prendre & pendre ces mutins au milieu de la ville de Paris, & parmy leurs amis.

Il fut fait pluſieurs vers qui coururent en ce temps-là ſur ce ſubject, entr'autres ceux-cy,

De Seize ils sont reduits à douze,
Et faut que le reste se houze,
Pour après les quatre premiers,
Estre perchez comme ramiers.

Celuy qui composa ces vers pensoit qu'ils ne fussent en tout que Seize factieux, mais il se trompoit, car ils estoient plus de quatre mille. Un autre Poëte pensant mieux dire, sur ce qu'il avoit veu escrit; *Le Conseil des Seize quartiers de la ville de Paris*, fit ces vers, prenant Quarteniers, pour, quartiers,

A chacun le sien c'est justice :
A Paris Seize Quarteniers :
A Montfaucon Seize piliers,
C'est à chacun son benefice.

Celuy cy se trompoit fort, car des Seize Quarteniers de la ville de Paris, il n'y en avoit que cinq de ceste faction, comme ils le monstrent bien à la réduction de la ville de Paris. Mais ce dernier rencontra plus heureusement, disant.

Seize, Montfaucon vous appelle,
A demain crient les corbeaux :
Seize pilliers de sa chapelle,
Vous seront autant de tombeaux.

Les faire mourir tous, c'eust esté trop. Aussi

1591. Monsieur de Mayenne ne crut qu'en une partie, ceux qui luy avoient conseillé de ruiner trois fortes de personnes. Les Seize, leurs predicateurs, & les garnisons d'Espagnols. Pour les Predicateurs, il n'a jamais voulu que l'on touchast aux Ecclesiastiques, qui avoient pratiques & intelligences avec l'Espagnol; ny à ceux mesmes, qui depuis furent descouverts estre affectionnez au party Royal, & qui faisoient des pratiques dans Paris pour l'establissement du Roy. Quant aux Espagnols, il avoit affaire de leur secours, pour desengager Rouen, que le Roi tenoit assiégré: aussi il n'y avoit point d'apparence qu'il suivist ces conseils.

L'Auteur de la fuite du Manant & du Mahestre, contre toute apparence de vérité, veut faire accroire que le sieur Comte de Brissac avoit esté envoyé à Paris, par ledit sieur Duc pour advertir Monsieur de Belin, qu'il se falloit desfaire dudit President & ses compagnons, voire d'une grande partie du Parlement, pour ce qu'ils traictoient avec le Roy, & promettoient de luy donner entrée dans Paris; & qu'en cas que ledit sieur de Belin ne voulust l'entreprendre, que les Seize y tinssent la main pour l'exécuter. Plus que plusieurs du Parlement en estoient consentans, & leur avoient requis main forte pour ce faire. A quel propos publier toutes ces mençeries, puis

que l'on a veu le Duc de Mayenne, le sieur de Belin, & le Parlement, pour chasser leur punition pour avoir fait mourir ce President, estimé un des doctes hommes de son siecle? Voicy ce qu'escriit Scevole de Sainte Marthe, de la vie de ce President. 1594,

Monsieur le President Briffon (natif de Fontenay en Poictou, lieu fort fertile à produire des hommes d'excellent esprit) estoit fils d'un pere, homme honorable & riche, Lieutenant dudit Fontenay, (qui est un très-beau siege.) Par le moyen & conduite de son Pere, il fit heureusement le cours de ses estudes, tellement qu'en peu de temps, il parvint à un souverain degré de science en toutes sortes, & en acquit un lot non accoustumé: Laquelle science il ne tint pas cachée dans son estude pour s'y amuser en oisiveté: mais il la fit paroistre à descouvert, avec un très grand lustre à la vue du public parmy les grands personages. Car presque dès sa prime jeunesse, il fit une très-belle monstre de son savoir au barreau de la Cour de Parlement, entre les Advocats les plus celebres: usant d'une façon de parler remplie d'éloquence, & toutes-fois non affectée, mais claire & facile, d'un langage pur & net, fluide comme un ruisseau coulant doucement. En laquelle profession d'Advocat ayant fait de grands progres, il s'acquit

1591. un tel bruit, qui fut incontinent prômu par ce grand Roy très-Chrestien Henry troisiésme, de pieuse memoire. Premièrement à l'office d'Advocat general, puis après de Conseiller d'Estat, & finalement il le fit President de ce grand Parlement, sans beaucoup différer d'un temps à l'autre. Et lors mesme sa Majesté luy fit tant d'honneur de dire : *Qu'il n'y avoit Prince au monde, qui eust homme à luy, qu'il pust mettre en parangon avec ledit sieur Brisson.* Tellement qu'il l'envoya en Ambassade en Angleterre pour de très-grandes affaires. Et ayant sa Majesté proposé de faire un tel recueil de tous ses Edicts & Ordonnances de ses predecesseurs, il estima qu'il estoit l'unique suffisant de luy en donner contentement, veu la grandeur de l'œuvre contenant tout le droict par lequel la France se gouverne : lequel œuvre ledit sieur Brisson acheva, avec une diligence & promptitude admirable & incredible ; & le nomma du nom de sa Majesté, *Le Code Henry.* En oultre, il a escrit un grand & docte volume de la signification des termes du droict François. Item, un autre des formalitez & du style usité au droict civil entre les Romains, qu'on appelle droict escrit : & plusieurs autres opuscules, partie desquelles il a mis en lumière, & d'autres qui y ont esté mises après sa mort, laquelle le Prince & chef du party de

l'Union mesme n'a voulu laisser impunie. Voilà 15914
 ce que dit Scevole de Sainte Marthe de la vie
 & mort de ce Président. Si ceste mort eust esté
 advouée & passée sous silence par le Duc de
 Mayenne (dit l'Autheur du livre du Manant &
 du Maheustre) le Roy n'eust plus eu d'agens dans
 Paris pour luy, & eussent tous perdu courage :
 mais qu'après la journée du 4 Decembre la Cour
 de Parlement se rétablit en sa premiere auth-
 rité. Que ce fut un coup d'estat pour l'establis-
 sement du Roy. Que ce qui advint en ceste journée
 autorisa & fortifia le party formé en la Cour
 de Parlement & les Politiques de Paris, contre
 les Seize & leurs Predicateurs.

Ce mesme Autheur dit en son dialogue plu-
 sieurs choses sur ceste journée, la substance des-
 quelles ici referées feront aisément juger, comme
 tout s'est passé en ce temps là.

C'est la maxime des Princes, (dit il) de se
 servir du peuple au commencement de leur esta-
 blissement : mais estant fait, il n'en faut plus
 parler. Auparavant les Barricades, & la mort des
 Ducs & Cardinal de Guise, on trouvoit bon
 que les Seize se remuassent, qu'ils s'opposassent
 & servissent de rampart, contre tous les efforts
 & desseins du feu Roy, & des siens, exposans
 leurs vies & biens contre la puissance de sa
 Majesté ; & delà est venu ce grand changement

1591. que l'on a veu en France : car alors les Princes communiquoient avec les Seize, tout se faisoit par une mutuelle intelligence, & les Princes de la Ligue ne faisoient rien sans en advertir ledit Conseil des Seize, & en fut descouvert plusieurs memoires & missives que le feu Duc de Guise leur envoyoit. Mais depuis que le Duc de Mayenne a este estably, & que les Seize luy ont donné l'autorité sur eux, & le souverain commandement, & qu'il a gousté d'iceluy, il ne l'a voulu demordre aucunement, ains s'en est accomodé en propriété, encor qu'il n'eust ceste autorité qu'en deposit, en attendant la resolution des Estats. Et de là (dit-il) est venu tout malheur au party de l'Union : Car le Duc de Mayenne sentant la volonté des Seize, affectionnez au Roy d'Espagne, pour lui oster son autorité, les a eus depuis tellement à contre-cœur, que deslors leur ruine fut complotée. Il rompit premierement l'autorité du Conseil général de l'Union, qui estoit l'établissement & conduite des affaires de la Ligue, & en fit un particulier auprès de luy, qu'il composa de personnes qui lui estoient affidées : Qui a esté le plus grand traict d'estat que jamais ledit sieur Duc de Mayenne ait fait pour son particulier, ayant par ce moyen formé son établissement, & ruyné les Seize & leur faction. Car par la rup-

ture de ce Conseil, toutes les Provinces & villes de la Ligue, qui se trouvoient jointes & lignées ensemblement, tant du vivant du Duc de Guise, qu'après sa mort, & qui avoient communication avec ledit Conseil des Seize, & depuis avec ledit Conseil General de l'Union (qui, après la mort dudit Duc de Guise, fut composé de tous ceux qui avoient esté dudit Conseil des Seize) se trouverent des-unies, sans plus conferer ensemble: & chascque ville advisa lors à son profit particulier: mesmes les Grands qui y estoient Gouverneurs pour l'Union, leur osterent en plusieurs endroits le maniement des affaires. Et par ainsi les Seize de Paris demeurerent seuls, desnuez de moyens, secours & intelligences.

Plus, que ladite exécution du quatriesme Decembre, despouilla lesdits Seize de toutes forces, autorité & puissance, jusques à n'oser parler: & furent dessors abandonnez de plusieurs des Grands du party de l'Union, entr'autres du Duc de Guise, (luy qui auparavant leur avoit envoyé le sieur de Jauge, leur porter toute creance d'assistance, faveur & ayde) qui au contraire se mocqua aussi d'eux: mesme, que le simple peuple subject à vaciller, les commença à avoir en mespris, & desvindrent en horreur à toutes les Provinces & villes de l'Union à cause des lettres que ledit sieur Duc de Mayenne y avoit

1591. escrites contr'eux : lequel pour establir son autorité, & s'asseurer davantage en sa qualité de chef de l'Union, fit promettre les cinq conditions suivantes à tous les Grands & Gouverneurs de ce party.

I. De ne l'abandonner jamais, ny de se bander contre luy, pour quelque occasion que ce fust.

II. De ne favoriser la nomination d'un Roy, que par son consentement.

III. De consentir tous les accords qu'il feroit avec le Roy, ou autre.

IIII. De ne favoriser les Espagnols, ny conferer avec eux, que par sa licence, & selon son instruction.

V. De resister, & contredire par parole, conseil & effet contre ceux qui favoriseroient le peuple, & empescheroient ses desseins, & de faire en sorte que l'autorité entiere luy demeurast audit party de l'Union, pour y disposer de tout selon sa volonté.

Cest Autheur (qui estoit un des principaux desdits Seize) après avoir dit, que l'ordinaire des Grands est de hayr ceux de qui ils tiennent leur advancement, & ceux qui n'adherent à leur volonté; mesmes que le Duc de Mayenne avoit introduit aux villes de leur party ceux qu'il avoit voulu, & en avoit osté les Ligueurs qui luy avoient baillé toute l'autorité, il s'exclame & dit :

Où est ce nœud d'Union d'entre les Princes de Lorraine & nous? Où est ce secours mutuel qu'il nous ont juré tant de fois & promis? Où est ceste amitié tant de fois jurée aux barricades, & à l'instant d'icelles? Où est la forme de nostre Union? Où est l'intelligence & confederation tant belle & serieuse, que nous avons practiquée avec les principales provinces & villes de France, qui, à nostre sollicitation, vigilance, & frais, s'estoient jointes à nostre party, que les Princes & ceux que nous avons esleu au Magistrat, nous ont ravies & perdues tout ensemble? Où sont les agents des Provinces, qui de toutes parts nous venoient voir & prenoient de nos mains les instructions necessaires pour l'avancement du party de l'Union? Où est nostre retraicte? Où est nostre assurance?

Voylà la plainte que fait cest Autheur pour les Seize. Plus il dit: Je sçay pour vray que le Duc de Mayenne n'a cherché qu'occasion de ruiner les Seize, ayant à ceste fin introduit à Paris ses agents, contre les Predicateurs, les Curez, & les Seize par la faveur & supports d'aucunes Princesses, spécialement de Madame de Montpensier, du sieur de Belin Gouverneur, du Prevost des Marchans, & du corps de la Cour de Parlement, avec le support des Politiques, qui se sont joints ensemble à cest effect à la ruyne des Seize: Car encores que les Politiques n'ayment le Duc de Mayenne, & au

1591. contraire ils taschent à le ruiner pour introduire le Roy dans Paris : Si est-ce que pour nuire-& destruire les Predicateurs, & les Seize, & le peuple, qui résistent résolûment à l'establissement du Roy, ils se sont rangez du party du Duc de Mayenne, non pour quelque faveur ou amitié qu'ils luy portent, mais en despit des autres, & pour les diviser & ruiner l'un l'autre, & par ce moyen faire les affaires du Roy, & l'establiir. En une assemblée faicte en la maison de d'Aubray, où le Conseiller d'Amours & le Doyen Seguiet estoient, à la fin du mois de Décembre 1591, il fut advisé qu'il falloit faire contenance d'embrasser le party du Duc de Mayenne en indignation du Duc de Guise, & des autres Princes : affin de les mettre en discord les uns envers les autres, pour sur ceste division bastir les affaires du Roy : & ont tous ces corps complotté la ruine des Predicateurs, des Seize, & des estrangers : estant la vérité que le Duc de Mayenne au partir de Paris, audit mois de Décembre, donna charge à tous ces corps de faire du pis qu'ils pourroient contre les Prédicateurs, les Seize, & les Espagnols. Et deux jours après qu'il fust party pour aller à Soissons, & de là à Guise, pour conferer avec le Duc de Parme de ce qu'ils devoient faire pour le secours de Rouen, les Colonels de Paris, qui estoient Politiques, résolurent de desarmer les Seize, & de faire deffendre

à tous bourgeois de porter armes, ou les prendre sans le congé desdits Colonels & de leurs Capitaines, pour quelque occasion que ce fust. Mesmes le quatorziesme Janvier 1592, de la part de la Cour de Parlement, de la Chambre des Comptes, de la Cour des Aydes, des Generaux, & des Politiques, il se fit une assemblée, où ils jurèrent un support & commun ayde entr'eux: comme aussi firent lesdits Colonels & Capitaines de la ville, qui se recognurent ensemblement & depuis ruinerent le party des Seize, & firent tout ce qu'il leur sembla bon pour le service du Roy. Bref, cest Auteur dit, que la résolution de la Cour, & de la Chambre des Comptes & de toutes les Cours souveraines a esté auparavant & depuis la mort du feu Roy, de se rendre les souverains gouverneurs de l'estat pour se soumettre au Roy.

Ceux qui escrivirent contre les Seize pour Monsieur de Mayenne disoient: Que ledit sieur Duc avoit bien faict de punir la témérité de ces Seize, pour ce que cela estoit sans exemple, que les particuliers eussent mis la main sur les Magistrats, & que la conséquence en estoit dangereuse. Qu'Aod, Jehu, Phinées & Mathatias, alleguez par les Seize en leurs deffences, d'avoir mis les mains sur les Magistrats, sans charge ny adveu, mais poussés seulement de l'honneur de Dieu, n'estoient pas à propos; car Dieu a beny les nommés cy-dessus parti-

1591. culiers, & a permis que leurs actions ayent profité au peuple, & rendu leur liberté : mais au contraire les actions des Seize n'avoient de rien profité : ains tout estoit tourné à la perte & ruyne de leur party & d'eux mesmes, tellement, que ce faict estoit abominable, & Dieu ne les avoit favorisez & advoïez. Aussi la forme dont ils avoient usé estoit tellement de conséquence, que si ledit sieur Duc ne l'eust reprimée, ils en eussent abusé avec violences. J'ay mis icy ces opinions de divers escrivaïns, afin que le Lecteur juge mieux de l'estat des affaires de ce temps-là.

Tandis que les choses cy dessusdites se passoient en France, voyons ce qui se faisoit aux Pays-bas. Nous avons dit, que le Prince Maurice se rendit maistre de Hulst, le vingtiesme de Septembre, où ayant laissé le Comte de Solms pour gouverneur & assujetty tout le pays de Vaës, il fit rembarquer toute son armée sur cent vaisseaux, envoyant sa cavalerie en toute diligence vers le pays de Gueldres, où il avoit résolu de faire voile & remonter par la riviere de Vahal.

Le sieur de Mondragon gouverneur de la Citadelle d'Anvers, entendant la perte de Hulst, amassa incontinent une armée de quatre mille fantassins, & mille chevaux, à laquelle se joignirent les Espagnols mutinez, qui s'estoient saisis de Dieft, Harental, & Lieue, lesquels l'on avoit appaisez en

leur donnant quelques payes, & substituant pour leur Maistre de camp Altonse de Mendozze, au lieu de Vega. Ceste armée s'acheminant à Hulst, Mondragon trouva ceste place si bien garnie d'hommes de guerre & de munitions, & quelques digues rompuës, qu'il fut contraint de se retirer, après avoir faict un fort proche de Hulst pour empêcher les courses de ceux de dedans. 1591.

Le Prince Maurice remontant le Vahal, fit débarquer toute son armée devant Numeghe, & l'assiégea par eau & par terre, ayant fait dresser un pont sur la riviere pour aller d'un quartier à l'autre, à la faveur du fort de Knorzembourg. Ceux de Numeghe en ce commencement de siege se monstrent très-courageux, & tirerent fort de la tour saint Hubert, mesme d'un coup de coulevrine ils rompirent ledit pont, dont le Prince fut contraint de le faire mettre plus bas qu'il n'estoit. Six jours s'estans passez à faire les approches & tranchées, & à dresser quarante-deux pieces de canon en batterie, prestres à tirer, plusieurs des habitans qui avoient par la pratique d'un Secretaire des Estats, nommé Christian Hugues (lequel estoit prisonnier de guerre dans Numeghe) esté gaignez pour le party des Estats, & entr'autres un des Bourguemaistres qui avoit esté jusques à la Haye communiquer de leur entreprise, commencerent à parler de se rendre; & donnerent tellement la

8591. peur aux autres habitans du grand apparat que le Prince faisoit de les assieger, en blasmant les desportemens & gouvernement de l'Espagnol (ainsi que l'on faiët d'ordinaire en telles actions) loüant le bon ordre des Estats, que tous d'une voix, ils ne parlerent plus que de se rendre, & composer avec le Prince; ce qu'ils disoient devoir faire promptement avant que Verdugo eust jetté des gens de guerre dans leur ville, qui pourroient lors les contraindre d'endurer un siege. Ainsi les habitans de Numegehe ayant communiqué leur résolution aux chefs des trois compagnies qu'ils avoient en garnison, envoyerent quatre deputez vers le Prince Maurice & fut tant exploicté que le 21 la composition fut arrestée. Ce mesme jour le Prince mit dedans la ville quatre cents hommes, & le vingt-deuxiesme, le sieur de Gbeleyn, les Capitaines Snater, & Jean de Verden, sortirent avec leurs compagnies, les enseignes desployées, avec leurs hardes & bagages, & furent conduits jusques auprès de Grave. Les habitans qui eurent si haste de composer, perdirent l'exercice libre de la Religion Catholique-Romaine : & celle des Calvinistes, ou-pretenduë reformée, y fut establie. Les Eglises qui y estoient très-belles & bien ornées, se virent incontinent vuides d'images, de reliques, & d'ornemens.

Le Comte Philippe de Nassau fut mis gouver-

neur dans ceste ville, avec une garnison de six compagnies d'infanterie, & de deux de Reistres. Le cadaver du Colonel Martin Scenck, dont nous avons parlé cy-dessus en l'an 1589 & dit, qu'après s'estre noyé en voulant surprendre. Numeghe, il fut mis en quatre quartiers sur les remparts de ceste ville, & que depuis il fut mis en une biere, dans une tour, à la requeste du Marquis de Varambon, fut après ceste reduction enterré dans la grande Eglise. En la pompe funebre militaire qui luy fut faicte, le Prince Maurice y assista, suivy de tous les Colonels & Capitaines de son armée, & de tous les Magistrats de la ville de Numeghe. La reddition de ceste ville fut le comble des heureux succez qu'eut le Prince Maurice en ceste année: car après qu'il y eut donné l'ordre requis, il s'en retourna avec son armée passer les froidures de l'hiver en Hollande.

Le Roy d'Espagne, qui avoit jetté tous ses desseins sur la France, & croyoit estre impossible de trouver une si belle occasion pour s'en pouvoir rendre le maistre, qu'en ce temps-icy, à cause de la division des François, ne laissa rien derriere pour prendre ceste occasion par les cheveux. Nous avons dit qu'il avoit fait lever plusieurs troupes en Italie, qu'il avoit mandé au Duc de Parme qu'il entraist en France avec les gens de guerre qu'il avoit en Flandres, & qu'il laissast les Pays-

1591. bas avec le plus de secreté qu'il pourroit. Outre ces deux chotes, il avoit encor donné ordre à deux autres, qui ne luy réussirent selon son desir. La premiere, il avoit fait lever en Espagne douze mille hommes de pied & deux mille chevaux sous la conduite d'Alonzo de Vargas, qu'il avoit deliberé d'envoyer en France par la Navarre, mais la recolte qui fut faicte en Arragon à l'occasion d'Antonio Perez, ainsi que nous dirons, fit que ceste armée fut employée pour favoriser l'exécution qu'il fit faire de quelques Arragonnois, tellement qu'elle ne vid point la France. La seconde, estoit de tascher à faire la paix avec le Prince Maurice & les Hollandois (qu'il appelloit ses rebelles) afin que n'ayant à faire qu'à la France, il luy fust plus aisé de venir à bout de son dessein : Son Ambassadeur près l'Empereur qui estoit Dom Guillaume de saint Clement, mena ceste pratique, & fit que sa Majesté Imperiale envoya en Ambassade aux despeys du Roy son maistre, les Seigneurs Jean Baron de Pernestein, les Comtes d'Isenbruch & de Lippe, le Seigneur de Rhede, & le frere de l'Evesque de Vitzembourg; quelques Docteurs; ces Seigneurs arriverent à Cologne au mois d'Octobre, & de là ils vindrent à Nainur, où le Comte d'Aremberg les fut recevoir par le commandement du Duc de Parme, & les conduit jusques à Bruxelles, où ils

arriverent le premier jour de Decembre, & y furent receus avec toutes sortes de caresses, & menez au logis que l'on leur avoit appresté de la meilleure forme & maniere que l'on avoit peu. Trois jours après le Duc de Parme, (qui estoit à Valentienne & y faisoit ses apprests pour entrer en France) s'estant mis en un coche (pour ce qu'il estoit empesché de ses gouttes, & ne se trouvoit gueres mieux de sa maladie pour avoir beu des eâuës de Spa) se rendit aussi à Bruxelles, & le cinq, six & septiesme de ce mois lefdits Duc de Parme, Ambassadeurs de l'Empereur, & le Conseil d'Estat, resolurent plusieurs choses entr'eux touchant ceste affaire; mais lefdits Ambassadeurs ayans envoyé demander un passeport, pour aller à la Haye en Hollande, les Estats generaux des Provinces unies les prièrent de vouloir espargner ce travail, veu qu'ils ne trouvoient nulle asseurance au traicté qu'ils pourroient faire avec le Roy d'Espagne, ainsi qu'il se pouvoit aysement juger par les lettres interceptées que ce Roy escrivoit audit sieur de S. Clement son Ambassadeur. Nonobstant ceste responce, lefdits Seigneurs Ambassadeurs ne laisserent d'envoyer un d'entr'eux, le sieur de Rhede, à la Haye, où il arriva sur la fin de l'année, & y fut environ trois mois; & s'en retourna avec une responce par escrit, que luy baillerent lefdits sieurs des Estats contenant

1594. les causes pourquoy ils ne pouvoient traicter avec le Roy d'Espagne, & les raisons des desfiances qu'ils avoient de luy. Ainsi ceste pratique fut sans aucun effect. Quant au Duc de Parme ayant demeuré quatre jours à Bruxelles à conferer avec lesdicts Ambassadeurs, il s'en retourna à Landrecy, pour s'acheminer en France.

Pour la revolte d'Arragon à l'occasion d'Antonio Perez, Secretaire d'Estat d'Espagne, & personne de grande autorité, où fut empeschée l'armée qu'avoit levé D. Alonze de Vargas; elle advint (ainsi que rapportent les Historiens Espagnols) à cause qu'Escovedo, Secretaire de Dom Jean d'Austriche, bastard de l'Empereur Charles le quint, mandé de Flandres en Espagne durant le vivant de son maistre, estant arrivé à Madril, fut assassiné de nuit en pleine rue par Garzia d'Arzes & autres complices, à l'induction d'Antonio Perez. La veufve & les enfans d'Escovedo, ayans accusé Perez de cest assassinat, le Secretaire Mathieu Vasques en presenta la plainte; & soutenoient que Perez & la Princeesse d'Eboly l'avoient fait faire pour une haine particuliere qu'ils avoient contre Escovedo. Perez estant mis prisonnier, & craignant d'estre puny, se sauva de prison & s'enfuit en Arragon, où il fit revolter le peuple, sous un faux donné à entendre, & fut cause des afflictions que receurent les Arragonois en ceste année.

Ceux qui ont escrit en la defense dudit Perez, disent : Que Dom Jean d'Austriche , desirieux de parvenir à une grandeur superlative , à ce poulcé par un sien Secretaire Jean Soto , se promit un temps de se pouvoir faire Roy de Tunes en Afrique. Du depuis ce Secretaire ayant esté rappellé en Espagne , & envoyé en sa place ledit Escovedo, Dom Jean peu après estant pourveu du Gouvernement des Pays-bas , eut dessein de se faire Roy d'Angleterre, (sans le sçeu du Roy d'Espagne) à quoy ledit Escovedo l'entretenoit , & faisoit toutes les menées & pratiques secrettes de ce dessein : mais tout cela n'ayant rien reüssy pour plusieurs occasions, D. Jean fit encores plusieurs pratiques, tant en Flandres , qu'avec le Duc de Guise en France, sans le sçeu dudit Roy d'Espagne, dont Jean de Vargas, Ambassadeur en la Cour de France, advertissoit ledit Perez, qui le rapportoit audit Roy : mesme que lesdits D. Jean & Escovedo , ayant rescrit plusieurs lettres audit Antonio Perez, comme à leur amy, touchant le mescontentement dudit D. Jean, il en avoit communiqué aussi les secrets au Roy. Ce qui fut cause qu'Escovedo fut mandé en Espagne, & fut resolu par le Roy, de s'en despescher par poizon ou autrement, tant à cause de sa grande licence, de sa hardiesse dont il ufoit en escrivant , & d'aucunes de ses

1591. paroles du tout despitueuses audit Roy d'Espagne, que pour ses menées & pratiques, luy semblant estre dangereux de le renvoyer aux Pays-bas, près de D. Jean, il advisa avec le Marquis de Velez, à qui il communiqua son dessein, de le faire tuer; & resolurent que si les assassins venoient à estre prins, que Perez prenant seul la coulpe pour soy, s'enfuyroit en Arragon, où le Roy d'Espagne le pourroit mieux garantir qu'en Castille.

Escovedo ayant esté assassiné, sa veufve & ses enfans firent informer contre Perez. Le Roy d'Espagne reçoit leurs plaintes en son Conseil d'Etat, & au lieu de les renvoyer devant la Justice ordinaire, donna luy-mesme tout le faict à cognoistre au Président de Castille, avec charge de parler aux enfans d'Escovedo, & au Secrétaire Vasques, affin de les faire taire : mais toutes les admonitions du President ne firent que davantage les aigrir, ce qui fut l'occasion que Perez conseilla au Roy de laisser venir ce faict en droict, avec une lente poursuite, sans neantmoins y faire rien ordonner; ou bien qu'il luy donnast congé de se retirer de la Cour. Le Roy print de mauvaise part, ceste demande, de se retirer de la Cour; & promit à Perez, en foy de Cavalier, de ne l'abandonner jamais.

Après la mort du Marquis de Velez, qui estoit le tesmoing vif & cathégorique de toutes

ces choses, la plainte de la mort d'Escovedo s'augmenta, & fut présenté au Roy par écrit, plusieurs plaintes tant contre la Princesse d'Eboly, que contre Perez, sur lesquelles le Roy n'ordonna rien, au contraire, il commanda à son Confesseur de reconcilier la Princesse & Perez avec Vasques, à quoy ladite Princesse d'Eboly ne voulut entendre, pource que Vasques, disoit elle, n'estoit de sa qualité. Perez eut bien désiré qu'elle l'eust fait : mais il ne luy en oza rien dire, & fut contrainct sur les continuelles plaintes & poursuites que Vasques faisoit, de supplier le Roy encore une fois, de luy permettre de se retirer.

Le Roi, qui se sentit offensé de ceste demande, & de la Princesse d'Eboly qui n'avoit voulu se reconcilier avec Vasques, ayant pris advis de son Confesseur, & du Comte de Barayas President de Castille, il les fit en sa presence tous mettre prisonniers, où Perez fut quatre mois; durant lesquels il fut visité souvent par le Confesseur, & mesme le Roy envoya voir la femme de Perez pour la reconforter, & luy fit dire qu'elle ne se mist en peine de son mary.

Après ceste prison de quatre mois, Perez fut renvoyé avec gardes en sa maison, & fut contraint par le commandement du Roy de donner sa promesse en foy de Gentil-homme ez mains

591. de Dom Rodrigo Manuel, qu'il seroit amy de Vassques, & ainsi demeura en sa maison depuis l'an 80 jusques en l'an 85 (surportant les frais de l'estat d'icelle, sans recevoir aucun traictement ny gages) qu'il fut mis avec plusieurs autres Secretaires à la Visita, qui sont Juges, lesquels recherchent les Secretaires & autres qui ont mal versé en leurs charges.

Perez voyant que l'on l'interrogeoit sur une accusation de dix mille ducats, en advertit le Confesseur, & luy monstra pour sa descharge l'escriit propre de la main du Roy. Sur ce ledit Confesseur luy deffendit de s'en purger par l'escriture du Roy, à quoy Perez obeït pour divulguer les secrets de son Prince, & se laissa condamner en l'amende de trente mille ducats, suspension de son office, de tenir prison deux ans, & d'estre banny huiët ans. Perez mené de sa maison au Chasteau, ce jugement luy ayant esté infinué, on luy dit, qu'il ne se mist point en peine, & qu'il ne fatisferoit à ce jugement, mesme il eut main levée de ses biens saisis auparavant: Et ledit Perez bailla entre les mains du Confesseur le billet, escrit de la main du Roy, portant descharge desdits dix mille ducats, dont il estoit accusé: lequel billet ledit Confesseur a nyé depuis luy avoir esté baillé. Plus, on demanda à Perez, qu'il delivraست tous les papiers & escritu-

res, que le Roy luy avoit escrits, & celles qu'il avoit escrit au Roy. Perez l'ayant refusé, on vint pour executer ledit jugement, & nonobstant qu'il se fust sauvé en une Eglise, on ne laissa de l'en tirer, mais pour ce coup l'execution fut differée. Toutesfois peu de jours après le Confesseur nommé Frere Diego Chaves, voulant avoir lesdits papiers, sçachant de combien ils impôrtoient à l'honneur du Roy; Perez fut reprins, & mené au Chasteau de Turnegano, là où il fut tenu quatre-vingts & dix jours prisonnier, les fers au pieds, par le Licentié Torres d'Avila. Sa femme Jeanne Cuello, & ses enfans furent aussi mis prisonniers au mesme temps. Pendant ceste prison, l'on demanda à ceste femme qu'elle eust à bailler les papiers de son mary; ce qu'elle refusa. Perez de l'autre costé en estoit aussi sollicité, & tellement affligé qu'il fut contraint d'escire de son sang propre une lettre à sa femme, luy mandant, qu'elle eust à les livrer, ce qu'elle fit en partie : mais comme femme advisée, elle en retint aucuns, les autres elle envoya audit Confesseur (qui estoit lors en la ville de Mouson) dans deux coffres, avec les clefs, lesquelles furent baillées ez mains propres du Roy; moyennant la delivrance de ces papiers, ladite Jeanne Cuello fut mise en liberté, & son mary Perez fut mis dans Madril un peu plus au large l'espace de quatre mois, ayant

1591. congé d'estre visité par siens, & d'ouyr Messe.

Peu après le fils d'Escovedo, estant venu renouveler ses vieilles plaintes contre Perez, on le remena de rechef en prison au Chasteau, & tost après fut mandé en Cour, où estant interrogé sur le faict d'Escovedo, il ne voulut rien declarer du secret du Roy : & fit advertir sa Majesté de la façon que l'on procedoit contre luy. Perez n'ayant eu que dix jours pour respondre sur les points principaux d'un proces qui avoit duré dix ans, fut conseillé par ledit Confesseur, de confesser l'assassinat d'Escovedo, sans en déclarer les vrayes raisons : ce que Perez n'ayant trouvé bon, s'advisa d'accorder avec les parties interessées, en leur baillant vingt mille ducats, qui furent payez comptant.

Le President Rodrigo Vasques, parent d'Escovedo, après cest accord, escrivit au Roy, qu'il pesast bien ceste affaire là, pour ce qu'un chacun jugeroit à l'advenir que sa Majesté l'avoit faict faire, & qu'il falloit qu'il fist déclarer à Perez pourquoi il avoit fait faire cest accord, tant affin de fermer la bouche à ceux qui en voudroient parler à l'advenir, que mesme pour la descharge dudit Perez. Sur ceste lettre le Roy escrivit un billet à Perez, qu'il eust à declarer les raisons pour lesquelles il avoit par son commandement fait tuer Escovedo. Ce billet fut occasion que plusieurs dirent deslors : Si le Roy lui a commandé de faire mourir Esco-

vedo, quelle raison ou quelle amende en prétend-il? Est-il temps au bout de douze ans, de luy faire demander les raisons pourquoy sa Majesté le luy a fait faire? Quelques Grands tindrent ces paroles audit Confesseur, qui leur respondit, Qu'ils s'en tinssent à repos, & que ce qui en avoit esté fait, n'estoit que pour donner contentement audit President Vasques, & que tout se porteroit bien. Nonobstant Perez fut peu après examiné sur le billet du Roy, sur lequel (ne voulant estre estimé d'avoir creu legerement) il ne voulut rien dire. De là le Juge print occasion de luy faire donner la question ordinaire & extraordinaire, jusques à effusion de sang. Perez par ces tourments qu'il enduroit, jugea que sa mort estoit resoluë, & voulant faire paroistre la lumiere de son innocence, confessa comme le fait d'Escovedo estoit passé, & tout ce qui a esté dit cy-dessus, produit par preuve un témoin encor vivant, & allegua les lettres originales de sa Majesté.

Perez adverty qu'il y alloit de sa vie, & qu'en son procès, ny le billet du Roy, ni sa dernière deposition, ny aucune chose qui servist à sa justification, n'estoit produites au procès, ne pensa plus à avoir d'autre recours qu'à s'eschapper de la prison & se sauver en Arragon: ce qu'il fit par l'assistance de sa femme, & de Gilles de Mesa

1591. Gentil-homme Arragonois, & son parent, la nuit du Jeudy absolu, & courut la poste trente lieues sans se reposer, jusques à ce qu'il fust arrivé aux confins d'Arragon d'où il estoit natif; où tout cassé & rompu qu'il estoit de sa torture, il se retira dans un Monastere à Callatajud. Le Roy après avoir fait mettre la femme & les enfans de Perez prisonniers avec un de ses amis, manda incontinent à un chevalier du Pays d'Arragon de se saisir dudit Perez : mais les Religieux de ce Monastere s'y estans opposez, il fut laissé dans une celule de ce Monastere pour prison.

De Callatajud Perez escrivit au Roy : mais de rechef par exprès commandement de sa Majesté il fut enlevé de ce monastere, quelque resistance que les Religieux & le peuple fissent, & fut mené à Sarragosse, où nonobstant tout ce qu'il escrivit au Roy, cognoissant qu'il y alloit de sa vie, (pour ne tomber en l'inconvenient que Piso fit, lequel ne se voulut justifier de la mort de Germanique par le commandement par escrit, que luy en avoit fait Tybere) il fit un recueil bien ample de tout ce qui est dit cy-dessus, avec les lettres & billets du Roy servans à sa justification, lesquels par l'industrie de sa femme, luy avoient esté conservez ; & en forma un livre qu'il exhiba en justice.

Le Marquis d'Almenare de la maison de Mendozze

dozze, que le Roy avoit envoyé à Sarragosse, voyant que la Justice souveraine d'Arragon, ne procedoit contre Perez selon l'intention du Roy, voulut que ce procès fut traicté devant la justice des Enquestes d'Arragon, où le Roi estoit Juge & partie : Perez y fut accusé de se vouloir sauver en Hollande, ou en Bearn : mais nonobstant toutes ces procedures, ladite justice des dix-sept d'Arragon (qui est la souveraine par dessus toutes les autres) declara que la Justice de l'Enqueste ny le Roi n'avoient nulle action contre Perez. Voilà bien des contradictions de Justice : ce qui fut cause de la grande revolte qui advint : car le Marquis d'Almenare ayant veu mesmes que le Salmedine de Sarragosse (qui est le premier juge de ceste ville) avoit esté mis prisonnier par l'ordonnance de ladite justice d'Arragon, à cause qu'il avoit reçu la deposition de quelques tesmoins qui assuroient contre Perez qu'il se vouloit sauver ausdits pays de Hollande ou en Bearn, practiqua les Officiers de l'inquisition ; lesquels le vingtcinquiésme de May enleverent Perez de la prison, comme estant tenu de respondre devant eux, puis qu'il estoit accusé de s'estre voulu sauver en des pays tenus par heretiques.

Quatre heures après que Perez fut enlevé par ceux de l'inquisition en leur prison, un tumulte populaire s'esmeut dans Sarragosse à l'instigation

1591. des amis de Perez, prenans leur pretexte que l'on vouloit rompre les privileges d'Arragon. En ce tumulte ceux de l'inquisition furent contraincts de remettre Perez en la prison d'où ils l'avoient transporté. Le peuple non assez satisfait à leur gré, étant en fureur, sçachant que ledit Marquis d'Almenare estoit celuy qui sollicitoit dans Sarragosse contre Perez, alla aussi où il estoit logé, & commença à mettre le feu en quelques maisons: Mais Jean de la Nuça, le vieil, qui tenoit la qualité de *El Justitia*, alla droit au logis dudit Marquis, & pensant le sauver de la furie de ce peuple, feignant de le mener en prison, se trouva tellement entouré que (quoy qu'il fust accompagné de plusieurs Seigneurs Arragonois) ledit Marquis après avoir esté injurié & battu par la lie du peuple, fut tellement blessé qu'il mourut huit jours après.

Quoy qu'en ceste premiere esmotion, il n'y eust que le menu peuple qui s'en meslast, si est-ce qu'ils estoient soutenus de plusieurs Ecclesiastiques & de la Noblesse, & disoient, que Perez étant fils d'un Arragonois, il ne pouvoit estre jugé que par *El Justitia*, qui est Juge souverain d'Arragon par dessus le Roy, puis qu'il estoit question suivant la loy de Manifestation, de la conservation du droit de Perez, contre les oppressions que luy vouloit faire le Roy.

Les Arragonois s'estans affranchis des Mores , 1591.
 qui occuperent l'Espagne. 700 ans, & ayans demeuré quelque temps en ceste liberté, desirerent d'avoir un Roy , & demanderent l'advis au Pape qui leur conseilla , puis qu'ils en vouloient un , de lui prescrire des loix , & par-dessus luy un juge souverain avec des Assesseurs , afin qu'ils ne tombassent en quelque tyrannie: croyans ce conseil , premier que d'eslire un Roy , ils érigerent la dignité de *El Justitia* , avec ses dix-sept Deputes , & firent plusieurs loix , pour la manutention desquelles ils en firent deux , l'une portant : Que si le Roi vouloit rompre leurs loix , ils seroient delivrez de leur serment , & en pourroient créer un autre. L'autre : Que les Seigneurs du Royaume pourroient faire alliance , & confederation contre leur Roy , en cas d'oppression , ou d'infraction de leurs droictures. Voilà pourquoi les Rois d'Arragon à leur advenement à la Couronne , se mettent de genoux devant le Juge souverain , qui est *El Justitia* , & à teste nuë juré d'observer toutes les loix du pays. Puis après qu'il a juré , les Arragonnois luy prestent serment de fidélité , & luy disent : *Nous qui valons autant comme vous , & vous autant comme nous , nous vous faisons nostre Roy , à condition que vous garderez nos privileges & libertez. si vous ne le faictes , nous serons delivrez de nostre serment.*

1591. C'est pourquoy l'on dit que les Rois d'Arragon sont maistres & valets tout ensemble. Pour plusieurs raisons en une assemblée d'Estats durant le regne de D. Pedro au poignard, les quatre membres du Royaume casserent la loy d'eslection, & rendirent le Royaume successif & hereditaire, en se reservant toutes leurs autres loix & privileges. Ce que ledit Roy Dom Pedro jura de maintenir: comme ont aussi fait tous les Roys ses successeurs jusques à present: mesme lesdits privileges se voyent encor imprimez par permission de plusieurs Roys.

Quand le Roy eut eu advis de la mort du Marquis d'Almenare, & de ce qui estoit advenu en voulant mettre Perez à l'inquisition, il manda au Vice-Roy d'Arragon d'avoir l'œil que ledit Perez ne put s'eschapper hors d'Arragon, & de le faire soigneusement garder en une prison perpétuelle. Le Vice-Roy ayant communiqué la volonté du Roy à la Justice Souveraine & aux dix-sept Deputez, ou Assesseurs d'Arragon, ils trouverent bon le commandement du Roy. Mais sous main il y en avoit un autre de trouver moyen de tirer Perez & Jean-François Majorini de la prison où ils estoient, & les envoyer en Castille. Jean Loys de Muriano sollicitoit pour le Roy, tant le Vice-Roy, que l'Inquisition, & tous ceux qu'il cognoissoit luy pouvoir ayder en ceste af-

faire, & fit tant qu'il gagna les treize Jurisconsultes du Royaume, qui donnerent leur advis, que Perez devoit estre livré à l'Inquisition. Les amis de Perez advertis que son affaire alloit mal, donnerent à entendre au peuple que ce n'estoit que par vengeance, haine & animosité, que l'on en vouloit à Perez, & qu'il n'estoit point coupable, tellement que ledit Vice-Roy & l'Inquisition voulant entreprendre le 20 d'Aoust de s'emparer de Perez & de Majorini, ne l'oserent faire sans avoir la main armée, sur les paroles qu'un chacun tenoit pour la deffence de Perez.

Le vingt-quatriesme de Septembre, ledit Vice-Roy suivy de Jean de la Nuça le pere, Juge Souverain, & de plusieurs Seigneurs & Chevaliers, ayant bien assemblé deux mille hommes de guerre, & les ayant fait ranger en ordre de bataille aux places de la ville, & mis plusieurs hommes armez dans les maisons voisines de la prison, pensant donner une crainte au peuple & l'espouvanter, affin qu'ils ne sortissent de leurs maisons, fit faire une salve d'harquebuzades : quelques-uns qui se voulurent remuer en ce commencement, furent empeschés ; le Vice-Roy en blessa mesme quelques-uns. A l'heure du Conseil, les Inquisiteurs y allerent demander que l'on eust à leur mettre entre leurs mains Perez & Majorini ; ce que le Conseil leur accorda,

1591. nonobstant les Requestres que presenterent aucuns Arragonnois, affectionnez au party de Perez, & obtindrent *fiat*. En mesme-temps plusieurs Seigneurs & Officiers allerent en la prison pour y recevoir les Inquisiteurs, lesquels y vinrent peu après avec deux Notaires, afin que toutes ces choses se fissent selon l'ordre de la Justice; plusieurs gens de guerre aussi les accompagnerent pour tenir main-forte; mais cependant qu'ils faisoient descendre Perez, & voulant observer toutes les ceremonies sur ce qu'il protestoit de l'infraction des privileges d'Arragon, & tandis que l'on luy mettoit les fers aux pieds & à Majorini aussi, en un instant on vid accourir tout le peuple de Sarragosse, à grands troupes crians, *Libertà, Libertà*. Ce n'estoit du commencement que quelques gaigne-deniers, & la menue populace (dont peu estoient armez) qui se jetterent en la place de *Justicia*. A ce bruit toute la ville se mit en armes; le sieur Gilles de Meza qui avoit aydé à sauver Perez du Chasteau de Madril, estoit lors à Sarragosse; requis du peuple d'estre leur chef, pour maintenir leur liberté, & ayant mis quelque ordre parmy eux, avec les amis de Perez & les siens, il attaqua si furieusement la cavalerie du Vice Roy, qu'il mit tout ce qui se voulut opposer devant luy en fuite. Ledit Vice-Roy & autres Seigneurs s'estant sauvez dans une

maison, n'eurent autre loisir que de s'en retirer, de peur d'y estre bruslez; car sur quelque resistance qu'ils y penserent faire, le peuple mit le feu dans ceste maison. Les mulets des coches dans lesquelles Perez & Majorini devoient estre menez en Castille, furent sur le champ tuez, & les coches bruslées. Ledit Jean-Loys de Murano, & Pierre-Jerôme de Baradix, ennemis de Perez, furent aussi tuez, & quelque-soixante personnes, & bien autant de blessez. Le peuple criant sans cesse *Libertà, Libertà*, alla à la prison, où ils trouverent les Inquisiteurs qui avoient déjà mis les fers aux pieds à Antonio Perez, lesquels ils luy firent ôter par les Officiers de ladite Inquisition, & le menerent au logis de Don Diego d'Eredia; puis allerent encor tirer de prison Majorini, & mirent plusieurs autres prisonniers en liberté.

Perez & Meza dez le soir de ceste journée sortiront de Sarragosse, & furent trois jours sur une montagne, où advertis que le Vice Roy & le Gouverneur de Sarragosse les cherchoient, ils rentrerent dans la ville, & y furent cachez quarante jours sur leurs amis. Pendant ce temps le Roy d'Espagne, fasché de ceste revolte, manda à Don Alonzo de Vargas de tourner teste avec son armée, & entrer dans l'Arragon. Perez & Meza avec quelques Gentils-hommes de ses amis, en-

1591. tendans que Vargas s'acheminoit à Sarragosse, en sortirent & cheminerent par rochers & montagnes, & firent tant qu'ils arriverent à Sala, d'où Perez envoya Meza prier Madame Catherine, sœur unique du Roy Très-Chrestien, & gouvernante pour le Roy son frere en Bearn, laquelle estoit à Pau, de les recevoir sous sa protection & sauvegarde. Ceste Princeesse, qui estoit d'un bon naturel, luy manda qu'il pouvoit venir asseurement, avec ceux de sa compagnie, & qu'il trouveroit toute seureté & franchise en son endroict, & mesme luy envoya quelques chevaux pour l'amener chez elle.

Les Sarragossans voyans Vargas & son armée entrez dans le pays d'Arragon, presenterent une requeste à Jean de la Nuça le jeune, qui avoit nouvellement succédé à son pere à l'Estat de *El Justicia*, contenant qu'il n'estoit point permis au Roy de faire entrer une armée dans le Royaume, sans le consentement des Estats, & qu'il eust à prendre les armes suivant leurs privileges, pour repoulsr Vargas & son armée. Sur ceste requeste, par un decret qu'ordonnerent les dix sept Deputez, on courut aux armes pour repoulsr Vargas. Les Predicateurs en leurs sermons, animerent le peuple à maintenir leurs libertez; commission fut donnée à Dom Jean de la Nuça, pour estre General de l'armée, laquelle commission fut signée

par l'Abbé de Piedra, Louys Navarra, Jean Loys de Marcuello, Dom Jean de Luna, Hierosme d'Oro & autres, & scellées du scel de *El Justicia*. Incontinent on mit l'estendart S. George au vent ; les Arragonois sortirent de Sarragosse environ trois ou quatre mille, mais aussi-tost les Capitaines & gens de guerre qui estoient parmy eux, se retirerent file à file, tellement que ceste armée fut en un rien devenuë à néant. Vargas, qui la vid ainsi fonduë, par le moyen des lettres qu'il avoit escrites aux grands Seigneurs & gens de guerre, qui s'estoient mis avec ce peuple, en leur mandant que Sa Majesté ne se vouloit ressouvenir de tout ce qui s'estoit passé, & qu'il n'avoit charge que de faire tenir un chacun en paix ; mesme quand on luy parloit des Privileges d'Arragon, il leur disoit : Je ne pense pas qu'il y ait un meilleur Arragonnois que moy.

Ces lettres & ces douces paroles firent qu'il entra luy & son armée dans Sarragosse, sur la fin de Novembre. Ayant logé ses gens, il commença suyvant le commandement du Roy de faire faire de grandes exécutions, jusques au nombre de quatre cents de toutes qualitez, Seigneurs, Chevaliers, Gentils hommes, Advocats, Procureurs & Marchands, mesme sur quelques Ecclesiastiques & Officiers de la Sainte Inquisition, qui s'estoient aussi bandez avec les autres pour la li-

1591. berté d'Arragon. Plusieurs Dames, Demoiselles & autres femmes furent prisonnières ; plusieurs Juges furent dépouillés de leurs offices ; mais Dom Jean de la Nuça estant pris on luy monstra ce petit billet escrit de la main du Roy. *Leyda esta munera Juan' de la Nuça e scale cortada la cabeça Yo el Rey.*

Ce Seigneur ayant veu ce commandement, se prepara à la mort, & fut à la mode du pays esgouzillé, luy estant la gorge coupée comme à un mouton ; ils appellent ceste mort *degollar*, qui est une maniere de supplice pour les grands. Voylà comme le Roy d'Espagne fit mourir ce Seigneur, qui estoit le Souverain Magistrat par-dessus luy, comme Roy d'Arragon, & qui en Arragon estoit assis cinq degrez au-dessus de luy. Après que l'on eust ainsi faict mourir les plus grands, on en fit aussi condamner par Justice plusieurs des petits aux galleres. Il y eut bien lors des rigueurs exercées contre les Arragonnois. Dom Jean de la Luna, Prince Arragonnois, se sauva aussi pour un temps en Bearn, comme fit aussi le Duc de Villhermouza, lesquels sur une pragmatique & pardon general que fit publier Varga's au nom du Roy, s'en retournerent, mais ils se trouverent incontinent enveloppez, & exécutez à mort, & leurs corps furent mis dans la rache, c'est-à-dire, limite d'Arragon & Castille.

Martin de la Nuça, Diego d'Heredia, François d'Ayerbe & autres Arragonnois, qui estoient en Bearn avec Perez, durant que ces exécutions se faisoient à Sarragosse, envoyèrent un d'entre eux monter en Arragon, pour recognoistre leurs amis, afin de leur aider & recevoir à l'entrée des montagnes, d'où estant revenu, ils se presenterent à Madame, sœur du Roy Très-Chrestien, & en toute humilité la requirèrent de leur vouloir donner des gens pour monter en Arragon, luy promettans faire merveilles. Madame par son Conseil, ayant pris d'eux le serment en tel cas requis, leur donna cinq cents hommes, sous la conduite de quelques Capitaines Biarnoïs, avec promesse de plus, selon le succez des affaires. Son Altesse fit garder le droict des Pazeries, qui est que d'une terre à l'autre les habitans des montagnes s'entr'advertissent de la guerre, afin qu'ils advertissent le Prince si bon leur semble, & aussi que rien ne courre risque quant à eulx, laissant cependant faire la guerre aux gens de guerre. Avec ces cinq cents, il en monta beaucoup d'autres. Ils passerent par Jaque, ville premiere au-dessus d'Oleron, & gaignerent incontinent toutes les montagnes, chasserent la Justice d'Arragon, c'est-à-dire le Magistrat superieur au Roy mesme dans ce pays-là; & cestuy-cy n'estoit que Substitut du general Justice d'Arragon. Ils pri-

1591. rent la vallée de Tonte, riche au possible en grains, en argent & en bestail, & forte d'advenues; incontinent ils renvoyèrent vers son Altesse, & la supplièrent de leur envoyer du secours. Par son Conseil, elle ordonna mille bons soldats, le tout encor sous la conduite des Capitaines de Bearn. Estans prests à monter, le sieur de Salettes, Gouverneur d'Oleron, qui les devoit conduire, supplia son Altesse de luy permettre de ne partir jusqu'au Lundy prochain, à cause d'un sien enfant à baptiser le lendemain qui estoit le Dimanche, mesme son Altesse luy fit cest honneur d'estre la maraine. Or il advint un malheur qu'une petite fille se noya, niepce dudit sieur de Salettes, ce qui le fit demeurer encor deux jours à Pau, tellement qu'à ceste occasion, ce secours ne s'estant avancé, il ne put passer, car ceux de Jaque regnagnerent le pas; & d'ailleurs en la vallée de Tonte, y eut dissension entre les Capitaines Arragonnois & Biarnois, d'autant que les uns & les autres vouloyent commander absolument; & aussi qu'il arriva qu'un soldat Biarnois desroba un calice dans une Eglise, qui fut cause que tous les gens de la vallée leur devindrent ennemis, qui auparavant leur estoient amis, tellement que les cinq cents Biarnois sous la conduite du Capitaine la Vacque & autres, furent contraints de s'évader avec grande peine &

difficulté par-dessus le pas de Sainte Helene, au travers des neiges, & faillirent à se ruiner du tout. Dom Alonzo de Vargas en print quelques-uns qu'il renvoya, ayant sceu que c'estoit par le commandement du Prince, & manda à son Altesse que c'estoit, *obra de mugeres*, ce qu'elle avoit entrepris. 1591

Heredia, d'Ayerbe & les Arragonnois qui y furent pris en vie par ledit Vargas, furent exécutez à mort. Quant à Perez ne l'ayant peu avoir, l'Inquisition luy fit son procès comme à un heretique, & le condamnerent à estre brulé. Du depuis quelques Espagnols ont attenté plusieurs fois à sa vie, mais Dieu l'en a toujours preservé jusques à ce jourd'huy. Voilà ce que j'ay peu recueillir en diverses relations de ce qui s'est passé en la revolte d'Arragon, pour laquelle les Arragonnois perdirent leurs privilèges, en voulant cognoistre du fait d'Antonio Perez, après que le Roy leur eust mandé que la cognoissance de ce faict luy appartenoit à luy seul, ou à ceux à qui il bailleroit commission d'en cognoistre, à cause de l'importance & des secrets dont il estoit question; que l'accusation contre Perez n'estoit point un fait particulier, commis par un Arragonnois dans le pays d'Arragon, mais par un de ses principaux Officiers (bien que fils d'un Arragonnois) en sa Cour à Madril, qui

1591. n'est pas en Arragon, mais en Castille. Que non seulement luy, mais tous les autres Roys, committoient en affaire de pareille conséquence, tels Juges qu'il leur plaisoit pour en cognoistre. Aussi après le faict, les Arragonnois ne demeurèrent sans se repentir de s'estre opiniastréz contre la volonté de leur Roy.

Au mois de Septembre de ceste année, Dom Alonzo de Baza, frere du Marquis de Sainte-Croix, Admiral de la flotte qui revenoit des Indes occidentales, rencontra six grands navires Anglois, dont le Milord Thomas Hayard estoit Admiral, lequel aussi tost qu'il eust veu les Espagnols, qui estoient bien cinquante navires, gaigna le vent & se sauva à la voile : Son Vice-Admiral Richard Grenevelt estant sur un navire, appelé *la Revenge*, plus près que luy de l'Isle de la Fleur, ne le pouvant suivre, & se trouvant entre la flotte Espagnole & l'Isle, pensant passer par force au travers des Espagnols, se trouva tellement environné d'eux, qu'ayant combattu quinze heures durant, reçu huit cents coups de canon, & tiré toute sa poudre à un caque près, commanda à son maistre canonier (voyant qu'il estoit prest de tomber entre les mains des Espagnols) de percer & faire enfoncer son navire qui estoit à la Royné d'Angleterre, plutost qu'il tombast en la puissance de ses enne-

mis. Mais le Contremaître ayant entendu la resolution de Grenevelt, s'y opposa, & dit, qu'ayans tous fait leur devoir, qu'il valloit mieux ayder à sauver la vie aux bleffez, & à ceux qui restoient encor sains; puis aussitost se mit en l'esquif, & tira vers l'Admiral Espagnol, où D. Alonzo l'ayant escouté, craignant qu'à l'extrémité les Anglois ne missent le feu dans leurs pouldres, ce qui les eust pu faire voler en l'air les uns les autres, accorda audit Contremaître que les matelots Anglois retourneroient en Angleterre, que les autres demeureroient prisonniers, & seroient mis à rançon, & que la navire Royale lui seroit rendue: ce qui fut fait. Grenevelt, trois jours après mourut des playes qu'il avoit receues en ce combat. Mais ceste flotte Espagnole se voulant rafraischir aux Isles Açores, elle fut agitée de telles tempestes, que plusieurs navires y perirent, & entr'autres ceste Vice-Admirale d'Angleterre. Peu après, le Comte de Comberland, Anglois, qui s'estoit mis en mer pour butiner sur l'Espagnol, rencontra près la Terçere deux navires Espagnols, qui revenoient des Indes Orientales; l'un desquels fut bruslé après avoir long temps combattu, l'autre appelé *Madre di Dios*, du port de quinze cents tonneaux, fut pris & mené en Angleterre, dans laquelle il fut trouvé plus d'un million d'or vaillant.

1591.

Le cinquiesme d'Octobre, Christian Duc de Saxe, & Esleeteur, aagé seulement de 35 ans, mourut à Dresden, & laissa de soy & de Sophie de Brandebourg sa femme, deux masses, assavoir Christian & Jean George, le premier de huit ans, & l'autre de six : les obseques en furent faictes au commencement de Novembre, avec une grande pompe, premierement à Dresden, & puis à Friberg, là où il fut ensevely, le cinquiesme de Novembre. Plusieurs grands Princes furent présens à ses funerailles pour l'honorer, partie personnellement, partie par Ambassadeurs, assavoir, Federic Guillaume de Saxe, arriere-nepveu dudit deffunct Duc, comme étant fils du fils de Jean Federic, qui fut prisonnier de Charles le Quint : Jean-George Eleeteur de Brandebourg son beau pere, & Jean Casimir Palatin, Jean Casimir de Saxe, cousin du susdit Federic Henry, Jule Duc de Brunsvic, les trois Land-graves de Hesse, assavoir, Guillaume, Loys & George, & Jean Federic, Duc de Pomeranie. Ledit Federic Guillaume, fut esleu tuteur : depuis il chassa les Calvinistes, lesquels le deffunct Duc avoit approchez de luy, voulant faire quitter à son peuple le Lutheranisme, ce qui causa une grande altercation dans le pays, tellement que le Chancelier de Saxe Paul Grisse fut mis prisonnier : & aussi les professeurs du Calvinisme, Urbain Pierius, & Christoffe Grunderman,

&

1591.
 & autres Calvinistes. Il y eut aussi à Strasbourg quelques remuements. Les habitans de ceste ville Imperiale sont Luthériens : Il y avoit encores proche ceste ville un Monastere de Chârtreux, là où quelques Religieux faisoient le service divin ; ils resolurent de le ruiner, & prirent un prétexte, que l'Evesque de Strasbourg, qui ne leur estoit pas amy, avoit esté là quelques jours, avec le fils du Duc de Lorraine, comme incognus, & disoient qu'il n'y estoit pas venu que pour entreprendre contre leur ville ; tellement qu'ils ruinerent tout ce Monastere : la Bibliotheque qui y estoit très-belle fut pillée, & plusieurs choses sacrées & prophanes.

En ce mesme temps le Cardinal Ratzivil estant envoyé de la part du Roy de Pologne, arriva à Gratzen pour espouser au nom du Roy son maistre, la fille du feu Archiduc Charles : ce qu'il fit au desir du Roy. Les Polonois se rejouissoient de ceste alliance, mais leur resjouissance ne dura gueres, à cause des courses des Turcs, lesquelles ils firent de nouveau dans la Pologne. Et nonobstant que le Sieur de Creuiz eust esté expédié par l'Empereur, pour porter au Turc le present accoustumé pour le Royaume d'Hongrie selon leurs capitulations ; neanmoins Sinan Bascha ne laissa point de molester tous les confins de la Hongrie & Croatie ; tellement que plusieurs villages furent mis à feu &

1591. à sang, & fut fait un commencement de guerre fort lamentable, d'autant que quelques lieux voisins de Canise, ayans esté fouragéz, par quinze mille Turcs qui firent diverses courses en ce pays-là, le Baron de Nadaſte, & le Comte de Sumuſchi amasserent le plus de gens qu'ils pûrent tant de pied que de cheval, & se mirent franchement en campagne à l'encontre. D'ailleurs le Bascha de Bosne & les Turcs rassemblez en Bagnoluc, mirent sur la riviere de Save deux ponts pour passer l'armée & trente pieces d'artillerie, mais combien qu'ils fussent plus grand nombre que les Chrestiens, neantmoins tout ce qu'ils purent faire, fut de faire un degast à l'entour de Canise, & d'emmener des prisonniers de Croatie, Stirie, & Carnie: ce qu'ils ne firent sans recevoir plusieurs chasses & desfontes par le Seigneur d'Uvan, & par les Barons l'assi, & Nadaſte.

L'occasion de ceste guerre fut, que le Bascha Ferat estant retourné de Perse, practiqua la Paix avec le vieux Sultan Mehemen, surnommé Codoban (qui est un puissant Prince Asien, qui possède plusieurs provinces le long de l'Euphrate.) & ce par le moyen du premier Visir Siuan. Afin que les accords de ceste paix s'observassent mieux, Codoban envoya à Constantinople un petit enfant son nepveu, d'environ sept ans. Ainsi la guerre de ce costé là finie, & la paix faite en Perse; Sinan con-

scilla à Amurath d'envoyer toute son armée en quelque guerre qui luy fust profitable : c'estoit la seule cause qu'il avoit lors de faire la guerre, ne se souciant pas mesme quand il eust perdu toute ceste armée, pourveu qu'il donnast crainte de sa grandeur aux Princes Chrétiens, d'autant que pour la multitude de femmes permise aux Turcs, il trouveroit toujours assez d'hommes pour remettre sus une autre armée. Suivant le conseil de Sinan, Amurat escrivit au Roy de Pologne, qu'il eust à luy estre subiect, où à luy payer tribut, autrement qu'il luy declaroit la guerre, & sans attendre la réponse fit passer Ibrahim Beglierbey de la Grece (c'est à dire Lieutenant General) dans le pays de Silistrie qui est la haute Esclavonie, avec bon nombre de gens guerre Spachis, & Timars.

Pietrasque Despot de Bogdanie, subiect du Turc, qui estoit limitrophe de ces deux Princes, craignant d'estre ruiné par telle occasion, & de tomber en la puissance de l'un ou de l'autre, selon que la victoire seroit à l'un ou à l'autre, s'advisa de les accorder, qui fut par le moyen de Barthelemy Brutti de Dulcine Trucheman de Venise, qui fit si bien qu'il y eut pour parler de capitulation de paix entre le Roy de Pologne & le Turc, sous condition que le Polonois payeroit pour cent, la quantité de cent cimballs (c'est à dire quintals) de martres sublimes, ce qui fut comme accordé au mois de Juin,

1591. Mais depuis le Turc voulant en avoir quatre mille par an d'ordinaire tribut, cela empescha l'exécution dudit accord; si bien que le Turc fut sur le point de vouloir entrer par armes en Pologne: ce que le Bogdan voyant, & que toutes choses tournoient à la guerre, espouvanté de l'infelicité de son neveu le Prince de Valachie, qui avoit esté contraint de se faire Turc, s'enfuit avec ce qu'il avoit de plus exquis en Allemagne.

En ce temps les Ambassadeurs de France & d'Angleterre eussent bien desiré qu'Amurath eust tourné ses armes contre le Roy d'Espagne, leur ennemy commun, pour laisser en paix le Roy de Pologne, & fut proposé à Amurath une très-grande facilité d'emporter les Espagnols s'il les attaquoit par l'Andalousie & le Portugal: que le Roy de Portugal Dom Anthonio chassé dudit Portugal, luy donneroit entrée dedans. Amurat prestant l'oreille à ceste proposition, & se fiant aux prognostications d'Assan, Astrologue, ennemy des Chrestiens, qui luy promettoit grand avantage, il escrivit de sa main à Sinan Bascha, qu'il dressast la plus puissante armée qu'il pourroit par mer, & qu'il armast trois cents cinquante galeres legeres, dix-huict maons, qui sont gros vaisseaux (moitié guerre, & moitié marchandise) & trois cents tant galions, navires, que camamoufchials, qui sont pour conduire les munitions: (ce sont chaloupes.)

Mais pource que ceste entreprise requeroit une grande despenſe, il conſulta long-temps comment il pourroit faire trouver de l'argent, ſans qu'il en fortiſt rien de ſa bourse ou de ſes mains. Pour ce faire il ordonna donc qu'on miſt en réſerve les payes des ſoldats pour fournir à ceste armée; Et ainſi prit l'occafion de faire deux choſes, l'une, de faire ſon profit en eſpargnant la dépenſe, l'autre de mettre ſon eſtat en repos : parce que le nombre des Janiſſaires eſtoit crû à cauſe de la guerre de Perſe juſques à 23 mille hommes, au lieu qu'en tout temps il ne paſſoit pas douze mille : car pour telles cruës jamais les payes n'en ſont augmentées, ce qui eſt la cauſe que ſouvent les Janiſſaires ſe revoltent, comme il advint lors qu'Amurath fiſt mourir le fuſdit Ibraim Beglierbey de la Grece : on faiſoit eſtat que par ce moyen Amurath profitoit de huit cents mil ſoltanins par an, qui par ſucceſſion d'an en an monteroit à une ſomme très-importante de millions : principalement pour ce qu'il fit encore doubler certain impoſt pour chacune teſte de ſes ſubjects, ce qui ſe faiſt d'ordinaire dans Conſtantinople, quand le Turc veut dreſſer une armée. Item, il fit revoir les comptes de toutes les Moſquées : & tant des penſions que quelques ſoldats ont ſur icelles, que de celles qu'y ont les hommes privez, il print tout ce qui eſtoit de reſtant les charges payées : ce qui luy revint à

1591.

la valeur de 500000 ducats. Il fit aussi un extrait de tous les debtors du public en tous les endroits de son domaine, & voulut que tous les Baschas, Sangiacs & Beys des lieux où lesdits debtors demeuroient payassent toute ladite somme deuë de leurs deniers, à la charge qu'ils le devroient puis après reprendre des particuliers debtors, avec le gain de dix pour cent : ce qu'ils acceptèrent & firent promptement ; mais ils avoient intention de prendre cent pour cent, au lieu de dix pour cent. Il se declara aussi l'unique heritier de tous ceux qui mourroient à la Porte (c'est-à-dire à la Cour dans Constantinople) à la poursuite des affaires ; & que cela fust observé à l'advenir perpetuellement de tous les biens de quiconque mourroit en ceste condition, encore que les mourrans eussent des enfans ; & que tout cela revint de bon, tant aux soldats qui seroient lors près de sa personne, que pour estre employez à dresser les armées. Ces successions se monterent incontinent à une somme excessive d'or, pour ce que cela croissoit de jour à autre.

Il surchargea aussi le Bogdan de cinquante mille soltanins, & le Prince de Valachie d'autant, avec provision d'envoyer certaine quantité de Rouzine de Palmiers par chacun an. Quant à l'impôt du Transilvain, il le doub'a, assavoir de cent mille soltanins, & de tous les canevas qu'il faudroit pour les voiles des vaisseaux de l'armée qu'il pretendoit

faire. Plus il créa un Thresorier exprès (que les Turcs appellent Testandar) pour recevoir tous ces deniers là, & payer son armée. Il ordonna aussi que tous Seigneurs, tant le long de la mer que dans la terre, eussent à dresser galeres à leurs despens : que ceux qui seroient pauvres se missent deux à deux pour en faire une, & aux autres qui estoient dans le plat pays, il leur ordonna un impôt de six mille soltanins. Pour faire observer tout ce que dessus, il bailla charge expresse au Bascha Sinan, & au susdit Astrologue Assan (lequel estoit Beglierbey de la Grece) & au Capitaine Assan, Venitien, qui commandoit à la mer. Il fit semblablement entendre aux Ambassadeurs de France & d'Angleterre, & au Roy Dom Anthoine de Portugal, que tout cela estoit pour attaquer l'Espagnol, leur ennemy commun.

Il s'estoit eslevé en ce temps-là un certain Negre nommé Marabut, qui sous pretexte de Religion avoit fait un grand amas de Negres; & pour le reprimer, Amurath commanda au Bascha Ferat qui estoit à Tunis, qu'il eust à le prendre, ce qu'il fit, & estant escorché, envoya sa peau pleine de paille à Constantinople, qui fut mise en la place publique & empalée, & puis enchaînée, & ainsi laissée en spectacle pour plus grande infamie.

Cependant l'armée Turquesque s'avançoit avec

1591. grande diligence. Les bois estoient pris des forêts de la mer Majour, les ferrures tirées des mines de Xamaco près de Philipopoli, là où il y a force mines de fer, & aussi sur la mer Noire, plusieurs vaisseaux de charge pleins de lames de fer, furent amenez à Scheiri vers Sinople; & oultrece, on fit fondre plusieurs pieces d'artillerie dans le Toffan, devers Galata, vis à vis de Constantinople; plus on fit venir d'Alexandrie sur six galeres grande quantité de sel nitre qui se tire en Egypte en très-grande abondance. Bref, les Turcs faisoient une provision très-grande de toutes choses necessaires pour une grande armée.

Tous les Potentats Chrestiens craignoient cet appareil; les Venitiens doutoient qu'ils attaquaissent leur Isle de Candie, & principalement à cause que le Capitaine Assan Venitien, ennemy de leur Republique, avoit en partie la charge de la disposition de ceste armée. L'Empereur Chrestien de l'autre costé avoit eu advis secret de Constantinople, que l'on avoit deliberé d'assaillir la Croatie pour se venger des Corsaires Usocchiens, qui contre la foy des Princes souverains, faisoient une infinité de pilleries dans le Goulfe de Venise, & dans les rivières de Croatie dont les Turcs, les Marchands Juifs, & les Venitiens mesmes faisoient une infinité de plaintes, & se retiroient sur les terres d'Austriche: & que quelque bruit que l'on fit courir,

que l'on en vouloit à Vienne en Autriche, qui est maintenant le boulevard de la Chrestienté de ce côté-là. Et ce qui fit croire cela à l'Empereur, ce fut que les Turcs ne faisoient provision que de bois de Maom, qui est plus propre à faire des barques de passage, que des vaisseaux de guerre. L'Espagnol & les Princes d'Italie craignoient aussi ce preparatif d'armée, & disoient que le Roy de France avoit promis aux Turcs le port de Toulon en Provence pour reposer, rafraischir & hyverner leurs vaisseaux : c'estoient suspensions, car l'Espagnol traittoit secrettement pour avoir une suspension d'armes avec le Turc, ce qu'il obtint fort facilement sur les nouvelles qui vindrent à Constantinople de ce qui se passoit en Perse : qui furent telles.

Mehemet Sophy de Perse se sentant vieux & cassé, céda son Empire entre les mains de son fils second nommé Emirencé Merisé, pour ce que les enfans de l'aîné estoient trop jeunes. Or ce Merisé estoit un brave Prince, lequel estoit révéré de tous; sa premiere resolution fut d'attaquer Usbec, Prince de plusieurs pays, sur les bords de la mer Caspie, lequel avoit entrepris sur les Persans durant la guerre qu'ils avoient eue à l'encontre des Turcs, & lequel avoit particulièrement occupé le Royaume de Corazan, & s'en estoit fait Seigneur de la plus grande partie à

1791. l'instigation du Turc & de ses Ambassadeurs. Ce fut la cause que Merisé entreprit de luy faire la guerre, pour retirer le Royaume de Corazan : Usbec se voyant attaqué, demanda secours au Turc, qui luy refusa, disant : qu'il n'avoit rien à desmesler avec les Perses, qui estoient par la paix devenus subjects de l'Empire des Ottomans. Usbec n'estant secouru du Turc perdit incontinent le Royaume de Corazan sans combattre, à cause que tous ses peuples se remirent volontairement à l'obeyssance du Persan. Ce que voyant Usbec, il pourveut lors à sa seureté par un abouchement qu'il fit avec ledit Merisé, & luy rendit tout ce qu'il tenoit du Royaume des Perses, & espouza une sienne sœur : par le moyen de ceste alliance, Usbec devenu amy de Merisé, luy monstra la lettre du Turc, par laquelle il luy avoit mandé, que les Perses estoient devenus subjects des Ottomans. Ceste lettre anima tellement Merisé, qu'il se resolut de faire la guerre au Turc : mesmement sur ce que l'on luy dist, que Imaçul, Ambassadeur du Persan, s'estoit laissé corrompre au Bascha Ferat à la paix de Cosbin, d'autant qu'il luy avoit accordé que Tauris, Gengé, Sirvan, & Cars (qui sont quatre grandes villes & puissantes forteresses) demeureroient entre les mains du Turc avec forte garnison, & tous les pays des environs. Merisé desirant de ne lai-

fer ceste honte aux Perses , assembla promptement une armée de quatre vingts mille chevaux , & avec Usbec son allié qui se declara aussi contre le Turc , traverserent la Perse , & vindrent dans Ardovil au mois d'Avril ; (qui est une cité très-ancienne de Perse , & où sont les Sepulchres des Sophis) Merisé à son arrivée fit trancher la teste à Imacul , celuy qui avoit faict la paix avec le Turc , nonobstant qu'il fust grand Seigneur , & qu'il alleguast beaucoup d'excuses. Puis après il fit bruler tout vif , un sien frere ; & quatorze autres grands Seigneurs leurs parens , eurent la teste tranchée , pour ce qu'ils s'estoient voulus eslever contre luy. De là il envoya un mandement au Bascha Giaffer dans Tauris (chef de tous les Beglierbeys de Turquie , qui estoient dans la Perse) à ce qu'il eust à luy rendre lesdites quatre places surnommées , sinon , qu'il luy livroit la guerre à feu & à sang , & qu'il n'espargneroit mesmes les Mosquées. Giaffer estonné de ce souslevement de guerre si subit , luy respondit , qu'il ne le pouvoit faire sans en avoir le commandement du grand Seigneur , & usant de belles paroles , comme advisé qu'il estoit , il obtint quelque temps pour ce faire , & envoya advertir le Turc en diligence par courriers exprès , qui arriverent à Constantinople à la my May.

Le grand Seigneur se trouva esbahy de ces nou-

8591. velles : or il n'avoit fortý de son Serrail, il y avoit trois ans, depuis la sedition que firent les Spachis pour leur paye, & qu'ils le contraignirent de faire mourir Hibraim son mignon, à cause qu'Assan l'Astrologue luy avoit dit qu'il estoit en danger d'estre tué d'un cousteau la premiere fois qu'il en sortiroit, & que les astres l'en menaçoient; neantmoins ceste nouvelle des Perses l'en fit sortir, & alla par la ville gratifiant le peuple le plus qu'il pouvoit, & leur monstroit bon visage. Peu après les Spachis & tout le peuple luy firent plaintes accoustumées, qu'ils appellent entr'eux *Arz & Rocca*, en leur langue, qui est de se pouvoir plaindre de tous les gouverneurs, & les déposer de leurs charges, tellement qu'Amurath s'en alla retirer à un *Chiosque*, c'est à-dire, une maison de plaísance champêtre, voisine de la mer, où il fut contraint d'oster plusieurs Gouverneurs, & mesme de chasser Assan, qui fut confiné dans une petite ville nommée *Chiourdouque* près de *Sallinique*. Il rescrivit incontinent au Bascha *Giaffer* à *Tauris*, à ce qu'il eust à conserver les forts qu'il avoit en charge, en attendant qu'il luy envoyeroit du secours. Il rescrivit aussi au Bascha *Cigalla*, General en *Caraemit*, à ce qu'il assemblast en toute diligence la cavalerie de *Bagadet*, & des Provinces voisines des Perses, pour au premier advis, se rendre où il luy feroit

mandé. Amurath fut long temps mesme à se re- 1591.
foudre s'il devoit aller en personne à la guerre
contre les Perses , où s'il y devoit envoyer un
Capitaine General; sa resolution fut longue de
ce qu'il feroit , & cependant Merisé avec ses Per-
ses, tuoit tous les Turcs qu'il rencontroit sortis
de leurs forts , & faisoit de grands ravages sur
eux; ce qui fit beaucoup murmurer à Constanti-
nople contre Amurat.

Outre ceste guerre des Perses, Amurath receut
encor d'autres advis : c'est que le plus jeune fils
du Prince de la Mecque (qui est un Prince tri-
butaire des Ottomans, comme est le Prince de
Valachie, & de Bogdanie & autres, lesquels sont
subjects à estre aggrées par le Turc, & ne se
peuvent qualifier Princes de leurs pays, qu'ils n'a-
yent receu l'estendart Turquesque) avoit faict
une grande souslevation d'armes en l'Arabie heu-
reuse, & au Royaume de Gemen, desirant em-
porter la Principauté contre son frere aîné , à
qui le Prince leur pere avoit remis ses Estats ,
pour sa vieillesse. Ceste nouvelle fascha fort Amu-
rath, sçachant bien que tous peuples sont desi-
reux de nouveauté.

Ainsi les guerres de Perses & de la Mecque,
firent qu'Amurath changea de volonté d'envoyer
sa grande armée navalle qu'il faisoit esquiper pour
travailler l'Espagne , & fut contraint d'aviser à

1591. ce qui estoit de besoin pour la deffense de ses Estats. Toutesfois les Bachas dans Constantinople, dissimulans, afin de faire paroistre la grandeur de leur Prince, faisoient toujours courir le bruit qu'ils ne s'armoient que pour venir en Espagne. Les Beglierbeys qui estoient ez confins des terres de l'Empire, de Hongrie & de Pologne faisoient une infinité de courses sur les Chrestiens, afin de tascher de les faire desirer & ratifier de payer le cens, & les presens ainsi qu'ils avoient promis : mais nonobstant toutes ces courses, ny les Polonois, ny l'Empereur ne renvoyerent à Constantinople.

Affan Bascha Capitaine de la mer, envoya aussi quelques galeres dans le Golfe de Venise, pour recognoistre les ports de la Dalmatie & de la Pouille, ils prirent quelques vaisseaux chargez de marchandises, & firent plusieurs butins sur ceux de Raguze. Mais Affan ne put pas se rejouyr des heureux succès de ses galeres; car il mourut au commencement du mois de Juillet non sans soupçon de venin, d'autres assurent qu'il mourut du mal de Naples, qu'il avoit laissé trop enraciner sur luy.

Cest Affan avoit plusieurs enfans tant de la Royne de Fez sa femme, que de plusieurs autres femmes ses esclaves; ayant laissé dans ses coffres trente six mille sequins d'or, Amurath le sça-

chant, les envoya faïfir & faire apporter en son Serrail, & s'empara meſme de tous ſes autres biens, ſans rien laiſſer à tous ſes enfans. Le Baſcha Sinan, premier Viſir, eſtant tombé en diſcours ſur ce ſubject avec Ferat qui eſtoit ſecond Baſcha, luy dit : *C'eſt une impieté qu'Amurat exerce envers ſes fidelles eſclaves, d'oſter les biens à leurs enfans, après leur mort, puis qu'ils ont toute leur vie ſervy fidèlement l'Iſlan* (c'eſt-à-dire la Couronne ou l'Empire,

Le Baſcha Ferat qui aſpiroit il y avoit ſi long temps après l'Eſtat de premier Viſir, & qui en avoit offert un million d'or, fit ſon profit de ces paroles, & les rapporta à Amurath; lequel irrité, ſans avoir eſgard que Sinan avoit executé vingt-deux entrepriſes, dont la dernière eſtoit celle de la Goulette, & qu'il avoit déjà ſi long temps tenu ceſte grande & ſouveraine autorité de premier Viſir, plus grande que n'avoit eu le Baſcha Mehemet le grand, qui après avoir ſervy trois des Ottomans fut finalement tué par un fol dans le Divan. Ne ſe ſouvenant point auſſi que ç'avoit eſté Sinan qui avoit appaiſé la mutinerie des Spachis en faiſant accroire qu'Amurat avoit eſté trompé par certaines perſonnes. Bref ſans avoir eſgard à rien, il le fit ſoudain *Maful* (c'eſt-à-dire, homme privé & ſans charge) & par ce moyen le Baſcha Ferat fut fait le premier Viſir,

1591. & le Bascha Cigala fut fait Capitaine de la Mer , qui est ce que l'on appelle en France, Admiral, au lieu dudit Assan surnommé.

Ainsi ces deux Baschas devindrent très-puissans & gouvernerent l'Empire des Turcs, faisant de grands dons chacun , & firent rompre toutes les deliberations precedentes, pour avoir experimenté le danger des guerres lointaines , & se contenterent de faire la guerre aux pays voisins, comme en la Pologne, Hongrie, Croatie, & autres confins.

SI en lisant les livres precedents, il ne s'y void que morts, assassins, massacres, revoltes de peuples, batailles, prises & ruynes de villes: je suis encores contrainct de continuer d'escrire ceste miserable malice du temps és années suivantes.

Au commencement de ceste année mourut la Royne dotiairiere Elisabeth, veufve du Roy Charles 9. Ceste Royne a esté en son temps l'exemple de piété, & de charité. Après la mort de sa fille unique qu'elle eut dudit Roy Charles, elle se retira de la France & s'en alla à Vienne en Autriche (car elle estoit fille de l'Empereur Maximilian, & sœur de Rodolphe à present encores regnant) où elle fit bastir un Monastere de Religieuses proche son Hostel, auquel elle pouvoit entrer sans être veüe: & là vescu jusques à sa mort comme Religieuse, en veilles, jeusnes & continuelles prieres, pour la Paix entre les Princes Chrestiens. Les aumosnes & œuvres de charité qu'elle fit durant qu'elle fut en France, donnerent occasion à plusieurs pauvres d'en regretter son partement. Du depuis son veufvage elle fut recherchée en mariage par le Roy d'Espagne, mais elle n'y voulut entendre. Après sa mort le Roy assigna sur le Bourbonnois dont elle jouissoit pour son douaire.

1592. celui de la Royne Loyse de Lorraine veufve du Roy Henry 3. là où ceste Royne (qui estoit aussi un miroir de saincteté & de modestie, ainsi que nous avons dit en nostre histoire de la Paix) alla peu après faire sa demeure, & où elle mourut dans Moulins.

Le seize de ce mesme mois de Janvier mourut aussi le Duc Jean Casimir, de la maison des Comtes Palatins du Rhin; Administrateur du Palatinat, & Curateur de son neveu Frederic fils de son frere Loys, Eslecteur & comte Palatin. Ce prince estoit de la Religion de ceux que l'on appelle en France pretendus reformez, en Angleterre, Puritains, & en Allemagne, Calvinistes ou Protestans reformez. Aucuns des Luthériens Allemans, qui sont Ministres suivant la Confession d'Ausbourg, que les Calvinistes, leurs ennemis mortels, appellent Martinistes, à cause que Luther s'appelloit Martin, ne furent point fâchez de ceste mort, ny de celle du Duc de Saxe, qui mourut sur la fin de l'an passé, comme nous avons dit, & prescherent mesme que Dieu les avoit delivrez de deux grands tyrans des consciences. Ils s'attendoient que Richard Duc de Simmer, grand Oncle dudit Prince Eslecteur Frederic deust avoir l'administration du Palatinat, & qu'il deust faire restablir la Confession d'Ausbourg, de laquelle il estoit, & changer l'Estat

de la Religion en ces pays-là, ainsi que l'Esleûteur Loys son neveu l'avoit faict après la mort de son Pere, en chassant les Calvinistes, & y mettant les Lutheriens, & comme avoit faict ledit Duc Casimir si-tost qu'il fut pourveu de l'Administra-
 tion du Palatinat d'où il osta la Confession d'Ausbourg, & y restablit la Protestante reformée. Mais il en advint tout autrement; car bien que l'Empereur eut conféré l'administration du Palatinat audiût Duc de Symmer, les Estats de tous les pays dudit Prince Frederic son petit neveu, s'y opposerent, & soustindrent que leur Prince estoit en aage competent pour les gouverner, ayant dix-huict ans passez, & qu'ils devoit administrer le Palatinat son patrimoine, & l'Esleûtorat quand & quand, suivant les Privileges octroyez par la Bulle d'Or de l'Empereur Charles IV aux Princes Esleûteurs de l'Empire. Le Duc Richard ne se contentant de ces raisons, voulut user de la force, & se saisit de quelques bailliages au haut Palatinat. Le jeune Prince Esleûteur Frederic, se mit en armes contre son grand Oncle: tout s'en alloit porter droit à la guerre; mais les Princes voisins firent tant qu'ils les accorderent. Par cest accord le Duc Richard remit les pays dont il s'estoit emparé, entre les mains du jeune Prince Esleûteur. Ainsi le Cal-

1592. vinifime fut continué au Palatinat, & ce trouble, qui estoit advenu après la mort dudit Jean Casimir fut apaisé.

Ce Duc fut durant sa vie fort affectionné à ceste Religion, & fut un temps qu'il s'attendoit d'estre déclaré Protecteur de ceux de la France, où il avoit amené à leur secours par deux fois, deux grandes armées. Il en mena aussi en Flandres au secours du Prince d'Orange : & une autre, au secours de l'Esleeteur Archevesque de Cologne Truchses, qui s'estoit déclaré de ceste Religion. Les armées qu'il amena en France, sans combattre, furent en partie cause de deux Edicts de Pacification : mais celles qu'il mena aux Paysbas, & en l'Archevesché de Cologne, furent sans grand effect, & ne put empescher que Truchses, ne fust privé de son Archevesché.

En ce mesme mois de Janvier mourut aussi à Duysseldorp, Guillaume Duc de Cleves & de Juliers, aagé de septante six ans.

Depuis que ce Prince se fut raccommodé avec l'Empereur Charles le Quint (ainsi que nous avons dit ci-dessus, en parlant que la Princesse Jeanne d'Albret luy fut promise en mariage) & qu'il eust espousé sa niepce fille de Ferdinand, il demeura toujours Prince fort pacifique en ses pays : toutesfois sa femme & luy ont toujours cité troublez en leurs entendemens & paroles;

- comme a esté aussi son fils unique le Duc Jean 1592.
 qui avoit en premieres nopces espousé une des
 filles de la maison de Bade, ce qui a causé beau-
 coup de desolation en tous leurs pays, pour
 les pretentions des Duc de Prusse, & des Deux-
 ponts, gendres dudit Duc Guillaume, de Reli-
 gions contraires à la Catholique-Romaine, & de
 l'Archiduc Albert, qui craignant avoir des voi-
 sins aussi de contraire Religion, y envoya l'Ad-
 mirant d'Arragon avec une armée, ainsi qu'il se
 peut voir au 1. livre de nostre histoire de la
 Paix. Nous avons dit l'an passé que le Pape in-
 nocent IX estoit mort. Le 30 Janvier de ceste
 année, les Cardinaux esleurent le Cardinal Hy-
 polite Aldobrandin, Florentin de nation, qui
 avoit esté Dataire du Pape Sixte V. & Auditeur
 de la Rote, lequel se fit nommer Clement huit-
 riesme. Ainsi qu'avoient faict les deux derniers
 Papes Gregoire & Innocent, il embrassa la cause
 de ceux de l'Union en France, auxquels (par son
 Nonce l'Evesque de Viterbe qu'il y envoya exprès)
 il promit secours d'hommes & d'argent, & y con-
 firma le Cardinal Sega en sa Legation. L'Italie,
 l'Espagne, & l'Angleterre, furent tranquilles en
 ceste année. L'Allemagne eut quelques remue-
 ments: mais la France, la Flandres, & la Hon-
 grie, furent merveilleusement affligées de guerre,
 & principalement la France.

1592. Nous avons dit l'an passé que le Duc de Parme après avoir conféré à Bruxelles, avec les Ambassadeurs de l'Empereur qui vouloient practiquer un accord entre le Roy d'Espagne, & les Estats des Provinces confederées, s'achemina pour entrer en France, suivant le très-exprès commandement du Roy d'Espagne: & d'autre costé que le Duc de Mayenne après avoir donné ordre à Paris sur ce qui s'estoit passé touchant le faict du President Brissson, se rendit en haste à Soissons: & pour traicter plus particulièrement avec ledit Duc de Parme du secours qu'il desiroit donner à Rouen, il en partit en diligence, & le vint rencontrer à Guyse. A leur premiere entrevue, ils ne traicterent & ne parlerent que de la guerre, & du secours de Rouen: mais au second logis qu'ils firent, qui fut à la Ferre, les deux Ducs adviserent de donner charge à leurs Confidens de traicter ouvertement de l'intention du Roy d'Espagne. Le Duc de Mayenne se fia de ceste affaire au President Janin, & le Duc de Parme, au President Richardot, & à Diego d'Ibarra. Le Roy d'Espagne ne se souvenant plus de sa declaration qu'il avoit faicte en Mars l'an 1590, en laquelle il avoit protesté devant Dieu & ses Anges: *Que tous les preparatifs qu'il faisoit pour la guerre de France, n'estoient que pour le repos des bons Catholiques, sous l'obeissance*

de leurs Princes legitimes, fit proposer la particularité, & le secret de son intention, qui estoit: Que sa fille l'Infante, fust recue au premier grade, & dec'aree Royne de France. A quoy ledit sieur President Janin, leur dit, que l'on y pourroit entendre, moyennant que ceste fois on rompiſt la Loy Salique, avec condition que ladite Infante dans un an se mariaſt, avec l'advis des Princes & Officiers de la Couronne & Estats de France. Plus, que pour ce fait là, il en faudroit traiter avec les Ducs de Lorraine, de Guise, de Nemours, de Mercœur, & autres Princes, Gentils-hommes, Capitaines & Gouverneurs des places, les ſatisfaire & recompenser en choses de ce Royaume, avec quelques deniers en don, pour conſerver par ce moyen ceux qui estoient du party Catholique, & pour attirer du party contraire quelques nobles. Aussi, qu'il falloit que deſ à present ils declarassent & aſſeurassent, quelle assistance ſa M. Catholique bailleroit pour les affaires de deçà à M. l'Infante eſtant ſaiſſe Royne, attendu que ſans une ſubvention en deux ans on conſumeroit, huit millions d'or, & meſme que l'on ne pourroit rien faire ſans une Aſſemblee des Estats.

Les Eſpagnols ayant repliqué pluſieurs choſes ſur la premiere propoſition de la reception de l'Infante, & de la commodité que les François en

1592. recevroient, Richardo dist, *qu'il seroit toujours très-bon de remettre le tout à la volonté de sa Majesté Catholique, & que tous les François Catholiques devoient avoir assez de certitude qu'il ne manqueroit de leur donner assistance & ayde en prenant pour leur Royne sa fille l'Infante, veu que jusques icy, sans qu'il y eust un gage si cher, mais le seule zèle du service de Dieu, & la conservation de la S. Foy envers les Catholiques, il avoit despendu tant de millions. Quant à l'Assemblée des Estats, qu'ils sçavoient bien que l'on les avoit accusez de l'avoir faicte differer jusques à present qu'ils voyoient bien qu'elle estoit nécessaire : mais qu'il y falloit faire resoudre ce que sa Majesté Catholique desireroit.*

A quoy ledit sieur President Janin respondit, *que le faict des Estats estoit un accessoire, comme aussi ce qu'on accorderoit avec les Princes & la Noblesse, qui devoit seulement servir de couleur pour legitimer ce qui seroit des à present convenu entr'eux, attendu que les Estats ne seroient composez que de personnes qui seroient la volonté du Duc de Mayenne, sans en sortir nullement. Voilà ce qui se passa en ceste premiere assemblée, de laquelle d'Ibarra donnant advis au Roy d'Espagne il luy manda dans sa lettre escrite de Nesle le 12 de Janvier : Jè cognois clairement que les Princes & la Noblesse ont intention d'estre seuls*

en ce maniemment pour tirer plus de commodité de V. M. & qu'en differant l'Assemblée des Estats ce n'est que pour estendre davantage l'autorité & domination que de Mayenne a pour le jour d'huy, dont il ne faut douter qu'il ne luy fasche fort de s'en descharger Tel estoit l'advis d'Ibarra. 1591.

Après ceste premiere Assemblée, il s'en tint une autre entre le Duc de Mayenne & le President Janin d'une part, & le Duc de Parme, Richardot & d'Ibarra de l'autre, où ayant esté rapporté ce qui avoit esté proposé à la premiere, le Duc de Mayenne dit: *Qu'il estoit nécessaire de differer ce qui se pretendoit de la part de sa Majesté Catholique: mais que le moyen pour en faciliter un bon succez, estoit d'avoir beaucoup d'argent pour gagner les volontez de plusieurs qui y seroient concurrens, & recompenser & satisfaire aux Princes & à la Noblesse.* Surquoy Richardot luy dit: *Monsieur, proposez ce que vous estimez qu'il faudra faire avec un chacun: car pource qui sera juste & raisonnable il y aura de l'argent assez: mesme en ce que M. le Duc de Parme ne pourra resouldre sans avoir eü d'advis de sa M. Catholique, l'on le fera avoir avec telle diligence, que vous en serez content.* Alors Monsieur de Mayenne repliqua: *Je suis advis que Monsieur (parlant au Duc de Parme) face une*

1592. *assemblée devant luy de Messieurs de Vaudemont, de Guise, & de Chaligny, & qu'il leur communique l'intention de sa Majesté Catholique. Ceste parole mit fin à ceste seconde Assemblée. D'Ibarra en l'advís qu'il en donna au Roy d'Espagne dit : Que le Duc de Mayenne sortit de ceste Assemblée avec la mesme tiedeur que fit le President Janin.*

Sur l'advís du Duc de Mayenne, le Duc de Parme alla de son quartier à la Fere où il assembla les trois Princes de la maison de Lorraine, cy-dessus dits, qui estoient les seuls Princes de ceste maison qui pour l'heure estoient en l'armée de l'Union, auxquels il dit que l'intention du Roy d'Espagne estoit, que l'on esleut le plustost que faire se pourroit un Roy Catholique, & leur fit une grande remonstrance sur les droicts de l'Infante d'Espagne, & s'estendit beaucoup pour leur vouloir donner à entendre plusieurs obligations que la France avoit au Roy son maistre, & particulièrement toute la maison de Lorraine. Monsieur de Mayenne qui se trouva aussi en ceste assemblée, respondit au Duc de Parme. Qu'il sçavoit la bonne volonté qu'avoient lesdits trois Princes de suivre celle de sa M. Catholique; qu'il leur en donneroit plus de clarté, leur speciferoit en particulier les matieres, & qu'il leur rendroit

compte de tout. A quoy les fusdits.trois Princes, 1592.
de la maison de Lorraine ne respondirent rien.

Le 15 de Janvier s'assemblerent encore pour
traicter des matieres dessusdites. D'Ibarra par sa
lettre qu'il escrivit au Roy d'Espagne, sur ce
subject, luy manda: *Il y eut hyer une Assemblée
du President Janin & de Monsieur de la Chastre,
avec Richardot & moy, sur les mesmes matieres
qu'on a commencé de traicter. Et ce qu'on y a
introduit Monsieur de la Chastre, a esté pour as-
seurer le Duc de Guise que l'on ne traictoit au-
cune chose à son préjudice, car les susceptions sont
fort vives parmy eux.*

Pour mieux cognoistre ce qui se passa ez der-
nieres Assemblées qu'ils firent pour ce sujet,
j'ay mis ici la lettre qu'escrivit le Duc de
Parme au Roy d'Espagne, en mesmes termes
qu'il l'a écrite, prejuguant que le Lecteur co-
gnoistra assez qu'il entend parler du Roy très-
chrestien, quand il parle de De Bearn.

AFIN de passer plus avant sur ceste negociation, &
desir que j'ay de pouvoir donner quelque lumiere à vostre
Majesté, de ce que je pourrois descouvrir, j'ay retenu
long-temps ceste despeche, au moyen des discours qui se
sont passez il y a quatre jours entre le President Janin &
Monsieur de la Chastre, deputez du Duc de Mayenne, pour
traicter de ceste affaire avec U. Diego de Ibarra, & le Presi-
dent Richardot, qui par mon commandement s'assemblerent
avec eux. Or les deux vindrent à se declarer, & esperoient

1592.

que l'on pourroit introduire quelque discours sur la Loy Salique pour ceste fois, encores qu'ils ne l'osent asseurer, pour les difficultez qu'ils sçavent qui se presenteront pour traverser ceste affaire, comme estant de teile importance & nouveauté qu'un chacun sçait, faisant nommer la serenissime Infante pour Royne souveraine de ce Royaume, avec condition qu'elle y viendroit resider dedans six mois, & de-là à autres six elle se marieroit selon l'advis des Conseillers & Ministres de la Couronne; disant que lorsqu'elle parviendroit à ce point, qui est d'estre Royne souveraine, qu'elle pourroit peut-estre choisir tel mary qu'il luy plairoit, sans ce que personne s'y pust opposer; adjoustant à ces conditions, qu'il faudroit continuer les loix & coustumes de ce Royaume, & les conserver en son entier, & qu'il ne falloit pretendre de mettre des Gouverneurs & des garnisons aux places, d'autre nation que de la leur; & puisque le Royaume estoit divisé, il n'y avoit pas d'apparence de pouvoir si tost ny si facilement chasser le de Bearn, bien puissant, comme il est, ny appaiser les autres qui se voudroient opposer à ceste resolution. Que devant toutes choses, il estoit nécessaire que vostre Majesté despendist dans le propre Royaume, premierement ils dirent huit, puis après ils vindrent à monter à dix millions pour le moins en deux ans, affin d'appaiser & asseurer le Royaume, & le reduire du tout à l'obeyssance de la serenissime Infante, & que la despenſe de ses deniers se fist par les Officiers & Ministres du Royaume, à la forme & maniere qu'ils ont accoustumé, adjoustant pour corroborer leurs raisons, qu'estant ceste declaration faicte, la porte leur est du tout serrée pour se pouvoir jamais plus accommoder avec le de Bearn, ny parler d'aucun autre expedient: & leur semble pour parvenir à ceste fin, que moyennant lesdits dix millions que l'on despendra en deux ans, lesquels commenceront deslors

que la serenissime Infante sera declarée pour leur Royne, 1592,
 & non auparavant, ils feront un grand effect. Outre ce, ils
 concluent qu'il est force de s'accommoder avec ceux qu'ils
 appellent Princes, & avec les Gouverneurs des provinces
 en particulier, & plusieurs autres de la Noblesse, tant de
 ceux qui suivent le party, que de ceux qui suivent le party
 contraire, qui se voudront reduire: attendu que par le
 moyen de ceux-cy, on doit prendre & establir l'affaire en
 l'assemblée des Estats. Car autrement on ne le scauroit faire
 par les moyens que nous prétendons, & que ces Princes &
 les bien affectionnez de la Noblesse desirans: nous disans
 librement que pour y parvenir & gagner ces volontez, il
 faudra une grande somme d'argent, qui toutesfois sera
 deduite desdits dix millions: outre les charges, proprietéz
 & recompenses qu'on leur fera dans le propre Royaume,
 lesquels aussi ils disent qu'il faudra moderer, pour ce qu'ils
 ne seroit raisonnable qu'elles fussent telles, qu'elles divi-
 fassent l'estat qu'ils pretendent plus que jamais conserver
 en son entier; & le font ainsi entendre toutes & quantes
 fois qu'il vient d'en parler.

Lesdits Dom Diego de Ibarra & Richardot ont respondu
 à ces propositions ce qui leur a semblé convenable, &
 particulierement qu'il ne falloit douter qu'engageant vostre
 Majesté la fille en ce Royaume, vostre Majesté ne la vou-
 droit abandonner, jusques à ce qu'il fust entierement
 reduit, comme il est raison, puisqu'à present sans autre
 dessein particulier, sinon le general de la conservation de
 la religion & bien de la Chrestienté, vostre Majesté despend,
 comme ils savent très-bien, peu moins de quatre millions
 par an: que partant ils se pourroient bien tenir assurez
 pour les deux premieres années de la Royauté de la se-
 renissime Infante, & que voulant venir à cette promesse, on
 croiroit qu'aussi peu voudroient-ils obliger vostre Majesté,

1592.

qu'elle mit entre leurs mains toute ceste somme à la fois, mais qu'on la fournira à mesure qu'on la despandra, de quoy il semble qu'ils se devoient contenter, aussi bien que des huit millions qu'ils proposèrent au commencement, & non aux dix sur lesquels ils s'arrestèrent. Enfin ils demeurèrent sur ce qu'ils dirent, qu'ils me feroient réponse de ce discours, & sur ce qui s'estoit proposé entr'eux; pour leur donner la résolution que justement on leur devoit bailler, & est ainsi qu'ils me la donnerent hier en la présence de Jehan-Baptiste de Tassis, qui, au moyen de ce que je luy avois écrit, est revenu de Bruxelles icy: & pour ce que c'est une affaire de poids & considération telle qu'on peut estimer, nous demeurames un peu pour y bien penser & le résoudre tard. Car l'ayant bien regardé, considéré & pesé avec toutes ses circonstances & dependances, nous fumes unanimement d'opinion, qu'il ne falloit en quelque sorte que ce fut, leur faire cognoistre que nous n'avons nulle charge de pouvoir passer avant, & conclure ceste negociation sans nouvel avis de vostre Majesté, attendu les inconveniens qui en peuvent réussir, desquels le différer l'assemblée des Estats en est le moindre, comme il semble qu'ils veulent faire: neantmoins ils les tiendront, quelque dilation qu'il y ait: & ne sont encore de moindre importance que les propos de la paix qu'ils tiennent toujours en estat, qui par le moyen des mauvais instrumens que de Mayenne a prez de soy, se pourroit faire, lorsque moins nous y penserions: outre ce, l'ombrage & soupçon qu'ils ont de vostre Majesté, de quelques Potentats, & l'opinion que plusieurs du Royaume se sont imprimez que vostre Majesté prétendait plutôt par le moyen d'une longueur ruiner ledit Royaume, & par ce donner occasion à la division, de sorte que n'ayant, comme je n'ay, aucun avis de promettre ceste somme pour vostre Majesté, & qu'il faut se résoudre premierement sur-tout,

Sans lâcher de la main le discours de la sérénissime Infante
 ma maîtresse, qui est ce que pour ce fait nous pourrions
 désirer, nous concluîmes qu'ils se rassembleroient de
 nouveau ce jourd'huy, & avec eux Jehan Baptiste de Tassis,
 & que sans promettre ny refuser la somme de huit millions
 on poursuivroit l'affaire; leur disant que puisqu'on a com-
 mencé de parler de cecy, qu'il faut venir au point de la
 pretention des Princes, & des autres particuliers de la
 Noblesse, avec d'autres pretentions, s'il y en a, afin d'ac-
 celerer l'Assemblée desdits Estats, & parvenir, moyennant
 l'ayde de Dieu, à la bonne fin qu'eux & nous pretendons
 de ceste affaire; estimant que pendant que nous en traite-
 rons, & de la seureté des deniers que l'on doit despendre,
 outre ce qui a esté employé pour le benéfice de la Cou-
 ronne, & de la seureté de la sérénissime Infante ma maî-
 tresse, lors qu'elle sera mise dans le propre Royaume: &
 qu'il sera meilleur que la somme qu'ils prétendent soit em-
 ployée, comme elle est à present, en une armée estrangere,
 & avec des François, & non le tout par leurs mains; qu'il
 y aura moyen d'avoir réponse de vostre Majesté, avec
 declaration de sa royale volonté sur ce point: mesmement
 l'on ne doit venir à l'exécution, jusques après le fait de la
 sérénissime Infante, pour laquelle il semble que ladite
 somme seroit bien employée, veu que vostre Majesté, sans
 aucun gage en main, a bien despendu tout ce qu'un chacun
 sçait, & peut-estre lui en faudra despendre autant, pour
 n'abandonner ceste sainte cause, sans aucun autre intérêt
 particulier. Lesdits Jean-Baptiste de Tassis, Doni Diego de
 Ibarra & le President Richardot s'en allerent avec ceste
 resolution au quartier du Duc de Mayenne, & s'estant
 assemblez avec les susdits Monsieur de la Chastre, & le
 President Janin, pour guider l'affaire de la sorte que nous
 l'avions conclu: mais cela ne servit de rien, pour ce qu'ils

1592.

leur respondirent que traicter des particularitez & des pre-
 tentions, ce seroit une affaire trop longue; & qu'il ne s'y
 falloit arrester, qu'au préalable & devant tout, on n'eust
 conclu le point des millions, sur lequel on devoit fonder
 le reste, qui estoit l'eslection de la serenissime Infante pour
 leur Royne. Estant retournez à moy avec ceste response,
 ores qu'ils fussent d'avis que je ne pouvois refuser de faire
 la promesse au royal nom de vostre Majesté, pour leddits
 quatre millions pour les raisons susdites, & plusieurs autres,
 qu'on peut bien entendre, & nous obligent à ne differer
 ceste resolution, pour estre neantmoins l'affaire si grande
 & de telle importance, & si fragile, n'estant bien seant qu'un
 serviteur prenne la hardiesse d'offrir chose quelconque,
 qu'il ne soit au préalable bien asseuré qu'elle sera agréable à
 son maistre; je leur dy, que puis que nous estions sur nostre
 partement, ils pourroient s'assembler le jour subsequant,
 qu'ils pensassent bien ce que je leur disois, afin que tous
 eussions meilleur moyen de penser aux frais & au service de
 vostre Majesté, & nous estant attendus l'un & l'autre, &
 chacun y ayant pensé de son costé pour parvenir à nostre
 intention, & satisfait à nos obligations, après avoir bien
 pensé & repensé sur les inconveniens qui adviendroient,
 s'ils sçavoient que nous n'avons pouvoir de le conclurre,
 & sçachant la response que vostre Majesté fit faire au Pre-
 sident Janin, par laquelle j'estois asseuré de vostre royale
 volonté, & touchant avec les mains, que par faute d'y con-
 descendre, on pourroit non-seulement effacer l'affaire de
 la serenissime Infante en tout point, mais aussi tomber en
 mille inconveniens, sans estre asseurez de voir exclus le
 de Bearn de ceste Couronne, mais qui plus est, nous
 l'establirions. Or en une affaire si précise & contrainte,
 nous avons d'un commun consentement fait eslection du
 party qui nous a semblé meilleur pour toute la Chrestienté,

&

& le royal service de vostre Majesté, presuppofant qu'elle recevroit plus de desplaifir, après avoir tant travaillé & employé tant d'argent, & répandu tant de fang, qu'on vint à perdre de tout poinct une affaire de telle importance, nous ayant esté offert ce qu'ils pretendent. Pais que pour l'un, estant une fois rompu, il n'y avoit plus aucun respect : & pour l'autre, ne l'ayant vostre Majesté agreable, il fera en fa main de le refuser, sans consentir ny venir à ce qu'ils proposent & offrent : & ainsi nous avons conclu non de leur offrir l'argent net, mais jusques à vingt mille hommes de pied, & cinq mille chevaux estrangers, payez par vostre Majesté, avec l'artillerie, vivres & attirail, & douze cents mille escus à la disposition de la serenissime Infante ma maistresse, pour un an, afin d'entretenir ceux du Royaume, qui nous sembleront propres, tâchant auparavant de les contenter de seize mille hommes de pied & quatre mille chevaux, & d'un seul million en deniers pour ce que dessus : afin qu'ils se contentent de ceste assistance pour un an seulement, & y faire toutes les diligences qu'on pourra sans rien rompre : & quand on ne pourra mieux faire, & pour ne venir à un poinct si pernicieux, comme est celuy de la perte de toute la Chrestienté, nous sommes aussi resolu de nous estendre jusques aux deux ans qu'ils pretendent, persistant toutefois à ce qu'il y ait une armée estrangere entretenue par vostre Majesté, pour ce qu'il nous semble que pour plusieurs respects il le faut ainsi, afin que plus promptement nous appaisions les choses du propre Royaume, & pour plus grande seurreté de la serenissime Infante ma maistresse, lorsqu'elle entrera & residera : sur quoy, & sur le remboursement de l'argent despendu, & qui se despendra, & les autres poincts qui concernent ceste matiere, on les traictera par le moyen desdits

Jean Baptiste de Tassis, D. Diego de Ibarra, & President

Tome LVII.

Z

1592. Richardot, avec le soin, diligence & autorité que vostre Majesté peut se confier de chacun d'eux & de moy, qui vous suis tant veritablement obligé sujet. C'est donc à ceste heure à vostre Majesté à se resoudre en ceste affaire, & à nous commander faire la necessaire prevention & provision, tant d'hommes que d'argent, afin qu'elle s'en ensuive, sans oublier quelques sommes particulieres pour les extraordinaires, lesquels sans doute seront très-grands, & pour les volontez qu'il faudra secretement & separement gagner : & aussi ce qui sera nécessaire pour le Pays - Bas, pour leur entretenement & conservation, à quoy il faut aussi pourvoir : & se resolvant vostre Majesté d'embrasser ceste negociation & ceste Chrestienté, par le chemin que proposent & pretendent le Duc de Mayenne & ces François, il me semble, selon mon petit jugement, que sus toutes choses on ne doit manquer d'un seul point de ce qu'il leur sera promis, & qu'il n'y ait aucun retardement tant à pourvoir ce qui sera nécessaire, & conclurre en ces affaires, puis qu'avec ces humeurs, quelque que ce soit de ces deux choses, peut non-seulement prejudicier, mais la destruire sans espoir de la faire jamais revivre.

Car ores que je voye bien que pour parvenir à nostre intention, se presenteront une milliaise de difficultez, & telles que ce sera plustost une grace de nostre Seigneur de les vaincre, que non d'industrie humaine, & par ainsi il semble que la crainte surmonte l'esperance d'y pourvoir parvenir : toutesfois, s'il y a moyen aucun, c'est celuy de la particularité & célérité en tout : & les cognoissans comme nous les cognoissons, nous qui sommes icy, nous hastons le plus que nous pouvons la convocation & assemblée des Estats : & tout ce qui nous semble plus propre à ceste fin.

Et d'autant qu'il n'y a doute qu'ils voudront voir le pouvoir que nous avons de vostre Majesté, pour conclurre

l'affaire comme de raison, je supplie vostre Majesté de l'envoyer au plustost à celui qu'il vous plaira pour conclurre & mettre fin, à ce que nous ne demeurions, par faute de l'avoir, au plus beau du chemin; car je crains fort qu'ils le nous demandent devant l'assemblée des Estats: & sur le point de declaration, que nous pretendons qu'ils feront en faveur de la serenissime Infante ma maistresse, veu que ils sont si curieux en toutes leurs choses: & certes il y auroit du danger de dire, qu'il n'y en a point encores, & que d'autre part nous pretendissions leur donner toute satisfaction.

C'est à la verité une affaire grave & de grand poids, & qui a esté, est & sera de grands frais, lesquels pourveu qu'ils ne passent les huit millions en deux ans qu'ils pretendent qu'il montera, pour appaiser la tyrannie, nous nous pourrions contenter. Et quant à moi, je crains qu'il en faudra davantage, & pour plus long-temps. Mais d'autre part, venant à considerer qu'il s'en ensuivra que la serenissime Infante sera declarée Royne propriétaire de ce Royaume, qui est ce que vostre Majesté pretend & desire, & que comme il semble, il luy vient si bien à propos, non-seulement pour le propre Royaume, & la Religion Catholique en general, mais aussi pour les Royaumes & Estats de vostre Majesté en particulier. Cela me fait estimer que l'on doit prendre cœur d'aider & procurer de passer outre en ces affaires, le plus promptement que faire se pourra.

J'ay esté très-ayse que la Saincteté se soit resoluë de faire Cardinal l'Evesque de Plaisance, & qu'elle l'ait declaré son Legat en ce Royaume, pour les raisons que j'escriy particulierement en une lettre, qui sera avec celle-cy, pour ce que sans doute il aydera avec toute celerité à faire succéder nostre affaire, comme nous prétendons; mais ayant presentement entendu par un courier du Duc de Sessa, qu'il

1592. m'a despeché le 30 du passé, la mort du bon Pape Innocent, qui si bien entendoit ces affaires, & si prudemment les guidoit, je conseille qu'il m'a mis en un grand soucy, non tant pour le regard de ma maison, pour l'affection qu'il luy portoit, comme pour le service de vostre Majesté sur ce que nous avons en main, & pour toute la Chrestienté, puis que par son saint zele Chrestien & prudence dont il estoit doué, on peut presupposer qu'il eust fait de bons effects.

Je dy bien que ceste perte nous oblige d'accelerer plus que jamais ceste affaire, & condescendre plus facilement à ce que propose & pretendent ces François, afin que si le sort tombe sur quelqu'un, qui n'entende ces affaires, comme les deux Papes passez, il nous trouve si avant & si bien establis en iceluy, qu'il ne puisse empêcher nostre bon succez. J'espere en Dieu qu'il le nous donnera bon, & fort conforme à son saint service, à celuy de vostre Majesté, qui luy est si conjoint, & qui aura commandé faire les preventions nécessaires, & telles qu'on peut esperer de son saint zele, &c. De Lihons, ce 18 Janvier 1592.

Voilà ce que mandoit le Duc de Parme au Roy d'Espagne, touchant la négociation qui se traictoit pour faire l'Infante d'Espagne, Royne de France. Quelques autres lettres furent aussi surprises; dans les unes ledit Duc de Parme demandoit au sieur Roy provision d'argent, & qu'il ne se falloir fier d'en pouvoir recouvrer sur la place d'Anvers, pour le grand nombre qu'il en falloir tant pour ceste negociation, que pour l'entretienement des gens de guerre en Flandres & en France : *Je ne sçay* (dit-il) *ce que*

ce sera de nous, ny comme nous pourons faire 1592
 vostre royal service en aucun lieu, puis que le
 tout sera exposé au benefice de la fortune, &
 que sans un evident miracle, il n'y a point d'ap-
 arence d'obtenir ce qui se pretend avec nul bon
 succez.

D'Ibarra dans ses lettres faiçt les mesmes plain-
 tes, & advertit ledit sieur Roy d'Espagne que le
 payeur general de l'armée avoit baillé 132000 es-
 cus à Monsieur de Mayenne, d'une part; que la
 seule paye de l'armée du Duc de Parme, se
 monteroit à 120000 escus, d'autre part; & qu'il
 en falloit bailler encor 11000 au Duc de Mayen-
 ne, tellement que ledit Payeur general de l'ar-
 mée qui avoit apporté 258000 escus, ayant
 ourny ces sommes, le Duc de Parme demeureroit
 sans argent : *Car ces François*, dit-il, *en la*
proposition de l'Eslection de Madame l'Infante,
font toujours l'affaire difficile, & le remede, de
l'argent.

Or nonobstant le manquement d'argent, il y
 avoit aussi des jalousies entre les Ducs de Parme
 & de Montmarcian; celluy cy vouloit précéder
 cestuy-là, & monstroït une lettre escrite de Rome,
 au mois d'Aoust, portant commandement au nom
 de sa Sainteté de précéder le Parmesan, ainsi qu'il
 avoit esté conclu à la congregation de France à
 Rome; à cause qu'il estoit General de l'armée

1592. qu'envoyoit le S. Siege, & le Duc de Parme ne l'estoit que du Roy d'Espagne. Il y avoit toutefois bien de la différence entr'eux deux, car le Parmesan estoit un vieux & expérimenté Capitaine ; n'y ayant point d'apparence ny de raison qu'il deust permettre qu'un qui n'avoit jamais mené vingt chevaux à la guerre, le deust preceder : veu mesmement que toutes ses troupes ne montoient plus qu'à cinq cents chevaux & trois mille Suisses. Montemarcian pour suivre le commandement qu'il avoit reçu de Rome, n'alloit point voir ne conférer avec le Parmesan, que rarement, encor c'estoit de nuit, & s'en retournoit tout aussi-tost, de peur d'offencer sa qualité ; ce qui continua entr'eux, & mesme quand ils marcherent en corps d'armée, la bataille fut conduite par les Ducs de Mayenne, de Parme & de Montemarcian, ainsi qu'il sera dit cy après.

Il y avoit aussi de grandes jalousies entre le Duc de Mayenne & le Duc de Guise, ce que les Espagnols entretenoient tout à propos, pour & afin que le neveu servist d'un contrepoix à l'oncle, ainsi que d'Ibarra le manda au Roy d'Espagne. Le Duc de Parme fist mesme bailler audit Duc de Guise dix mille escus en deux fois, afin de l'attirer à suivre la volonté dudit Roy. Toutes ces choses se faisoient fort accortement par les Ministres d'Espagne. Mais les Royaux qui sur-

prenoient toujours quelques-uns de leurs paquets, 1592.
 les envoyoit au Roy, & trouvoit-on moyen
 d'en faire tenir les copies au Duc de Mayenne,
 & quelquefois on luy en a faict voir les origi-
 ginaux. On luy fit voir celle d'Ibarra, dans la-
 quelle ces mots estoient : *J'ay faict toutes les*
diligences que bonnement j'ay pu faire, sans
chauffer aucune jalousie à de Mayenne, qui en
prend des moineaux qui volent. Ceste forme
 d'escrire n'estoit pas bien seante à un homme d'Es-
 tat, tel qu'estoit d'Ibarra.

Mais en un autre il y avoit : *Si le Duc de Mayen-*
ne, comme il doit & dit, est resolu qu'on face
ce que V. M. commande, il ne devoit estre marry
qu'on mist V. M. en possession de quelque place,
sous quelque couleur qui puisse estre. Partant
 j'ay dit au Duc de Parme qu'il seroit bon traic-
 ter secretement avec quelques Gouverneurs d'i-
 celles, pour gagner ce que l'on pourroit. Ceste-
 cy estoit contre l'autorité absoluë que ledit sieur
 Duc avoit en son party, & de ce qu'il avoit
 faict jurer à tous les Gouverneurs en particu-
 lier, *de ne conférer avec les Espagnols, ny les*
favoriser que par sa licence & selon son instruc-
tion.

En un autre il y avoit : *Et encores que nous*
ouvrions tard les yeux, je pense qu'il seroit bien
fait de renforcer l'armée, de sorte que le Bearn se

1592. *retirast, & ne pust empescher ce que l'on tenteroit; envoyer aussi quelque somme d'argent à part, pour moyennant ce, gagner les volontez, & non par les mains de Mayenne, mais par celles du Capitaine general de V. M. ou des Ministres dont elle sera servie, pour mettre le pied aux places d'importance, par intelligence ou par force. Voylà une belle charité Espagnolle.*

En voicy une autre. On a opinion que le de Mayenne n'est hors de se conserver avec le de Bearn, & qu'il s'y attend, & Monsieur de Villeroy y estoit sur cela quand nous vinsmes de Paris, mais je ne le puis croire du Duc, ores que je confesse qu'il me scandalize, voyant la jalousie qu'il a des personnes qui traittent avec le Duc de Parme, & les autres qui sommes icy, & qu'il void estre affectionnez au service de V. M. & estre si ardent à son interest, qu'il prefere toujours à tout le reste.

Ceste jalousie des personnes qui traittoient avec le Duc, provenoit à cause des Seize de Paris, de ceux du Cordon d'Orléans, du Maire Godin de Beauvais, & autres de ceste faction, qui sollicitoient pour avoir des garnisons Espagnoles. Voici ce que d'Ibarra en mandoit audit Roy d'Espagne Il est nécessaire de renforcer promptement la garnison de V. M. de telle sorte que les politiques de ladite ville de Paris de la garni-

son François, qui y est pour de Mayenne, ne puissent opprimer les Catholiques en quelque occasion de revolte, ny traiter à se remettre à de Bearn, & envoyer particulièrement garnison à Orléans, puis qu'ils la demandent, & demonstrent la mesme bonne devotion au service de Vostre Majesté, les Catholiques qui y sont, que ceux de Paris, & sont avec le mesme soupçon, que les politiques ne leur facent un mauvais tour, aydez des mesmes conseillers qui firent le dommage aux autres. 1592.

C'estoit tacitement taxer ledit sieur Duc de Mayenne de l'exécution qu'il avoit faict faire le quatre Décembre l'an passé. Mais on luy fit voir ceste-cy aussi pour luy monstrier l'intention des Espagnols. *Par ainsi j'ay dit au Duc de Parme, qu'il face instance avec de Mayenne, à ce qu'il assemble les Estats, mais comme c'est celuy qui les doit convoquer, il pourra en cela ce qu'il voudra, si on ne luy baille quelque autre trait, en quoy j'employeray & mettray le soucy que je doy au service de V. M.*

Quand le Roy Loys unzième voulut faire hayr le Conneftable de S. Paul au Duc Charles de Bourgogne, il fit ouyr au sieur de Contray serviteur dudit Duc, ce que les Agents dudit Conneftable disoient de son maistre, & comme ils le mesprisoient: ce qu'il faisoit afin qu'il le luy reportast, pour faire naistre une haine mor-

1592. telle entre ledit Duc & le Connestable. Aussi les Royaux avoient soucy de faire veoir au Duc de Mayenne en quelle estime les Espagnols le tenoient, en lui montrant les lettres que les Ministres d'Espagne rescrivoient de luy au Roy leur maistre, afin de lui faire cognoistre le peu d'occasion qu'il avoit de se fier en ceste nation. D'Ibarra rescrivant audit Roy d'Espagne, sur ce que le duc de Mayenne avoit faict pendre quatre des Seize, dont ils disoient que la cause en estoit non pour avoir faict mourir le President Brisson, mais pour ce qu'ils avoient escrit ceste lettre au Roy d'Espagne dont nous avons parlé cy-dessus. *La faute en doit estre, dit-il, au soucy qu'on prend de surprendre les pacquets.* Et le Duc de Mayenne mesmes en la lettre qu'il envoya au Roi d'Espagne pour responce aux calomnies que le Duc de Feria avoit escrites de luy, (ainsi que nous dirons en son lieu) la commence par ces mots : *Sire, j'ai receu par les mains des ennemis la copie, puis l'original d'une lettre & avis du Duc de Feria à V. M. plaines d'injures & medifances contre moy, qu'ils m'ont envoyé & fait voir, non pour me faire plaisir, mais pour m'exciter par le tesmoignage de la mauvaise volonté qu'on me porte au lieu d'où je dois esperer mon appui & secours, à chercher ma seureté vers eux.* Ainsi par la surprise des pacquets d'Espagne le Roy entretenoit le Duc de Mayenne en desfy

& soupçon avec l'Espagnol, & lui faisoit 1592.
 on cognoistre le peu de profit qu'il en pouvoit
 tirer puis que mesmes le Roy d'Espagne avoit or-
 donné que ce fussent ses payeurs qui payassent
 les gens de guerre dudit Duc, & qu'on ne lui
 baillast plus l'argent entre ses mains, ny à son
 Tresorier. L'Estat auquel les affaires estoient au
 commencement de ceste année, fit que pour un
 temps toutes ces jalousies & desiances demeu-
 rerent couvertes, & unanimement s'accorderent
 pour aller secourir Rouen, en attendant l'inten-
 tion du Roy d'Espagne sur les propositions cy-
 dessus dites. Voyons tout d'une suite ce qui se
 passa en ce siege.

L'an passé nous avons dit comme le sieur de
 Villars avoit donné l'ordre requis pour deffendre
 Rouen, & comme le Roy avoit logé toute son
 armée aux environs, & que l'exercice en la-
 quelle s'employoient les assiegez journellement
 estoit à faire des sorties.

Plusieurs ont escrit que si le Marechal de
 Biron se fust logé à son arrivée entre la ville &
 le fort, qu'il eust fait un grand service au Roy : &
 eust pu s'en rendre maistre : mais que ceste faute
 donna loisir au sieur de Villars de se recognoistre,
 qui mit devant le vieil fort le Capitaine Bois-
 rosé, lequel à la vue de l'armée royale y fit tra-
 vailler avec telle diligence jour & nuit, jusques

1592. à quinze cents personnes, qu'en moins de trois semaines, il le fit munir & fermer de tous costez.

Sur la lettre que le Roy avoit envoyée par un heraut dans Rouen, à ce qu'ils eussent à le recognoistre & luy rendre l'obeyssance qu'ils luy devoient, sinon qu'il seroit contraint de tenter la force, & se servir des moyens que Dieu luy avoit mis en main, assemblée de ville se tint, où le 2 Decembre fut respondu de bouche audit heraut : Qu'il dist à son Maistre, qu'ils estoient tous resolus de plustost mourir, que de recognoistre un Heretique pour Roy de France, & qu'ils n'avoient moins de cœur à soutenir leur antique Religion, que les Calvinistes à soutenir leur hérésie.

En la procession generale qui y fut faicte depuis l'Eglise Nostre Dame jusques à celle de S. Ouen où le sieur de Villars Gouverneur, toutes les Cours souveraines, & la maison de ville estoient, l'Evesque de Bayeux dist la grande Messe, & le Penitencier de l'Eglise de Rouen fit une Predication, interpretant ce texte de l'Escripture, *Nolite jugum ducere cum infidelibus*; à la fin de laquelle il fit lever la main à tous les assistans, & protester de plustost mourir que de recognoistre le Roy (qu'il nommoit Henri de Bourbon pretendu Roy de France.) En ceste procession il y avoit trois cents bourgeois tous pieds nuds, avec

chacun un flambeau de cire blanche , & au devant d'eux un estandard où il y avoit un crucifix : ceux-cy marchoient les premiers ; puis les suivoient quinze cents jeunes enfans tous vestus de blanc. 1592.

Il y eut en ce moment de siege beaucoup de brouillemens en ceste ville , car il y avoit aussi des Catholiques zelez , qui se mesfioient dudit sieur de Villars ; & disoient que luy & l'Abbé Desportes s'entendoient avec le Roy ; & fondoient leur dire sur ce que ledit sieur de Villars avoit eu du Duc de Mayenne le gouvernement de Rouen , comme par force , pour ce que quand il en fut pourveu , ç'avoit esté pour ce qu'il estoit monté du Havre de grace avec une galere & quinze vaisseaux armez en guerre , dans lesquels il y avoit bien quinze cents soldats , mille desquels il avoit faict descendre & cabaner à une petite Ile à la portée du canon de Rouen , ce qui fut la cause du vóyage qu'y fit le Duc de Mayenne en Juillet 1591 , où arrivé , & ayant conféré avec le Vicomte de Tavannes Lieutenant pour l'Union en ceste Province , l'Evesque de Rosse Escoffois Suffragant de Rouen , le President de la Porte , & le sieur de la Londe , touchant ce qui estoit à faire pour appaiser ledit sieur de Villars , il envoya un Gentil-homme le trouver pour sçavoir quel subiect il avoit eu de venir en armes si près de Rouen : Villars fit responce : Que l'on

1592. l'avoit trompé de toutes les promesses qu'on luy avoit faictes: & jugeant qu'on ne lui feroit pas mieux à l'advenir estoit venu là, d'où il ne partiroit point si on ne luy donnoit le Gouvernement de Rouen, & la Lieutenance generale au Gouvernement de Normandie, & que si Monsieur de Mayenne ne lui accordoit cela, qu'il se rendroit du party Royal. Ce qu'ayant esté rapporté audit sieur Duc, il fut contraint de se resouldre de luy donner tout ce qu'il demandoit, & prendre le plus d'assurance de luy qu'il pourroit, pour afin qu'il demeurast ferme au party de l'Union. Ce que dessus proposé par quelques Catholiques zelez, & sur un advis qu'ils eurent de la pratique qu'avoit eu ledit sieur Abbé Desportes avec le D. Bellanger, ainsi que nous avons dit, fut occasion de faire comme une esmotion populaire, devant le logis dudit Abbé, & faisoient courir un bruit que deux Evêques du party royal estoient entrez dans la ville, desguifez, & traictoient avec luy pour rendre la ville, au Roy, par le consentement dudit sieur de Villars; & qu'il falloit les mettre tous deux dehors la Ville. Ce bruit estant trouvé faux, ceste esmotion fut incontinent apaisée. Le succès des sorties & escarmouches, leur fit peu après changer d'opinion.

Cependant tout cecy, les Royaux mirent deux

canons à la coste de Turinge , & deux à la plaine 1592.
du fort , & commencerent à tirer tellement , qu'il
fut impossible à ceux du fort , de travailler plus
de jour à descouvert. L'on a escrit que si le Ma-
reschal de Biron l'eust plustost fait faire , comme
il pouvoit , il eust empesché la fortification du
fort ; & le siege n'eust tiré la longueur qu'il fit.

Le sieur de Bois-rozé qui estoit dans le vieil fort
fit une sortie avec cinq cents soldats qu'il separa
en trois troupes , ce qu'il fit en plain jour fut
les deux heures après midy , & donna si furieuse-
ment qu'il fit abandonner aux Royaux les deux
premieres tranchées , & les contraignit de se re-
tirer vers le canon , où ils firent un gros pour
venir aux mains. Bois-Rozé les envoya encor at-
taquer par deux cents des siens , lesquels d'abordade
firent quitter la troisieme tranchée aux Royaux ,
mais ils furent rechassez si chaudement qu'ils
n'eurent plus d'envie d'y retourner. Cependant
le Baron de Biron arriva avec la cavalerie &
l'infanterie qui estoit logée au Mesnil , où après
que la tranchée fut gagnée & regagnée par deux
fois des uns & des autres , il fit faire une si rude
charge , qu'il contraignit Bois-rozé de songer à
sa retraite ; mais comme Bois-rozé voulut faire
emporter le corps d'un soldat qui avoit esté tué
auprès de luy , & ne le laisser en la possession des
Royaux , ledit Baron qui vit ce soing de faire

1592. emporter ce corps, fit faire une charge, où ils s'y opiniastrerent tous si bien que ce corps fut pris & repris par cinq fois, mais Bois-rozé fut enfin contraint de le quitter, ayant luy-mesme receu une harquebuzade qui luy avoit emporté tous les os de la jambe gauche; & fit sa retraicte au pas, faisant toujours combattre ses soldats, allant sur une jambe appuyé sur deux des siens, jusques à ce qu'il fust sur le bord du fossé. Il y eut en ce combat quantité de blesez de part & d'autre, mais toutesfois plus des assiegez que des assiegeans. Du depuis Bois-rozé fut mené dans la ville pour se faire plus aysément panser : là où il medita la grande sortie dont nous parlerons cy-dessous; & en sa place fut mis le Chevalier Picard.

Le Capitaine Boniface fit aussi peu après une sortie par la porte Cauchoise, sur le sieur de Saint Denis Mailloc, qui s'estoit voulu accommoder de l'Eglise de Saint Gervais, presque desmolie & ruinée; ceste sortie fut faicte si promptement & legerement, qu'il demeura cent ou six vingt Royaux sur la place, & les autres furent contraints de se retirer aux corps de garde de la vallée d'Yonville, & au Mont aux Malades.

Plus, dans Rouën on fit esquiper en guerre quelques petits bateaux & barques, lesquels tous les jours butinoient tautost d'amont vers le Pont
de

de l'Arche, tantost d'aval vers Caudebec, em- 1591.
menans quelquesfois des bateaux chargez de foins,
avoines, moruës & autres munitions, d'autresfois
des prisonniers & des bestiaux.

Le 27 Decembre le sieur du Rolet (ayant
practiqué avec Langonne Lieutenant du Capi-
taine Marc, qui commandoit au Chasteau du
bout du pont de Roüen, pour le faire introduire
dans ledit Chasteau, l'intelligence estant double,
tramée & continue à dessein par le sieur de Vil-
lars) fut pris prisonnier par Langonne qui sei-
gnant aller parler à luy, & luy ayant donné assi-
gnation de se trouver seul auprès des Emmu-
rées, y alla : mais Langonne ayant fait mettre 15
soldats dans l'une des caves des maisons ruinées
qui estoient là, sortit du Chasteau avec un sol-
dat, tous deux armez de jacque de maille. Le
sieur du Rolet qui se fioit en sa parole, ayant
laissé quelques siens harquebusiers sur la ruyne
d'une muraille des Emmurées s'advança pour par-
ler à luy, se saluans, Langonne pensant se sai-
sir de du Rolet, & l'empoigner au collet ne pût ;
du Rolet jugeant de son intention tira son es-
pée & luy en donna d'un revers pensant luy cou-
per la teste, mais il rencontra la jacque de maille
qui destourna le coup ; aussi-tost l'embuscade sortit
de la cave, & tous ensemble se jettèrent sur le-
dit sieur du Rolet ; le saisirent & emmenèrent

1592. dans le Chasteau, & de là dans Rouen, nonobstant les efforts que firent les siens de tirer des harquebuzades de dessus la muraille des Emmurées. Monsieur de Villars le fit mettre prisonnier dans le vieil Palais. Cecy doit servir d'exemple à ceux qui veulent faire de telles entreprises, de ne se fier jamais que les plus torts à leurs ennemis.

Villars qui se doutoit aussi des Politiques qui estoient dedans la ville, par le conseil de l'Abbé Desportes practiqua un Advocat nommé Mauclerc qui contrefaisant le Royal les hantoit, & les mit en deliberation de quelque entreprise pour le service du Roy; il feignit si bien d'estre Royal, que l'on luy descouvrit une entreprise qui se devoit faire sur la porte Cauchoise, par laquelle on devoit faire entrer les Royaux. Un Huissier des Comptes, un Procureur, & un sergent de la compagnie du Capitaine Saturnin estans accusez par luy, furent pris, & après avoir esté appliquez à la torture, furent pendus & estranglez le Samedi 4 de Janvier par arrest de la Cour, laquelle pour faire craindre à l'advenir ceux qui voudroient entreprendre quelque chose, fit aussi publier par tous les Carrefours de Rouën un autre Arrest du 7 Janvier en ces mots.

La Cour a fait, & fait très expresses inhibitions & deffences, à toutes personnes de quel-

que estat, dignité & condition qu'ils soient, sans nul excepter, de favoriser en aucune sorte & maniere que ce soit le party de Henry de Bourbon, ains s'en desister incontinent à peine d'estre pendus & estranglez. 1592.

Ordonne ladite Cour que monition generale sera octroyée audit Procureur general, *neminē dempto*, pour informer contre tous ceux qui favoriseront ledit Henry de Bourbon & ses adherans. Et d'autant que les conjurations apportent le plus souvent la ruine totale des villes où telles trahisons se commettent, est ordonné que par les places publiques de ceste ville & principaux carrefours d'icelle seront plantées potences pour y punir ceux qui seront si mal heureux que d'attenter contre leur patrie, & à ceux qui decouvriront leddites trahisons, encor qu'ils fussent complices, veut ladite Cour leur delict leur estre pardonné, & outre ce leur estre payé la somme de deux mille escus à prendre sur l'Hostel de ville.

Le serment de l'Union faict le 22 Janvier 1589 & confirmé par plusieurs arrests, sera renouvelé de mois en mois en l'Assemblée generale, qui pour cest effect se fera en l'Abbaye saint Oüen de ceste ville. Est enjoinct aux habitans de l'observer inviolablement de point en point selon sa forme & teneur, à peine de la vie, sans aucune esperance de grace.

1592. Enjoint très expressement ladite Cour à tous les habitans d'obeyr au sieur de Villars, Lieutenant de Monsieur Henry de Lorraine en ce gouvernement, en tout ce qui leur sera par luy commandé pour la conservation de ceste ville, comme aussi aux soldats entretenus par ladite ville qui seront tenus d'obeyr promptement aux mandemens dudit Sieur à peine de la vie.

Fait à Rouen en Parlement, le 7 Janvier 1592, signé, de la Cousture. Voylà les procedures que tint Villars pour se rendre maistre absolu de Roüen.

Le dernier jour de l'an les Royaux commencerent leur batterie contre le vieil & nouveau fort, avec unze pieces de gros canon, estant rangez en la plaine Sainte Catherine, & trois autres placées au bois de Thuringe, & continua ceste batterie depuis une heure après midy, jusques à cinq heures du soir, sans faire beaucoup d'exploict.

Le premier jour de l'an, la solemnité de l'ordre du Sainct Esprit se fit dans l'Eglise de Dernetail, là où par le commandement du Roy, Monsieur le Marechal de Biron, comme le plus ancien des Chevaliers qui se trouva en ceste ceremonie, donna l'ordre à Monsieur l'Archevesque de Bourges, & à Monsieur le Baron de Biron son fils.

Le troisieme Janvier, les Royaux pensant au changement du guet surprendre le vieil fort, firent entrer dans le fossé par trois divers endroits de quatre à cinq cents soldats, & tuèrent ou prirent prisonniers tous ceux qui y estoient qui leur résisterent, & se firent maîtres d'un petit logis prochain d'une casemate : mais sur les huit heures du matin, le Capitaine la Riviere-Harel sortit du vieil fort, entra dans le fossé, & en fit sortir les Royaux, où plusieurs demeurèrent.

Le lendemain arriverent à Croisset, sous la conduite du Comte Philippes de Nassau, plusieurs vaisseaux de guerre de Hollande, dans lesquels il y avoit trois mille hommes de pied, entre lesquels estoit la compagnie des gardes du Prince Maurice, avec huit canons & quelques coulevrines, & beaucoup de munitions de guerre ; qui estoit le secours qu'envoyoit au Roy les Estats des Provinces confederées, lesquels à leur arrivée tirèrent jusques à cinquante coups de canon pour saluer la ville. Les Historiens Hollandois disent, qu'estans arrivez devant Rouën, ledit Comte y prit son quartier, & se retrancha à la façon des Pays-bas, & y eust volontiers fait telle guerre, qu'ordinairement se fait es sieges de villes audit Pays ; sans y espargner son canon, qu'il fit jouer d'une volée ou deux en ruine sur la ville : mais que cela fut pris en mauvaise part, par le Ma-

1592. reschal de Biron, Maître de l'Ost, qui le luy envoya deffendre. Dont ledit Sieur Comte ne fut pas trop content, & ne se sceut tenir qu'il n'en dist quelques mots de travers.

Les jours suivans ce ne furent à l'accoustumée qu'escarmouches & canonades tirées d'une part & d'autre. Le treiziesme dudit mois, vingt-sept vaisseaux de guerre tant Navires que Heuz approcherent du vieil Palais, tirerent quelques quatre-vingts coups de canon contre la ville : mais ayans esté aussi saluez dudit vieil Palais & du boulevard de la porte Cauchoise, ils se retirerent un peu plus loing vers Croisset, pour ce que l'un d'iceux fut percé à eau d'un coup de canon tiré du vieil Palais.

Depuis ce temps, il ne fut faict grand exploit fors que de tirer les uns sur les autres à la maniere accoustumée, le canon se faisant ouyr des deux costez. Il y avoit toujours quelques escarmouches, ou de part & d'autre quelqu'un y demouroit. Il ne se passa un seul jour ny une seule nuit que ledict sieur de Villars ne montast de la ville au fort Sainte-Catherine ; bref, il usa durant ce siege d'une telle vigilance & soin, soit à commander & ordonner à un chacun ce qu'il devoit faire, soit à faire panter & medicanter les soldats bleffez, donnant à chacun de l'argent selon son merite, qu'il gaigna tellement le cœur des gens

de guerre, qu'il estoit entierement obey. Il demanda au Chevalier Picard, & aux Capitaines Perdrier & Jacques, qui estoient dedans le fort s'ils vouloient avec leurs troupes se rafraeschir dans la ville, mesmes il y fit monter le Capitaine Boniface avec son regiment, affin de prendre leur place: mais comme ils estoient gens de guerre & soldats, ils ne voulurent en sortir, pour ce que c'estoit le lieu le plus attaqué & où ils esperoient acquerir de l'honneur, tellement que tous ensemble y demeurèrent.

Les Roysaux voyans que leur canon ne faisoit telle execution qu'ils desiroient, firent eslever les terres en quelques lieux en forme de cavalier, afin de donner droit au pied des corps de garde dressez dedans le vieil & nouveau fort, ce qui fut fait si promptement que le jour mesme il y en eut dix ou douze hommes de tuez: mais le sieur de Villars pour y remedier, usa de telle diligence à faire travailler nombre de pionniers, qu'il fist dresser une espaulle haute, suffisante & massive assez pour arrester les balles & la furie du canon. S'il eust esté attaqué en une petite place où on ne manque point de gens pour travailler, cela lui estoit facile: car comme disoit le feu Admiral de Chastillon, les grandes villes sontournies de tant d'hommes, qu'elles sont ordinairement les sepultures des armées: & prin-

1592. cipalement quand il y a des gens de guerre dedans.

Le vingt-sixiesme dudit mois les Lansquenets qui estoient dans les Capuchins, sortirent aussi pour escarmoucher les Royaux jusques aux tranchées & barricades qui estoient vers les Chartreux, après qu'ils eurent tiré quelques harquebusades, ils se virent en un instant, comme enveloppez de trois cents hommes de pied & de deux cents chevaux, ce qui les fit songer à leur retraicte, les uns vers les Capuchins, les autres plus chaudement poursuivis passerent la riviero d'Aubets, & entrerent dans la prairie : mais aussi-tost que l'alarme fut donnée ceux du mont Sainte Catherine sortirent pour les secourir si à point, les uns donnans en teste aux Royaux, les autres donnans en flanc, qu'ils empescherent de poursuivre plus oultre, lesdits Lansquenets. M. de Villars y accourut aussi au bruit de l'alarme accompagné de nombre de cuirasses, ayant donné ordre que ledit sieur de la Londe assemblast le plus de gens de cheval & de pied qu'il pourroit, & le suivist : mais si tost qu'il fut arrivé hors la barricade des Capuchins, ayant veu que quelques-uns des siens s'estoient avancez pour secourir le jeune Brebion dit Plumerot, abbatu de son cheval d'un coup de mousquet, voulant les rallier près de luy, picqua droit à eux ; mais il se vid incontinent entouré par de la cavalerie royale, où il se trouva

en grand danger , & pourſuiuy de prez par un cavalier , & y fut demeuré ſans le ſecours que luy donna le jeune Baron de Mailloc , & autres Gentils-hommes & Capitaines qui le ſuivoient , leſquels en combattant (la plus-part d'eux aux depens de leur vie) luy donnerent moyen de faire retraicte vers le gros des ſiens , qui d'austre coſté auſſi eſtoient aux mains avec les Royaux , & eſtoient ſi bien meſlez , tant cavalerie qu'infanterie , que le cheval dudit ſieur de Villars fut tué ſous luy : mais ſoudain remonté , & la cavalerie de la ville eſtant venue , il la rangea en quatre eſcadrons , & ſe prepara de combattre à la faveur du canon qui commençoit à tirer , quand le Baron de Biron qui conduiſoit les Royaux , voyant qu'il eſtoit tard , fit ſonner la retraicte ; car ceſte eſcarmouche & combat dura depuis midy , juſques à quatre heures & demie. Le ſieur de Villars y perdit cinq de ſes Capitaines , & pluſieurs ſoldats. Du coſté des Royaux il en mourut nombre ; & ledit Baron eut auſſi ſon cheval tué ſous luy : tout le reſte de ce mois de Janvier ſe paſſa en canonades qui ſe tiroient de part & d'autre , avec toujours quelques eſcarmouches qui ſe faiſoient à la porte Cauchoiſe , vers S. Sever , & en d'autres endroits.

Le 2 Fevrier le Chevalier Picard , eſtant au vieil fort , fut bleſſé d'une balle d'artillerie à la

1592. cuisse, dont il mourut quatre jours après, bien qu'il fust pansé fort soigneusement par le sieur de Bailleul Gentil-homme du pays de Caux. Beaucoup de ceste maison des Bailleuls ont esté très-experts en l'art de Chirurgie: & mesme dans Paris, pour le grand soulagement qu'ils y ont donné à plusieurs impotens, encôres à present quand quelqu'un s'est demis quelque membre, où qu'il a la jambe rompue, l'on dit par commun Proverbe, *il le faut mener au Lailleul*: tant ces personages ont esté souverains & charitables en l'art de Chirurgie. Ledit Chevalier Picard fut enterré après sa mort dans l'Abbaye Sainte Catherine.

Ceux de Rouen devindrent si coustumiers de faire des sorties & aller à l'escarmouche de leur propre volonté, que le sieur de Villars, fit estroitement deffendre, d'en faire plus sans son consentement. Les Royaux aussi pour la seconde fois s'estans logez dans le fossé du vieil fort, & couverts d'aîz & clayes plastrées & couvertes de terre & gazon, à ce que le feu n'y pût pénétrer ny les offenser, ne laisserent d'en estre deslogez le 8 Fevrier, par un grand nombre de feux artificiels qui furent jettez par dessus le parapet du bastion regardant le bois de Thuringue; & leur salut encôres abandonner de nouveau leur logis, ce qui ne se fist sans que quelques-uns n'y demeurassent.

Cependant que toutes ces choses se passoient devant Rouen, le Roy eut advis que le Duc de Parme estoit arrivé à la Fere (ainsi que nous avons dit) & qu'il avoit amené avec luy dix mille hommes de pied & trois milles chevaux, & s'estoit joint avec les troupes du Duc de Mayenne composées de quinze cents chevaux, & de quatre à cinq mille hommes de pied, & aussi avec les troupes de Sfondrate Duc de Montemarçian, qui avoit encores trois mille Suisses, & cinq cents chevaux, lesquels tous ainsi assemblés faisoient un corps d'armée de cinq mille chevaux & de dix huit mille hommes de pied.

Les Ducs avec leur armée, s'acheminèrent à Peronne, où au conseil qui y fut tenu de ce qu'ils devoient faire George Basse fut d'avis qu'il falloit surprendre le Roy, ayant opinion que l'armée royale devant Rouen estoit petite & que plusieurs se seroient retirez en leurs maisons à cause des fatigues de l'hiver : & par ce moyen qu'ils feroient aisément entrer du secours dans Rouen.

Le Duc de Parme inclinoit à cest advis; toutes-foi il ne fut rien deliberé sur cela; pour ce qu'ils ne sçavoient au vray quelles estoient les forces du Roy : & pour ce que le succès du secours qu'ils vouloient donner à Rouen dependoit de l'occasion qui s'en presenteroit, ils firent avancer leur armée de ce costé-là.

1592.

Le Roy qui desiroit luy mesme les recognoistre , estoit party du siege de Rouen avec quinze cents cuirasses , & quinze cents argoulets , & marcha avec telle diligence , qu'auparavant que les Ducs eussent aucune nouvelle de luy , il enleva le quartier du Duc de Guise qui estoit à leur avant-garde , lequel fut pillé , & y eut nombre de prisonniers & de morts.

Cest exploit fut cause que le Duc de Parme fit depuis marcher son armée en bataille , de peur des surprises que le Roy eust pu faire , n'ayant avec luy que de la cavalerie. Il departit doncques son infanterie en trois escadrons ; les deux premiers marchaient de front , mais de telle sorte qu'il restoit un grand espace entre les deux , tellement que le troisieme qui les suivait en un besoin se fust pu ranger au milieu des deux autres. Il mit au devant de ces escadrons , par maniere d'advantgarde quelques compagnies d'harquebustiers à cheval , les chariots & l'infanterie. Entre les chariots & l'infanterie marchait le canon. Après les chariots suivaient deux bandes de cavalerie , qui marchaient sur les aîles. Puis un gros hot de cavalerie , qui servait d'arrieregarde.

En ceste ordonnance l'armée des Ducs s'achemina à Aumale pour y venir loger. Le Roy aussi y pensoit faire son logis : les coureurs de part & d'autres s'y rencontrèrent , & commencerent

l'escarmouche. Le Roy qui se vid si près de son ennemy avec forces de toutes inégales, sans aucune infanterie, ny sans canon, fit mettre pied à terre à deux cents harquebusiers à cheval, que l'on appelloit en ce temps-là Dragons pour l'amuser tandis qu'il feroit passer ses troupes au-delà d'une petite riviere qu'il desiroit mettre entre eux & lui : Cependant que la cavalerie royale passoit sur un pont, le Roy faisoit luy mesme la retraicte. Le Duc de Parme avec toute l'armée estant en bataille, ne voulant rien faire dont on le pust accuser de temerité, & ne croyant point que le Roy se fust là acheminé avec si peu de forces, faisoit ferme : & sans y penser donna au Roy ce bénéfice du temps pour la retraicte qu'il faisoit : mais l'ayant reconnu un peu tard, il fit faire une charge si rude aux Dragons qui avoient mis pied à terre, que peu se sauverent : le Roy mesme en ceste charge, receut un coup d'harquebuse au défaut de la cuirasse, qui luy brussa sa chemise & luy meurdrit un peu la chair sur les reins.

Sa Majesté ayant passé de là le pont, & rangé en ordre toute sa cavalerie, le Duc de Parme ne voulut s'hazarder de passer l'eau, tant à cause de la nuit qui estoit proche, que pour que ce pays est montueux & plein de bois, où il n'avoit jamais esté : du depuis il alla prendre Aumale.

1592. qui ne fut pas seulement saccagé & pillé, mais presque ruyné & destruit.

Sur ceste rencontre plusieurs discours furent faicts : Le Roy estant retourné à Dernerail, le Marechal de Biron, jaloux du salut & de la santé de son Prince, luy en tint de grosses paroles, luy remonstrant que ce n'estoit point aux Roys de France à faire les Marechaux d'armées : Sa Majesté print tout ce que l'on luy en dit de bonne part.

Or le Roy avoit mis dans la ville de Neuchastel, Monsieur de Givry avec la cavalerie legere, qui pouvoient estre trois cents bons chevaux : Le Duc de Parme ne voulant rien laisser derriere luy, qui luy pust empescher ce qu'il pretendoit faire pour le secours de Rouen, & principalement en sa retraicte s'il en avoit besoin, ou au secours qui luy pourroit venir de la Fere là où il avoit mis la plus-part de ses munitions de guerre, resolut d'avoir ceste place, qui estoit & de nature & d'art fort foible, & sans aucuns remparts. Le 11 Fevrier, qui estoit le jour du Mardy gras, ou Careme-prenant, il y fit acheminer en un instant toute l'armée & son artillerie ; Monsieur de Givry sommé, quoy qu'il eust commandement exprès de sa Majesté de se gouverner avec dextérité en ceste affaire, suivant l'occasion, & de ne perdre point en ceste place les troupes

qu'il luy laissoit en sa conduite) fit responce, qu'il tenoit la place pour le Roy de France, & non pour le Roy d'Espagne: sur ceste responce le Duc de Parme, estimant que cela luy estoit faire un affront, sçachant bien que Monsieur de Givry se voyant mener si rudement, jugea qu'il falloit parler de composition, ce qu'il fit entendre: toutesfois, il commit ceste affaire au sieur de la Motte, & le Duc de Mayenne à Monsieur de la Chastre, beau-pere dudit sieur de Givry, lesquels accorderent ceste composition, à la charge que ledit sieur de Givry & tous ses gens de guerre sortiroient tous avec leurs armes & bagages. Pour ce jour à cause de la proximité de la nuit, ceste composition ne put venir à execution. Le lendemain dez le matin, ils observerent les uns & les autres ce qu'ils avoient promis. Les Espagnols voyant sortir ceste cavalerie, qui estoit très belle, & en bonne conche, se repentirent de la composition, & eurent envie de ne la pas garder; mais la foy de leur General; & les Seigneurs François qui estoient en ceste armée, furent l'occasion qu'elle fut observée, de peur aussi que cela ne tirast à conséquence.

Ainsi Monsieur de Givry forty de dedans Neufchastel, le Gouverneur de la ville (qui s'estoit retiré au Chasteau, n'ayant voulu entendre à au-

1592.

cune composition, sur le peu de sûreté qu'il jugea estre pour luy, à cause de quelques particuliers ennemis qu'il avoit en l'armée des Ducs, qui lui mettoient à sus qu'il estoit de ceux qui avoient tué feu Monsieur de Guise à Blois) se prépara à se défendre, & les Ducs à l'assaillir : & principalement le Duc de Parme, lequel fasché de ceste résistance (qu'il appelloit temerité) fit travailler incontinent à la mine & à la sappe, fit dresser ses batteries, & tirer si furieusement, que la bresche estant faite ; il vouloit faire donner l'assaut ; quand par le moyen de quelques entremetteurs, l'accord de la reddition fut arrêté, à condition que ledit Gouverneur seroit conduit en lieu de sûreté : mais il fut, ce dit l'Historien Campana, *ucciso da poi ch' accompagnato da buona scorta, fu condotto sicuro a constint patuiti*. Depuis ceste reddition de la ville & chasteau de Neuf-chastel les Ducs s'avancerent jusques à sept lieues près de Rouen : mais advertis que le Roy estoit à cheval pour les recevoir, ils tindrent plusieurs conseils sur ce qu'ils devoient faire. Or aux choses de la guerre, les résolutions secretes, sont les plus seures guides pour venir à une heureuse fin de ce que l'on desire faire. Les Ducs voyoient bien en effet qu'il n'y avoit point de moyen lors de recourir Rouen en aucune façon, quelque

quelque volonté qu'ils en eussent. Ils firent courir divers bruits, tantost d'assiéger Diepe pour faire divertir celuy de Rouen : ils allerent mesme loger à Bomerville : Mais sur leur irrésolution, le 27 Fevrier, ils receurent la nouvelle de la sortie que ceux de Rouen avoient faicte. Ceste sortie pour avoir esté la plus memorable qui se soit faicte durant ces dernieres guerres, est digne d'estre icy recitée un peu au long. 1592.

Nous avons dit que quand le Capitaine Boisorzé fut blessé à la jambe gauche à la sortie qu'il fit du vieil fort qu'il se fit conduire dans la ville pour se mieux faire panser, & qu'attendant le temps de sa guerison, il méditoit comme il pourroit faire quelque digne exploit, si tost qu'il pourroit monter à cheval; & qu'il travailloit de l'esprit puis qu'il ne pouvoit rien faire du corps. Or journellement depuis sa blessure il envoya une barque de dix-sept à dix-huit tonneaux esquipée en guerrié faire des courses sur la riviere, qui luy ramenoit toujours quelques prises : par le moyen de ceste barque il faisoit descendre quelques soldats gens advisez, à deux où trois lieues de Rouen, qui seignans estre de l'armée du Roy, s'y en alloient rendre, recognoissoient quels Regiments entroient en garde aux tranchées, combien de compagnies, quel nombre de soldats il y avoit à chacune d'icelles, quelles

1592. troupes estoient logées aux plus proches villages, & quelle quantité d'hommes il y pouvoit avoir: ils travaillerent tant en plusieurs voyages qu'ils y furent, retournant toujours avec la barque (car ils savoient le lieu & le temps qu'elle les devoit reprendre) qu'ils rapporterent audit Bois-Rozé l'estat au vray de l'armée du Roy, jusques au nom de tous les Capitaines & Officiers des compagnies, & le lieu de tous leurs logements.

Bois-rozé sur leurs rapports, ayant formé son dessein en soy-mesme de ceste sortie, l'ayant premeditée assez long temps, sort du liét, se faict monter à cheval, & va trouver le sieur de Villars qui estoit à dîner au vieux Palais, lequel il trouva sur le pont-levis sortant pour aller à son logis. Villars voyant Bois-rozé, luy dit.

Je m'estonne de vous voir icy en l'estat enquoy vous estes, vous devriez vous tenir au liét jusques à ce que soyez guery. Bois-rozé luy fit response, le desir que j'ay de vous communiquer un dessein que j'ay en l'esprit, me fait oublier mon mal; afin d'en pouvoir resouldre avec vous, si vous voulez ensuivre mon conseil, & me faire l'honneur de le croire, je vous feray faire le plus brave & genereux acte qui fut jamais faict en place assiegée. Villars, qui avoit toute sorte de creance en luy, & desirieux de faire quelque acte signalé pour accroistre sa reputation, le print par

la main, & luy dit: Mon amy, il ne tiendra pas à moi que ne fassions quelque genereux exploit, j'ay fait tout ce temps passé plusieurs desseins & resolu de les executer : mais j'en ay esté toujours destourné par mes Capitaines. Bois-rozé luy dit, c'est à ce coup que vous ne les debvez croire, & tenez pour tout asseuré, qu'il n'y a qu'à Dieu seul qui peut destourner ce dessein; & crois fermement qu'il le permettra, car executant ce que je desire, proposez-vous que l'orage seul tombera sur les Huguenots. Monsieur, depuis que j'ay esté blessé, j'ay fait toutes sortes de diligences pour apprendre les nouvelles de l'estat de l'armée, & ay fait en sorte que j'ay eu un estat au vray du nombre des hommes qui y sont, & particulierement de ceux qui entrent en garde aux tranchées, combien de regiments entrent en garde chacun jour, quel nombre de compagnies, & quelle quantité de soldars à chacune, en voilà mesme l'estat que je vous baille, voyez-le. Villars le print, & le leut. Bois-rozé lors luy dit. Tout cela vous peut il pas asseurer de faire une sortie sur vos ennemis, tuer, prendre & razer toutes les tranchées, prendre & enlever les canons des batteries, acte qui ne s'est jamais fait par des assiegez. Villars se print à rire, & luy dit: Mon amy, ostez vous cela de l'esprit, comme voulant dire, cela ne se peut faire. Bois-rozé luy dit

1592. encor, Monsieur, je le feray, si vous vous résolvez à faire demain une sortie, la faisant l'escarre tombera sur les regiments Huguenots de Pilles & Boisse qui entrent ce soir en garde, & ne peut avoir en ceste garde plus de huit cents hommes, vous en pouvez faire sortir deux mille pour les combattre, faire vostre execution & retraicte devant qu'ils puissent estre secourus, vous pouvez loger vos troupes la nuit dedans le fossé sans alarmes à dix pas de leurs logemens, & par ce moyen ils seront aux mains premier qu'ils aient loisir de prendre les armes; & pour moy, j'yray avec ma compagnie droit au canon de la premiere batterie, cela fait, si j'ay le temps j'yray à l'autre, & y feray le semblable. Villars ne se pût empescher de rire de voir Bois-rozé si passionné, & comme il parloit: mais Bois-rozé le voyant rire, luy dit, vous vous moquez de m'ouyr parler de l'artillerie, j'aurai revanche mais que le coup soit fait, & je m'assure que vous m'en sçaurez gré. Villars luy dit, si vostre jambe ne vous fait trop de mal, je serois bien ayse que vinssiez avec moy au fort, affin de vous faire veoir le lieu où sont logez les ennemis, & sur le champ resouldre avec vous de ce qui se peut faire. Bois-rozé luy dit, allons, Monsieur, là où il vous plaira, je ne sens nul mal, le desir que j'ay de voir l'execution de ce brave dessein me

faict tout oublier. Ils montent au fort. Par les chemins ils discourent quel nombre d'hommes il conviendrait faire sortir, en combien de troupes, les lieux où il les falloit loger; dont ils demeurèrent d'accord du tout. Estans arrivez au fort, Villars luy monstra les tranchées, les logemens des Royaux, de la poincte du bastion de Thuringue, & generallyment tout ce qui s'estoit faict depuis sa blessure; cela fait ils se retirerent à part dans une chambre, où ils discoururent de toutes les difficultez qui pouvoient arriver, qui furent soudain resoluës, de maniere que Villars resolut d'entreprendre la sortie, voyant à l'œil la facilité qui y estoit, & mesme que ce dessein se pouvoit executer sans peril. Il faict appeller les sieurs de Guitry, la Lande Pericard, Canoville, Grosmenil, Perdrier, Boniface, & quelques autres, auxquels il fit entendre le dessein que luy avoit proposé Bois rozé, sans leur dire la resolution qu'il avoit prise. Tous en general y contredisent, les uns difans une raison, les autres une autre. Quel besoin avez vous, Monsieur, (luy dit un d'entr'eux) de hazarder aucun combat, vous estes à la veille d'estre secouru? tous combats sont douteux; vous estes plein d'honneur d'avoir soustenu un si long siege. Si vous faictes ceste sortie, & que les ennemis en soient advertis, ils se rendront si forts que se messans

1592. avec vos hommes, ils entreront pelle-messe, & prendront vostre place. Bois-rozé prit la parole & dit, Monsieur, si vous croyez tels advis, vous ne ferez jamais rien qui vaille la peine d'en parler. Que c'est il fait en ce siege digne de memoire? vous avez gardé un rempart & le fossé de vostre place, n'y a il eu que vous au monde qui aye fait cela? Pour le hazard de la sortie, il n'y en peut avoir en se gouvernant comme l'on le peut faire. La faisant, il se fera ce que jamais assiegez n'ont fait jusques à present. Tout ce qui s'est jamais fait par des assiegez aux sorties qu'ils ont faites ç'a esté de faire abandonner les tranchées, & tuer & prendre ce qui leur fait résistance, prendre les enseignes, enclouer quelques pieces d'artillerie, & brusler les poudres qu'ils ont trouvées. Il faut faire davantage, il faut prendre le canon, je l'ay promis, & je le feray. A ces mots ils se prirent tous à rire, comme croyans que cela estoit impossible. Bois-rozé s'enuyant d'estre si long temps là (pour sa playe qui luy faisoit extremement mal) dit à Villars : Monsieur, permettez-moy que je me retire à mon logis, & ne croyez je vous supplie tels advis. Je vous conjure au nom de Dieu de ne changer de resolution. Villars le prend par la main, & luy dit tout bas; Mon amy, je le feray, quoy qu'il puisse arriver, si tout réussit selon nostre intention,

vous & moy en aurons seuls l'honneur. Bois-rozé 1592.
 luy dit, Monsieur, tout l'honneur vous en demeurera, je me contenteray que l'on die, que je suis autheur du dessein, & seul de vostre advis, d'avoir pris le canon. Ce discours finy, Bois-rozé se retira chez luy, & Villars envoya tous ses Capitaines en leur logis pour souper, & leur enjoignit de le venir trouver sur les trois heures après minuiet avec leurs armes, & leur dit, qu'il estoit resolu si l'occasion se presentoit d'exécuter ceste entreprise.

Une heure avant le jour, le sieur de Guitry vint trouver Monsieur de Villars, auquel il fit entendre qu'il avoit opinion que les Royaumes estoient advertis de son entreprise, d'autant qu'à chasque moment ils demandoient à ceux qui estoient en garde, quelle heure il estoit, & qu'ils s'estonnoient que l'on ne faisoit point de sorties, & s'il seroit bien tost jour. Ce rapport mit de Villars en quelque doute que son entreprise ne fust desouverte, ce qui le fit envoyer le sieur de Fel sur la poincte du bastion vers Thuringue, pour apprendre s'il y auroit apparence ou quelque verissimilitude que les Royaumes se doutassent de leur entreprise. De Fel ayant demeuré quelque espace de temps, entendit un des soldats de l'Union qui se mit à parler avec un de ceux du Roy, car ils estoient si proches l'un de l'autre qu'il n'y

1592. avoit qu'un sac de toille. plein de terre entr'eux, & entr'autres propos ils en tenoient de pareils à ceux qui avoient esté rapportez par Guitry. Lors de Fel prenant la parole dir au soldat royal, pour le present on n'a pas moyen de faire des sorties, veu les fatigues supportées par les gens de guerre depuis quatre mois, mais si nous estions aussi gaillards comme au commencement du siege, on ne vous laisseroit si long temps à repos & vous iroit on veoir plus souvent: à quoy le soldat royal ne fit aucune response; de quoy de Fel print bonne opinion, & s'en revint trouver de Villars, & luy dit, qu'il n'y avoit aucune apparence que les Royaux eussent advis de son entreprise. Sur ce rapport Villars commença à faire preparer un chacun; il envoya dire à Boisorzé qu'il se tint prest pour satisfaire à ce qu'il luy avoit promis de prendre le canon. Il donna charge au Maire la Londe d'avertir les douze Capitaines de la ville, de tenir quelque nombre de leurs Bourgeois prests de marcher au lieu & heure qu'il leur seroit ordonnée, ce qu'il fist sur les cinq heures du matin, leur faisant commandement de conduire à heure presente vingt-cinq harquebusiers à la porte Saint Hilaire; auquel lieu il se trouveroit, affin de commander ce qui seroit à faire, à quoy chacun d'eux obeyt.

Au bruit qui courut dans la ville, que l'on

vouloit faire une fortie generale, non seulement 1592.
tous les gens de guerre, mais les bourgeois se
mirent tellement en armes, qu'il en monta plus
de deux mille au fort, & le sieur de Villars fut
contraint d'envoyer dire au Capitaine qui estoit
en garde à la porte Martinville, de ne laisser
passer aucuns bourgeois, & de les renvoyer cha-
cun en son quārtier; le Maire la Londe, en ayant
faict sortir quelques-uns par le guichet de la porte
S. Hilaire, renvoya les autres border les murailles.

Sur les sept heures du matin après que le Sieur
de Villars eust faict tirer un coup de canon pour
signal à chacun de donner où il avoit ordonné,
le Capitaine Boniface avec son regiment de gens
de pied, soustenu des compagnies du Chevalier
d'Oize, la Bracquière, & la Riviere, estans à pied
avec la cuirasse & le casque en teste, sortirent du
fort par le fossé du costé de la riviere regardant
Thuringue. Le Capitaine Jacques avec son regi-
ment de pied, & compagnie de gens de cheval es-
tans aussi à pied, par le costé regardant les Char-
treux & Dernetail. Et le sieur de Bois-rozé avec
sa compagnie de gens de pied, le Capitaine Pericard
dit la Lande, avec son regiment, par le flanc du
vieil fort, soustenus par Canonville & Guitry avec
leurs compagnies de cavalerie, estans aussi à pied
avec la cuirasse & casque en teste. Et le Capi-
taine Perdrier seul avec sa compagnie de gens de

1592. cheval, ordonnée pour tenir ferme à ce que la retraite fut plus aisée.

Le sieur de Rois-rozé tirant droit à l'artillerie plantée au front du vieil fort, commença à renverser gabions & barricades, & à chasser les Royaux qui y estoient en garde ; ayant tué tout ce qui voulut résister, cependant qu'il poursuivoit ceux qui fuyoient, les autres qui le suivoient tuerent tout ce qu'ils rencontrèrent, & gagnèrent cinq grosses pieces de canons qu'ils amenèrent (aydez de quelques gens de travail) avec cordes & force de bras, jusques sur le bord du fossé du vieil fort, & enclouèrent deux autres. Cependant les Capitaines Boniface, Jacques & la Lande, de leur part tuoient tout ce qu'ils rencontroient dedans & dehors les corps de gardes & tranchées, renversans & culbutans par la plaine les gabions & barricades, & mettans le feu à la plus grande partie des logemens ; ils furent depuis les sept heures du matin jusques sur les neuf heures en cest exercice, qu'ils furent forcez de se retirer, par le Marechal de Biron qui estoit logé à Dernetail, & lequel sur l'alarme qui se donna, arriva au secours avec nombre de cavalerie & infanterie. Ce combat fut long & furieux, les Royaux outre la perte de cinq canons, perdirent une enseigne, & cinq cens hommes tuez sur la place. Entre les morts se trouverent de remarque le Marquis d'Es-

pinay & le frere du sieur de Piles, de prisonniers, 1592.
les maistres de camp de Boisse & de Piles. Les assie-
gez n'y perdirent que quarante hommes. Sur l'a-
presdiné une trefve de deux heures fut accordée
pour recognoistre de part & d'autre les morts, la-
quelle finie les Royaux recommencerent à tirer
quelques volées de canon contre le vieil fort, ce
qu'ils continuerent quelques jours suivans.

L'advis de ceste sortie porté aux Ducs de Mayenne & de Parme, leur fit tenir plusieurs conseils, les uns y soustenoient qu'il falloit donner teste baissée au secours de Rouen, & que l'armée Royale estoit à demy deffaicte & estonnée d'un tel succès, (qui estoit l'opinion du Duc de Parme,) mais comme dit Campana, Monsieur de Mayenne voyant que c'estoit son advis, il luy dit, qu'il le suivroit en toute entreprise quelque difficile & dangereuse qu'elle fust en la qualité de Charles de Lorraine : mais que comme Lieutenant General du Royaume de France, qu'il ne luy feroit jamais reproché d'avoir fait une telle faute, laquelle ne pourroit avoir d'autre fruit que la perte de leur armée & de leur party. Quelle victoire par la force pourrions nous esperer ? Car (luy dit-il) nos ennemis ont au Pont de l'Arche (qui n'est qu'à 4 lieues de Rouën) une bonne retraicte pour tous accidens ? Posons le cas qu'ils demeurent fermes dans leurs retranchements, y a-t-il apparence de les

1592. y forcer maintenant, sans que nous en soyons repoulsez veu leur grand nombre? Je suis d'opinion pource que nostre cavalerie a besoin de se rafraischir des fatigues passées, que nous la conduisions en un lieu où l'on trouve des vivres à commodité pour la nourrir, & là où l'on se puisse camper seurement, jusques à ce que l'on voye clair dans le dessein de nostre ennemy, lequel sans doute avec le temps luy mesme nous fera naistre quelque occasion pour mettre fin à ceste guerre, & que cependant on hazarde de faire entrer quelque secours de gens de pied & de cheval dans Roüen, avec quelque argent. Après que le Duc de Parme y eut pensé, & receu advis que les Royaux pressioient Roüen plus qu'auparavant, & cogneu que le sieur Villars leur avoit rendu par escrit les Royaux plus estonnez qu'ils ne l'estoient en effect, il commença comme dit ledit Campana, à estre *più cauto che prima*, plus ruzé qu'au commencement, advoüant l'opinion de Monsieur de Mayenne. Aussi après qu'ensemblement ils eurent choisi huit cents hommes de pied pour s'aller jeter dans Roüen, lesquels y entrerent le huitiesme Mars, ils resolurent de se retirer sur la riviere de Somme, ce qu'ils firent, & le bruit fut que le Duc de Parme vouloit assieger Ruë; mais sur une plainte qu'il fit courir contre ceux de l'Union (qui luy avoient rendu ceste entreprise facile, en faisant oster l'eau

des fossez de ceste ville, ce qu'il disoit ne pouvoir estre fait) il dispersa son armée au delà de ladicte riviere comme s'il eust voulu la renvoyer en Flandres, & demeura là quelque temps attendant d'executer son dessein, comme nous dirons cy-après.

Le Roy n'estoit lors de ladite grande sortie au siege devant Roüen, car il estoit monté à cheval quelques jours auparavant avec la plus grande part de sa cavalerie, pour à toutes occasions reconnoistre luy mesme ce que faisoient ses ennemis, & les entreprendre : mais quand il eust veu qu'ils estoient repassez la Somme, il revint au siege de Roüen le 15 de Mars, desirant de le continuer & d'emporter ceste ville avec le temps, il fit venir du Pont de l'Arche trois grands basteaux du port de huit cens muids, couverts & remparez de gazons, garnis d'artillerie, & quelques barques esquipées en guerre; il fit aussi dresser des deux costez de la riviere deux forts sur lesquels il fit mettre dix pieces de canon, qui fut cause que les assiegez ne tirerent plus aucune commodité de ce costé-là, qui est le dessus de la riviere de Seine.

Villars dans Roüen continua de faire plusieurs petites sorties, & avec quelques-uns de ses Capitaines, à la faveur de son canon il tira mesme quelquesfois la bague hors la ville à la veüe des Royaux. Il bravoit la fortune qui luy sembloit rire

1592. à son dessein (que plusieurs ont escrit avoir esté, de se rendre maistre de la Normandie, bien que d'autres ayent escrit le contraire.) Il desiroit toujours sçavoir l'estat des assiegeans, chose qui luy estoit facile (& qui se fait plus d'ordinaire aux sieges qui se font és guerres civiles, qu'aux estrangeres) car pour ce faire il faisoit sortir quelques-uns de ses Capitaines, lesquels ayans passé l'eau, alloient repasser au Pont de l'Arche & revenoient en l'armée royale, portans l'escharpe blanche. Un nommé le Capitaine la Vigne, qu'il avoit envoyé à cest effect, fist plus, car ayant eu quelque accès vers le sieur du Fayl Belesbat Chancelier de Navarre, il fit dire au Roy qu'il s'offroit de luy livrer le boulevart de la porte Cauchoise; & en vint si avant en paroles, que moyennant dix mille escus il promit de le faire; sur cest offre il eut liberté d'entrer dans la ville & d'en sortir quand il vouloit : fidelle à Villars & luy ayant descouvert son dessein qui estoit de prendre prisonnier ledit sieur du Fayl, & tirer quelque argent du Roy, il entretint quelque temps ceste pratique, descouvrant par ce moyen tout ce qui se faisoit au siege : or voyant qu'il ne la pouvoit plus continuer, il manda audit sieur du Fayl qu'il desiroit parler à luy, lequel y ayant envoyé un de ses freres, qui estoit de robe longue, après quelques paroles qu'ils eurent, la Vigne accom-

pagné d'un second se saisit de luy & l'emmena prisonnier dedans Roüen. 1592.

Le Roy qui pensoit que ce siege tourneroit en longueur, congedia la pluspart de sa Noblesse, & envoya refraischir aux Provinces voisines, & aux proches garnisons. plusieurs Regiments, ne se doutant pas que ses ennemis deussent espier ceste occasion, & s'en servir comme ils firent peu après : car aussi tost qu'ils en eurent eu advis, & qu'ils sceurent que l'armée royale estoit par ce moyen diminuée de plus de moitié, & mesme que le Roy estoit allé à Diepe, pour rompre une entreprise que lesdits Ducs de Parme & de Mayenne avoient sur ceste ville là, ils rassemblerent en un jour leurs troupes, & firent un corps d'armée de cinq mille chevaux, & douze mille hommes de pied. Ayans tous passé la Somme au Pont Dormy, & en quatre jours fait trente lieuës & passé quatre rivières, le vingtiesme d'Avril au matin, n'estans qu'à trois lieuës de Rouën, ils commencerent à cheminer en ordre de bataille, qui estoit du tout pareil à celui de leur premiere venue à Aumale, & arriverent ce soir là mesme à une lieuë pres de Rouen.

Le Marechal de Biron qui estoit logé à Derne-tail, ayant dès le jour d'au paravant eu advis de l'acheminement de l'armée des Ducs & de leurs desseins, alla en personne en advertir Monsieur le Cardinal de Bourbon & Monsieur le Chancelier

1592. qui estoient aussi à Dernetail, & envoya à l'instant avis au Roy, lequel arriva de Dieppe la nuit mesme. Cependant ledit sieur Marechal fit conduire sept pieces d'artillerie à Bans, village au dessus & à une lieuë de Dernetail, tirant vers le Pont de l'Arche, là où il se mit en bataille, & fêpara son canon en trois parts, pour recevoir le Duc de Parme qui venoit coucher dans la vallée de ce costé là de Dernetail. Ce qui occasionna tous les marchans de se retirer dudit camp toute la nuit au Pont de l'Arche. Les navires de guerre se retirerent aussi en mesme temps, après avoir tiré quelques coups de canon vers la ville. Le Roy demeura toute la nuit en un moulin près de Bans, & fut en bataille presque trente heures, faisant toujours escarmoucher les plus avancez de ses ennemis.

Le Duc de Mayenne ayant pris son logis au Bosseguillaume, & le Duc de Parme à Neuville, ils mirent en conseil s'ils devoient avant qu'entrer à Rouen aller presenter le combat au Roy qui les attendoit en bataille rangée audit Bans. Pour les diverses opinions, il ne fut rien resolu : & sur le soir les Ducs de Mayenne, de Guyse, & d'Aumale, avec le Cardinal de Plaisance qui se disoit Legat, & autres Seigneurs, entrerent dans Rouen, & allerent assister au *Te Deum* qui se chanta dans la grande Eglise.

Après

Après avoir prins leur refection ils se retirerent tous en leurs quartiers. Au conseil qu'ils tindrent le soir, après plusieurs discours s'ils devoient aller attaquer le Roy, le Duc de Parme & les Espagnols qui estoient de ceste opinion, soustenoient, *che doveffero, senza dimora tener dietro à Re, ne lasciarlo di posta fin che arrivato non l'havessero, & combattutolo, mentre egli si trovasse debole di forze, poiche rinvigorito haurebbe loro apportato nuovo & importante travaglio.* Mais le Duc de Mayenne & les Seigneurs François leur dirent : *Sçavez-vous ce que vous voulez faire ?* vous voulez que nous poursuivions un Prince qui tient tous les ponts qui sont sur la riviere de Seine, qui peut se retirer en beaucoup de places fortes qu'il a en sa puissance, & passer tantost d'un costé de la riviere, tantost de l'autre ; & qui nous amusera pendant que ses forces luy arriveront de tous costez, pour nous faire changer de condition, car au lieu que nous le poursuivrons, nous serions de luy poursuivis, pour ce qu'il peut à cause des places qu'il tient, réduire nostre armée à disette de vivres ; ce que cognoissant bien il ne faudra pas à trouver quelque oportunityté pour puis après nous forcer au combat. Nous n'avons en ceste armée au plus que pour quatre ou cinq jours de vivres ; Rouen n'en a esté aucunement secouru. Il est donc meilleur & plus seur d'aller assieger Caudebec, où

1592. il y a plusieurs bleds : aussi ce sera le vray moyen de desboucher le bas de la riviere , & la rendre libre jusques au Havre : d'où ceux de Rouen , & nostre armée pourront tirer plusieurs commoditez.

Le Duc de Parme qui cognoissoit la verité de ce qu'ils disoient , & qu'il ne se pouvoit exécuter autre chose que leur proposition , ne voulut les laisser sans une repartie sur son opinion , & leur dist : *Que la plus grande faute que pouvoit commettre un General d'armée* , estoit , de ne sçavoir pas vaincre en se servant du temps & de l'occasion , principalement de l'espouvante & de la fuite de son ennemy ; & que s'il estoit creu maintenant qu'il esperoit en moins de quatre jours mettre leur ennemy comun en tel estat , que jamais il ne s'en pourroit relever. Quelques Seigneurs François se soufirent de ceste rodemontade , & luy dirent qu'il avoit oublié le proverbe comun : *Doversti fare il ponce dell'oro à nimico che fugge* : Nous cognoissons , luy dirent-ils , celui contre qui nous sommes armez pour combattre , il est toujours à cheval pour nous chercher , croyez que nous l'aurons sur les bras plustost que beaucoup ne pensent.

Après plusieurs autres propos ils résolurent d'aller assiéger Caudebec. Le Duc de Parme dez le lendemain changea de logis , & commença à

faire tourner la teste de son armée de ce costé là. 1592
 Ceste petite ville fut investie le vingt quatriesime de ce mois par l'infanterie Valonne, laquelle eut de la peine à se loger aux environs, à cause que les vaisseaux de guerre que le Roy avoit devant Rouen y estoient à l'ancie, lesquels tiroient force canonnades sur eux. Le Duc de Parme ayant le Prince son fils auprès de luy, avec le sieur de la Motte-Gravelines, devisans du lieu où ils dresseroient la batterie, receut une mousquetade au bras droict entre le coude & la main, dont la balle demeura dedans le bras. Ç'a esté la première & derniere fois que ce Duc ait esté blessé, bien qu'il se soit trouvé en beaucoup de hazards, en exécutant de grands exploicts militaires. Tout blessé qu'il estoit il considéra le flux & reflux de la Seine, & les environs de Caudebec, puis s'alla faire panser: le lendemain, il commença à dresser ses batteries, faisant tirer sur les vaisseaux des Hollandois qui estoient venus au siege de Rouen; lesquels incontinent leverent l'ancre, avec les autres qui y estoient aussi, & s'en allerent mettre devant Quillebeuf. L'Admiralle pour sa pesanteur demeura devant Caudebec aggravée, & fut contraincte de demeurer à sa discrétion.

Le Lundy 26 on commença dès le matin à battre Caudebec; il y avoit dedans quelque cinq eents hommes pour la deffendre, ausquels le Roy avoit

1592. mandé qu'il leur donneroit secours dans le Mardy, mais il n'y avoit point d'apparence qu'ils pussent tenir dans ceste place, à laquelle en moins de deux heures le Duc pouvoit faire bresche, donner l'assaut, & les tailler tous en pieces. Les Chefs aymeroient mieux aussi sortir à composition, emporter leurs armes & bagages, & estre conduits en lieu de seureté, que de se perdre. Les Espagnols & les Italiens vouloient toutesfois les tailler en pieces, & soustenoient que l'on ne les devoit recevoir à composition, mais que la place & ceux qui estoient dedans devoient estre mis à feu & à sang, pour la blessure de leur General. Le Duc leur dit, que s'il faisoit cela, il se monsteroit barbare. Dites moy, leur dit-il, peut-on estre bon soldat sans se bien deffendre, & peut-on se deffendre sans offencer ? on ne peut faire aucune distinction des personnes en se deffendant. Ainsi Caudebec rendu au Duc de Parme; on mena la plus part des vivres qui y estoient dedans à Roüen. Mais ceste mesme journée le Duc receut advis certain que le Roy estoit à cheval pour le venir trouver, & luy présenter la bataille. Alors les François luy dirent: Vous avons nous pas bien dit, que nous n'avions que faire de le poursuivre, & que nous ne l'aurions que trop tost sur les bras: où serions nous si nous l'eussions poursuivy. Aux conseils qu'ils tinrent sur cest advis, ils resolurent de chercher un

lieu pour s'y fortifier, là où ils l'attendoient pour le combattre, ou pour voir ce qu'il voudroit faire, & cependant qu'ils s'ayderoient du temps & de l'occasion : car de s'en retourner, disoient-ils, d'où nous sommes venus, il n'y a plus nulle apparence, ny aucun moyen. 1592.

Ils estoient bien d'accord de choisir un lieu pour s'y fortifier : mais ils furent fort discordans en l'eslection ; le Duc de Parme proposa d'aller à l'Islebonne, lieu assez fort, & disoit pour fortifier son opinion qu'ils auroient le Havre de grace derriere eux, dont ils tireroient toutes les commoditez que leur armée auroit besoin. Les autres disoient, si l'armée s'achemine à l'Islebonne, le Roy se mettra entre Caudebec, Roüen se trouvera plus resserré qu'auparavant, enfin ils resolverent de se camper à Ivetot. Voyons pendant qu'ils tenoient ces conseils ce que le Roy faisoit.

Aussi tost qu'il fut adverty à Diepe que les Ducs venoient très-forts, donner la teste baissée droit à Roüen, & le secourir, il manda de toutes parts que l'on le vint trouver. Voyant que les Ducs ne l'avoient esté attaquer à Bans, & qu'ils estoient allez prendre Caudebec, il s'en alla au pont de l'Arche. En six jours son armée estant accreüe de trois mille chevaux & six mille hommes de pied, il en partit le vingt-huictiesme d'Avril avec vingt

1592. pieces de canon, & fit avancer son armée vers Fontaine le bourg.

Le 29 d'Avril, le Roy & toute son armée arriva à une demy-lieuë d'Ivetot, où il prit son champ de bataille; il se fit ceste journée plusieurs charges & combats : c'estoit des deux costez à qui feroit paroistre le plus sa dexterité & sa valeur.

Le lendemain le Roy voulut luy mesme reconnoistre Ivetot, où le Duc du Mayenne estoit logé, & lequel dispoisoit lors de l'armée pour la blessure du Duc de Parme, auquel il avoit fallu incizer le bras pour luy oster la balle qui y estoit demeurée; il en sortit tant de sang, dont il devint si foible qu'il ne pouvoit monter à cheval. Il se fit en ceste reconnoissance une charge où les Royaux poursuivirent les Ligueurs jusques dans leur logis d'Ivetot, & en tuèrent quelques-uns & prirent quarante-cinq prisonniers.

Les deux jours suivans se passerent en legeres escarmouches de part & d'autre : aucuns ont escrit, que les charges qu'ils se firent, estoit plustost pour s'entre-montrer leur façon militaire que de s'entre endommager judicieusement.

Le troisieme de May, le Roy ayant envie de se rendre maistre d'un tertre qui faisoit le milieu du logis de ses ennemis, d'où il les eust peu endommager beaucoup, y envoya nombre d'infan-

terie pour s'y retrancher : mais incontinent le Duc de Mayenne y fit aller le Maistre de camp Capizuca avec son regiment & quelques Espagnols qui le leur firent quitter, & du depuis y mirent quatre pieces d'artillerie pour plus asseurer leurs logemens ; de part & d'autre ce n'estoit que canonnades. 1592.

Le Roy voyant que ses ennemis n'avoient autre soin que de se retrancher sans vouloir sortir que peu de leurs logemens, bien qu'il les invitast au combat par toute raison de guerre, il resolut de changer de champ de bataille, & de s'aller mettre entre ses ennemis & l'Isle-bonne, & les tenir comme assiegez, ce qu'il fit. Alors ceux de la Ligue partirent beaucoup à cause des vivres qui commencèrent à leur manquer, n'en pouvant recevoir de nulle part, & au contraire le Roy en avoit en abondance qui luy venoient de Diepe & de S. Valery. Il se fit alors plusieurs charges en divers endroiçts, où il mourut de bons soldats de part & d'autre. En un soir, il se fit presque une bataille entre les deux armées. Ceux de la Ligue furent très-mal menez, car outre qu'il y en demeura sur la place beaucoup de tuez, & aucuns de qualité, il y eut aussi beaucoup de blesez, & d'autres qui coururent hazard de la mort ou de la prison, mesme les principaux, entr'autres les Ducs de Mayenne & de Guyse qui se

1592. trouverent presque environnez des Royaux, & eurent bien de la peine à se sauver, le fils du Duc de Parme d'un autre costé ayant voulu s'avancer avec quelques lances fut rechassé si soudain jusques dans son logement, qu'il laissa plusieurs des siens sur la place, & ne se sauva qu'à peine, son cheval estant tué sous luy.

Le Roy tenoit tellement ses ennemis comme assiegez dans leurs logemens, que le bruit fut par toute la France qu'ils n'en sortiroient jamais sans prendre passe-port de luy, la cherté estoit extreme parmy eux, le lot de vin y valoit un escu, & haulsoit de jour en jour de prix, la livre de pain dix sols, & ainsi de toutes autres choses, il n'estoit pas jusques à l'eau dont ils avoient beaucoup de disette. Les pluyes continuelles qu'ils fit lors incommodoient grandement leurs gens de pied, plusieurs chevaux & de grand prix leur moururent faute de foin. L'argent ne leur manquoit pas moins que toutes les autres choses. Au contraire l'armée du Roy croissoit tous les jours, & abondoit de toutes sortes de vivres.

Le 14. de May le Roy desirant gagner la poincte d'un petit bois où ils s'estoient retranchez, lequel estoit proche de leur champ de bataille, & où estoient en garde six cents Espagnols & Valons, sur la pointe du jour il les fit assaillir si promptement, que leur retranchement gaigné, la plus grande par-

tie fut taillée en pieces, & ne s'en sauva que bien peu qui à toute fuitte se sauverent au gros de leur armée. Ce fut lors que le Duc de Parme, bien que beaucoup incommodé pour sa blessure, se fit porter par leur armée encourageant les siens au combat, pensant que les Royaux deussent pousser plus outre, & les forcer à la bataille; tout du long du jour ce ne furent que diverses charges & escarmouches. Il fit venir auprès de luy tous les Seigneurs du conseil de guerre; & sur la proposition qu'il leur fit, qu'il falloit, ou regagner le bois perdu, & empescher les Royaux de s'y fortifier, (ainsi qu'il sembloit qu'ils vouloient faire) ou mourir tous les armes au poing; ils furent tous de son opinion; & pour ce faire il fit avancer six mille hommes de pied en deux escadrons, ayans un petit escadron volant au front, avec mille chevaux legers pour les soutenir, puis il fit mettre quelques pieces de canon sur une montagnette pour les favoriser. Le Roy d'autre costé s'avança tellement avec une partie de son armée, qu'il n'y avoit entre luy & ses ennemis qu'une petite campagne raze sans bois, ny riviere: des deux costez ils commencerent à s'entre-saluër à coups de canon, mais bien qu'ils s'escarmouchèrent fort de part & d'autre, & que plusieurs bons soldats furent là tuez, si ne vinrent-ils point à un combat general: tant d'un costé que d'autre il

1592. fut bien tiré trois cens coups de canon; puis sur le soir chacun se retira en son logement.

Les Ducs se voyans si mal menez, & le Roy prest de forcer leur place d'armes à Ivetot, resolurent de changer de logis, & aller camper à un quart de lieuë de Caudebec, ce qu'ils firent la nuit du 18 dudit mois, le plus secrettement qu'ils purent, sans sonner tambour ny trompette; les derniers mirent le feu dans leurs logis. Ceste retraicte, bien qu'ils la firent en très-bon ordre, leur fut honteuse: mais ils l'aimèrent mieux faire de nuit que de jour, de crainte d'estre desfaicts, ainsi qu'il est advenu jadis à plusieurs grands Capitaines qui vouloient se conserver la reputation: encores le temps qui estoit pluvieux & obscur y ayda beaucoup. Ils perdirent toutesfois quelque peu de leur bagage.

Le Duc de Parnie se mit au liët estant à Caudebec; & le Duc de Mayenne ayant donné l'ordre requis pour la seureté des logements de leur armée, devint aussi un peu malade: la cherté des vivres s'augmentoît: plusieurs chefs de leurs gens de guerre ne songeoient qu'à trouver les moyens de se pouvoir retirer à sauveté. Le Roy qui ne laissoit escouler aucune occasion pour les endommager, estant adverty que le quartier de leur cavalerie legere que conduisoit George Baste & Charles de Croy estoit logée à Ranson, à un

trait d'harquebuzé de leur champ de bataille, résolu de leur enlever ce quartier-là, ce qui lui succéda comme il l'avoit projeté; car s'estant présenté avec la plupart de sa cavalerie vis-à-vis où estoit logée l'armée des Ducs qu'il entretenoit en escarmouches, il envoya d'un autre costé le Marechal de Biron, lequel en mesme temps donna dans Ranson, tailla en pieces tout ce qui s'y trouva les armes au poing, quelques uns se sauverent à la fuitte, & entr'autres Basle laissant pour butin aux Royaux grand nombre de beaux chevaux, leurs mulets, leur vaisselle d'argent, quelques milliers d'escus, & tout leur bagage.

Les Ducs ayant perdu leur cavalerie legere qui estoit de dix-sept cornettes, ne penserent plus qu'à pouvoir eschapper de tomber sous les armes du Roy, qui leur tenoit à toute heure (comme on dit en commun proverbe) l'espee dans les reins: ils ne le pouvoient faire qu'en passant la riviere de Seine, & se retirer le plus diligemment qu'ils pourroient vers Paris: ce qu'ils resoluient faire: le Roy ni tous les François ne croyoient point que le Duc de Parme, & les Espagnols qui se disoient estre du tout curieux de leur reputation, voulussent se retirer de la façon, & que plustost ils se feroient voye par la force pour s'en retourner en Flandre; mais ils

1592. furent deceus de la bonne opinion qu'ils avoient d'eux, & l'avis vint à sa M. sur le soir du 22 May, que les Ducs ayans fait venir quantité de barques de Rouen, avoient fait un pont sur lequel avoit passé la plus-part de leur armée, & qu'il ne restoit à passer que le fils du Duc de Parme & l'arriere garde, laquelle passa en bel ordre le lendemain matin, & sans perte abandonnerent ainsi Caudebec. Le Roy ayant mis le sieur de la Garde avec son regiment dedans, print sa cavalerie & s'en alla passer au pont de l'Arche, pensant atteindre les Ducs au passage de la riviere d'Eure, mais ils cheminerent à six grandes journées, que sa Majesté se desista de les poursuivre, & renvoya son armée se rafraichir en diverses provinces. Les Espagnols en ce passage mirent le feu en plusieurs lieux, & le Duc de Parme ne dormit point de bon œil qu'il ne fut repassé la Seine à un autre pont de barques qu'il fit dresser à Charanton, d'où il passa en Brie, s'en alla à Château-Thierry, & de là retourna en Flandres, comme nous dirons cy après.

Alors que le Roy faisoit passer & repasser par force la Seine au Duc de Parme, & que les Royaux se rejouissoient d'avoir contraint un si puissant ennemy, de retourner en Flandres; il advint en ce mesme mois de May en divers lieux qu'ils firent de grosses pertes, entr'autres

devant la ville de Craon, que messieurs les Princes de Conty & de Dombes tenoient assiégée. 1592

Ceste ville est située dans les marches d'Anjou entre la Bretagne & le Mayne, sur la rivière d'Oudon : le sieur du Plessis de Cosme commandoit dedans pour l'Union, elle servoit de seule retraite à ceux de ce party du pays du Mayne, & d'une partie de l'Anjou, qui faisoient une infinité de courses sur les Royaux en toutes ces Provinces là : ce fut ce qui occasionna Monsieur le Prince de Conty qui estoit Lieutenant général de l'armée qu'avoit le Roy ez pays de Touraine, Anjou & le Mayne, d'aller assiéger ceste ville, & pourquoy le Roy aussi manda à Monsieur le Prince de Dombes de s'y rendre avec toute l'armée qu'il avoit en Bretagne. En ce siege il y avoit quantité des Seigneurs, & Gentils-hommes qui avoient troupes, entr'autres M. le Duc de Montbazon, d'Amville, de Rambouillet, de Bouillé pere & fils, le Marquis de Vilaines, d'Avaugour, de l'Estelle, de Pichery & autres. Les Mareschaux de camp estoient, le sieur de Racan pour l'armée de M. le Prince de Conty, & le sieur de Pruneaux pour celle de Monsieur le Prince de Dombes, dans laquelle il y avoit de belles troupes d'Anglois & quelques compagnies de Lansquenets.

Monsieur de Mercœur qui commandoit seul

1591. en ces provinces là pour l'Union, considerant l'importance que ce luy seroit de perdre ceste place, qui luy seruoit de frontiere, resolut à quelque peril que ce fust de la se courir. Or il avoit gaigné de son party, le Marquis de Besse-Isle, fils du Marechal de Rets, avec sa place de Machecou, & plusieurs Gentils-hommes, lesquels quitterent l'eucharpe blanche, prenans leur excuse sur ce qu'ils avoient demandé plusieurs fois audit sieur Prince de Conty secours contre le Duc de Mercœur & les Espagnols, qui endommageoient grandement leurs terres. D'autre part Monsieur de Bois-dauphin avec la Noblesse du Mayne qui estoit du party de l'Union, s'estoient retirez auprès de luy, ce qui luy faisoit avoir de belles troupes de cavalerie. Son infanterie Espagnole commandée par D. Jean d'Aguila estoit en bonne conche. Ayant amassé toutes ses troupes, & tous ses amis, avec quatre canons, il se resolut de faire lever le siege de Craon ausdits sieurs Princes, ou de les combattre, & de les desfaire, ce que dès-lors il s'assura de faire à cause de la longueur de ce siege où les soldats avoient paty, & tout le plat pays des environs leur estant ennemy pour la perte qu'ils avoient faicte de leurs bestiaux. Ainsi le Duc de Mercœur fit marcher son armée vers Craon en belle ordonnance, où il arriva le Vendredy au soir d'après la Pentecoste; &

fit tirer trois coups de canon pour monstrier aux assiegez qu'il estoit là pour leur secours : & dez le lendemain matin à Soleil levant, il alla attaquer le Chasteau de Bouchedeuxheures, qui est sur le bord de la riviere, dans lequel estoit le Commandeur de Thorigny. 1594

Le sieur de Lestelle fut commandé par Monsieur d'Anville d'aller audit Bouchedeuxheures, avec cinquante chevaux, pour considerer la contenance du Duc de Mercœur, & en rapporter nouvelles certaines ; mais y arrivant, il trouva que l'assaut se donnoit au Chasteau, & fut cause de sauver ledit Commandeur, & quelques-uns des siens qui voyans la place emportée s'estoient jetez dans la riviere à nage.

Après la prise de ce chasteau, M. de Mercœur sans faire en cest endroit passer le gué de la riviere à son armée pour aller attaquer monsieur le Prince de Conty qui estoit dans le champ de bataille, fit marcher les siens la tête baissée droit au quartier de Monsieur le Prince de Dombes, ledit sieur de Lestelle les costoyant toujours la riviere entre deux, jusques à ce qu'ils fussent à un petit pont que l'on avoit fait pour la communication des armées desdits sieurs Princes, où il trouva déjà le tiers de l'armée de l'Union passée par ledit pont, pour venir au champ de bataille où s'estoient joincts les Princes & leurs

3592. armées. Ce que voyant Lestelle, pria les sieurs de saint Fal, de Beauveau & de Cordovan, d'aller dire ausdits Sieurs Princes ce qu'ils avoient reconnu de leur ennemy, & qu'à son avis il seroit à propos de combattre ce qui estoit passé, qui facilement seroit taillé en pieces, & que par ce moyen on auroit meilleur marché du reste. Cet avis proposé au Conseil que tenoient lors lesdicts Sieurs Princes, fut trouvé bon par eux & par Monsieur d'Anville; mais plusieurs opinions s'y trouvant contraires, Monsieur le Prince de Dombes envoya dire audit sieur de Lestelle qu'il se retirast à la cornette blanche; ce qu'il fit.

Cependant le Duc de Mercœur fit passer le pont à route son armée, prit sa place de bataille en l'armée royale, & la ville de Craon, & s'attaqua lors une escarmouche qui dura près de dix heures, sans y recognoistre grand avantage d'une part ny d'autre. Monsieur de Montbazon commença le combat où il fut porté par terre, & ayant esté remonté, i l'retourna encore à la charge, où il perdit quelques Gentils hommes. Le sieur de Pichery fit aussi une autre charge où il fut blessé, & quelques uns des siens tuez & blesez. Alors Messieurs les Princes assemblèrent tous les Seigneurs & Capitaines de l'armée au champ de bataille, pour demander leur avis de ce qui estoit à faire, d'autant que le champ
de

de bataille leur estoit fort defavantageux. Le sieur de Lestelle opinant le premier, dit, qu'il n'estoit point temps de parler de cela, ny de retraicte, pour les inconveniens qui s'en pourroient suivre, & qu'il falloit que les coups d'espées ou la nuit les tirast hors du champ de bataille, ce que le sieur Hardy Marechal des logis de l'armée de Monsieur le Prince de Dombes approuva, & fut de cest advis: mais tout le reste opina le contraire, fors Messieurs les Princes, & Monsieur d'Anville, qui vouloient combattre à quelque prix que ce fust; mais enfin ils se laisserent aller à la pluralité des voix de ce Conseil, & fut recommandé au sieur d'Apchon, qui portoit la cornette blanche de se retirer au petit pas, & au sieur de Lestelle de se joindre avec luy. Ainsi Monsieur le Prince de Conty s'achemina après la cornette blanche, & estant déjà à quelque mille pas, Monsieur le Prince de Dombes faisant la retraicte l'envoya prier de se retirer. Ceste retraicte se fit par lesdits sieurs Princes avec un grand regret, & les larmes aux yeux, se mandans l'un à l'autre: *Dites à mon cousin que nous sommes trahis.* Aussi tost que ledit sieur Prince de Conty fut descendu en un valon & creux chemin, il trouva à deux cents pas de là, l'armée de ceux de l'Union en teste, & toute l'armée de Monsieur le Prince de Dombes en desroute, la

1592. plus-part de ceux qui l'accompagnoient ayant pris la fuite. Ce Prince se voyant ainsi abandonné après avoir fait tout ce que l'on peut faire par les armes, & ayans diverses fois combattu, ne luy restant plus que trente chevaux, fut contraint & forcé par les Gentils-hommes qui estoient près de luy de se retirer comme avoit faict Monsieur le Prince de Conty, avec pareil desplaisir, n'ayant auprès de luy lors de sa retraicte que vingt-cinq chevaux. Ils se retirerent à Chasteaugontier, tous deux par divers chemins, tournant toutesfois toujours la teste, & donnans coups d'espees & de pistolets.

En ceste journée il se perdit beaucoup de gens de bien & bons soldats, & y fut tué en combattant le sieur de Bascon, Capitaine des Gardes de Monsieur le Prince de Dombes, & de prisonniers furent pris les sieurs de la Rochepot, de Racan, d'Apchon & de Lestelle, lesquels furent menez à Nantes; tous les canons, plusieurs cornettes & enseignes de gens de pied, demurerent aux victorieux. Voilà l'effect de ceste journée, qui fut fort prejudiciable au service du Roy en ces Provinces-là. Car dez le lendemain lesdits sieurs Princes ne trouvant personne qui voulust demeurer pour garder Chasteaugontier, & soustenir la première furie de ceux de l'Union, Monsieur le Prince de Conty se retirant vers Angers,

& Monsieur le Prince de Dombes à Vitré en 1592.
Bretagne, le Duc de Mercœur se faist de Chasteaugontier, & tout d'une main de la ville de Laval, où les habitans contraignirent le Marquis de Vilaines de se retirer, ce qu'il n'eust fait s'il eust eu des gens de guerre pour reprimer la volonté des habitans, dont les deux tiers estoient affectionnez au party de l'Union.

Le Duc de Mercœur estant venu non-seulement à chef de secourir Craon, mais aussi ayant desfaict une telle armée, & pris ces deux villes, voyant que ceux de Mayenne & de Sainte Susanne qu'il fit sommer, estoient resolus de se bien deffendre, retourna en Bretagne, & passa auprès de Vitré. Ceux de dedans pensans qu'il les deust assieger, avoient faict abbatre leurs faux-bourgs, mais sans s'amuser, il tourna à gauche, & s'en alla passer par Chasteaugyron, & se retira à Nantes.

Plusieurs ont escrit & parlé diversément de ceste journée, & que lesdits sieurs Princes y ont esté ou trahis, ou très-mal servis par ceux qui avoient les charges en leurs armées.

Premierement pour le peu d'ordre que l'on avoit donné d'amunitionner les soldats de balles, car au fort du combat, ils furent contraints de tirer sans balles, & de mettre des pierres dans leurs harquebuzes, & en telle nécessité, il fal-

1592. lut aller parmy la cavalerie querir des balles de pistolets. Voylà une grande faute & desordre, dont quelques-uns ont tenu que le Duc de Mercœur avoit eu advis.

Secondement, en l'eslection du champ de bataille pris trop près de la ville, & en lieu du tout desavantageux pour la cavalerie, ayant laissé la place avantageuse au Duc, qui avoit la ville de Craon à son dos; car, disoit-on, dez que l'advis fut venu de l'acheminement du Duc avec son armée, il falloit faire recognoistre les forces qui eussent esté suffisantes pour donner bataille, faire retirer la plus part du canon à Chasteaugontier, n'en retenir que ce qui eust esté nécessaire pour la bataille, & marcher droict au-devant du Duc pour le combattre, & le contraindre de se retirer.

Tiercement on remarquoit la faute de n'avoir pas creu l'advis du sieur de Lestelle, qui estoit de combattre l'armée du Duc demie passée, car si cela se fust faict, il n'y avoit doute que Messieurs les Princes eussent gagné la journée.

Mais la dernière & plus grande faute, fut de n'avoir suivy ce qu'avoit opiné ledit sieur de Lestelle, de ne partir du champ de bataille quelque desavantageux qu'il fust, & y maintenir le combat jusques à la nuit; car si cela se fust faict, l'on eust faict la retraicte sans peril ny

perle de canon, car disoit-on, c'est une maxime generale, que jamais armée qui faict sa retraicte de jour à la teste d'une armée ennemie, n'a encouru que perte & dommage: les exemples en sont infinis, & les raisons y sont toutes apparentes, car l'armée qui se retire, ne peut estant suivie, combattre en' ordre de bataille, à cause des tournetestes qu'il faut faire à toute heure, aussi que les soldats n'entendent qu'à leur retraicte, & non à combattre; le vulgaire pensant toujours estre une fuite & non une retraicte, ce qui oste le courage aux gens de guerre, & au contraire l'augmente aux autres qui suivent, croyans plustost aller à la victoire & au pillage qu'au combat. Voilà ce que plusieurs ont escrit sur ceste journée. Du depuis Monsieur le Prince de Conty s'estant retiré à Angers, & refaict son armée, le Roy y envoya Messieurs les Mareschaux d'Aumont & de Laverdin, & on mit le siege devant Rochefort, ainsi que nous dirons cy après. Voyons maintenant ce qui se passa en ce temps-là en la vendition de Pontcaudemer, & au siege de Quillebeuf.

Le siege estant devant Roüen, le Roy fit reconnoistre la place de Quillebeuf; en ayant consideré l'affiette, il resolut de s'en saisir, & en donna le gouvernement à Monsieur le Grand-Escuyer de Bellegarde, le douziesme jour de May, avec pou-

1592. voir de la fortifier ; & pour son Lieutenant, Monsieur du Fayl - Belesbat, Chancelier de Navarre, fut nommé & envoyé pour commencer la fortification, à laquelle ayant travaillé quinze jours ou trois semaines, & reconnu l'importance de ceste place, il se resolut de s'en faire Gouverneur, & eut pour le soutenir en son dessein Monsieur le Marechal de Biron, de quoy le Baron de Biron son fils advertit Monsieur le Grand, qui se resolut par la presence de rompre ce dessein, & partit de l'armée avec sa maison seulement. Estant à Lizieux, il voulut tenter la volonté dudit sieur du Fayl ; mais il reconnut que l'avis qu'on luy avoit donné estoit veritable. Il despescha au Roy & l'advertit de l'affaire ; il en escrivit à Monsieur de Montpensier, Gouverneur de Normandie, & rechercha ses amis pour l'ayder à une entreprise qu'il fit sus ladite place. Le Roy, sur cet avis, despescha les sieurs du Pleffis-Mornay, de Jambeville, Marcel & Vienne, Conseillers du Conseil d'Estat, lesquels estant arrivez à Quillebeuf, firent changer d'avis audit sieur du Fayl, qui promit d'obeyr, & de se retirer ; mais il se saisit tellement, soit de regret ou autrement, que deux jours après il mourut, & fut enterré sur un boulevard, auquel il avoit donné son nom. Il estoit fils de la fille unique de ce grand Chancelier Michel de l'Hospital, lequel luy avoit laissé par testament sa bibliotheque, aussi estoit il

hommes de lettres. Le jour mesme qu'il mourut, Monsieur le Grand entra dans Quillebeuf, & fut accompagné du sieur d'Haqueville, Gouverneur de Ponteaudemer, & d'autres qui se retirerent le lendemain, qui estoit le premier de Juillet, & entr'autres ledit sieur du Plessis, qui alla retrouver le Roy. L'on employa un ou deux jours à voir le dessein dudit sieur Fayl, que Monsieur le Grand vouloit retrancher, & comme il en discouroit avec l'Ingenieur Erard, il eut advis que Monsieur de Mayenne, qui estoit à Rotien, envoyoit des troupes du costé de Ponteaudemer, dont il donna advis audit sieur d'Haqueville. 1592.

Après que le Duc de Parme, comme nous avons dit, eust repassé la Seine, auprès de Charenton, il tira droict à Chasteau-thierry: Le Legat Sega, & le Duc de Guise s'enfermerent dans Paris, & Monsieur de Mayenne s'en retourna pour donner ordre à Rouen, craignant un nouveau siege. Il mena avec luy deux mille Suisses, douze cents que François, que Lorrains & nombre de cavalerie: Plusieurs ont escrit, que cependant il ne laissoit d'entretenir le Roy d'un traité de paix, & que les Deputez d'une part, & d'autre s'assemblerent à Dernetail pour cest effect; mais ce qu'il en faisoit n'estoit que pour entretenir sa Majesté, cependant qu'il feroit donner l'ordre requis dans Rouen. Les Seize de Paris en prin-

1592. drent l'alarme, & firent courir une infinité de faux bruits, pour augmenter les jalousies entre ledit Duc de Mayenne & le Duc de Guise, & entr'autres que le Duc de Mayenne estoit d'accord avec le Roy, & lui avoit promis de luy faire rendre toutes les villes de l'Isle de France à la charge qu'il auroit pour luy outre le gouvernement de la Bourgogne celui de Guyenne que Madame de Mayenne avoit désiré fort d'avoir à cause des terres qu'elle y avoit; & que son fils auroit le gouvernement de Champagne, qui devoit appartenir à Monsieur de Guise: mais les effets que fit le Duc de Mayenne depuis, firent paroître le contraire de tous ces faux bruits, car le bourg de Dernetail, lequel avoit esté si soigneusement conservé par les Royaux, fut brûlé par ceux de l'Union, afin qu'ils ne s'y vinssent plus loger. Et pour rendre libre la navigation de Rouen au Havre de grâce, & pour oster ce camors que l'on leur dressoit à Quillebeuf, il se resolut voyant que l'armée du Roy estoit divisée, une partie estant vers Caen, & l'autre que conduisoit le Marechal de Biron qui estoit le Prince de Parme, pour l'empescher de rien entreprendre à son retour, de se rendre maître de Ponteaudemer, de Quillebeuf.

Pour Ponteaudemer, il gagna ledit sieur de Hacqueville par argent (ainsi que plusieurs ont

escriit,) lequel alla le 4 de Juillet à Quillebeuf, 1592.
 disner avec Monsieur le Grand, & après avoir
 visité avec luy les commencements des fossez
 faicts par le feu sieur du Fayl il se retira, & la
 nuict suivante, il mit ledit sieur de Mayenne dans
 la ville de Ponteaudemer, en laquelle se trou-
 verent lesdits sieurs Marcel, Jambeville, Vienne,
 & autres qui furent arrestez prisonniers.

Ce mesme jour sur le vespere, l'armée de Mon-
 sieur de Mayenne investit Quillebeuf du costé de
 Ponteaudemer : elle estoit composée d'environ
 cinq milles hommes, tant en cavalerie qu'in-
 fanterie, lesquels se vindrent loger à la portée
 du mousquet des fossez, du costé de la mer en
 mesme temps les assiegez apperceurent de loing
 des vaisseaux, ce qui leur fit croire, que c'estoit
 à bon escient.

Quatre des vaisseaux Hollandois de ceux qui
 estoient au siege de Rouen, estoient encore au
 port de Quillebeuf; voyans ceste affaire ils de-
 manderent congé : ceux qui estoient auprès de
 Monsieur le Grand luy conseillèrent de les rete-
 nir, au moins les vaisseaux, canons & muni-
 tions qui estoient dedans : mais il les laissa aller
 avec toute sorte de courtoisie, disant, qu'il estoit
 plus à propos que le mal fust au dehors que
 dedans. Cependant que ceux-cy s'en vont, les
 autres s'approchent, & voulans passer devant la

1592. ville pour aller gagner le dessus, ils furent empêchez à coups de canon, & l'un des vaisseaux percé de canonades prit eau, & demeura sur le sable. Ceux qui estoient dedans se sauverent, & le laisserent le reste de ce jour, & une partie de la nuit, jusques à ce que le reflux le ramena avec les autres ayant esté rabillé. Ainsi Quillebeuf fut investy, & ne demeura libre aux assiegez que le haut de la rivière du costé de Caudebec & de Rouen. Quillebeuf estoit un village habité de gens rudes, qui vivoient sans Juges & sans police, où les matelots y sont experimentez & hazardeux : mais le plus fort y donnoit la loy au plus foible : il ne s'y payoit point de tailles : peu ou point de Religion parmy le commun de ce rude peuple. La ville, si ville se peut nommer, est en un fonds, bastie de petites maisons sur le bord de la Seine ; à l'entour il y a des montagnes ou falaises plus hautes d'un costé que d'autre : ce qui fait qu'il y a une longue rue au milieu : le flux & reflux de la mer apporte des commoditez à ceste petite ville : le destroit est dangereux, & peu ou point de matelots l'osent passer, sans avoir des Quillebois qui les conduisent seulement. Il n'y avoit ni fossé ny muraille quand M. du Fayl-Belesbat y entra, qui avoit delibéré de la faire nommer Villenry : & pour faire sa fortification, il enferma beaucoup de terre, & vou-

lut la faire monter jusques au haut de la montagne. Il laissa ceste falaise qui alloit de la ville jusques au haut de la montagne. Il fit les fossez d'un bastion, & continuant le fossez de cent pas en cent pas, il laissa la marque des bastions à faire. La place avoit une lieue Françoisse de rond. Les assiegeans le sixiesme Juillet gagnerent le dessus de la riviere, ce que le jour d'apparavant ils avoient essayé de faire; & nonobstant les coups de canon que l'on leur tira de Quillebeuf, ils passerent de ce jour là le haut & le bas de la riviere, pour empescher les vivres & le secours: mais pour tout cela on ne laissa d'apporter souvent des nouvelles aux assiegez par le flus & reflux: & mesme le septiesme jour du siege Monsieur de Grillon y entra avec deux de ses amys, & apporta quelques vivres dans son bateau. Ceux qui tenoient le Chasteau de Tancarville qui estoit de l'autre costé de l'eau vis-à-vis de Quillebeuf, ne faisoient point la guerre. La nuit suivante le Baron de Neufbourg y entra avec six gentils-hommes, qui tesmoigna un grand regret de ce qu'avoit fait son frere d'Haqueville à Pontaudemer: mais toute ceste Noblesse, ny les soldats, ny les habitans ne paroissoient point, en une place de si grande estendue.

Les assiegeans ayans employé quelques jours à faire des tranchées qui estoient autant profondes

1692. que les fossez de la ville , envoyèrent sommer Monsieur le Grand ; mais le trompette fut renvoyé sans estre escouté. Il n'y avoit pas grande apparence d'opiniastreté la garde de ceste place , qui n'estoit autre chose qu'une grande campagne environnée de fossez , qui n'estoient en quelque endroits que de quatre pieds de largeur & autant de hauteur : en d'autres les advenues en estoient libres. Les quatre & cinquiesme jours du siege , les assiegeans tirerent cinquante ou soixante volées de canon : les assiegez ne quitterent jamais le dehors , & principalement la nuit ils y jetoient des sentinelles. Les jours ensuiyans se passèrent sans aucun effect de part & d'autre. Il y eut quelques coups de canon tirez dans la ville qui firent peu de mal. Le seiziesme Juillet la batterie fut plus rude : il y eut un bastion qui endura trois ou quatre cents coups de canon ; mais la terre que le boulet faisoit tomber estoit rejettée au dedans par les soldats qui n'abandonnerent jamais les fossez. Le canon cessé , les assiegez se preparerent à l'assaut , & mesme les Seigneurs souperent contre la breche tous armez. Ce jour & les deux suivans se passerent en l'attente de l'assaut.

Cependant le Roy ayant commandé à Messieurs le Comte de S. Paul , d'O , & de Fervaques de secourir la place , ils userent de telle diligence

qu'ils assenblerent en dix jours douze cents chevaux, & nombre d'infanterie, dont les assiegeans advertis se resolurent de faire un dernier effort, & de faire donner un assault general, avant que d'estre contraincts de lever le siege. Et le dixneufiesme Juillet à neuf heures du soir, les assiegeans tirerent deux coups de canon qui estoit le signal pour l'assault general. En cest assault le sieur de Vitry donna à la breche, où se rencontra Monsieur le Grand avec quelque-uns des siens: au commencement ils combattirent avec la pique quelque temps de part & d'autre: les assaillans estoient en grand nombre, mais après avoir longuement disputé & tué quatre des assiegez, ils se retirerent avec perte. Tremblecourt donna au hault de la falaise, & monta sur le boulevard armé de toutes pieces, mais il ne fut suivy de personne; il descendit & retourna, puis remonta pour la seconde fois sur le mesme boulevard, où estoit accouru le sieur de Serrecane Lieutenant de M. le Grand, qui le repoussa du hault en bas du boulevard dans le fossé. Le sieur de Villars fit donner les siens entre la riviere & la falaise, où ils ne trouverent ny eau, ny barricade, de sorte qu'il leur fut aisé d'entrer de ce costé là: ils se jetterent les uns dans des maisons, les autres dans les navires pour piller; mais le Comte de Torigny accourant là avec un sien page & un

1592. vallet de chambre, empescha le reste d'y entrer. Le lieu estoit estroict, & y avoit un grand vaisseau qui servoit de barricade : les Quillebois qui gardoient ce costé l'ayans abandonné y revindrent avec Monsieur de Grillon qui accourut au bruit de ceste allarme chaude : ceste troupe ferma le passage à ceux qui estoient dehors, & enferma ceux qui estoient dedans, la plus part desquels furent tuez ou prisonniers. Ainsi de tous costez ceux de l'Union estant repoulsez, & le combat cessé, ils se resolurent de lever le siege, ce qu'ils firent de bon matin & se retirerent à Ponteaudemer. Voilà comme le siege fut levé de devant Quillebeuf, lequel dura trois semaines, où ceux de l'Union perdirent de bons soldats & tirerent trois mille cinq cents coups de canon sans rien faire. Des assiegez il n'y eut que cinq soldats de tuez & vingt blesez.

Le jour que le siege se leva, il arriva dans Quillebeuf force munitions de guerre & des vivres, que le Commandeur de Chatte envoyoit de Dieppe & le lendemain le secours parut : Messieurs de S. Pol, d'O, & de Fervaques, visiterent la place, & y mirent des hommes & des vivres, s'esmerveillans qu'une campagne & non pas une ville avoit resisté plus par resolution & bonne mine que par raison.

L'issuë en fut bonne, & ne fit pas cognoistre

la temerité des affiegez d'avoir contre toute raison opiniastré la garde d'une campagne degarnie d'hommes, de munitions, de vivres, de fosses, & de palissades, laquelle depuis ayant esté munie, a incommodé ceux de Rouen, autant que le fort de Gournay fit les Parisiens, ainsi que nous dirons cy-après.

Les susdits Seigneurs ayans sejourné deux jours dans Quillebeuf, partirent avec toutes leurs troupes, & Monsieur le Grand aussi, pour aller trouver le Roy, qui batoit la ville d'Espernay, que le Duc de Parme avoit pris pendant le séjour qu'il fit à Chasteauthierry, en s'en retournant aux Pays-bas.

En ce siege fut tué d'un coup de canon le Marechal de Birôn. C'estoit un valeureux Seigneur & aussi entendu General d'armée qu'aucun autre qui ait esté de son temps. De descrire icy les batailles où il s'est trouvé, les armées qu'il a conduictes, & les actions militaires qui ont rendu son nom immortel, cela se trouve assez dans les Historiens qui ont escrit depuis l'an 1550, jusques à present.

Espernay estant rendu au Roy à composition, il y mit dedans le Baron de Vignoles, puis il congédia le Prince d'Anhalt, & ses Reistres, avec les Lansquenets qu'il avoit de reste, comme Monsieur le Marechal de Bouillon les avoit amenez, il les accompagna aussi jusques sur la frontiere,

1592. où (ainsi que quelques-uns ont escrit) il devalliferent tous les vivandiers des troupes dudit sieur Mareschal; & mesme proposerent de se saisir de sa personne, pour l'assurance de ce qui leur pouvoit estre deu. Aussi-tost qu'ils furent passez la Meuse, ils commencerent à se separer qui cent d'un costé, qui plus, qui moins d'un autre, pour s'en retourner le plus promptement qu'ils pourroient en leurs Provinces. Quant au Prince d'Anhalt, il demeura encor ceste année deçà le Rhin avec quelques troupes, & fit la guerre pour ceux de Strasbourg, contre le Cardinal de Lorraine; ceste guerre procedoit à cause de l'eslection de deux Evêques de Strasbourg, ainsi que nous dirons cy après. Ceux qui ont escrit de l'utilité qu'apporta ceste armée de Reistres en France, s'accordent tous qu'elle avoit esté *di più gravezza agli amici, che di danno a' nimici.*

Avant que de dire comme le sieur de Maugiron livra Vienne au Duc de Nemours, des prises & reprises d'Antibe, & de ce qui s'est passé en Provence, Dauphiné, & Languedoc, voyons ce que fit le Prince Maurice pendant le voyage que le Duc de Parme fit en France en ceste année, & de ce qui se passa au Pays-bas jusques à son retour.

Aussi tost que le Duc de Parme en fut party pour entrer en France, ce ne furent que plaintes, tant des gens de guerre qu'il y laissa, lesquels

quels n'estoient point payez, que pour les foulles qu'i s faisoient aux Provinces où ils hyvernoient. 1592

Le Prince Maurice, desirant se prevaloir de son absence, par l'intelligence qu'il eut avec le Baron de Pesch, dressa une entreprise au mois de Mars sur la ville de Mastricht, & amassa en la Campeigne quelques 4000 hommes, tant de pied que de cheval, & avec certains bateaux qu'il avoit sur la riviere de Meuse, il pensoit entrer du costé de Vyck (qui est une partie de la ville située à l'autre rive) tandis que l'escalade se donneroit en un autre endroict. Mais comme les eschelles se trouverent trop courtes, au bruit que l'on fit, l'alarme se donna en la ville, qui intimida ceux des bateaux à ne faire leur devoir, ce qui fit faillir l'entreprise; & s'en retourna le Prince sans rien faire, fâché du peu de devoir que ses gens avoient fait du costé de la riviere. Ledit sieur de Pesch estant descouvert d'avoir esté de l'entreprise, se retira avec le Prince en Hollande, où depuis il eut charge d'une compagnie de cavalerie. En retournant de ce voyage par la Campeigne ils prindrent en passant le chasteau de Berkeyck. Les Espagnols, pour le reconvrer y accoururent & l'assiégerent, mais les Estars y envoyerent quelques troupes qui les empescherent de le reprendre.

Il y avoit en ce temps là deux factions en la

3592. Religion prétendue réformée dedans la ville d'Utrecht, les Consistoriaux, & les Jacobites. Ceux-cy ainsi appelés à cause d'un Ministre d'un de leurs temples appelé S. Jacques, & l'autre à raison d'un autre Ministre, qui disoit que la discipline & censures Ecclesiastiques ne se pouvoient exercer sans Consistoire. Les Consistoriaux quatre ou cinq ans auparavant, le Comte de Leycestre étant gouverneur, (duquel ils estoient caressez & favorisez) avoient chassé de la ville aucuns des plus notables Jacobites, qui médisoient du Consistoire, lesquels estoient de grand parentage, & les mieux venus entre la commune. Or un jour que les Consistoriaux s'en doutoient le moins, quelques bourgeois se mirent de grand matin en armes, & s'adresserent aux logis de ceux qui avoient le plus soustenu le Consistoire, qu'ils prirent prisonniers, & en mesme temps les menerent vers la porte, & les mirent hors la ville, puis rappellerent ceux qui auparavant en avoient esté chassés.

Quand le Prince Maurice prit Zutphen, Deventer, & Delfziel, il avoit résolu de se rendre maître de Groëningue, & de Stenvich : mais le siège que mit le Duc de Parme devant Knotzenbourg, luy fit quitter pour un temps son entreprise ; le succès de toutes ces choses nous l'avons dit cy-dessus. Les Groëningeois escrivirent au Comte Pierre Ernest de Mansfeldt, Lieutenant

en l'absence du Duc de Parme aux Pays-bas, & même au Roy d'Espagne, pour les supplier de donner ordre afin de les delivrer de l'estat miserable où ils estoient reduits par les garnisons voisines des gens des Estats, que le Prince Maurice avoit mis en plusieurs forts aux environs de leur ville. Ils envoyerent aussi leurs Deputez à l'Empereur, qui le supplierent d'avoir le soin qu'une telle ville que la leur qui s'estoit volontairement & librement donnée dès l'an 1536, à la maison d'Autriche, à la charge que l'on les maintiendrait contre tous ennemis, ne tombast sous la puissance des ennemis de ceste maison; & que pour leur secours il estoit besoin, non d'une armée de cinq ou six mille hommes, mais d'une armée royale forte pour reconquerter une partie de la Frise occupée par les garnisons du Prince Maurice & des Estats. L'Empereur ne pouvant de luy beaucoup en ceste affaire, pour les empeschemens nouveaux qui luy estoient survenus en Hongrie, en escrivit au Roy d'Espagne en leur recommandation, lequel manda audit Comte de Mansfeldt, que sur toutes choses, il donnast ordre à la Frise, & mit les Groëningeois hors de doute. Mansfeldt leur avoit jà envoyé neuf mille florins pour soulager leur pauvre commune. Il despescha aussi incontinent Verduco avec six mille hommes tant de pied que de cheval, qui alla en Frise, mais il n'y fit pas

1592. grand exploict, sinon que d'y reprendre quelques petits forts & quelques tranchées.

Le Prince Maurice cependant ayant assemblé les Estats particuliers de Zelande à Mildebourg, & requis secours d'hommes & d'argent pour attaquer les Espagnols l'esté prochain, afin de dresser une armée pour assiéger les places, qui incommodoient ceux de leur party en Frise & en Overysse, & entr'autres Steenvich, où le Capitaine la Coquille, Walon de nation, qui y commandoit avec seize enseignes de gens de pied, y avoit retiré tous ceux qui avoient vendu Gertruydenberghe, au Duc de Parme (ainsi que nous avons dit cy-dessus, l'an 1589.) & ceux de la garnison de Deventer, qui avoient promis de ne porter point les armes d'un an contre le Prince & les Estats, tellement que tous ces gens de guerre ramassez & determinez endommageoient fort par courtes ceux du party des Estats. Les Estats de Zelande ayant accordé au Prince Maurice ce qu'il leur demandoit, il s'en retourna en Hollande, & sur l'advis qu'il eut que le Duc de Parme estoit assez empesché en France, il amassa toutes ses troupes des garnisons où ils estoient, dressa son armée, & le 20 May alla investir Steenvich.

La Coquille se voyant investy fit assembler toute sa garnison, & leur dit ces mots: *Je desire, mes compagnons, qu'en ce siege que nous voyons*

*s'apprester, vous & moy acquerions l'honneur 1592.
 que desirerent acquerir ceux qui sont le mestier
 que nous faisons en deffendant bien une place
 assiegée, laquelle est forte & d'art, & de nature,
 car toute la campagne qui l'environne ce sont
 marais, où l'ennemy ne se peut camper que mal-
 aysément. Pour l'artifice, elle est enceinte de bor-
 nes murailles, bien remparées, bien flanquées,
 avec de bons fosses. Mais toutesfois pour ce qu'il
 advient beaucoup d'accidents aux sieges de vil-
 les, & mesme qu'il n'y a aucune valeur ny ge-
 nerosité d'hommes qui peust resister dans une place
 (bien qu'elle fut inexpugnable) assiduelement
 combattue sans secours, c'est pourquoy je desi-
 re vous représenter quelques particularitez qui
 peuvent advenir, affin qu'ayant vostre opinion,
 je face une resolution de ce qu'il nous faudra faire
 jusques à la fin de ce siege : car les perils que
 l'on a preveus de longue main, sont plus ai-
 sez à supporter quand ils adviennent. Il n'est pas
 vray semblable que nos ennemis puissent accrois-
 tre de beaucoup leurs forces qu'il ont en ce sie-
 ge, pour ce qu'ils sont contraincts de laisser
 leurs places garnies de gens de guerre, de peur
 des entreprises & surprises, que les braves sol-
 dats & serviteurs de sa Majesté Catholique y pour-
 roient faire. Bref nous voyons maintenant tous
 ceux à qui nous avons affaire. Pour le secours que*

1392. nous pouvons esperer, bien que je ne veuille faire aucun fondement sur celui que nous devons attendre du Duc de Parme , duquel nous avons eu advis qu'il a fait lever le siege de Rouen ; si vous diray-je qu'il n'a eu charge de sa M. C. d'entreprendre ce voyage avec les forces qui estoient en ces Pays-bas , que pour faire ce seul exploit sans s'obliger à aucune autre nouvelle entreprise , & de retourner incontinent de deçà. Mais bien, quand il ne reviendrait pas si tost , il ne faut pas penser que le Comte de Mansfeld nous laisse perdre icy , ny Verdugo , tant pour son interest, que pour son honneur , car ceste place est de son gouvernement. Or posons le cas que nos ennemis croissent à milliers , & que nous soyons sans esperance de secours , je ne doute point toutesfois qu'usant moderement des munitions de guerre que nous avons dans ceste ville , nous ne facions recevoir une honte à nostre enemy , & le contraignons de lever son siege honteusement. Pour tout cela je ne desire point vous contraindre de soutenir un siege dans ceste ville , mais je vous prie que vous me disiez un chacun de vous ce qu'il pense estre besoin de faire , comme il se faudra gouverner , & jusques à quel temps l'on peut juger que nous pourrons tenir & soutenir ce siege.

La Coquielle n'eust plustost achevé ce mot ,

que les Capitaines tous d'une voix, luy dirent, 1592.
 qu'il leur faisoit tort, & qu'il sembloit qu'il dou-
 tast de leur fidelité, ce qu'il ne devoit faire, &
 levans les mains luy protesterent, que jusques à
 la derniere goutte de leur sang, ils deffendroient
 ceste place pour sa M. Catholique. De quoy la
 Coquille bien ayse d'avoir cogneu leur affection,
 se promit une bonne yssue de ce siege; ce qui ne
 luy advint, pour avoir eu affaire à un courageux
 ennemy, lequel s'estoit logé dès le commence-
 ment au village de Havelst du costé de l'Orient
 de la ville, & trois jours après, il fit loger sa
 cavalerie à Giethoorn, & de pas en pas par le moyen
 des tranchées qu'il fit, il osta la campagne aux
 assiegez. Et le huitiesme jour du siege après que
 toutes les approches furent faictes, & le camp
 bien retranché, ils commencerent à dresser la
 batterie de 24 pieces de canon qu'ils firent tirer
 de telle furie, qu'à plus d'une lieuë de là la terre
 en trembloit, & furent tirez ce jour plus de 7000
 coups de canon, le sieur de Farnas general de
 l'artillerie n'y espargnant balles ny poudre, de
 sorte qu'il falut sur le soir faire cesser la batte-
 rie, par ce que le canon trop eschauffé, donnoit
 par dessus la ville au quartier du Comte Guil-
 laume de Nassau, où il tua quelques soldats. La
 batterie cessée les assiegez ne s'en firent que mo-
 quer, ballians leur rampart, comme si cela ne

1592. leur eust non plus nuy que des coups de balais, avec beaucoup de propos de gaufferies qu'ils disoient aux assiegeans.

Le treiziesme du mois la batterie recommença plus furieuse qu'auparavant, depuis les 4 heures du matin jusques à six heures du soir, où il fut tiré 12 mille coups de canon, & combien que la bresche ne fust suffisante, si est-ce que le Prince fit approcher cinq esquadrons, comme pour donner un assaut, mais on ne passa pas plus avant pour ceste fois.

Les assiegez faisoient souvent des sorties bien furieuses, tantost sur un quartier, tantost sur l'autre du camp des Estats, où ils prenoient toujours quelques prisonniers, dont ils en pendirent aucuns hors du rempart; entr'autres ils firent une camifade le dix-septiesme dudit mois, avec environ cinq cents hommes, & gaignans les tranchées, se ruèrent sur la compagnie du Capitaine Olthouen, qu'ils desfirent & taillerent en pieces.

Le Capitaine Cornput, du regiment des Estats de Frise, inventa certaine machine de bois, en forme d'une petite tour à trois estages, qui se montoit & desmontoit par vis, si haut que de-là on pouvoit descouvrir tout ce qui se faisoit en la ville: à chacun desquels-estages y avoit quelques Mousquetaires, qui empeschoient que nul ne se pouvoit trouver, ny par les rues, ny au rempart;

ce qui fut cause que les assiegez percerent les maisons de l'une en l'autre, sans qu'il leur fust besoin d'aller par les ruës, & descouvrirent toutes les maisons qui s'y trouverent couvertes de paille, afin que les assiegeans n'y pussent tirer du feu. Et comme cest engin de bois leur empeschoit le plus l'accez à leur rempart, ils braquerent quelques pieces d'artillerie pour l'abattre, & combien qu'il fust tout à jour, si est-ce qu'ils en emporterent de tels esclats, avec perte d'hommes, qu'enfin ny pour promesses, ny pour menaces, les chefs n'y purent plus faire entrer les soldats, & ainsi ceste machine devint inutile depuis.

Environ la fin du mois de Juin, le Gouverneur Verdugo scachant bien que les assiegez dedans Steenvich avoient faute de poudre, envoya deux cents cinquante soldats avec chacun un sac de dix ou douze livres, faire une espreuve s'ils pourroient entrer en la ville, & pour plus grande assurance, envoya un homme les advertir à quelle heure ils viendroient, afin que les assiegez fassans au mesme temps une sortie de ce costé-là, il leur fut tant plus aisé d'y entrer. Mais cest homme ayant esté pris par ceux du camp du Prince, & bien interrogé, il descouvrit le secours qui devoit venir, lequel ne faillit à l'heure que le Gouverneur avoit mandé, lequel bien attendu aux passages il y en eut deux cents qui furent taillez en pieces, le sur-

1592. plus se sauva qui pût. Ce qu'entendans les assiégez, & que de plus en plus leurs gens se diminuoyent, ayans perdu le Comte Ludovic de Berghe, les Capitaines Blondel, Hessel; les Lieutenans de Steenbach & de Camega, & plusieurs autres, voyans aussi qu'il n'y avoit point d'espoir de les pouvoir delivrer, & que tant leurs vivres qu'autres munitions leur deffailloient, penserent de parler de composition; mais pour ce que le Prince Maurice vouloit avoir tous ceux qui avoient livré Gheertruydemberghe au Duc de Parme, afin d'en faire ce qu'il voudroit, il ne fut rien fait pour ceste fois, alleguans que dès le commencement du siege, ils avoient tous juré de vivre & mourir egalemeut: à raison de quoy la condition de l'un ne devoit pas estre pire que l'autre, aymans mieux mourir en combattant, qu'estans prisonniers après la ville rendue & estre pendus.

Sur ce, le Prince fit redoubler sa batterie jusques à soixante cinq pieces de canon, qui foudroyoient tout dans la ville, outre les trois mines qui jouerent le quatriesme de Juiller, & firent un tel eschec des soldats qui estoient dessus, & au pied du rempart, qu'on n'y voyoit qu'hommes voler en l'air, & y donna telle ouverture, qu'on fust bien allé à cheval à l'assaut. L'effect desquelles mines le Prince Maurice voulant recognoistre, s'en estant approché, reçeut une harquebusade de dedans la ville, en

la jouë gauche, mais sans danger, dont il guerit
tost après. Les assiegez bien estonnez de tels fou- 1592.
droyemens, desespérons de se pouvoir maintenir
plus long-temps, craignant en si belles & spacieuses
brefches d'estre emportez d'assaut, consentirent
tous d'un commun accord de parlementer, &
traitter d'appoinctement, ce que le Prince leur
accorda; & le lendemain cinquiesme de Juillet,
fut conclu & arresté: Que les assiegez fortiroient
avec l'espée, & jureroient de ne porter les armes
outre le Rhin de demy an contre les Estats.

En ceste sorte fut la ville de Stenvich renduë au
Prince Maurice, après avoir enduré vingt neuf
mille soixante-douze coups de canon, & que ledit
sieur y eut perdu environ quinze cents hommes, &
beaucoup de blesez, entr'autres le Colonel Fran-
çois Veer & Horatio son frere, le Colonel du
régiment de Vest-Frise, Guillaume de Dorp, dont
il mourut & plusieurs autres. La ville renduë, le
Capitaine Berestein y fut mis en garnison avec
quatre compagnies; le camp des Estats y demeura
si long-temps ez environs, que les remparts furent
reparez, les fossez nettoyez & relevez, & tous les
retranchemens applanis. Ceux qui avoient livré
Gheertruydemberghe, n'estant comprins en l'ae-
cord, autant qu'il en fut attrappé, furent pendus.
La Coquielle, & tous les siens, avec les blesez,
les malades & les bagages furent conduits jusques

1592. en la Comté de Bentzen ez frontieres de Westphale.

Le Duc de Parme estoit allé prendre des eauës de Spa, quand Stenvich fut rendu au Prince Maurice, ainsi que le rapportent plusieurs relations, qui s'accordent en cela, & disent qu'après que ledi^t sieur Duc eust repassé la Seine à une lieuë au-dessus de Paris, sur un pont de bateaux qu'il fit faire exprès, il s'en alla à Chasteaurhierry, où il sejourna quelque temps pour attendre de l'argent de Flandres, afin de payer son armée, ayant entreteⁿu ses soldats depuis son entrée en France, en leur baillant seulement deux escus par mois; & que leur ayant fait donner une paye, il s'estoit retiré pour aller aux eauës de Spa, *per esser molto indebolito, uscìtogli gran quantità di sangue del bracciò, & però debile & afflitto più dalla sua vecchia indisposizione.* Pour estre beaucoup affoibly, à cause de la grande quantité du sang qui luy estoit fortý du bras (lorsqu'il fut blessé devant Caudebec), ce qui le rendoit debile, avec ce qu'il estoit affligé de sa vieille indisposition.

Le Duc de Parme estant donc malade à Spa, rescrivit au Comte de Mansfelt qu'il eust à secourir Stenvich, puis sollicita par escrits, commanda & menaça les Espagnols qui estoient aux garnisons, de se joindre audit sieur Comte; mais ils n'en voulurent rien faire, qu'ils ne fussent satisfaits de ce

qui leur estoit deu. Il commanda aussi au Colonel Mondragon, Gouverneur de la citadelle d'Anvers, d'entrer avec cinq mille hommes & cinq pieces d'artillerie au pays de Champeigne, ce qu'il fit, & assiegea le Chasteau de Vesterloo, lequel se rendit le 18 Juillet par composition. Passant oultre, il alla devant Tournhout, qui se rendit pareillement le 20, & celui de Bergheve le 21, qui estoient trois places par lesquelles les gens des Estats travailloient toujours le pays de Brabant & autres lieux circonvoisins, ce que l'on faisoit affin de tascher à faire destourner le Prince Maurice de ces desseins; mais tout cela ne servit de rien; car l'armée ne se pouvant assembler promptement pour secourir Stenvich, ils le laisserent ainsi perdre. Et l'Espagnol put encor cognoistre la verité de ce vieil proverbe François: Qui trop embrasse mal estreint. Pensant envahir la France, il se trouva n'avoir pas assez de quoy seulement pour dompter les Estats, ce qui fut cause qu'il perdit ceste année les deux plus belles forteresses qu'il eust au pays d'Overyssel, & au pays de Tuente; car le Prince Maurice tout d'une suite poursuivant la victoire de Stenvich, envoya son armée devant la ville & fort chasteau de Covoerden au pays de Tuente. Et luy ayant tiré de son armée douze cents hommes & cinq pieces d'artillerie, il marcha vers la ville d'Ottation, dans laquelle comman-

1592. doit Alphonse de Mendoze, lequel voyant qu'avec sa cavalerie il n'y pouvoit faire aucun service durant le siege, il en sortit avec soixante chevaux, & passa au travers des troupes du Prince, promettant à ceux d'Otmarson de faire tant envers le Colonel Verdugo, qu'il leur ameneroit du secours. Le sieur de Famas, General de l'artillerie, ayant dressé sa batterie, la nuit mesme estant près du canon, il fut tiré de la ville au son de sa parole, d'une harquebuse en la teste, duquel coup il fut tué. Le Prince le regretta fort, estant un de ses principaux conseillers au faict de la guerre, & très-experimenté au faict de l'artillerie. Les assiegez, après quelques volées de canon, presumans que s'ils s'opiniastroient, le Prince se voudroit venger sur eux de la mort dudit Famas, demanderent composition, qui leur fut accordée. En mesme temps que la garnison Espagnole fortoit, la garnison y assignée de la part des Estats y entra; & ce mesme jour le Prince vint retrouver toute son armée devant Covoerden.

Le Drossart entendant la venue du camp du Prince, brusta la ville, & abatit tous les jardins & hayes d'alentour, pour ne rien laisser où ses ennemis se peussent mettre à couvert. Ce nonobstant le Prince Maurice se retrancha peu à-peu, jusques au bord du fossé du Chateau, qui est fort d'assiette, de nature & d'artifice, & qui estoit estimé imprenable. Il y avoit un ravelin près de la porte qui

garantissoit le pont, lequel fut mis incontinent par terre. Ce nonobstant, les assiegez ne laissoient de faire des sorties assez furieuses : ils en firent une en plein midy, où ils taillèrent en pieces toute une compagnie, Capitaine, Lieutenant & Enseigne, & ne s'en sauva au plus qu'unze soldats. Pour empescher toutes ces sorties, le Prince fit dresser quelques pieces de canon, afin de rompre le pont, ce qui fut fait. Or cest esté estoit du commencement fort sec, qui fut cause que tant plus aysément il assiegea ceste place tout à l'entour, voire mesme es lieux marescageux. Et comme les fossez du chasteau estoient profonds & larges, après qu'il eut fait escouler le plus qu'il put les eaux, il les fit pied à pied remplir, en roulant terre à terre de la largeur de dix ou douze pieds tant seulement, & à mesure que le fossé se remplissoit, ce qui estoit remply se couvroit de nuit avec des planches posées sur des estançons, restant par dessous une forme de galerie, qui se continua petit à petit, si long temps qu'elle vint au pied du rempart. Les planches par dessus estoient couvertes de terre & de gazons, afin que les assiegez n'y pussent jetter le feu ; car autrement ne la pouvoient ils offenser de leur artillerie. Puis par ceste galerie vindrent les premiers à la sappe du rempart, sans que rien les pust empescher ; & comme ce rempart estoit armé de gros troncs d'arbres & membres de bois, tant croisez que cou-

1592. chez à droit, la terre & quelques faïssines entre deux : ceste terre ostée, il fut delibéré d'y mettre le feu.

Le Duc de Parme sçachant de quelle importance estoit Couvoerden, comme la clef de tout le pays de Frise, Drenthen & Groninghe, envoya quatre mille hommes de pied, & quinze cents chevaux sous la conduite de Verdugo, gouverneur du Gorningeois, pour tascher à en faire divertir le siege : mais s'estant approché, & trouvant le Prince bien retranché, il alla se camper à Enlichom, pour couper les vivres qui venoient au camp des Estats du costé de la ville de Zuvol, & fit faire force signals pour faire entendre aux assiegez qu'il estoit là pour leur secours. Après y avoir séjouriné quelques jours voyans qu'il en venoit en abondance par autres endroits, il delibera d'attaquer les tranchées. Ce qu'il fit faire du commencement bien à propos par le Comte Fregnano Sessa avec cent braves soldats esleus qui ayans passé la premiere tranchée, se mirent à crier, victoire, mais ils furent au mesme instant repoullez par le Comte de Hohenloo, qui y accourut en toute diligence, & en fit demeurer plusieurs sur la place. Puis le canon du Prince donnant au travers de quelques escadrons, Verdugo fut contraint de faire faire retraite, toutesfois toujours escarmouchans, & marchans en gens de guerre, comme s'ils eussent resolu d'y retourner encore une autre fois.

Les

Les assiégez voyans leur secours retiré, quittans tout espoir, sentans leurs remparts tellement sappez, qu'il ne restoit qu'à y mettre le feu, leurs desfenfes & parapets entierement abbatuz, & qu'il n'y avoit homme si hardy qui s'y ozaist monstrier, s'il n'estoit las de vivre, aymerent mieux rendre la place par capitulation.

Verdugo s'estant ainsi retiré avec ses troupes, & Covoc:den tombé en l'obeyssance des Estats, le Prince Maurice (qui durant le siege n'avoit voulu sortir hors de son camp pour le combattre, craignant de perdre une si belle occasion qu'il avoit en main pour se faire maistre de ceste place) après y avoir mis garnison, & donné ordre à la reparation des remparts & ruines, & à l'applanissement de ses tranchées, partit avec toute son armée, & poursuivit les Espagnols, tirans vers le Rhin, & voulans le repasser à l'endroiect de la ville de Berck. Mais comme le Prince les talonnoit de si près, Verdugo sentant ses gens descouragez, qui se retiroient à la file, passant à costé de la ville de Vezel (le Prince toujours le poursuivant), s'alla camper à l'abry d'une petite ville en Vestphalie nommée Bocholt, où le Prince ne l'osa attaquer, car il n'y avoit qu'un chemin assez estroit pour y aborder, au reste une grande fondriere & plaine marescageuse entre-deux. Ce qui fit cause que le Prince sans le vouloir pour-

1592. suivre plus avant (comme l'Automne estoit jà fort avancé, & que les pluyes & mauvais temps de l'hyver approchoient, s'en retourna en Holande, & mit son armée en garnison aux villes, jusques aux Printemps, ainsi que nous dirons l'an suivant.

Cependant aussi que Verdugo se retiroit de l'autre costé au pays du Liege pour y faire hyverner ses troupes, le Duc de Parme faisoit ses preparatifs pour entrer la troisieme fois en France; mais la mort l'en empecha, ainsi que nous dirons sur la fin de ceste année. Retournons voir en France ce qui s'y faisoit.

Au mesme temps que le Duc de Mayenne gaigna le Gouverneur de Ponteaudemur, ainsi qu'il a esté dit cy dessus, le Duc de Nemours aussi qui estoit à Lyon, & toutesfois divisé de volonté d'avec ledit Duc de Mayenne, voulant (ainsi que plusieurs ont escrit) s'y establir une souveraineté particuliere, comme il se pourra plus aysément juger à la suite de ceste Histoire, practiqua le Sieur de Maugéron, lequel contre la fidelité qu'il devoit au Roy, prenant pour plainte & subject, que l'on luy avoit refusé un brevet de quelque benefice qu'il avoit demandé pour un des siens, nonobstant tout le bon accueil que luy avoit fait sa Majesté peu de jours auparavant, entra en pratique avec le Duc de Nemours, &

luy promit de luy livrer les forts qui sont dans Vienne, appelez Pipet, Sainte Colombe & la Bastie, moyennant (ainsi que plusieurs ont escrit) nombre de deniers. Le jour de l'exécution assigné entr'eux au dixiesme jour de Juillet, le Duc de Nemours fit sçavoir son entreprise au Duc de Savoye son cousin, & sur la proposition faicte entr'eux qu'il estoit facile en joignant leurs forces, & gaignant Vienne à leur devotion, de conquies-ter tout le Dauphiné en l'absence du sieur Desdiguieres qui estoit lors en Provence; le Duc de Savoye laissa sa deliberation qu'il avoit d'envoyer ses troupes aux environs de Geneve, pour y faire rebastir le fort de Versoy & autres forts, afin de boucler encor ceste ville, à quoy le pouvoit fort D. * Olivares; & fit assembler ses troupes auprès du Lac du Bourget, où se trouverent de sept à huit mille hommes Espagnols, Savoyards, & Italiens, lesquels sous la conduite dudit D. Olivares, se rendirent tous à Lyon, où ils passerent le Rosne & la Sosne, & s'en allerent loger à Saint Saffrin d'Ozon.

La trefve entre le Lyonnois & le Dauphiné avoit esté jurée solennellement par les Chefs, tant d'une part que d'autre, dès le vingt-cinquiesme de May. Mais quiconque veut rompre une trefve ne trouve que trop d'occasions. Le Duc de Ne-

* Aucuns disent Olivara.

1592. mours en print une sur un hommes d'armes qu'il disoit estre retenu prisonnier dans Saint Marcellin, & de quelques Damoiselles à Grenoble, contre les conventions de ladite trefve ; ce fut le subject qu'il fit publier pour la rompre, & pour lequel, disoit-il, il reprenoit les armes. Ainsi les troupes de Savoye & les siennes jointes ensemble faisoient bien 10 mille hommes de pied & plus de quinze cents maistres, s'acheminèrent vers Vienne. Maugeron suivant son accord, luy livra lesdits forts, qui commandent du tout à la ville, tellement que les habitans furent contraints de changer de party, & recevoir Monsieur le Marquis de S. Sorlin pour gouverneur, & le Sieur de Disemieux pour Lieutenant.

Le Duc de Nemours pensant que la surprise de ceste ville occasionneroit quelque remuement aux autres places du Dauphiné voisines, se tint trois jours dans Vienne, & son armée aux environs : mais tous les Gouverneurs des places qui tenoient pour le Roy, blasmerent l'acte de Maugeron, & delibererent tous de se bien deffendre s'ils estoient attaquez. Le Duc voyant que rien ne branloit, il mena son armée dans le Dauphiné, & pour contenter l'armée de Savoye, alla assieger le fort des Eschelles qui est entre la Savoye & le Dauphiné, lequel le sieur Desdiguieres avoit auparavant pris sur les Savoyards, afin d'avoir un

passage à Chambery. Ayant battu ce fort de six 1592.
pieces de canon, le 4 jour d'Aoust, la bresche
estant faite, les Marquis de Trevic & de Tref-
fort firent donner l'assaut si furieusement, qu'ils
entrèrent dans le fort, tuèrent quatre-vingts har-
quebusiers; mais ils y perdirent beaucoup de leurs
meilleurs hommes. Le reste des Royaux s'estans
retirez dans une Eglise qui estoit encor bien forti-
fiée au milieu du fort, le Duc de Nemours voyant
qu'il ne les eust peu tirer de là sans perte, les re-
ceut à composition.

Sur la nouvelle de la prise de Vienne & en-
trée du Duc de Nemours en Dauphiné, le sieur
Desdiguieres qui estoit au fin fonds de la Proven-
ce, là où il estoit allé, y accourut : mais avant
que de dire, comme le Colonel Alphonse d'Or-
nano & luy joignirent leurs troupes ensemble,
pour empescher les desseins du Duc de Nemours,
voyons pourquoy il estoit allé en Provence.

Monsieur de la Valette, Gouverneur pour le
Roy en la Provence, ayant assiegé Roquebrune,
au mois de Fevrier de ceste année, fut tué d'une
harquebuzade. C'estoit un Seigneur prudent, va-
leureux & fort affectionné au service du Roy; qu'il
fut une grande perte. Le sieur Desdiguieres pre-
jugéant que le Duc Savoye ne faudroit jamais de
se prevaloir de ceste mort, & que les villes & for-
teresses de la Provence qui estoient demeurées en

1592. l'obeyssance du Roy, pourroient estre esbranlées de cest accident, ils s'y achemina encor une fois & alla joindre ses troupes avec celles du sieur de Montaut, Cousin germain dudit feu sieur de la Valette, à qui les autres Gentilshommes & Capitaines avoient defferé le commandement, en attendant que le Roy y donnaist ordre, & y pourveust d'un autre Gouverneur. Ces forces jointes ensemble ne resisterent pas seulement aux efforts du Duc de Savoye, mais mesme ledit sieur Desdiguieres le contraignit de se mettre sur la defensiva : car après avoir repris Draguignan, & s'estre rendu maistre de Dignes, & de quelques autres places, il alla jusques sur les confins de la Provence, où il fit sentir mesme les incommoditez de la guerre aux sujets du Duc de Savoye, lequel attendant des forces nouvelles du Milanois & du Piedmont, s'estoit retiré dans Nice, qui est la premiere ville frontiere de la Provence, laquelle les Ducs de Savoye ont usurpée jadis sur les Comtes de Provence, ceste ville est située sur la riviere de Pallon, où lesdits Ducs y ont fait bastir une forte citadelle, tellement qu'Antibe sert maintenant de frontiere de ce costé là.

Or le present Duc de Savoye s'estoit aussi emparé d'Antibe, depuis la mort du feu Roy, & y tenoit une forte garnison. Le sieur Desdiguieres se trouvant lors sur ces frontieres, dressa une

entreprise sur ceste ville, qui lui reussit, s'en rendit le maistre, & en chassa les Savoyards; puis s'en alla au commencement de Juin assieger & battre Biotte sur ladite riviere de Pallon proche de Nice, à la venue du Duc, lequel ayant reçu quelques troupes Italiennes les conduisit luy mesme au devant des Royaux qui vouloient passer ladite riviere, & fit faire plusieurs retranchemens aux siens, afin d'empescher le passage; ce qu'ils firent pour quelques jours. Mais le sieur Desdiguieres desirant voir le Duc de Savoye de plus près, & entrer aux frontieres d'Italie, passa ceste riviere à un gué qu'il y trouva, accompagné de huit cents cavaliers ayans chacun un harquebuser en croupe, avec lesquels il attaqua les retranchemens des Savoyards, lesquels il leur fit quitter, & leur donna la chasse jusques sur le bord des remparts de Nice, où estoit le Duc de Savoye, qui vid devant ses yeux la perte de beaucoup des siens. Les mousquetaires Savoyards & le canon qui estoient sur les remparts de Nice firent retirer les Royaux, lesquels ayans repassé la riviere après avoir fait plusieurs courses sur ces frontieres là, vindrent à Saint Laurent, d'où ledit sieur Desdiguieres partit incontinent pour attaquer Venise, ville où il y a Evêché, & dans laquelle il y avoit une bonne garnison: mais ainsi que l'on faisoit les approches, & qu'il s'approchoit de battre ceste

Sainct Genis, & les retranchements que D. Olivarez y avoit faits l'année précédente en trois semaines qu'il y séjourna, pendant lequel temps toutes ses troupes avoient remué force terre. Alphonse & Desdiguieres voyans la difficulté qu'il y avoit de venir à un combat, veu le lieu où le Duc s'estoit retiré, l'incommodité que c'estoit de tenir si grandes troupes ensemble & les nourrir sans esperance de les employer, prirent pour conseil de se separer; le Sieur Alphonse pour faire gros à Moras & le fortifier, comme il fit aussi Beaurepaire & Seteme. Desdiguieres pour se retirer aux garnisons, en attendant quelque meilleure occasion. L'armée du Duc de Nemours séjourna quelque temps audit saint Genis sans bouger. Enfin elle fit semblant de prendre le chemin de Seteme, comme si elle eust voulu assieger ceste place. Mais tost après ceste grande armée se desbanda & ruina d'elle mesme sans autre effet, & le Duc de Nemours se retira à Lyon.

Or le Duc de Savoye ayant receu nouvelles forces de cavalerie & d'infanterie, voyant ledit sieur Desdiguieres empesché dans le Dauphiné, entra avec ses forces dans la Provence par dessus un pont de barques qu'il fit faire sur la riviere de Pallon: & son Lieutenant general César d'Avalos assiegea la Cagne qui se rendit incontinent à composition: ceux de dedans furent con-

1592. duits à Antibes, où il fit faire faire (comme rapportent les Relations Italiennes) *il guasto à la campagna, tagliando non pur le biade presso che mature, ma gli arbori anchora ele vigne*, le dégast aux environs, coupant non seulement les bleds qui estoient murs, mais les arbres & les vignes. Ainsi ceux d'Antibes se voyans menassez d'un siege, firent souvent des sorties à la faveur du canon : en quelque escarmouches ils furent victorieux, en d'autres ils eurent du pire. Cela dura quelques jours pendant lesquels ils esperoient secours de Monsieur d'Espèron que le Roy envoyoit en ceste Province avec une armée. Mais le Duc-de Savoye ayant receu encor de nouvelles troupes, fit investir de plus près Antibes, & se faist du chasteau de Canne, afin d'empescher le secours qu'ils pourroient avoir de ce costé là, mit bonne garnison dans Grasse, (qui est une Cité Episcopale dont Antibes est du Diocèse) & fit venir douze pieces d'artillerie de Nice qui furent amenées par mer, avec lesquelles il fit commencer une rude batterie du costé de S. Sebastien, où ayant faict breche, il fit donner l'assaut le dernier jour de Juillet : les siens entrèrent de force dans une partie d'Antibes que l'on appelle la Borgade, & les François se retirerent les uns dans la vieille ville là où est le chasteau, les autres au fort qui est sur le bord

de la mer, & les femmes & les enfans aux Eglises. En ceste journée les Savoyards firent un grand butin dans ceste villè. Le Duc voulant avoir le chasteau, y fit faire bresché avec trois pièces de canon, où il fit promptement donner l'assaut; mais les siens furent si rudement repoussez avec le canon & des feux d'artifices, qu'il y en eut un grand nombre de tuez; & luy mesme pensa l'estre d'un coup de canon. Pour avoir perdu de ses meilleurs soldats en cest assault, il ne laissa de faire recommencer la batterie, & fit faire une grande bresche du costé de Nice: mais voyant que les François ne discontinuoient leurs sorties, où ils faisoient mourir force Savoyards, & se presentoient resolu à la bresche pour la soutenir, le Duc leur fit remonstrer qu'ils estoient hors d'esperance de secours, & que les siens avoient taillé en pièces trois cents François que l'on leur envoyoit pour les secourir; & qu'ils ne pouvoient eschapper de tumber à la longue sous sa puissance. Les assiegez se voyants reduits à deux cents cinquante, de cinq cents qu'ils estoient, accepterent la composition de sortir vies saüves. Et ceux du fort, où estoit le frere du Comte de Bar; & le sieur de Canaus, s'estans rendus aussi le septiesme d'Aoust à composition de sortir armés & bagages, furent tous devalisez; & la plus-part tuez. Ceste ville fut entierement pillée & sacagée.

1592. par le Duc de Savoye. Le pillage se monta à plus de trois cens mille escus, oultre qu'il fallut que les habitans rachetassent leurs maisons de trente mille escus. Les Savoyards trouverent dans ceste place dix pieces de canon de fonte, & dix-sept de fer, deux galeottes, & trois navires. Le Duc estant ainsi maistre d'Antibe, mit le Comte de Martinengue dedans pour Gouverneur avec une garnison d'Italiens & d'Espagnols, & depuis il s'en retourna avec la Duchesse sa femme, sur ses Galeres à Nice, là où il receut les nouvelles que le sieur Desdiguieres estoit entré dans le Piedmont; ce qui les contraignit de tirer la plus-part de ses forces de la Provence (là où le Duc d'Espéron alla reprendre Antibe, ainsi que nous dirons cy-après), & d'aller deffendre ses propres pays.

Le sieur Desdiguieres (comme nous avons dit), à son depart d'avec le Colonel Alphonse, mit toutes ses troupes aux garnisons; mais ce ne fut pour y estre long temps, car il leur donna assignation de se trouver trois semaines après à Briançon pour l'exécution d'une entreprise bien haute & difficile, qu'il desiroit faire sur le Piedmont. Ce Seigneur ne fit pas ceste entreprise sans l'apprehender beaucoup pour une infinité de grandes considerations: principalement d'autant qu'il sçavoit assez que le Roy avoit tant d'affaires ailleurs, qu'il

ne s'en osoit promettre sï tost l'assistance & secours
qu'il en eust tiré en quelqu'autre saison. Neant-
moins l'utilité qu'il prevoïoit en pouvoir redon-
der à la France, luy fit passer toutes difficultez. 1592.

L'armée doncques du Roy, sous la charge & conduite du sieur Desdiguieres, passa le mont Genevre le 26 Septembre, & se mit en gros à Sezanne & autres lieux circonvoïfins. Le mesme jour, ceste armée se separa en deux sur le matin, dont une partie print le chemin vers Pragela, tirant à la Perouse & à Pignerol, pour faire entreprise sur ces deux places : l'autre vers Suze, où il y avoit esperance de faire quelque exploit. De ces trois entreprises, l'une seule succeda, qui fut celle de la Perouse ; car la ville fut prise la nuit mesme à une heure après minuit ; & quant à Pignerol, l'escallade fut présentée au chasteau, & de quatre eschelles il n'en fut dressé que deux, dont l'une se trouva courte, & l'autre fut renversée & rompuë. Les faux-bourgs de Suze furent pris, mais la garde d'iceux leur eust apporté si peu de commodité qu'ils furent quitez, & les troupes qui y estoient s'allerent rejoindre avec l'autre partie de l'armée en la ville de Perouse le dernier de Septembre, afin d'en attaquer le chasteau, qui tenoit encor depuis la prise de la ville. Pendant ce siege on fit une course jusques à Ausafq, qui est un bourg à la plaine où il y a un chasteau au dessus de Pignerol, qui

1592. fut pris, & garnison y établie. Ce mesme jour le Capitaine Francisque Cacherano, qui commandoit audit chasteau de la Perouse, voyant le canon prest en batterie, rendit la place, & en sortit vie & bagues sauve le lendemain. Et après avoir pourueu à la garde & seureté de la place, l'armée partit de la Perouse le 3 Octobre, & fit logis à Briqueras & autres lieux proches en la plaine de Piedmont.

A l'abord de ceste armée, & dès le 1 jour d'Octobre la tour de Luzerne se rendit, & toute la vallée de Luzerne. Le lendemain à la poincte du jour quelque infanterie s'avança jusques au fort de Mirebouc, faisant semblant de presenter le petard; ce que ceux de dedans ne voulurent attendre, ains se rendirent la vie, armes & bagues sauves. Ces deux forts de Luzerne & de Mirebouc donnent libre le passage du Dauphiné par la vallée de Queiras jusques à la plaine de Piedmont, & la ville de la Perouse est un beau chemin pour le charroy du canon.

Or estant l'armée à Briqueras le 3 d'Octobre, le sieur Desdiguières eut advis que les Savoyards faisoient un gros à Vignon, & qu'il y pouvoit déjà avoir treize cents fantassins barricadez, lesquels y attendoient encores le regiment de Purpurat, & autres forces, tant de cheval que de pied. Dès le lendemain le sieur Desdiguières mar-

cha droit audit Vignon, avec environ trois cents maistres & six cents harquebusiers tant à cheval qu'à pied, & arriva environ les neuf heures du matin; la cavalerie environna Vignon, cependant que l'infanterie vint qui gagna d'abord les premières barriquades, reduisant les Savoyards dedans la place; où ils mettoient toute leur asseurance, à la verité ils s'y estoient très bien accommodez. Le combat de main à main dura l'espace de deux heures: mais enfin quelque resistance qu'ils peussent faire, les barricades furent forcées & eux taillez en pieces, sauf quelques hommes de commandement qui demeurèrent prisonniers, leur resistance fut grande parce qu'ils eurent loisir de se resouldre. Ceste troupe estoit commandée par le Colonel Branqueti, qui y fut tué: dix drapeaux y furent gaignez que le sieur Desdiguieres envoya depuis au Roy par le Baron de Joys. Dès François il y eut seulement six Capitaines ou hommes de commandement bleffez, deux chevaux legers, & une douzaine de soldats morts. Ceste desfaicte apporta grande terreur à tout le Piedmont. Ceux des vallées de Lucerne, Angrongne & la Peronse, prosterent incontinent le serment de fidelité en corps, & ceux des trois ordres en particulier, comme d'un peuple & pays nouvellement conquis, à la charge que le Roy confirmeroit leurs privileges.

2522.

Le Duc qui estoit à Nice se trouva estonné de ces nouvelles , tant parce que le Piedmont estoit desarmé des forces qu'il avoit fait descendre en Provence pour le siege d'Antibe, (comme nous avons dit) que pour se voir attaqué dans sa propre maison, au lieu qu'auparavant il assailloit celle d'autrui. Cela fut cause qu'il s'y rendit incontinent avec le plus de forces qu'il put : mais n'estant encore assez fort, il fit naître dextrement quelque apparence de traité par l'entremise du Comte Morette ; offrant aux François de remettre Berre, Grace, Sallon de Craux, Antibe, & ce qu'il tenoit en Provence. On jugea soudain que c'estoit pour gagner un peu de temps & prendre le logis de Saluces, dequoy le sieur Desdiguieres l'eust bien prevenu, s'il n'eust résolu de fortifier Briqueras ; l'assiette duquel estoit belle, en la plaine & au meilleur lieu du Piedmont. Joint qu'il ne vouloit pas entreprendre tant de besongne à la fois, ayant cela pour maxime qu'il a voulu toujours voir clair, & marcher pied à pied aux affaires.

Ceste fortification de Briqueras fut continuée avec une diligence incroyable, & telle que la place fut mise en deffense tost après. Nul n'estoit aussi exempt du travail ; les chefs monstrerent l'exemple à porter les gazons, & l'infanterie au lieu d'autres vicieuses occupations y travailla continuellement,

tinuellement, & comme par émulation l'un de l'autre. On fit venir des pionniers des valées de Luzerne, d'Angrongne, Ours, Pragela, & la Perouse. Bref, en moins de trois semaines ou un mois, ceste place fut revestue de six ou sept bastions grands & forts, pour résister à une grande armée. ç'a esté une grande hardiesse & gloire au sieur Desdiguieres d'entreprendre de passer les monts avec cinq cents chevaux & trois mille hommes de pied François, à la veüe d'un Prince tel qu'est le Duc de Savoye, assisté des forces du Roy d'Espagne son beau-pere, & ce dans le cœur de son pays. Voylà à quoy le S. Desdiguieres employa son armée depuis le 26. Septembre, jusques au 10. Novembre. Pendant le temps de ladite fortification la cavalerie François alla souvent à la guerre bien avant dans le pays, sans trouver aucune résistance.

Le Duc cependant faisoit son gros à Salluces, ayant appelé ses forces de toutes parts, le Milanois arma soudain; une partie des troupes que le Duc avoit en Provence repasserent le col de Tende, pour le joindre : comme aussi firent toutes les forces qu'il avoit deçà les monts que D. Olivares & autres chefs luy menerent en toute diligence. D. Amedée s'y rendit aussi, & en son lieu le Marquis de Tréfort fut pourveu du gouvernement de Savoye. Tandis que le Duc appres-

1592. toit ses forces, les François faisoient toujours quelques courses sur son pays. Ayans eu advis que ceux de Dormesau se barricadoient & vouloient discontinuer de payer leur contribution, le 11 Novembre le sieur du Poët fut envoyé avec deux cents chevaux, le regiment de Bearnon, & six compagnies de Languedoc. Aussi tost qu'il y fut arrivé, il les envoya sommer avant qu'attaquer les barricades, pour n'exposer ce pauvre peuple au pillage. Comme ils se virent investis & les François prêts à donner, ils mirent les armes bas, & se rendirent à composition, les gens de guerre qui se trouverent dans ce bourg se retirèrent à Rivaute, à un mille de là : & les François ayant repeu dans ce bourg l'espace de deux heures, du Poët fit battre aux champs, afin d'éviter les excès que les soldats y eussent peu commettre : car on vouloit soulager les gens du plat pays comme amys, & les traiter doucement pour s'en servir à un besoin.

Le sieur Desdiguieres avoit donné ordre de faire venir de l'artillerie, que jà dès long temps il avoit mise aux Eschilles, ancienne frontiere de la France du costé du pas de Suze, place qu'il avoit prise quelques années auparavant. La conduite dudit canon est chose remarquable, ayant esté transporté à force de bras par le chemin de la Perouse, & à mesure qu'il arrivoit dans une

vallée ou parroisse, tout le peuple le trainoit jusques à la prochaine vallée ou paroisse voisine, qui l'alloient recevoir sur leurs limites, le convoioient sur leurs voisins, & ainsi de main en main le canon acheva de passer les monts, & le 13 de Novembre il arriva dans Briqueras : ce qui donna une allegresse aux François, de voir encor un coup les fleurs de Lis en bronze delà les monts. On fit tirer une volée à toutes ces pieces, qui estoient trois canons & deux caulevrines, calibre de Roy : le bruit en pût estre entendu jusques dans Thurin, & autres lieux bien esloignez.

Ce mesme jour le Duc vint loger avec son armée à Ville-franche. Et le lendemain arriverent aussi les Sieurs de Gouvernet & de Buous : ledit sieur de Gouvernet conduisant 200 maistres, & 100 harquebusiers à cheval, que le Colonel Alphonse envoioit du Dauphiné, & le sieur du Buous 200 maistres, cinquante carabins, & quatre cents harquebusiers à cheval, que le Duc d'Espemon envoioit aussi de Provence où il estoit nouvellement arrivé.

Le seiziesme du mesme mois le sieur Desdiguieres estant monté à cheval, avec partie de l'armée alla recognoistre le logis de Cavours qu'il deliberoit prendre le lendemain. C'est une petite villette close de murailles de brique, au pied

1592. d'une petite montagne, laquelle il semble que nature ait voulu planter tout au milieu de la plaine de Piedmont, pour servir comme de guette, ou de citadelle, à tout le pays des environs. Sur le haut du rocher il y a, un chasteau presque inaccessible, dans lequel ceux de la maison de Raconis (à un puisné, de laquelle maison Cavours estoit escheu en partage) souloient tenir leurs titres, & ce qu'ils avoient de plus precieux, pour l'assurance qu'ils avoient en ceste place : où de tout temps y avoit une paye morte de dix ou douze soldats. La ville est située au bas de ladite montagnette fermée de muraille de brique, & où y peut avoir environ trois cents maisons. On peut faire le tour tant de ladite montagnette que de la ville, dans une petite heure, en se pourmenant & allant le pas. Voylà sa grandeur : sa hauteur est d'environ demy mille. La ville regarde la descente des Alpes, droit à Briqueras, qui est situé au pied d'icelles, & en est distant environ de quatre mille, qui font deux petites heures : distant aussi de Pignerol quatre mille, trois mille d'Aufasq, autant de Barge & de Lucerne qui est plus avant (que Briqueras) dans la vallée d'Angrongne. Et n'approche Cavours ladite montagne de plus près que de deux mille qui est à l'endroit de Bubiano. Ceste lieuë de plaine est arnie d'utins, prairies, & terres labourables, des

plus fertiles de tout le pays. De l'autre côté tirant vers le Po, & la grande plaine de Piedmont, est Vignon, & Ville-franche tout joignant le Po : où nous avons dit, que le Duc s'estoit logé avec son armée : estant esloignée ladite ville de Ville-franche de Cavours d'environ quatre mille. 1592.

Au départ de Briqueras, qui fut le 17, le sieur Desdiguieres résolut de marcher en bataille si d'avanture le Duc vouloit venir aux mains, comme il y avoit apparence, à cause du voisinage du logis qu'il alloit occuper, & importance d'iceluy, si d'avanture il estoit forcé : joint que son armée surmontoit en nombre d'infanterie & cavalerie celle du Roy, que ledit sieur Desdiguieres renga en quatre escadrons de cavalerie, & deux bataillons de gens de pied. Les Sieurs de Gouvernet & de Buons estoient à l'advangarde, ayant chacun un escadron de deux cents chevaux & plus : & un bataillon de gens de pied au milieu composé de regiments de la Vilette, de Montmorin, & de six compagnies de Languedoc, lequel bataillon estoit commandé par le sieur d'Auriac, qui devoit disposer des enfans perdus, selon l'occasion & assiette des lieux. A la bataille marchoit ledit sieur Desdiguieres avec la cornette blanche, sa compagnie de gens d'armes qui estoit grande & forte, & celles des sieurs de Morges. Le sieur du Poët à la main gauche : & dans son escadron, sa compagnie, celles du Baron de

1592. Briquemaut, de Blagnieu, de la Buiffe, & trois autres. Entre les deux escadrons un gros bataillon de gens de pied, garny de grande quantité de piques & mousquetaires, commandé par le sieur de Pravaut. L'armée en telle ordonnance approcha dudit Cavours où on eut l'avis que le Duc s'avançoit avec ses forces.

Les François se logerent tard à Cavours car on demeura long-temps en la place de bataille sur les faulces alarmes qu'on eut : mais le Duc ne parut point. Le 18, le sieur Desdiguieres reconnut le Chasteau où estoient entrez plusieurs gens de guerre Savoyards, & jugea que ce seroit un grand avantage de se loger sur une croupe de roc opposée à une tour qui deffend ledit Chasteau, bien qu'elle en soit séparée de cent ou six vingts pas. Ce logis fut gagné avec une grande difficulté, & falut apporter (par un chemin très-âpre & très-rude) grande quantité de sacs pleins de terre & de fumier, sur ladite croupe de roc : à quoy furent taxez par billets tant les gens de cheval que de pied, qui tous firent si grande diligence, & s'y employerent d'un tel courage, que l'exécution fut presque aussi prompte que le commandement. L'artillerie arriva de Briquéras le 19. Ce mesme jour le sieur Desdiguieres eut avis comme le Duc se remuoit, pour ne laisser perdre ceste place à sa veüe. Le 20, on mit le canon en batterie contre ladite tour,

nommée Bramefan, qui a esté construite pour occuper un endroit qui se trouve seul, le long de la cresse de ladite montagne, dont on peut regarder le Chasteau à droicte ligne, le reste n'estant que roc taillé en forme de croissant. Après beaucoup de coups perdus, on effleura seulement les machecoulis de ladite tour; & pour ne rien perdre à faute de n'entreprendre, les François essayèrent à l'entrée de la nuit de s'y loger, mais ils trouverent qu'il n'estoit encores temps. 1592.

Le 21 le sieur Desdiguierès ayant eu advis que le Duc devoit secourir les assiegez, assembla dez le matin les chefs de l'armée, pour adviser si on devoit continuer le siege, ou alier au devant du Duc pour le combattre. Ceste question qui n'estoit petite, fut bientoist vuidée par une rencontre d'opinions, de continuer l'un, & ne laisser eschapper l'autre: & pour cest effect chacun print sa tasche, qui à choisir la place de bataille, qui à faire elorre les advenues de pallissades, qui à la barterie: bref ils employerent tellement la journée, qu'après avoir battu ladite tour, depuis les deux heures du matin, jusques à cinq heures du soir on l'emporta de force, nonobstant qu'elle fust proche du Chasteau.

Le 22, à cinq heures du matin, les sentinellés des François qui estoient en garde sur le haut du rocher (d'où l'on pouvoit voir à clair le fort de Briquéras) oyrent une salve d'arquebusades de

8592. ce costé-là, dont ils advertirent à l'instant le sieur Desdiguieres. Or c'estoit le Duc qui estant party de Vigon à l'entrée de la nuit, estoit allié à Briqueras donner une camif. de, pensant y surprendre les François, & tint à peu que les Savoyards n'emportassent la place, car ils rompirent les palissades, & monterent jusques sur la poincte d'un des Bastions mais ils en furent chassez & renversez à coups de main, de crosse d'arquebuse, & à coups de pierre, & furent contraints de laisser nombre de morts & leurs eschelles dans le fossé.

Sur cest advis ledit sieur Desdiguieres monta à cheval avec sa cavalerie, & alla prendre sa place de bataille à deux harquebusades de Cavours sur le chemin de Briqueras, incertain de ce qu'on rapporteroit dudit Briqueras. Il s'avança, & ledit Sr. du Poër quand & luy, au devant de ceux qu'on y avoit envoyez à toute bride. Et dès qu'on sceut la faillite, ledit sieur Desdiguieres jugea que les Savoyards se retirans, après ceste defaveur, pourroient faire beau jeu. Il se mit donc à les suivre le grand pas, sur le chemin de leur retraicte, avec sa cavalerie, & environ trois cents harquebusiers à cheval; laissant le sieur d'Auriac pour commander le reste de l'armée qui estoit demeurée au siege. Il aborda les Savoyards sur les neuf heures du matin à un village nommé Grezilliane, dans un pays couvert d'utins, où il luy fut très-malaysé d'y

dresser des escadrons pour combattre. Les Savoyards avoient un ruisseau devant eux, une chaussée, & à l'une & à l'autre main des jardins & chemins couverts, & très-propres pour eux qui avoient là toute leur infanterie; & au contraire le sieur Desdiguieres n'auroit que trente ou quarante carabins, & environ deux ou trois cents harquebusiers à cheval. Ceux de l'avantgarde François, portez de l'ardeur de combattre, firent des charges, & receurent celle des Savoyards, qui donnerent jusques sur le bord du ruisseau. En mesme temps le sieur du Poët s'avançant avec son escadron, se mesla parmy la cavalerie Savoyarde, & leur fit une rude charge, en laquelle le Chevalier de la Mante qui la menoit y fut pris, & quelques morts demeurèrent sur le champ. Le sieur du Poët retourne en sa place, n'ayant commandement de passer outre, les harquebusiers à cheval françois qui s'estoient avancez ayant mis pied à terre, coururent après les Savoyards, cuidans que toute la cavalerie suivist; mais l'ordre de l'avantgarde n'estant pas bien disposé, cela provoqua les Savoyards à faire encore une autre demi-charge pour toujours donner temps à leur infanterie de tirer pays. Ledit sieur Desdiguieres se trouva lors de ladite charge sur le bord du ruisseau, où il fit un tourne bien à temps & à propos, avec fort de peu de gens qui le suivoient, comme il alloit departans les commandemens de

92. lieu à autre, & remena ses ennemis d'où ils estoient venus : en chemin faisant, il fit placer quelques harquebusiers dans les clostures des jardins du village, que les Savoyards abandonnerent du tout sans ofer donner la bataille. Il y eut bon nombre de morts abandonnez aussi. Après que ledit sieur Desdiguieres eut sejourné quelque temps dans le village, & considéré la contenance de son ennemy qui se retiroit par un pays avantageux pour l'infanterie, il s'en retourna à Cavours pour continuër son siege.

Les assiegez avoient peu aisément voir une partie de ce combat : & jugeant, par la contenance du retour des assiegeans, qu'elle en avoit esté l'issuë, firent quelque demonstration de vouloit parlementer : le sieur Desdiguieres y envoya un trompette qui les trouva assez ployables, mais divisez entr'eux ; de sorte qu'ils remirent à faire responce le lendemain. Depuis le 23 Novembre les assiegez s'estans rassurez, rompirent le parlement du jour precedent. Ce mesme jour on continua à battre une partie du corps de logis du Chasteau qui regardoit vers la ville. Le 26 le sieur Desdiguieres resolut de faire mettre sur le plus haut de la montagne deux canons, pour faire la sommation de plus près. Les soldats se tirerent à force de bras depuis le pied de la montagne jusques autant qu'il se trouva de terre pour as-

fermir leurs pas : ce fut la premiere stance : on alla après asseoir sur le roc vif , à demy la montagne , deux argus ou autrement deux tours , avec lesquels on les tira avec deux cables l'un après l'autre tout affustez. Mais la difficulté se trouva à les placer à ceste moitié de chemin , attendant que les argus fussent remuez à la sommité du roc , pour leur faire faire le saut entier , & qu'on eust dressé les appans comme des rabats de jeu de paulme , pour suppléer à l'inegalité du rocher dentelé & creusé en maints endroits , par où le canon devoit passer , lequel se fut indubitablement caverné & accroché en chemin , sans ce remede. On s'employa depuis ledit jour vingt-sixiesme Novembre , jusques au premier Decembre , à mettre les pieces en batterie sur le haut de ladite montagne , dont on battit à plomb une terrasse qui couvroit l'entrée dudit Chasteau , & effleura on quelques tours , sans autrement faire bresche qui fut suffisante.

Le Mercredy deuxiesme Decembre , au point du jour le Duc de Savoye essaya de jeter environ cent cinquante hommes de secours dans le Chasteau , portans chacun un sachet de 12 à 15 livres de farine. Le commencement & le milieu de son entreprise luy succedda : car avec une resolution bien grande ledict secours fut conduit jusques dans le milieu de l'armée Françoisé , & monta

1592. une partie du rocher : mais ils crièrent trop tost vive Espagne. Les corps de gardes François s'estans entendus & entresecourus l'un l'autre, les rencontrèrent comme ils passoient une pointe du roc. Il en demeura de mort sur la place 66, & 22 de prisonniers, entr'autres deux Capitaines, l'un Arragonnois, & l'autre Milanois : le reste se sauva à la fuite. Hierosme de Versel maistre de camp qui commandoit dans ladite place, demanda encor à parlementer ce jour mesme tandis que l'on continuoir la batterie, montrant n'avoir faute d'assurance, & de courage : mais apprehendant sur tout le reproche, & le rigoureux chastiment de son maistre. Enfin la necessité où il se vid réduit, & la difficulté d'estre secouru, luy firent passer par dessus ces considerations.

Le Lundy deuxiesme Decembre, ils firent faire une chamade, pour retirer leurs morts ausquels les François voulurent rendre ce charitable office de leur donner sepulture. C'estoient la plus-part soldats d'élite, tirez cinq pour compagnie de toute l'infanterie de l'armée Savoyarde : sçavoir 50 Espagnols, 50 Milanois, & 50 Neapolitains : lesquels le Duc & Dom Olivares avoient conduit environ deux mille pardeçà Vigon, sur le chemin de Ravel. Le Vendredy quatriesme, les assiegez se sentans obligez du soin qu'on-avoit voulu avoir de leurs morts, envoyerent un alfer Espa-

gnol pour en remercier le sieur Desdiguieres, & le prier de plus, de permettre audit Alfier de faire faire les ceremonies funebres à ses compagnons, mesme à ce Capitaine Espagnol qui conduisoit leur secours : ce que ledit Sieur octroya volontiers, & reconnut lors deux choses ; l'une, qu'ils estoient près de leur fin : l'autre que Hierosme de Versel, & le Comte de Lucerne estoient bien aysez de faire jeter la premier planche du parlement à un Espagnol. 1592.

Le Samedy 5 au matin ils envoyerent leur capitulation par escrit, qu'on leur accorda avec toutes les ceremonies qu'ils requierent. Le dimanche ladite capitulation fut accomplie. Le Comte Emanuel de Lucerne & Hierosme de Versel sortirent avec 500 hommes de guerre, ayans enduré 650 coups de canoh. Ils passerent tout à travers de l'infanterie Françoisse, laquelle estoit en bataille, & furent conduits par les sieurs de Villars & d'Hercules avec la compagnie du sieur Desdiguieres, jusques sur le chemin de Vigon où estoit le Duc, qui vid perdre ceste place à sa veüe, n'y ayant que deux lieües françoises. Voylà comme ceste place, très-forte d'elle-mesme, après avoir soutenu vingt jours le siege, fut enfin prise par les François. *nonnulla et de aliis etiam scribitur*

Environ ce mesme temps le Marquis de Trefort (qui fut après le despart de D. Amedée,

Duc de Savoye à Antibes & aux environs, fit penser mal à plusieurs de l'Union de l'intention dudit Duc, & l'eurent du depuis en haine. Il y en eut mesme quelques uns qui quitterent le party de l'Union, & vindrent se rendre à Monsieur d'Espernon. Le sieur de Carpes & plusieurs de la Noblesse & des bonnes villes, quoique devenus ennemis du Duc de Savoye, ne laisserent de continuer la guerre aux Royaux: mais ledit sieur Duc d'Espernon, ayant suivy les mesmes intelligences qu'avoit ledit feu sieur de la Valette son frere avec tous les Gouverneurs des Provinces voisines pour le Roy, assembla au commencement dudit mois de Novembre une armée composée de huit mille hommes de pied, huit cents chevaux, & douze canons, avec laquelle il tint la campagne en toute ceste province, fit tenir ceux du party de l'Union dans l'enclos de leurs murailles, & marcha droit à la frontiere vers Antibes, où après avoir gaigné tous les forts de ce costé là, & chassé les garnisons qu'y avoit mis le Duc de Savoye, il assiegea, battit & reprit Antibes, & ferma entierement les passages de ce costé là audit Duc. Voilà ce que j'ai peu recouvrir de ce qui s'est passé de là le Rosne en ceste année, tant en Provence, qu'en Dauphiné, Savoye & Piedmont. Car quant à ceux de Geneve, la guerre ne s'y fit en ceste année

1592. que par courses qu'y firent les garnisons, tant d'une part que d'autre : les Savoyards conduits par le Baron d'Ermanse, & ceux de Geneve par le Baron de Conforgien ; & ne s'y perdit que trente ou quarante hommes en toutes les rencontres qui s'y firent.

Le dix-neufiesme jour d'Octobre l'armée de Monsieur le Duc de Joyeuse fut desfaicte devant Villemur, & luy en se pensant sauver se noya dans le Tar. Affin de mieux entendre comme ceste desfaicte advint, il est de besoïn de dire plusieurs choses qui se passerent au Languedoc auparavant ce siege de Villemur.

Après la mort du Marechal de Joyeuse, le plus jeune de ses enfans qui estoit Grand Prieur de Languedoc, delaisa l'ordre de Malte, & fut appellé Duc de Joyeuse, car ses deux freres aînez qui estoient & sont encore à present vivants estoient Monsieur l'Illustrissime Cardinal de Joyeuse, & l'autre estoit Monsieur du Bouchage, qui avoit quitté les mondanitez, & s'estoit rendu de l'ordre des Capucins, n'ayant eu de Madame de Bouchage sa femme, qui estoit sœur du Duc d'Espenon, que Madame la Duchesse de Montpensier d'à present, an 607, que j'escriis ceste Histoire.

Or ce jeune Duc de Joyeuse au Printemps de ceste année, estant chef pour le party de l'Union dans

dans Toulouse & autres villes de ce party en Languedoc , assembla une armée de sept à huit cents cuirasses, & cinq mille hommes de pied , avec laquelle il desira se rendre maistre de la campagne. 1592.

Au commencement du mois de May le Gouverneur de Castres ayant une entreprise sur Lautrech qu'il pensoit surprendre , l'entreprise estant double , ceux qu'il envoya , qui estoient deux régiments de gens de pied , & deux cents chevaux , sous la conduite du Baron de Montoisson , du Maistre de Camp Gondin , & du sieur de Violet , furent tous défaits par ledit sieur de Joyeuse qui leur avoit dressé une embuscade , deux cents furent pris prisonniers , & quelque trois cents cinquante se sauverent au Chateau de la Trappe , le reste fut taillé en pieces. Pour battre le Chateau de la Trappe , le Duc de Joyeuse envoya querir du canon à Alby , les assiegez après avoir enduré dans ceste place trente coups de canon , furent contraints de se rendre prisonniers du Duc.

Après cest exploict ledit sieur Duc alla mener ses troupes aux environs de Montauban , où furent exercées plusieurs hostilitéz. Ceux de Montauban , alarmez d'un tel voisin & si puissant , en advertissent tous les Seigneurs , entr'autres le sieur de Themines , Seneschal de Quercy : mais cependant qu'ils donnent ordre à leurs affaires ,

1592. ledit sieur Duc de Joyeuse se rendit maistre sans coup frapper de Monbequin, Monbartier & Monbeton, puis s'achemina au fort de la Barre, qu'il print par composition, après y avoir fait perte de quatre vingts soldats. Mais plusieurs ont écrit qu'il ne fit entretenir la capitulation, & que les soldats furent tous tuez contre la foy promise.

La Barre prinse, il attaquâ & battit le Chasteau de Mauzak l'espace de quelques jours, & après y avoir tiré trois cents coups de canon, finalement la print par composition. Le fort saint Maurice luy fut aussi rendu : tellement que continuant la route de sa prospérité, il s'achemina à Villemur & l'assiegea avec tout l'artifice & diligence dont il se put adviser. Cependant ceux de Montauban despescherent encor d'autres messagers devers le sieur de Themines, lequel alla supplier Monsieur d'Espèrnon (qui s'acheminoit en Provence avec de belles troupes) de luy donner assistance pour secourir Villemur : ledit sieur Duc le luy ayant promise, Themines envoya sous la conduite du sieur de Pedoue quarante-six hommes, tant cuirasses que harquebusiers, qui arriverent de nuict dans Villemur, & asseurerent le sieur de Reniers Seigneur de Villemur que le secours s'assembloit.

La venue de Monsieur d'Espèrnon donnoit grande espérance aux Royaux de ces quartiers.

là , d'une prochaine bataille : toutesfois son armée n'ayant esté levée par le commandement du Roy que pour s'acheminer en Provence, il leur dit, je me contenteray de faire lever le siege de Villemur au Duc de Joyeuse; ce que j'espère faire. Themines ayant amassé quelques troupes, vint se joindre audit sieur d'Espèron, lequel s'achemina droit vers Villemur. Monsieur de Joyeuse adverty de sa venue, jugeant la partie mal faicte, leva son siege & se retira.

Quelques jours après Monsieur d'Espèron s'achemina en Gascogne, laissant la meilleure partie de ses forces ez mains du sieur de Themine. Or il y a en la plaine de Montauban, une maison champestre, nommée la Court, dont le sieur de Themines se voulut rendre maistre. Pour executer son dessein, il y conduir ses troupes & l'artillerie, mais Monsieur de Joyeuse ayant avis de la mauvaise garde que faisoient les Royaux, il les chargea de nuit si à propos, qu'il en tua environ quatre cents, & en fut blessé grand nombre: plus il se saisit des deux coulevrines de Montauban, & prit prisonniers quelques habitants qui leur servoient de conduite: mais sans la valeur du sieur de Themines qui fut comme la barriere qui garantit le reste des troupes, ceux de l'Union eussent emmené aussi bien le canon, que les deux coulevrines; mais il le con-

1592. serya & remena feurement à Montauban. Ceste desfaiète advint le 19 Juillet.

Depuis que Monsieur d'Espéron se fut acheminé en Provence, Monsieur de Joyeuse mettant ses troupes aux garnisons, donna loisir de moissonner & faire la recolte en ce pays-là. Toutesfois il avoit toujours Villemur pour son principal dessein; & pour en faciliter l'issuë, il se campa devant le dixiesme Septembre.

Ledit sieur de Reniers laissant sa place au Baron de Mauzac, assisté du sieur de Chambert & du Capitaine la Chaize, il se retira à Montauban, en intention d'assembler du secours; & de faire lever le siege. Sur ces entrefaiètes, le sieur de Desme arriva à Montauban avec quelques forces, lequel alla s'enfermer dans Villemur.

Or Monsieur de Joyeuse avoit pour ses principaux confidens, les sieurs d'Onous & de Montberaut. Par leur advis, il rangea rellement l'estat de son armée, qu'en l'assiette & ordonnance d'icelle, on n'eust sçeu rien remarquer, qui ne portast témoignage d'un bon sens, & grande suffisance au mestier de la guerre. Sa diligence fut grande à faire les approches, non toutesfois bastantes à surmonter les empeschemens, ou d'heure à autre, l'active prevoyance des assiegez luy donnoit de nouveaux embarrasemens.

S'estant avancé pied à pied, il commença à

faire sa batterie de huit pièces de canon & deux coulevrines. Comme il estoit sur le point de renforcer la batterie, le sieur de Themines retourna à Montauban, où ayant mis l'affaire sur le bureau, il se résolut de conduire à Villemur un si bon renfort, qu'il pourroit suppléer tant à la foiblesse des murailles, qu'aux autres incommoditez de la place.

Le dix-neufiesme de Septembre, environ les neuf heures de nuit, il s'achemina à Villemur accompagné de six vingt maistres & deux cents harquebusiers : au milieu du chemin, il fit mettre pied à terre à sa cavalerie, & ayant donné ordre que les chevaux fussent seurement ramenez à Montauban, il se jetta dans Villemur, sans que les assiegez s'en aperceussent.

Le lendemain vingtiesme de Septembre, Monsieur de Joyeuse ayant fait bresche par une furieuse batterie, fit donner l'assaut, où les siens furent soutenus & bravement repoussez par Themines. Ce que voyant le Duc de Joyeuse, il fit continuer la batterie encôres le jour ensuivant, aussi furieuse que le precedent, sans toutesfois qu'elle facilitast aux assiegeans aucune avantageuse execution.

Les Tholozains qui desiroient que ceste place fust de leur party, luy envoyerent renfort de poudres, boulers, picques & bon nombre de fourches de fer, & un regiment de gens de pied, qui n'eurent

1592. plustost prins quartier, qu'en une faillie que firent les assiegez, une partie fut taillée en pieces.

Les affaires de Villemur estant en cest estat, Monsieur le Marechal de Montmorency, à present Conneftable, ne voulant perdre une place de son Gouvernement, & ayant eu advis du sieur de Reniers, que la conservation d'icelle n'estoit moins facile que honorable, despescha les sieurs de Chambaut & de Lecques, avec de belles troupes, leur commandant expressement de faire lever le siege de Villemur, à quelque prix que ce fust. Leur diligence seconda si à propos son intention, qu'ayant fait quelque bref sejour à Montauban pour se rafraischir, ils prindrent resolution de choquer Monsieur de Joyeuse; mais comme ils furent à saint Leophaire (d'où ils chasserent la garnison de l'Union), les Consuls de Montauban leur envoyerent dire qu'ils avoient eu advis que Monsieur le Marquis de Villars avoit joint ses forces à celles de Monsieur de Joyeuse, & que par ensemble ils se dispoient à faire quelque grand effort; (cest advertissement estoit faux, & donné auxdits Consuls par un qui estoit mal informé de l'estat dudit sieur Marquis), ce qui fut cause que lesdits sieurs de Chambaut & de Lecques, jugeans le combat hasardeux, adviserent de temporiser quelques jours; & faisans camper leurs troupes, tascherent à se prevaloir des occasions

qui se presenteroient. Ils eurent encor un second 1592.
 advis, que les sieurs d'Onous, de saint Venſa,
 d'Apſier & autres, avoient amené aux aſſiegeans
 renfort, d'environ douze cents hommes, ce qui
 eſtoit vray, & fut ce qui les fit tenir fermes en leur
 reſolution. Ceux de Montauban à qui la perte de
 Villemur importoit, ſolliciterent tous les Gou-
 verneurs pour le Roy aux provinces voiſines. Pour
 Monsieur le Mareſchal de Matignon, il s'excuſa
 ſur l'eſtat de la Gaſcogne, qui ne luy permettoit
 de deſmembrer ſon armée ; mais Monsieur de
 Miſſiliac ou Roſtignac, Gouverneur de la haute
 Auvergne (celuy duquel nous avons parlé cy deſſus
 en la journée d'Iſſoire), ſe diſpoſa d'y mener luy-
 meſme ſes troupes.

Monsieur de Joyeuſe en ayant eu advis, deſirant
 avant ſa venue combattre leſdits ſieurs de Cham-
 baut & de Lecques, qui eſtoient campez à Belle-
 garde, les alla reconnoiſtre avec ſa cavalerie, & les
 ſurprit tellement au deſpourveu à Bellegarde, que
 la cavalerie royale tourna le dos pour un temps, &
 ſe mit en deſordre, qui euſt eſté beaucoup plus
 grand, ſans la réſolution des ſieurs de Chambaut,
 & de Lecques, qui faiſans ferme, firent tirer quel-
 ques coups de canon, avec leſquels ils arreſterent
 ledit Duc. Il ſe fit lors quelques charges, & après
 que ledit Duc eut cogneu que les Royaux eſtoient
 en lieu fort, il ſe retira.

1592. Peu de jours après le Vicomte de Gourdon & le sieur de Giscart se rendirent à Montauban avec leurs compagnies. Mais aussi-tost que ledit sieur de Missillac y fut arrivé, avec cent maistres & bon nombre d'harquebusiers à cheval, la matiere estant mise en délibération, les Royaux se resolurent à la bataille. Ceste resolution prinse, l'armée se mit en campagne, repartie en trois : le sieur de Missillac conduisoit l'avantgarde, la bataille estoit commandée par le sieur de Chambaut, & l'arrieregarde par le sieur de Lecques.

Sur l'advis qu'ils eurent que le Duc avoit escarté sa cavalerie & fait loger aux quartiers, ils prirent party de ne laisser eschapper si belle occasion, & laissans l'artillerie à S. Leophaire, on fit avancer l'armée, sous le voile obscur de la nuit. Monsieur de Joyeuse avoit, quelques jours auparavant, fait loger au piquet sa cavalerie ; & combien que les sieurs d'Onous & de Monberaut (se craignans que les Royaux leur donnassent quelque extrette au despourveu) luy conseillassent de continuer ceste procedure ; il n'en voulut toutesfois rien faire, s'assurant d'estre à point nommé adverty du délogement des Royaux par une Damoiselle voisine de Montauban, laquelle toutesfois pour quelque diligence qu'elle employast pour advertir ledit sieur Duc, si ne le put elle faire si à temps, que les Royaux ne luy fussent sur les bras.

Or, son armée estoit composée de six cents maistres & de quatre mille hommes de pied, 1592.
comprins quatorze cents Lansquenets. L'armée Royale estoit de cinq cents maistres, & deux mille cinq cents harquebusiers. Les Royaux firent avancer cinq cents harquebusiers conduits par le sieur de Clouzel, pour garder la forest de Villemur, & pouvoir, à la faveur d'icelle, parquer leurs forces en lieu avantageux. Estant au bout de la forest, ils eurent divers advis, les uns disans que le Duc estoit en champ de bataille: les autres au contraire asséurans qu'il se tenoit coy, ce qui cuyda les mettre en confusion: mais le sieur de Chambaute leur dit, sans entrer en plus longs propos, qu'il se faillloit résoudre à vaincre ou mourir. A ceste parole, le sieur de Pedouë, s'offrit audit sieur de Missillac, de se saisir du champ de bataille, moyennant l'assistance de dix soldats: ce qu'il executa, & tout soudain retourna devers ledit sieur de Missillac, pour l'advertir de l'avantage dont il s'estoit prevalu.

La Damoiselle dont nous avons parlé cy-dessus, avoit (mais tard) donné advis à Monsieur de Joyeuse, du progrez des Royaux: aussitost qu'il l'eut receu, il fit appeler sa cavalerie par le signal de trois coups de canon: ce que les Royaux ayant entendu, jugerent incontinent de l'estat de son

1592. armée; & aussitôt le sieur de Missillac s'achemina au champ de bataille avec son avantgarde flanquée & favorisée de cinq cents harquebusiers, dont nous avons parlé cy-dessus. Il n'y fust plustost parqué, qu'on fit alte; pour adviser comme on pourroit attaquer le premier retranchement, que le Duc avoit dressé le long du chemin, qui tire de la forest à Villemur. La resolution fut, que les sieurs de Clouzel & Montoisson, feroient ceste attaque avec leurs regimens.

Ainsi que le Soleil se levoit le dix-neufiesme Octobre, le premier retranchement, où Monsieur de Joyeuse avoit laissé deux cents soldats, fut attaqué par lesdits sieurs de Clouzel & de Montoisson, qui se rendirent bien tost maistres de ce premier retranchement : & ceux qui le gardoient s'estans retirez au second y furent promptement poursuivis. Ce fut là où il fut le plus combattu. Les ennemis mesme du Duc de Joyeuse, ont escrit de luy, que se voyant ainsi surpris sans avoir eu advis de l'acheminement des Royaux, il fit de nécessité vertu, & monstra tant de haut courage & de bon sens, usant d'une telle diligence à envoyer renforcer la garde des autres forts, que si sa brave resolution eust esté secondée des siens, l'honneur de la victoire eust esté contesté plus longuement. Toutesfois le second retranchement fut

disputé une demie heure durant par quatre cents harquebusiers que ledit Duc y avoit envoyez. Mais survenant tout d'un mesme temps le reste de l'armée royale, & le sieur de Themines estant sorty de Villemur, qui donnant à dos avoit renversé déjà les premieres barricades, ce fut audit sieur Duc de Joyeuse à songer à se retirer aux Condomines, où estoit son camp & son artillerie. Ceste retraicte toutesfois se fit avec de l'esbahissement que les siens prindrent de se voir si chaudement poursuivis des Royaux, tellement qu'ils se mirent tous generalement à la fuitte vers le Tar, pour se sauver par dessus le pont qu'ils y avoient basti : mais les Royaux ayans gagné le gué, & coupé le pont, grand nombre de ceux qui pensoient traverser le Tar s'y noyerent.

Ledit sieur Duc voyant tous les siens l'abandonner, & que les Royaux avoient jà gagné son camp & l'artillerie, pensant traverser le Tar pour se sauver, accompagné de deux Gentils-hommes, il fut entraîné par la violence de l'eau, se noya, au grand regret des siens & de tous ceux de son party.

La cavalerie royale ayant passé le gué donna sur ceux qui estoient en l'eau, & poursuivit long temps les fuyards, & tailla en pieces tout ce qu'elle rencontra. Le Tar se vit lors, l'espace d'une grande

1591.

1592. harquebusade, tout plein & jonché des corps de ceux qui avoient eu recours à cest élément. En ceste deffaicte, outre ledit Duc, ceux de l'Union perdirent deux mille hommes. On avoit auparavant faict retirer cinq pieces de canon des huit dont on avoit faict breche, & n'y en eut que trois de prises, avec les deux coulevrines que ledit Duc avoit gagnées à la Court, comme nous avons dit cy-dessus. 22 Enseignes furent prises. De prisonniers, le nombre ne passa point 43. Les Royaux y perdirent dix hommes seulement. Et quant à Villemur, ayant enduré deux mille coups de canon, les assiegez n'y perdirent que dix-sept soldats. Le corps de Monsieur de Joyeuse fut tiré de l'eau le mesme jour, & porté à Villemur, & du depuis rendu aux siens, pour luy faire les derniers devoirs.

Voilà ce qui s'est passé en la desfaicte & mort dudit sieur Duc de Joyeuse, dont les Thoulousains & la Noblesse du party de l'Union en ceste province, furent pour un temps bien estonnez.

Ledit sieur Illustrissime Cardinal de Joyeuse, estoit revenu de Rome à Thoulouse sur le commencement de cest esté : ledit Comte de Bouchage (que l'on nommoit Pere Ange) y estoit aussi aux Capucins, & la maison de Joyeuse se vid lors

reduict, sans y avoir aucun d'eux qui portast * l'espée. 1592.

La Noblesse dudit party & les Tholosains prièrent ledit sieur Cardinal de prendre la charge de leur conduite, ce qu'il ne voulut jamais accepter. Ledit sieur du Bouchage, estant Capucin, en fit mesme refus. Mais après plusieurs conseils tenus sur ce subject, par dispense du Pape, & par le congé de son General, il quitta l'habit de Capucin, & fut déclaré Gouverneur pour l'Union au pays de Languedoc.

Il s'estoit passé plusieurs remuëments en ces quartierslà, touchant ce Gouvernement de Thoulouze; le Marquis de Villars beau-fils de Monsieur de Mayenne en disoit estre pourveu par l'Union, & avoit une fois chassé la maison de Joyeuse, & tous ceux de leur party hors de Thoulouze, mais du depuis les Joyeuses en firent sortir ledit sieur Marquis de Villars, & ceux de son party, qui se retirerent en quelques villes & Chasteaux vers le Limousin & Perigord, là où mesme ils firent lever le siege aux Royaux de devant S. Yriez la perche, qu'avoit assiégué Monsieur le Comte de la Voûte) à present Duc de Ventadour) où plusieurs grands Seigneurs Royaux furent tuez, en-

* Cela s'entend des enfans dudit feu sieur Marechal de Joyeuse; car le Comte de Beaupré porte aussi le même nom & arme de Joyeuse.

1592. tr'autres Messieurs le Comte de la Rochefoucault & la Coste de Mezieres. Durant mesme ledit siege de Villemur plusieurs ont escrit que ledit sieur Marquis de Villars fut supplié de joindre ses troupes avec ledit sieur Duc de Joyeuse, ce qu'il ne fit, & que leur division apporta plus de commodité aux Royaux de desfaire ledit Duc. On a recognu que les partialitez entre les Grands de ce party, ont esté cause de sa ruyne. Le Comte Bouchage reprenant donc l'habit de seculier, prit le nom de Duc de Joyeuse, & se comporta avec grande prudence pour appaiser une infinité d'émotions populaires des Thoulousains, jusques à la reduction de leur ville, ainsi que nous dirons en son lieu.

Au mesme mois que ledit Duc de Joyeuse fut ainsi desfaict devant Villemur, Monsieur le Marechal de Bouillon desfit aussi le sieur d'Amblize grand Marechal de Lorraine devant la petite ville de Beaumont, à trois lieues près de Sedan, ce qui advint en ceste façon.

Monsieur le Marechal de Bouillon allant reconduire les Reistres comme nous avons dit, outre ses troupes particulieres, le Roy le renforça des regiments du sieur de Chambaret & de Montigny, & de quelque cavalerie. Après le despart des Reistres, il avoit donné le rendez-vous des-

ditcs troupes audit Beaumont : un Capitaine qui estoit dans ceste petite ville (peu forte de muraille & de fossez) leur ferma les portes, & dit que Monsieur de Nevers l'avoit mis dedans ceste ville, & non le Marechal de Bouillon, avec autres responces aigres; toutesfois ayant depuis reconnu sa foiblesse, pensant venir parler audit sieur Marechal, il fut pris & pendu pour sa desobeissance. Les susdites troupes s'allerent loger dans Beaumont, que ledit sieur Marechal resolut de faire du tout desmanteler : & avoit jà faict conduire des gens de Sedan pour ce faire, quand il eut advis que ledit sieur d'Amblize amassoit toutes les forces des garnisons de Verdun, Clermont, Dun, Ville franche, & autres lieux, & avoit fait un gros d'armée de huit cents chevaux & deux mille hommes de pied, avec quelques petites pieces : ce qui le fit changer de volonté, & au contraire envoya incontinent à Beaumont ausdites troupes de la poudre, de la mesche, des picques, & autres choses necessaires, qu'il jugea y estre de besoin pour se deffendre s'ils y estoient attaquez.

Le huitiesme jour d'Octobre d'Amblise brussa le fort & le village de Marq, & vint loger le Dimanche unzieme devant Beaumont. Le lendemain ayant faict sommer ledit sieur de Montigny, (qui estoit un vaillant Gentil-homme du

1592. pays de Picardie) & les autres Capitaines qui estoient dedans Beaumont , de se rendre à luy , non qu'il les feroit tous tailler en pieces , ils dirent au trompette , dites à vostre maistre que s'il nous veut donner son canon , & à chacun de nos soldats cent escus , que nous quitterons ce logis. D'Amblyse fâché de ceste responce , dit : Foy de Gentil-homme , je leur donneray à chacun un cordeau , puis qu'ils sont si temeraires. Tout aussi-tost il fit tirer quelques coups de ses pieces , & fit faire ses approches ; les Royaux firent quelques sorties pour l'en empescher , & y eut ceste journée forces escarmouches. Mais le Mardy dès le grand matin il commença à faire jouer deux gros canons qu'il avoit faict venir en diligence de Ville-franche , & continua tellement sa batterie le long du jour qu'il esperoit y faire donner l'assaut , & l'emporter.

Le bruit du canon estant entendu à Sedan par ledit sieur Marechal , qui avoit mandé aux Gouverneurs & aux Gentil-hommes voisins de l'assister , résolut avec ce qu'il avoit d'aller secourir Beaumont , & partit de Sedan ce mesme jour sur le midy , avec trois cents bons chevaux , & arriva si à propos auprès de Beaumont , que s'estant avancé avec environ cent chevaux , il parut avec ce nombre seulement jusques devant les murailles ,

murailles, se contentant, après avoir attaqué une bonne escarmouche, & quelques coups de pistolets donnez, d'avoir asseuré ceux de dedans, par quelques cavaliers qu'il y fit entrer, qu'il estoit là pour leur secours, empeschant d'Amblise à faire donner l'assaut, où il se preparoit à l'heure mesme, la bresche estant raisonnable, & par ce moyen aussi il donna loisir aux assiegez de remparer la bresche toute la nuit.

Après cela il se retira à une lieuë & demie de là dans Raucourt; où estant & se representant la perte toute evidente, faute de secours, non tant de la place, que des regiments de Chambaret, & de Montigny, & des compagnies des chevaux legers des sieurs de la Tour & Flavigny, & en suite la perte de Mouzon, qui estoit le principal dessein des Lorrains. Sur ces considerations, il jugea estre besoin de hazarder un combat, l'ayant resolu, le lendemain au matin il monta à cheval, fortifié encôres de quatre-vingts bons chevaux, amenez de Maubert par le sieur de Rumésnil qui y estoit Gouverneur, & de quelques deux cents harquebuziers de ses subjects, & avec cela il alla droit vers Beaumont, au mesme lieu qu'il avoit recognu le jour de devant. Ayant faict avancer deux gros de cavalerie, il fit repoulser les Lorrains qui s'advançoient pour luy trancher le passage d'un vallon, & favoriser la retraicte à

1592. quelques uns de leur infanterie logez dans des censes qui estoient à leur main gauche. Il se fit là une rude charge.

Cependant ledit sieur d'Amblise, ayant à sa dite main gauche ses Lansquenets, & son infanterie Lorraine qu'il avoit assemblée en un gros bataillon près de son artillerie, fit avancer trois gros pour gagner une montagne dont ledict Marechal de Bouillon se vouloit prevaloir : mais le Marechal qui avoit rangé sa cavalerie en quatre gros, en fit avancer deux si tost qu'il vit remuer les Lorrains, lesquels se meslerent incontinent au combat, comme aussi fit en mesme temps ledit sieur Marechal avec son gros, suivy du sieur de Rumefnil qui menoit le quatriesme. Au commencement de ce combat le sieur d'Amblise ayant rompu son bois receut une harquebuzade dans sa visiere qui luy transperça la teste, dont il mourut à l'instant. Il fut lors bien combattu de part & d'autre : mais la cavalerie de Lorraine voyant leur General mort, voulut se retirer auprès du bataillon de leur infanterie, & du canon, qui tiroit tant contre ceux de Beaumont, que contre le secours du dehors : mais aussi tost qu'elle eut essayé à le faire, les François la poursuivirent si chaudement qu'elle fut toute mise à vau de route, abandonnant leur infanterie à la misericorde des victorieux.

En ceste charge ledit Sieur Marechal fut blessé de deux coups d'espée, l'un au visage, sous l'œil droit, & l'autre au petit ventre, ce qui l'empescha de poursuivre la victoire, & donna la charge aux sieurs de Rumefnil & de Betancourt de donner sur ceste infanterie : ce qu'ils firent avec un tel heur, qu'aidez d'une sortie que firent ceux de dedans, ils la mirent en pieces. Les Lorrains perdirent leur chef, leur artillerie, & toutes leurs cornettes & enseignes. Plus de sept cents morts sur la place, & nombre de prisonniers, entre lesquels estoient plusieurs Capitaines, avec leur maistre de Camp le Sieur d'Esne. Quatre cents Lansquenets du Regiment du Colonel Schevaw estans pris prisonniers furent renvoyez avec la baguette blanche sous leur foy de ne porter les armes d'un an contre le Roy, contre ceux de Strasbourg, & contre ledit Sieur Marechal, sur ses terres de Sedan. Les Royaux perdirent en ceste desfaicte fort peu de gens, sans aucune personne de marque.

Après que ce siege fut ainsi levé, les troupes assiegées eurent commandement de revenir en France, & de se rendre au siege de Rochefort en Anjou, ce qu'ils firent. Pour les Lorrains, ils furent fort estonnez de ceste perte, qui leur vint très mal, car ils avoient aussi en ce temps là une nouvelle

1592. guerre contre ceux de Strasbourg, ainsi que nous dirons cy-après. Quant au Marechal de Bouillon, après avoir emporté l'honneur d'une telle victoire, où il avoit esté blessé, il se retira à Sedan, & mit ses troupes (que le Roy entretenoit) en garnison une partie audit Sedan, & l'autre à Stenay. Ce ne furent depuis que courses sur la Lorraine & sur le Verdunois; & le Duc de Lorraine cogneut deslors que le Roy luy avoit donné un homme de guerre en teste, qui la luy portoit dans son propre pays, & que le succez que les Princes de la Ligue s'estoient proposez de la prise de leurs armes, ne seroit tel qu'ils se l'estoient imaginé.

Cependant quand le Marechal de Bouillon se faisoit panser de ses blessures, son esprit ne songeoit qu'à nouvelles entreprises sur le Duc de Lorraine. Il fit recognoistre la ville de Dun sur la riviere de Meuse, à huit lieux de Sedan, par Noël Richer, homme advisé & de valeur, lequel ayant rapporté l'estat de ceste ville, & comme il y avoit moyen d'y entrer avec des petards; après plusieurs discours qu'ils eurent ensemble, il se resolut d'exercuter ceste entreprise la nuit d'entre le dimanche & le lundy, sixiesme & septiesme jours de Decembre; & pour ce faire, il partit de Sedan le dimanche sur les trois heures après-midy, assisté d'une belle troupe de cavalerie, ayant donné aux autres

troupes des garnisons de Sedan & Stenay, le rendez-vous à sept heures du soir du mesme jour au village d'Inaut, une lieuë près de Stenay; car ces troupes estoient lors logées en trois villages près de Doufi à trois lieues ou environ de Sedan. Revenans (après la prise du chasteau de Charmoy près Stenay) de faire une course en Lorraine & sur le Verdunois; lesquelles troupes se trouverent audit rendez-vous, & ayant marché jusques à un quart de lieu près de Dun, ledit sieur Mareschal fit mettre pied à terre à tous ceux qu'il avoit choisis & esleus pour donner les premiers à l'exécution, & lors il mit l'ordre qu'il voulut y estre observé. Il commanda audit Richer de prendre le premier petard, au sieur Tenot, Capitaine de ses Gardes, le second; à du Sault, le tiers; à Betu, le quart; & à la Chambre, le cinquiesme. Deguyot, Lieutenant de Tenot, portoit les mesches; le Capitaine du Saut & Bourfie avoient un treteau: après eux marchoient le sieur de Marry, avec dix hommes armez & dix harquebusiers, puis quarante hommes armez, commandez par le sieur de Caumont, avec deux cents harquebusiers.

Au petit fauxbourg, qui est devant la porte, il y avoit quatre soldats qui y faisoient garde, l'un desquels appercevant Richer & Deguyot qui marchoient, leur tira une harquebusade en leur de-

1592. mandant, qui va-là? Ce qui ne les arresta pas, ains passerent outre. Mais incontinent, estant encores eslongnez de la muraille de cinquante pas, la sentinelle leur demanda, qui va-là? Et les voyant marcher sans mot dire, leur tira, & encores deux autres après. En mesme tems Richer leur dit qu'ils avoient tort, & qu'il estoit un pauvre homme marchant que les Huguenots avoient desvalizé. Le Gouverneur, nommé Mouza, là venu à ceste allarme, s'enquiert; Richer marche toujours, de sorte que les bourgeois recognoissans qu'il s'approchoit, luy crierent qu'il s'arrestast; & luy se voyant à six pas de la porte, leur dit: Je viens pour faire apprester le logis à Monsieur de Bouillon, qui veut disner aujourd huy dedans Dun.

A ces mots, ce ne fut plus qu'harquebuzades, au son desquelles Richer posa son petard, qui fit grand bruit, & fit son effect à la premiere porte. Il posa l'autre à la seconde, qui fit aussi bien; mais soudain ceux de dedans abbatirent le rateau ou herse, & d'une pierre porterent Richer par terre. Le Capitaine Tenot print le troisieme petard des mains de du Sault, & le fit jouër contre le rateau, qui fit fort peu. Il reprit le quatriesme que portoit Betu, lequel posé fit un trou où un homme, en se courbant fort près de terre, pouvoit passer. Les harquebuzades cependant n'estoient espargnées par

les assaillis sur les petardiers, ny les coups de pierre, 1592.
qu'ils jettoient sur eux par les deux tours des deux
costez de la porte. Par ce trou, entrèrent bien
soixante hommes, nonobstant tout ce que purent
faire ceux de Dun, & donnerent jusques au milieu
de la ville; mais les assaillis ayant faict tomber une
autre forme de rateau, les Royaux ne purent plus
passer que par-dessous une des pieces dudit rateau :
& si ce passage estoit si dangereux, que de vingt
qui s'hafardèrent d'y passer, il y en eut quinze de
blessez.

Ainsi les assaillans se trouverent fort peu dedans :
& au contraire ceux de Dun, ralliez en divers lieux
en grand nombre, y ayant dans ceste ville deux
compagnies de cavalerie & une d'infanterie, outre
quatre autres qui estoient dedans la ville basse,
qui ne peurent secourir la ville haute, leur ayant
la poterne ou petite faulse porte qui descend en
bas esté fermée par ceux qui estoient jà entrez,
lesquels se purent trouver environ six vingt dans
la ville, où le combat dura depuis les trois heures
jusques à sept au matin, sans que ledit sieur Maref-
chal, qui estoit dehors, pust sçavoir des nouvelles
de ceux de dedans, sinon par les assaillis qui estoient
sur la porte, où il faisoit toujours faire de l'effort,
& y entrer file à file, quoy qu'ils criaissent que tous
les Royaux estoient perdus. Bref, les combats furent

1592. si divers, & la chose si douteuse, que le sieur de Caumont; après avoir esté blessé, & retiré en un logis avec trois ou quatre, les assaillis le prirent & le garderent plus d'une heure. Autant en advint d'un autre costé à Betu & à du Sault, auxquels le Gouverneur Mouza, voyant les choses tournées à son desavantage, se rendit leur prisonnier. Environ une demi - heure après la pointe du jour, le sieur de Loppes, en fondant la muraille par le commandement dudit sieur Marechal, & ayant trouvé que ceux de dedans travailloient à ouvrir la poterne, qui descend à la ville basse, & voyant qu'elle ne pourroit estre ouverte de quelque temps, se fit apporter une eschelle, où luy & quelques-uns monterent, & après la porte ouverte donna passage à ceux qui le suivirent, lesquels firent retirer tous les assaillis dedans une forte tour, proche de la premiere porte. En ces combats qui durerent plus de quatre bonnes heures, la plupart des Royaux qui estoient entrez dans Dun, furent blesez : ledit Tenot, le Capitaine Camus, & Folquetiers, y furent tuez. Enfin sur le midy, ceux qui s'estoient retirez dans ladite tour, se rendirent prisonniers de guerre, de sorte que la ville haute fut toute reduite. Ceux qui estoient en la basse ville estonnez de tel effect, y mirent le feu, & saisis d'effroy, s'ensuyrent. Voilà comme Monsieur

le Marechal de Bouillon surprint Dun au commencement de Decembre. 1593.

En ce mesme temps le Roy d'Espagne desirant du costé des Espagnes faire entrer des forces en France par terre ; & faire la conqueste de la Guyenne (qu'il estimoit aisée, tandis que le Roy estoit aux environs de Paris) essaya de s'emparer de Bayonne, à l'ayde de deux armées, par mer & par terre. De longue main le Gouverneur de Fontarabie avoit practiqué une intelligence avec un Medecin nommé Blancpignon, lequel recevoit souvent des lettres de luy en termes couverts & prins de la Medecine, pour acheminer leur entreprise sur Bayonne.

Ce Medecin s'entendoit avec un Espagnol habitué d'assez long temps dans Bayonne, & ces deux avoient acheminé leur entreprise si avant, qu'une flotte de quelques vaisseaux, & une armée par terre estoit presté à l'execution, quand un laquais envoyé de Fontarabie avec lettres, parlant de medeciner & signer le malade, fut surprins par le Seigneur de la Hilliere, Gouverneur de Bayonne, lequel ayant faict prendre le Medecin & l'Espagnol, en peu d'heures descouvrit tout leur dessein. Il delibera de donner une extrette aux Espagnols entrepreneurs, ce qu'il ne put executer à cause de la resolution de l'Espagnol prisonnier,

1792. lequel ne voulut escrire les lettres qu'il luy vouloit faire escrire, ains aima mieux mourir que de servir de piege pour faire attraper le Gouverneur de Fontarabie, & fut décapité publiquement avec le Medecin. C'est assez traité de ce qui s'est passé sur les frontieres de la France, voyons ce qui se passoit en la ville capitale & aux environs.

Fin du cinquante-septieme Volume.

604234



5791633



